HISTOIRE ABRÉGÉE

DE

LA RELIGION

AVANT LA VENUE

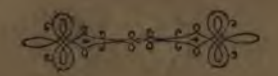
DE JESUS-CHRIST,

Où l'on expose les promesses que Dieu a faites d'un Rédempteur, les figures qui l'ont représenté, les prophéties qui l'ont annoncé, et la suite des événements temporels qui lui ont préparé les voies; et où l'on démontre l'antiquité et la divinité de la Religion chrétienne.

PAR LHOMOND,

Auteur de la Doctrine chrétienne.

> Dieu, qui connaît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la Religion dans des faits populaires qui, loin de surcharger les simples, les aident à concevoir et à retenir les vérités qu'elle enseigne (Fénelon, *Educ. des Fill.*). L'histoire de la Religion est liée à celle du peuple de Dieu : l'une est inséparable de l'autre.



J. B. PÉLAGAUD ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

DE N. S. P. LE PAPE.

LYON,	PARIS,
GRANDE RUE MERCIÈRE, 50.	RUE DES SAINTS PÈRES, 57. Dépôt chez Albanel, fils.



LYON, IMPRIMERIE DE J.

HISTOIRE ABRÉGÉE
DE
LA RELIGION
AVANT LA VENUE
DE JÉSUS-CHRIST,

OÙ L'ON EXPOSE LES PROMESSES QUE DIEU A FAITES D'UN RÉDEMPTEUR,
LES FIGURES QUI L'ONT REPRÉSENTÉ,
LES PROPHÉTIES QUI L'ONT ANNONCÉ, ET LA SUITE
DES ÉVÉNEMENTS TEMPORELS QUI LUI ONT PRÉPARÉ
LES VOIES; ET OÙ L'ON DÉMONTRE L'ANTIQUITÉ
ET LA DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Par Lhomond,

AUTEUR DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

> Dieu qui connaît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la Religion en certains faits populaires qui, [illegible] surchar-ger les esprits, [illegible] à retenir [illegible]. *Hist. des F.* [illegible]. L'histoire de la Religion est [illegible] du peuple de Dieu; l'une est inséparable de l'autre.

[illegible] Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
[illegible] P. LE PAPE.
PARIS,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 57.
Dépôt chez Albanel, fils.
1856

INTRODUCTION.

La Religion chrétienne, à la considérer dans toute son étendue, est aussi ancienne que le monde. Elle consiste essentiellement à n'adorer qu'un seul Dieu créateur de l'univers, et à croire au Rédempteur des hommes, qui est Jésus-Christ. Cette foi, qui fait le fond du christianisme, a toujours été la principale partie du vrai culte, et le moyen nécessaire pour parvenir au salut : elle remonte jusqu'à l'époque de la promesse qui fut faite à Adam, aussitôt après son péché. En conséquence de cette chute prévue, Dieu avait conçu de toute éternité le plan d'une Religion vraiment digne de la sagesse infinie : selon ce plan, un homme naîtra dans la plénitude des temps pour le salut des autres hommes; mais ce sera un Homme-Dieu, Fils de Dieu, égal à Dieu; il naîtra du plus pur sang d'une vierge, fille d'Adam, et il sera formé dans son sein par l'opération toute-puissante de Dieu. Quoique innocent et fils du Très-Haut, il naîtra semblable aux autres hommes, sujet comme eux aux besoins de la nature, aux faiblesses de l'humanité, à la douleur, à la mort; en un mot, à toutes les suites du péché qui peuvent s'allier avec sa sainteté infinie. Cet Homme-Dieu se livrera volontairement aux affronts et aux souffrances; il vivra dans l'humiliation et dans l'indigence : il mourra

rassasié d'opprobres. A ce prix il sera l'auteur d'un culte nouveau ; et en qualité de chef de tous les hommes, il rétablira, par sa médiation, entre eux et son Père un commerce de religion, où Dieu, une fois apaisé par le sang de son Fils, sera servi par des hommes unis à l'Homme-Dieu, ses frères et ses membres. Les hommes viendront au monde enfants d'Adam et pécheurs ; mais ils renaîtront dans le sang de leur premier-né, et ils auront part à l'adoption qui les constituera enfants de Dieu. Ils naîtront chargés de la dette d'un père proscrit ; mais, insolvables de leur propre fonds, ils seront admis à puiser dans les trésors du Sauveur pour s'acquitter envers Dieu et pour rentrer en possession de ses miséricordes. Unis à leur chef, ce sera sous ses ordres divins, par ses grâces précieuses, en qualité de ses membres, qu'ils rendront à Dieu un culte parfait, digne de lui, et durable jusqu'à la consommation des siècles. Leurs hommages participeront à la dignité des adorations de l'Homme-Dieu ; leurs vertus tireront leur prix du mérite des siennes ; leur droit à la récompense sera également fondé sur le droit du Fils à l'héritage, et sur la conquête sanglante qu'il en aura faite pour lui et pour eux ; à condition néanmoins qu'ils mettront à profit sa médiation pour mériter d'y avoir part. De la tache originelle qu'ils apporteront au monde en naissant, il n'en restera devant Dieu aucune souillure dès qu'elle aura été lavée dans le sang du Sauveur. Cependant leur plaie originelle ne sera pas tellement fermée, qu'il ne leur en demeure de la faiblesse,

que leurs passions révoltées ne conservent, our les éprouver, une partie des forces que leur ura laissé prendre le premier péché; mais ce sera le triomphe du Médiateur, de rendre victorieuse leur faiblesse même, et elle vaincra toujours si elle ne se roidit pas contre les secours. Ces assistances divines dans la Religion de l'Homme-Dieu couleront par tant de canaux, où tous ses membres auront droit de puiser, que malgré la funeste liberté qu'ils auront de n'en pas user; et malgré les attraits les plus puissants pour corrompre leur cœur, la grâce de la rédemption donnera à Dieu des adorateurs beaucoup plus parfaits que n'en eût donnés la justice originelle dans le calme des passions et dans la sérénité des beaux jour de la première innocence. Tel fut le magnifique plan que Dieu forma pour la réparation de sa gloire et pour la rédemption des hommes : plan que Dieu commença à révéler à nos premiers parents, exigeant dès lors une foi proportionnée au degré de connaissance qu'il leur en donna; mais ce plan ne devait être exécuté qu'au bout de quatre mille ans. Un si grand bien devait être longtemps désiré, longtemps attendu: il fallait que l'homme fît une longue expérienc de sa corruption et de sa misère, pour qu' connût la nécessité et le prix du remède. D'ai leurs Dieu voulait, dans cet intervalle, faire p dire ce grand événement avec toutes ses circ stances, et imprimer à son œuvre le sceau d divinité, en sorte qu'on ne pût la méconnaî *Dans cette vue*, tous les mystères du Réd

teur, toute l'économie de notre salut, qui en est le fruit, ont été *promis*, *figurés*, *prédits* dans le détail, et *préparés* par une multitude d'événements, un grand nombre de siècles avant l'accomplissement, avec le degré de clarté qui convenait à chaque âge. Dieu, pour des raisons puisées dans sa sagesse, ne les a pas manifestées tout d'un coup avec une entière évidence, mais successivement et par degrés. Ce ne fut d'abord qu'un rayon de lumière; mais ce rayon s'étendit, s'accrut, et avec le temps il devint un grand jour plus brillant que le soleil. 1° Dieu promit à nos premiers parents un Libérateur qui les affranchirait de la servitude du démon: il renouvela cette promesse à Abraham, à Isaac et à Jacob, toujours dans les termes et de la manière qui convenaient le mieux au temps et à l'état des personnes à qui cette promesse était faite. 2° Dieu fit représenter les principales actions du Sauveur promis par celles des Patriarches et des autres grands hommes qu'il destinait à être les images vivantes et animées du Rédempteur: leurs paroles, leurs alliances, leurs enfants, les diverses circonstances de leur vie, étaient comme autant de tableaux qui en exprimaient les caractères. Ainsi, pour marquer qu'il n'épargnerait pas son propre Fils et qu'il le livrerait un jour comme victime pour racheter les hommes, Dieu commanda à Abraham d'immoler son fils unique Isaac. Pour montrer que le Rédempteur guérirait les âmes du haut de sa croix, *il ordonna à Moïse* d'élever dans le désert un ser*pent d'airain dont la* vue guérissait les Israélites.

Pour figurer la résurrection du Sauveur le troisième jour après sa sépulture, il voulut que Jonas sortît vivant du sein d'un monstre trois jours après qu'il y eut été enseveli, etc. 3° Dieu fit prédire tous les mystères du Sauveur à différentes reprises, et dans le plus grand détail, par la bouche d'une longue suite de Prophètes qui, étant presque tous séparés par les temps et par les lieux, mais pleins du même esprit et éclairés de la même lumière, ont été parfaitement uniformes sans se concerter. L'incarnation du Fils de Dieu, le temps, le lieu de sa naissance, sa vie pauvre, l'envie et la haine meurtrière de ses frères contre lui; sa mort injuste, cruelle, ignominieuse, qui a été de sa part un sacrifice volontaire; sa sortie du tombeau, la gloire de son humanité assise à la droite de son Père, son autorité souveraine dans le royaume de Dieu; son alliance éternelle avec l'Eglise; la vocation des gentils devenus héritiers de la bénédiction; la réprobation des Juifs qui s'en sont rendus indignes en la rejetant; les priviléges et les propriétés de l'Eglise chrétienne : tous ces mystères ont été annoncés d'avance avec tant de clarté et de précision, que le récit paraît moins une prédiction qu'une histoire. 4° Enfin, Dieu disposa tous les événements qui ont précédé la venue du Sauveur, de manière à les faire servir à l'exécution de ce grand dessein. Les révolutions qui arrivèrent dans l'univers furent dirigées vers ce but; la naissance et la chute des royaumes et des empires furent autant de moyens employés par la divine Providence pour préparer les voies à l'a-

vénement et au règne de son Fils. Ces quatre points développés forment une démonstration complète en faveur de la Religion chrétienne : ils répandent une lumière à laquelle l'incrédulité la plus obstinée est obligée de se rendre, à moins qu'elle ne ferme volontairement les yeux. En effet, peut-on n'être pas vivement ému en voyant l'Auteur de cette Religion, promis, cru et attendu dès l'origine du monde, en le voyant peint au naturel dans une multitude de figures qui toutes se rapportent évidemment à lui ? Quoi de plus admirable que cette longue suite de prophéties qui l'ont annoncé si longtemps avant sa naissance, que cette chaîne d'événements si littéralement prédits, si sagement combinés, pour amener celui auquel ils aboutissent tous comme à leur terme, la venue du Rédempteur ! Certainement quand on considère ces différentes preuves, qui se prêtent un mutuel secours, qui se soutiennent et se fortifient l'une l'autre, on ne peut manquer d'être frappé de l'ensemble, de l'enchaînement, du rapport merveilleux que ces faits ont entre eux et avec le grand objet qui en est le centre commun ; on ne peut s'empêcher d'y reconnaître une intelligence suprême qui embrasse toute l'étendue des siècles. Les figures viennent à l'appui des promesses ; les prophéties expliquent, développent les figures ; les divers changements qui arrivent dans l'univers préparent l'accomplissement des unes et des autres. Parmi ce grand nombre de prédictions que renferme l'ancien Testament, il en est une surtout qui suffirait seule pour démontrer invinciblement

la divinité de la Religion, et à laquelle on ne peut rien opposer qui ait même une apparence, une ombre de difficulté : c'est la conversion des gentils, annoncée d'avance, pendant plus de deux mille ans, comme l'œuvre du Rédempteur futur. Tout le monde sait qu'en remontant au-delà de dix-huit siècles, on trouve le genre humain idolâtre, à l'exception du peuple juif, et que ce culte enfanté par les passions avait commencé peu de temps après le déluge. Cependant il a été prédit, dans ce long intervalle, que l'idolâtrie serait détruite précisément à la venue du Rédempteur. On lit cette prédiction, non pas dans un texte particulier, mais à chaque page des livres saints : elle est énoncée clairement, de la manière la plus formelle et la plus positive. Elle a été répétée de siècle en siècle, inculquée en mille manières : le temps précis de cette étonnante révolution a été déterminé, le lieu de la naissance de son divin Auteur a été nommé. L'accomplissement est non-seulement visible, palpable, mais exposé aux regards de l'univers entier, et toujours subsistant depuis dix-huit siècles. L'objet de cette prédiction était incroyable, hors de toute vraisemblance dans le temps où la prédiction a été faite, impossible par conséquent à prévoir pour tout autre que celui à qui tous les siècles sont présents; car l'antiquité de ces prophéties ne saurait être contestée que par l'ignorance ou par la mauvaise foi. Elles ont été consignées dans des écrits que *l'on a conservés* religieusement et sans aucune *altération. Les livres* qui contiennent les pré-

mières prédictions sont certainement les plus anciens livres du monde ; ils sont le fondement de la Religion et la base du gouvernement de tout un peuple, qui les a toujours regardés comme des Ecritures sacrées où l'on ne pouvait sans impiété changer une seule lettre. On ne peut douter que les livres de Moïse ne soient de la même antiquité que la république des Juifs, puisqu'elle est manifestement fondée sur ces livres qui renferment son origine, ses lois religieuses et civiles, tous ses titres. Les autres livres de l'ancien Testament ont été également révérés comme donnés de Dieu même, et ils portent évidemment l'empreinte des âges et le caractère des auteurs auxquels une tradition constante les a toujours attribués. Quoique ces livres fussent pleins de témoignages de l'infidélité du peuple juif, quoiqu'ils continssent les reproches les plus vifs et les menaces les plus terribles contre lui, ce même peuple n'a pas laissé de les garder, comme un dépôt précieux, avec la plus religieuse vénération. Ces livres étaient entre les mains de tous les pères de famille, qui les lisaient continuellement et les transmettaient à leurs enfants comme leur plus riche héritage. L'on en conservait l'original dans le temple, pour empêcher qu'ils ne fussent altérés ; on les lisait publiquement tous les jours de sabbat et dans les autres assemblées du peuple. Aujourd'hui même encore ce peuple, le seul de tous les peuples anciens qui subsiste par un prodige unique, porte *dans tous les pays* où il a été dispersé, avec les *livres sacrés dont* il a été le premier dépositaire,

et la suite de la Religion, et les prédictions qui la rendent inébranlable. Enfin, pour mettre le comble à la certitude de cette preuve, ce peuple est l'ennemi irréconciliable des chrétiens, et ne peut être suspect de les favoriser. Il n'y a que la force de la vérité qui puisse l'obliger à leur rendre témoignage contre ses plus chers intérêts, et à attester devant tout l'univers l'authenticité d'un monument qui le condamne lui-même, et qui établit victorieusement le christianisme qu'il abhorre. « Ce livre, dit un homme célèbre, ce livre qui déshonore les Juifs, ils le conservent aux dépens de leur vie : c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature : elle ne peut être que l'effet de la puissance divine et de cette Providence qui veille sur l'Eglise, et qui lui ménage, en la personne de ses plus grands ennemis, un corps nombreux de témoins non suspects qui confirment malgré eux la foi de cette Eglise, en attestant la vérité des titres sur lesquels elle est fondée. » Qu'il est avantageux à la Religion d'avoir pour preuve de sa vérité des prophéties manifestement divines, et pour garant de l'antiquité de ces prophéties ceux qui sont le plus intéressés à les contester ! Mais ce ne sont pas seulement les Juifs qui garantissent l'authenticité des livres saints : les plus anciennes traditions de tous les autres peuples, tous les vestiges qui nous restent de l'antiquité la plus reculée, nous ramènent à l'Histoire sainte. Les grands faits qu'elle contient, comme le bonheur du premier état la longue

vie des premiers hommes, la corruption générale qui a suivi la première innocence, le déluge qui en a été le châtiment, la dispersion des peuples, etc., se trouvent dans les annales des différentes nations : accord admirable qui confirme partout, pour le fond, le récit des livres saints, et qui doit porter tout esprit droit à regarder l'ancien Testament comme la tradition la mieux conservée et la plus suivie, comme la source la plus pure de l'histoire. S'il est permis de résister à l'assemblage de toutes ces preuves, il n'y a plus rien de certain, non-seulement dans l'histoire, mais même dans la société civile ; plus de titres qui puissent assurer l'état des familles, plus de lois qui puissent fixer la constitution des empires : il faut admettre un pyrrhonisme universel, qui n'est pas moins contraire à la raison qu'à la Religion. Il est donc incontestable que, dès l'origine du monde, Dieu a montré aux hommes le mystère de leur rédemption future, et qu'il a posé pour fondement de la Religion la foi de ce mystère, l'attente du Rédempteur. C'est donc une vérité certaine que la Religion chrétienne est, quant à l'essence, aussi ancienne que le monde, puisque dans tous les temps on a reconnu le même Dieu pour auteur, et le même Christ pour Sauveur du genre humain. Elle a passé par divers états, elle a eu ses progrès et ses développements; mais elle n'a pas changé pour cela : comme un homme est toujours le même homme, quoiqu'il passe par les différents âges de la vie. L'état de la loi naturelle,

celui de la loi mosaïque, étaient l'enfance de la Religion ; la loi évangélique en est l'âge parfait. « La Religion, dit l'illutre Bossuet, a toujours été la même : placée entre les deux Testaments, le Christ a été le centre de l'un et de l'autre. Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles. La Religion, dont il est le *grand objet*, a été sous la loi, elle subsiste sous l'Evangile, et subsistera dans toute l'éternité, où Jésus-Christ, réuni à ses élus, assujettira toutes choses à son Père, et il sera avec lui loué, adoré et glorifié à jamais. Qu'on ne se plaigne donc pas, dit saint Léon, de la conduite que Dieu a tenue dans l'ouvrage de la rédemption. Qu'on ne dise pas que Notre-Seigneur a trop tardé à naître selon la chair : comme si les temps qui ont *précédé* sa naissance avaient été privés du fruit des mystères qu'il a opérés, dans le dernier âge du monde. L'incarnation du Verbe, arrêtée de toute éternité dans le conseil de Dieu, a produit, avant son accomplissement, les mêmes effets qu'elle a produits depuis ; et jamais, dans l'antiquité la plus reculée, le mystère du salut des hommes n'a été sans effet. Ce que les Apôtres ont prêché, les Prophètes l'avaient prédit ; et l'œuvre du Sauveur ne peut être regardée comme trop différée, puisqu'elle a toujours été l'objet de la foi. Ce n'est donc pas par un nouveau plan de conduite, ni par une compassion tardive, que Dieu a pourvu à la rédemption du genre humain, en opérant l'incarnation de son Fils unique ; mais dès les premiers jours du monde il a établi une seule

et même cause de salut pour tous les hommes et pour tous les siècles. Il est vrai que la grâce de Dieu s'est répandue avec plus d'abondance depuis la naissance temporelle de Jésus-Christ ; mais ce n'est point alors qu'elle a commencé à se communiquer, puisque c'est par elle que dans tous les temps tout ce qu'il y a eu de Saints ont été sanctifiés. Ce profond mystère de l'amour de Dieu, dont la foi est maintenant établie par toute la terre, est d'une vertu si efficace, que lors même qu'il n'était encore que prédit et figuré, tous ceux qui par la foi se sont attachés à la promesse que Dieu en avait faite, en ont retiré le même fruit que ceux qui depuis son accomplissement en ont recueilli les salutaires effets ; c'est par cette foi que tous les Saints qui ont précédé la venue du Sauveur ont été justifiés, et qu'ils ont été faits membres du Corps mystique de Jésus-Christ.

HISTOIRE ABRÉGÉE
DE LA RELIGION,
AVANT
LA VENUE DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE PARTIE.

LES PROMESSES D'UN RÉDEMPTEUR.

CRÉATION DU MONDE. ÉTAT D'INNOCENCE.

Dieu était de toute éternité, et rien n'était que lui seul. Lorsqu'il lui a plu, selon les desseins éternels de sa sagesse et de sa bonté, il a créé le ciel et la terre; il a fait toutes choses de rien par sa parole *toute-puissante*, c'est-à-dire qu'il ne lui en a coûté que de vouloir. Dieu a employé six jours à ce grand ouvrage, pour montrer qu'il est maître de son action, et que ce qu'il fait, il le fait avec une souveraine liberté. Après avoir produit toutes les créatures inanimées, Dieu voulut former l'homme, c'est-à-dire une créature intelligente et libre, qui lui rendît un hommage volontaire, qui fît avec discernement et par choix ce que les autres créatures faisaient sans connaissance et par nécessité. Alors Dieu sembla se recueillir en lui-même: « Faisons, dit-il, l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Dans cette parole commence à se manifester le mystère de la *sainte Trinité*, qui est le grand objet de la Foi chrétienne. Dieu parle en lui-même; il parle à quelqu'un qui fait comme lui; il parle à un autre lui-même. Dieu prit un peu de terre dont il forma le corps d'Adam; ensuite il anima ce corps de son souffle divin, c'est-à-dire qu'il unit à

ce corps une âme spirituelle, active, libre et immortelle. Ainsi l'âme n'est ni tirée du corps qu'elle anime, ni formée d'aucune autre matière; c'est un souffle de vie qui vient de Dieu même. Dieu donna à Adam une compagne semblable à lui, qu'il nomma *Eve*, et qu'il forma d'une des côtes d'Adam, pour marquer l'union indissoluble qu'il établissait entre eux : ainsi fut instituée la sainte société du mariage, dont Dieu lui-même est l'auteur. L'homme et la femme avaient été créés justes et immortels; Dieu les avait remplis d'intelligence; sa lumière éclairait leur esprit, et leur faisait voir la grandeur de ses œuvres, afin qu'ils célébrassent par leurs louanges la sainteté du nom de Dieu, et qu'ils le glorifiassent de ses merveilles. Dieu se devait à lui-même de rendre son image heureuse : il les plaça dans un jardin délicieux, que l'on appelle le *Paradis terrestre*, afin qu'ils le cultivassent. La culture de ce jardin n'était pas pour l'homme innocent un travail rude et pénible, puisque la terre produisait tout d'elle-même; mais une occupation douce et tranquille qui, à chaque instant, lui fournissait des motifs d'admirer et de louer son Créateur. « Placés dans le paradis terrestre, dit saint Augustin, Adam et Ève vivaient en pleine liberté et selon leurs désirs, pendant tout le temps qu'ils demeurèrent soumis à Dieu : ils étaient dans l'abondance et sans besoin. Le fruit de vie qu'ils avaient sous la main les empêchait de vieillir et de tomber dans l'affaiblissement. La santé était le bien du corps, et la paix celui de l'âme : comme dans cet heureux séjour le corps n'était sujet à aucune incommodité, de même l'âme n'éprouvait aucune passion de désir ou de crainte qui pût troubler son amour paisible pour la vertu. Rien ne l'affligeait, rien ne lui causait une joie indiscrète; c'était Dieu qui faisait le fond de sa joie et de son bonheur. Le corps, au lieu d'appesantir l'esprit, contri-

buait à le rendre attentif et vigilant. » L'homme, au sortir des mains de son Créateur, était donc saint et heureux; il était éclairé sur tous ses devoirs; il n'y avait nulles ténèbres dans son esprit; sa volonté était droite et portée au bien, sans aucun penchant vers le mal; le corps obéissait à l'âme, et l'âme était soumise à Dieu. C'est pourquoi l'Ecriture dit qu'Adam et Eve étaient nus, et qu'ils n'en avaient point de honte : car tout était bon en eux, tout était réglé. L'innocence a été le premier vêtement de l'homme; et l'ouvrage du Créateur, avant qu'il fût dégradé par le péché, n'offrait rien dont on pût rougir; Adam et Eve pouvaient persévérer dans cet heureux état et transmettre le même bonheur à leurs descendants, dont le sort était attaché à la fidélité de nos premiers parents.

CHUTE D'ADAM.

L'HEUREUX état d'innocence n'a pas duré longtemps. L'homme, créé libre et capable d'obéissance, la devait à son Créateur. Pour mettre sa fidélité à quelque épreuve, Dieu lui donna un précepte. Ce précepte était attaché à une chose sensible, parce que l'homme était fait avec des sens. Le précepte était aisé, parce que Dieu voulait lui rendre la vie commode, tant qu'elle serait innocente : il défendit à nos premiers parents de toucher au fruit d'un arbre particulier, en leur accordant l'usage de tous les autres fruits du paradis. Pour les engager plus puissamment à l'obéissance, il leur annonça le malheur qui suivrait la transgression du précepte. Malgré cette défense et la menace terrible dont elle fut accompagnée, Adam et Eve désobéirent à Dieu, et cette désobéissance les perdit. Mais il est à propos de considérer ce péché dans son origine et dans ses suites. Dieu, au commencement, avait créé des Anges, esprits purs

et séparés de toute matière. Comme il ne fait rien que de bon, il les avait créés tous dans la sainteté, et ils pouvaient assurer leur félicité en se donnant à leur Créateur. Mais tout ce qui est tiré du néant est défectueux : une partie de ces Anges se laissa séduire à l'amour-propre : malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non pas en Dieu ! elle perd en un moment tous ses dons. Etrange effet du péché, ces esprits lumineux devinrent esprits de ténèbres ; ils n'eurent plus de lumières que pour nuire : une maligne envie prit en eux la place de la charité ; leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil ; leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misère, et leurs bienheureux exercices au misérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de ces esprits, qui avait aussi été le plus superbe, se trouva le plus malfaisant, comme le plus malheureux. Jaloux du bonheur de l'homme qui, par sa nature, était au-dessous des Anges, cet esprit rebelle résolut de le faire tomber dans le même malheur, en le rendant l'imitateur de sa révolte. Pour y réussir, il s'adressa à Eve comme la plus faible : il lui apparut sous la forme d'un serpent, qui, par ses ruses et ses artifices, était plus propre à lui servir d'instrument dans l'exécution de son dessein. Pourquoi, lui dit-il, Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger du fruit de tous les arbres de ce jardin ? Voilà par où commence l'esprit de révolte : on raisonne sur le précepte, et l'obéissance est mise en doute. Au lieu de répondre au tentateur, Eve devait prendre la fuite et regarder cette question comme une témérité criminelle; mais curieuse de montrer les priviléges qu'elle avait reçus : « Nous mangeons, dit-elle, de tous les fruits du jardin ; seulement il nous est défendu de toucher à l'arbre qui est au milieu, de peur que nous ne mourions. » — « Assurément vous ne

mourrez point, répliqua le tentateur; mais aussitôt que vous en aurez mangé, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » Eve, séduite par les promesses du démon, regarde le fruit dont la beauté promettait un goût excellent; elle en mange, elle en présente ensuite à Adam, qui en mangea aussi par complaisance pour sa femme qu'il ne voulut pas *contrister*, et la désobéissance fut consommée. Ce péché porta le désordre dans leur âme et dans leur corps; alors leurs yeux furent ouverts, mais d'une manière bien différente de celle qu'ils attendaient: ils reçonnurent, mais trop tard, le bien qu'ils vanaient de perdre, et le malheur dans lequel ils s'étaient précipités : ils furent dépouillés de tous les avantages dont la justice originelle était la source; ils furent assujettis dans le corps à la douleur, aux maladies, à la mort; et dans l'âme, à l'ignorance, à la concupiscence, à la damnation éternelle. Dieu les chassa du paradis terrestre, et plaça à l'entrée un Ange armé d'un glaive pour leur en interdire l'accès.

PÉCHÉ ORIGINEL.

Adam, en désobéissant à Dieu, ne s'est pas seulement nui à lui-même, mais il a transmis à sa postérité et son péché et toutes les suites de ce péché: en nous communiquant sa nature, Adam nous a communiqué la tache dont elle était souillée. Ce péché, dit saint Augustin, n'est pas tant le péché du premier homme que celui de la nature humaine qui péchait en lui (*Livre de la véritable Religion*). Nous naissons tous pécheurs, enfants de colère, et enveloppés dans la même condamnation; nous étions tous enfermés en lui d'une manière aussi réelle qu'elle est inexplicable. S'il avait conservé la justice originelle, il nous l'aurait trans-

mise ; en la perdant par son péché, il l'a perdue pour nous, et il nous a précipités avec lui dans la double mort de l'âme et du corps. C'est là ce qu'on appelle le *péché originel :* mystère profond et impénétrable, mais clairement révélé dans les Ecritures, et rendu sensible par ses suites, c'est-à-dire par les maux innombrables qui assiégent l'homme dès le berceau. « Considérez, dit saint Augustin, la multitude et la grandeur des maux qui accablent les enfants ; voyez combien les premières années de leur vie sont remplies de vanités, de souffrances, d'illusions et de frayeurs. Sont-ils devenus grands, l'erreur les tente pour les séduire, la douleur les tente pour les affaiblir, la concupiscence les tente pour les corrompre, la tristesse pour les abattre, l'orgueil pour les élever. Eh ! qui pourrait peindre tant de diverses peines qui appesantissent le joug des enfants d'Adam ? l'évidence de ces misères a forcé les philosophes païens, qui ne connaissaient pas le péché de notre premier père, à dire que nous n'étions nés que pour être punis de quelque crime commis dans une autre vie ; mais cette opinion, que les âmes sont jointes à des corps en punition des fautes précédentes d'une autre vie, est rejetée par la sainte Ecriture et par la raison. Que reste-t-il donc, sinon que la cause de ces maux effroyables soit le péché du premier homme ? » Nous naissons malheureux, comme les enfants d'un père rebelle naissent dégradés, proscrits et dépouillés de tous les priviléges que le prince avait accordés à leur famille, avec cette différence néanmoins que ceux-ci participent au châtiment sans avoir participé au crime ; au lieu que, sous un Dieu juste, la peine ne peut se trouver où le péché ne se trouve pas. Nous avons donc péché en Adam, et voilà en quoi consiste le mystère ; mais tout incompréhensible *qu'il est*, nous sommes obligés de l'admettre pour

ne pas retomber dans un autre encore plus incompréhensible : car enfin, dit un auteur célèbre, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait de la vérité et de la félicité avec assurance ; et si l'homme avait toujours été corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude : mais, malheureux que nous sommes, et plus malheureux que s'il n'y avait aucune grandeur dans notre condition ! nous avons une idée du bonheur, et nous ne pouvons y arriver ; nous sentons une image de la vérité, et nous ne possédons que le mensonge, incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement : tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes déchus. Le péché originel est donc le seul dénoûment de cette difficulté ; et sans ce mystère, l'homme est plus inconcevable que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. Qu'est-ce donc que nous crie ce mélange étonnant de grandeur et de bassesse, cette contrariété de mouvements que chacun de nous sent en lui-même, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un bonheur véritable, et qu'il a perdu ce bonheur par quelque péché dont il est coupable dès son enfance, suivant cette parole de l'Ecriture : « Personne n'est exempt de souillures, pas même l'enfant qui n'a vécu qu'un jour sur la terre. » Ce qui doit nous consoler, c'est que, comme nous avons tous reçu le péché et la mort par Adam en qui nous étions tous renfermés, de même nous recevons la justice et la vie en Jésus-Christ, dont nous devenons les membres par le baptême. Dieu a regardé tous les hommes comme un seul homme en celui de qui ils devaient sortir : il regarde aussi tous les hommes comme un seul homme en Jésus-Christ, par qui il veut les faire tous renaître spirituellement.

PREMIÈRE PROMESSE D'UN RÉDEMPTEUR.

L'HOMME, tombé dans la disgrâce de son Créateur, méritait d'en être abandonné et de subir la juste peine de son péché. Dieu pouvait exercer, à la rigueur, les droits de sa justice sur l'homme criminel, comme il avait fait à l'égard des Anges rebelles pour qui il n'y avait point de rédemption; mais il s'est souvenu de sa miséricorde en faveur du genre humain : il a voulu montrer que sa bonté surpasse la malice du démon; il a voulu manifester les richesses de sa grâce, en la répandant sur des sujets que le péché en avait rendus indignes. Dieu n'oublia cependant pas les droits de sa justice, et il exigea une réparation de l'offense. Il maudit le serpent, et, sous l'image de la malédiction lancée contre celui qui avait été l'instrument de notre perte, il montra à l'homme le salut qu'il lui préparait à lui et à sa postérité. Dieu agit alors comme un père qui, dans le premier mouvement de sa douleur, brise le fer avec lequel son fils s'est blessé. Il dit donc au serpent séducteur : « Tu seras maudit entre tous les animaux de la terre; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne : celui qui naîtra d'elle un jour t'écrasera la tête, et tu lui briseras le talon. » Cette malédiction tombe moins sur le serpent que sur le démon qui s'en était servi comme d'organe pour perdre les hommes, selon l'explication qu'en donne ailleurs l'Ecriture : *C'est par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde.* C'est donc le démon que ces paroles regardent : on ne peut leur donner qu'un sens figuré et prophétique; elles signifient qu'il naîtrait un jour de la femme un fils qui rendrait inutile la victoire que le démon venait de

remporter sur elle, qui le vaincrait à son tour, et qui, en détruisant son empire, réparerait avec avantage la perte que l'homme avait faite. Voilà le sens de ces paroles : *Il naîtra d'elle un fils qui te brisera la tête*, c'est-à-dire qu'il détruira ta puissance, et renversera ton empire. L'homme fut averti dès lors que son Libérateur serait son frère, qu'il naîtrait d'une femme, afin que la même nature qui avait péché fît aussi la réparation ; et que la femme, qui avait été la cause de nos maux, en devînt le remède. La promesse du Libérateur futur est, à la vérité, conçue en termes figurés; mais le sens en était suffisamment déterminé par les circonstances : la victoire du démon sur l'homme consistait en ce qu'il l'avait fait tomber dans le péché et dans les maux qui en sont les suites; la défaite du démon devait donc consister à fournir à l'homme nn moyen capable de le relever de sa chute et de l'arracher au pouvoir tyrannique du démon. C'est ce moyen qui fut alors promis à Adam : il apprit qu'il aurait un vengeur dans sa disgrâce, un remède à ses maux, et une ressource pour sa postérité. Il conçut dès lors l'espérance d'obtenir le pardon de son péché, et de réparer ses pertes par le moyen d'un Rédempteur qui écraserait un jour la tête de son ennemi. C'était tout ce qui lui était nécessaire alors de connaître. Dieu ne voulut pas lui donner une connaissance plus distincte de la manière dont cette promesse devait s'accomplir : ce n'était pas le temps de déclarer les circonstances de ce grand événement, et de désigner par des caractères particuliers la personne du Rédempteur, qui ne devait venir que quatre mille ans après. Dieu se réservait de développer cette promesse dans la suite des âges, et de la réitérer avec plus de clarté à mesure que le temps de l'exécuter approcherait : ce qu'il dit alors suffisait à nos premiers parents pour leur donner l'espérance de recouvrer ce qu'ils avaient perdu.

En effet, cette espérance les soutint dans leur longue pénitence, et leur en fit supporter la rigueur avec soumission. C'est une tradition constante, fondée sur l'Ecriture, qu'Adam et Eve se sont relevés de leur chute, et qu'ils en ont obtenu le pardon. « La Sagesse éternelle, dit un auteur sacré, conserva celui que Dieu avait formé pour être le père du monde, et elle le tira de son péché. » Ces paroles ne laissent aucun lieu de douter que nos premiers parents ne soient rentrés en grâce avec Dieu, et qu'ils n'aient effacé leur péché par leur pénitence unie aux satisfactions futures du Sauveur promis; car dès lors la justification des hommes n'a pu être que l'effet anticipé de la rédemption qui devait s'opérer un jour, et dont le mérite était appliqué d'avance à ceux qui avaient une ferme foi à la promesse.

MEURTRE D'ABEL.

Le péché, une fois entré dans le monde, y fit en peu de temps d'horribles ravages. La désobéissance de nos premiers parents fut bientôt suivie d'un crime affreux, d'un fratricide. Adam et Eve eurent deux fils, Caïn et Abel. Caïn cultivait la terre, Abel nourrissait des troupeaux. Tous deux offrirent à Dieu des sacrifices : c'était un hommage par lequel ils reconnaissaient qu'ils tenaient de sa bonté tout ce qu'ils possédaient; mais les deux frères s'acquittaient de ce devoir avec des dispositions bien différentes. La piété d'Abel attira les regards du Seigneur sur lui et sur ses dons. Une foi vive donnait du prix à ses offrandes, au lieu que Caïn, par son impiété et son avarice, avait éloigné de lui le cœur de Dieu. Caïn, voyant la préférence que Dieu accordait à son frère, conçut une secrète jalousie contre lui; son visage en devint tout abattu. Ce fut en vain que Dieu essaya de guérir ce cœur ulcéré

par cette violente passion. « Pourquoi, lui dit-il, vous laissez-vous abattre par le chagrin ? Si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé? et si vous faites mal, ne porterez-vous pas la peine de votre péché ? Le penchant qui vous y sollicite vous est soumis ; et si vous le voulez, vous vous en rendrez le maître avec ma grâce. » On voit par ces paroles que l'homme est libre, même après le *péché originel*, et que ce péché ne nous ôte pas le pouvoir de résister à nos mauvais penchants, quand nous voulons user de la grâce qui ne nous manque pas. Cet avertissement de Dieu n'adoucit point l'esprit de Caïn ; il voulut satisfaire sa passion. Dans ce dessein, il proposa à Abel une promenade, et lorsqu'ils furent dans un lieu écarté, il se jeta sur lui et le tua. Ce crime arma la justice divine ; et le châtiment annonça aux hommes que la Providence veille sur eux pour punir le vice et pour venger la vertu. « Caïn, qu'avez-vous fait ? lui dit le Seigneur. Le sang de votre frère, que vous avez répandu, crie vers moi et appelle ma vengeance : vous serez maudit sur la terre que vous avez souillée de ce sang ; vous y serez errant et fugitif tous les jours de votre vie. » Caïn, livré à des remords cuisants, et agité de continuelles frayeurs, se retira de devant le Seigneur. Cependant Dieu lui donna du temps, afin qu'il rentrât en lui-même, et défendit qu'on le fît mourir. Ainsi la vertu commença-t-elle dès lors à être persécutée par le vice ; et le juste Abel devint une vive image du *Juste* par excellence, qui devait mourir un jour sous les coups d'une jalouse fureur.

Ce fut là comme le premier trait du grand tableau où tous les caractères du Rédempteur viendront successivement se réunir pour en former le portrait le plus ressemblant. L'innocent Abel est haï par son frère, à cause du témoignage que Dieu rend à sa piété ; il est emmené hors de son pavillon,

et mis à mort : Jésus-Christ, la sainteté même, que Dieu le Père a reconnu pour son Fils bien-aimé, est haï et persécuté par les Juifs, ses frères selon la chair, qui l'emmènent hors de Jérusalem, et le crucifient. Caïn est maudit de Dieu et condamné à vivre errant sur la terre : les Juifs, meurtriers de Jésus-Christ, sont dispersés dans tous les pays ; objet de la haine de tous les peuples, ils ne laissent pas de subsister pour annoncer aux Gentils, appelés à leur place, l'énormité de leur crime et la sévérité de la justice divine.

PIÉTÉ DE SETH.

Les descendants de Caïn furent méchants comme leur père, et devinrent un surcroît d'affliction pour Adam ; mais Dieu le consola de la perte d'Abel en lui donnant un autre fils, nommé *Seth*, qui se rendit illustre par sa piété. Il la transmit à ses enfants, et sa postérité conserva longtemps l'innocence et la sainteté. Enos, fils de Seth, hérita de la vertu de son père, et il fut le premier des Patriarches qui rassembla les fidèles adorateurs de Dieu, et qui donna une forme constante au culte public et aux exercices de la religion. Enos fut le père de Caïnan, Caïnan le fut de Malaleel, Malaleel le fut de Jared qui eut pour fils Hénoch. Hénoch marcha toujours en la présence de Dieu, et lui fut agréable par sa foi. Après qu'il eut été 365 ans sur la terre, Dieu l'enleva en l'exemptant de la mort ; et il ne parut plus, ayant été transporté dans le paradis, d'où il doit revenir un jour sur la terre pour faire entrer les nations dans la voie de la pénitence. Lorsqu'il était parmi les hommes, il ne cessa de les y exhorter, leur annonçant le jugement de Dieu sur les méchants : « Voilà, leur disait-il, voilà le Seigneur qui va venir avec une multitude innombrable de ses Saints pour exercer son jugement

sur tous les hommes, et pour convaincre les impies de toutes les actions mauvaises qu'ils ont commises, et de toutes les paroles dures et injurieuses que ces pécheurs ont proférées contre lui. » Ces paroles d'Hénoch, que l'apôtre saint Jude rapporte, avaient été conservées par tradition dans la mémoire des hommes; elles étaient une prédiction de la vengeance éclatante que la Justice divine devait bientôt tirer du genre humain par le déluge. Ainsi Dieu se conserva-t-il de fidèles serviteurs dans la postérité de Seth : l'effet anticipé de la rédemption s'est fait sentir dès le commencement du monde; et depuis Abel jusqu'à Jésus-Christ, Dieu a toujours eu sur la terre de vrais adorateurs qu'il a sauvés, par sa grâce, de la séduction, de l'erreur et de la corruption du péché, tandis que la plupart des hommes se livraient volontairement à leurs passions. Ces Saints, quoique nés longtemps avant le Messie, lui appartenaient aussi réellement que ceux qui l'ont suivi, ayant été justifiés par la foi qu'ils avaient en lui, et sauvés par les bonnes œuvres qu'ils pratiquaient avec sa grâce. Si les autres ont péri, ce n'est pas qu'ils aient manqué de moyens de salut; Dieu leur offrait les lumières et les grâces dont ils avaient besoin pour vaincre leurs passions et pour observer ses lois. C'est dans l'abus de ces secours divins qu'il faut chercher la raison de leur perte : ou ils les rejetaient par orgueil, s'imaginant pouvoir faire le bien sans cette assistance; ou ils ne s'en servaient point pour dompter leurs mauvaises inclinations. Aussi Dieu, qui ne punit qu'à regret, fit-il avertir les hommes longtemps avant d'exercer sa vengeance, afin qu'ils l'évitassent par le changement de vie. Cet avertissement était accompagné des secours nécessaires pour produire l'effet que Dieu se proposait en le leur donnant; mais ils s'obstinèrent à ne profiter ni de ses avertissements ni de ses grâces : ils ne pouvaient

donc s'en prendre qu'à eux-mêmes du malheur où ils tombèrent, et du châtiment terrible que Dieu exerça contre eux dans la suite. Ils étaient semblables à des furieux qui ne tombent dans l'abîme qu'en éloignant la main charitable qui se présente pour les secourir, et qui n'y demeurent enfoncés que faute d'user du secours qu'on leur offre pour en sortir.

CORRUPTION GÉNÉRALE.

CONSTRUCTION DE L'ARCHE.

TANT que la famille de Seth resta séparée de celle de Caïn, elle se conserva dans l'innocence. La piété de son chef, la fidélité de ses descendants à marcher sur ses traces, leur méritèrent le titre glorieux d'*enfants de Dieu;* mais, après la mort d'Adam et l'enlèvement d'Hénoch, les deux familles se rapprochèrent et s'unirent par des alliances. Telle fut la cause de la perversion des enfants de Dieu. Ils prirent bientôt les mœurs et les vices de la race maudite de Caïn. Avec le temps, la corruption devint générale, et la terre fut couverte de crimes. L'iniquité alla à un tel excès, qu'elle força, pour ainsi dire, Dieu, qui est la bonté même, à se repentir d'avoir créé les hommes. L'expression dont se sert l'Ecriture est étonnante : « Dieu, pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur, dit : *Je perdrai l'homme que j'ai créé;* c'est-à-dire que la malice des hommes était si grande, que, s'il eût été possible, elle aurait altéré la félicité de l'Etre immuable. Quoique la justice divine fût irritée à ce point, Dieu néanmoins suspendit l'exécution de ses vengeances, et il menaça longtemps ceux qu'il voulait encore épargner, afin que, saisis d'une frayeur salutaire, ils désarmassent son bras par un retour sincère à la vertu. Dans sa vengeance même, Dieu se souvint de sa miséricorde : il n'ou-

blia pas qu'il avait promis à Eve un Fils qui devait sauver les hommes; et il conserva un reste de sa postérité, qui donna un jour naissance à ce Sauveur. Au milieu de la dépravation générale, il se trouvait un homme juste; Dieu, avant de le sauver du déluge des eaux, l'avait préservé du déluge de l'iniquité. Ce juste était Noé, de la famille de Seth, âgé pour lors de quatre cent quatre-vingts ans. Dieu lui découvrit le dessein qu'il avait formé de submerger la terre, à cause des crimes de ses habitants. Il n'avait sans doute besoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avait fait d'une parole; mais il jugea plus digne de lui de faire servir ses créatures d'instrument à sa vengeance, et il résolut d'appeler les eaux pour punir les hommes. Il dit donc à Noé : « Faites une arche de bois solides et polis; partagez-la en différents logements, et enduisez-la de bitume au dedans et au dehors. Vous donnerez à ce bâtiment trois cents coudées de long, cinquante coudées de large, et trente coudées de haut; vous y ménagerez une ouverture dans l'un des côtés, et vous distribuerez toute la capacité du vaisseau en trois étages. » Noé obéit au Seigneur, et il employa cent ans à la construction de l'arche. Dans ce long intervalle, il ne cessa d'avertir les hommes de l'usage auquel elle était destinée, et du déluge dont ils étaient menacés; mais les hommes abusèrent de cet avertissement et demeurèrent incrédules. Lorsque l'arche fut construite, le Seigneur différa encore sept jours à exercer sa justice, et il donna aux pécheurs ce dernier délai pour se reconnaître : il ne pouvait, pour ainsi dire, se résoudre à frapper. Nous avons vu que la prophétie d'Hénoch avait précédé celle de Noé. Ainsi, Dieu fit durer près de mille ans les avertissements et les menaces; tout fut inutile. L'abus opiniâtre des grâces est toujours la cause la plus infaillible et le signe le plus certain de la dernière punition : la

miséricorde de Dieu se justifie cependant par la longueur de sa patience.

DÉLUGE UNIVERSEL.

(An du monde 1656.)

Dieu, voyant que les hommes demeuraient dans leur impénitence, dit à Noé : « Entrez dans l'arche, vous et votre famille; car entre tous ceux qui vivent aujourd'hui sur la terre, je n'ai reconnu que vous qui fussiez juste à mes yeux ; faites-y entrer aussi des bêtes, des reptiles et des oiseaux de chaque espèce, mâle et femelle, afin d'en conserver la race sur la terre. » Noé exécuta l'ordre du Seigneur : il fit porter dans l'arche toutes les choses nécessaires pour la nourriture des hommes et des animaux. Il y entra, lui, sa femme, ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, avec leurs femmes. A la fin du septième jour, les eaux se répandirent sur toute la terre, la mer se déborda de tous côtés; il tomba une pluie horrible pendant quarante jours et quarante nuits; les eaux gagnèrent le sommet des plus hautes montagnes, et s'élevèrent encore de quinze coudées par-dessus. Les hommes, les bêtes, les oiseaux, tout périt; mais l'arche flottait sur les eaux qui l'élevaient à mesure qu'elles croissaient : il n'y eut de sauvé que ce qui était dans l'arche avec Noé. Ainsi, sa famille fut réservée pour repeupler la terre, qui n'était plus qu'une immense solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu conserva aussi les animaux, afin de nous apprendre qu'ils sont faits pour le service de l'homme, et qu'ils lui sont assujettis. La mémoire de ce terrible châtiment s'est conservée chez toutes les nations, ainsi que celle des crimes qui l'ont attiré. L'arche où furent sauvés les restes du genre humain a été de tout temps célèbre en orient, surtout dans le lieu où elle s'arrêta après le déluge. Plu-

sieurs circonstances de ce grand événement se trouvent marquées dans les annales et dans les traditions des anciens peuples. La constitution actuelle du globe en montre encore les vestiges. On trouve dans les entrailles de la terre, même à une très grande distance de la mer, une quantité prodigieuse de coquilles, de dents de poissons, de débris d'animaux marins, dont les espèces sont étrangères à ces contrées. Il est évident que ces corps viennent de la mer, et qu'ils ont été transportés dans des pays si éloignés par une inondation subite et par un mouvement violent des eaux sur toute la surface de la terre. Il faut donc que la terre ait été autrefois couverte des eaux de la mer; et l'on peut regarder ces débris de poissons comme des monuments qui confirment le récit de Moïse, et comme les médailles du déluge. Il est donc certain que Dieu, selon l'expression de saint Pierre, a lavé les souillures de la terre par un déluge universel, comme il lave aujourd'hui nos péchés dans l'eau du baptême. Ainsi, au milieu des terribles effets de sa justice, a-t-il fait éclater des traits frappants de sa miséricorde; ainsi, dans l'exécution même de ses vengeances, a-t-il voulu montrer une image du salut qu'il réservait au genre humain. Noé a représenté le Sauveur futur, en qui toute la race humaine devait être un jour renouvelée. L'arche était la figure de l'Eglise, hors de laquelle on ne peut trouver le salut. Tous ceux qui n'y sont point entrés, ou qui en sortent avant leur mort, périront sans ressource. L'inondation, qui faisait tout périr, sauvait l'arche en la garantissant des écueils et en l'élevant vers le ciel : de même les tempêtes que l'Eglise éprouve contribuent à l'élever vers Dieu et à avancer la sanctification des Elus.

FIN DU DÉLUGE.

La terre demeura couverte des eaux du déluge pendant cent cinquante jours. Alors Dieu fit souffler un grand vent qui la dessécha peu à peu. Enfin, un an après son entrée dans l'arche, Noé en sortit avec ses enfants par l'ordre de Dieu. Il commença par marquer sa reconnaissance au Seigneur, qui l'avait préservé de la ruine générale. Il dressa un autel, et ayant pris de toutes les bêtes et de tous les oiseaux qui pouvaient être immolés à Dieu, il les offrit en holocauste sur cet autel. Dieu, satisfait de la piété de son serviteur, lui fit connaître qu'il agréait son offrande, et lui dit : « Je ne répandrai plus ma malédiction sur la terre, à cause des péchés des hommes; car l'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portés au mal dès sa jeunesse. » Dieu ne veut que pardonner : c'est un bon père qui, contraint de châtier ses enfants à cause de leur obstination dans le mal, s'attendrit sur eux par la rigueur de leur supplice, et leur promet de ne plus leur envoyer de semblables peines. Dieu bénit ensuite Noé et ses enfants : « Croissez, leur dit-il, et multipliez-vous. Que tous les animaux de la terre et les oiseaux du ciel tremblent devant vous : je vous donne tous les poissons de la mer. Nourrissez-vous de tout ce qui est vivant et animé; je vous abandonne toutes ces choses, comme les légumes et les herbes; mais je vous défends de manger la chair mêlée avec le sang. » Dieu fit alors cette défense pour inspirer aux hommes une plus grande horreur de l'homicide; car il ajouta : « Quiconque aura répandu le sang d'un homme sera puni par l'effusion de son propre sang. » Le Seigneur dit encore à Noé : « Je fais aujourd'hui alliance avec vous et avec vos descendants; et voici le signe de cette alliance pour toute la suite des siècles. Lorsque j'aurai couvert

le ciel de nuages, mon arc paraîtra dans les nuées : en le voyant je me souviendrai de l'alliance que j'ai faite avec vous, et il n'y aura plus à l'avenir de déluge qui fasse périr tout ce qui est vivant et animé. » A ce moment commença une nouvelle révolution de siècles, et, pour ainsi dire, un monde nouveau, une nouvelle terre; mais cette terre, déjà frappée de malédiction après le péché du premier homme, perdit encore, par l'effet naturel d'une si longue inondation, une partie de sa force et de sa fécondité : il y resta une impression éternelle de la vengeance divine. Jusqu'au déluge, toute la nature était plus forte et plus vigoureuse. Par cette immense quantité d'eaux qui la couvrirent, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle renfermait furent altérés; l'air, chargé d'une humidité excessive, fortifia les principes de la corruption; et la vie humaine, qui jusque-là durait près de mille ans, se raccourcit peu à peu. Ainsi devaient disparaître et s'effacer les restes de la première institution. La nature changée avertissait l'homme que Dieu n'était plus le même à son égard depuis qu'il avait été irrité par tant de crimes.

POSTÉRITÉ DE CHAM MAUDITE PAR NOÉ.

Noé transmit à ses enfants les saintes vérités de la Religion, et particulièrement la tradition de la promesse divine sur le Rédempteur futur. Il conserva aussi les arts, tant ceux qui servaient de fondement à la vie humaine, que ceux qui avaient été inventés après. Les premiers arts que les hommes apprirent d'abord, et apparemment de leur Créateur, sont l'agriculture, l'art pastoral, celui de se vêtir et celui de se loger; aussi ne voyons-*nous pas le commencement* de ces arts en orient, *parce qu'ils y furent* connus dès l'origine du

monde. Noé planta la vigne, qui était sans doute connue avant ce temps-là; mais au lieu qu'auparavant on se contentait d'en manger le fruit, il découvrit l'usage qu'on pouvait faire du raisin, en en exprimant la liqueur et en la conservant. Un jour ayant bu du vin, dont il ne connaissait point encore la force, il tomba dans une ivresse involontaire, et s'endormit dans sa tente. Pendant son sommeil, il se trouva par hasard découvert d'une manière indécente et contraire à la pudeur. Cham l'ayant aperçu dans cet état, n'eut pas pour son père le respect qu'il lui devait, et il alla aussitôt le dire à ses frères. Sem et Japhet furent plus respectueux, et au lieu de faire des railleries, ils prirent un manteau, et marchant à reculons, ils couvrirent la nudité de leur père. A son réveil, Noé apprit de quelle manière Cham l'avait traité; il le maudit dans la personne de Chanaan son fils, et il prédit que la bénédiction divine ne s'étendrait pas sur ses descendants, en ces termes: « Chanaan sera maudit; il deviendra, à l'égard de ses frères, l'esclave des esclaves. Béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem; et Chanaan sera son esclave. Que Dien multiplie la postérité de Japhet, qu'il habite dans les tentes de Sem; et Chanaan sera son esclave. » Noé prononça cette malédiction, non par un mouvement de colère ni par aucun ressentiment, mais par esprit de prophétie. Il ne maudit pas nommément Cham que Dieu avait béni avec ses frères; mais il le soumit indirectement à la malédiction en la prononçant contre son fils Chanaan. L'événement a justifié depuis la prédiction de Noé. Les Chananéens ont été exterminés ou réduits en servitude par les Israélites, qui tiraient leur origine de Sem. Noé vécut encore trois cent cinquante ans après le déluge. Dieu prolongea ses jours, et il voulut que ses descendants demeurassent durant ce long intervalle, sous les yeux de leur père

commun : c'était un moyen ménagé par sa providence pour conserver parmi les hommes la tradition des vérités capitales de la Religion, et la mémoire des faits anciens dont Noé seul était instruit par lui-même. Noé mourut à l'âge de neuf cent cinquante ans, recommandable par la grandeur et la fermeté de sa foi. Ce fut par cette foi qu'ayant reçu un avertissement du Ciel, et craignant ce qui n'avait encore alors aucune apparence, *il bâtit* l'arche pour sauver sa famille. Par là il condamna le monde incrédule, et il devint héritier de la justice qui vient de la foi. Il fut, au temps de la colère, la réconciliation du genre humain et le dépositaire de l'alliance faite avec le monde, par laquelle Dieu s'engageait à ne plus faire périr toute chair par le déluge.

TOUR DE BABEL.

Les trois enfants de Noé et leurs descendants habitaient d'abord tous dans le même pays et parlaient la même langue. Ce pays était la Mésopotamie; mais lorsqu'ils se furent multipliés au point de ne pouvoir plus demeurer ensemble, ils dirent entre eux : « Allons, bâtissons une ville et une tour qui s'élèvent jusqu'au ciel, et rendons notre nom célèbre, avant que nous nous dispersions par toute la terre. » Comme il n'y avait point en ce lieu de pierres pour bâtir, ils s'avisèrent de faire de la brique, et de la cuire au feu. Ils se mirent donc à travailler, se servant de briques au lieu de pierres, et de bitume au lieu de ciment. Ils étaient résolus de ne quitter cet ouvrage qu'après l'avoir achevé. L'entreprise déplut à Dieu, parce qu'elle était inspirée par l'orgueil. Le Seigneur confondit leur langage; en sorte qu'ils ne s'entendaient plus les uns les autres. Ils furent donc *contraints d'abandonner* l'ouvrage. C'est pour

cela que cette ville fut appelée *Babel*, c'est-à-dire *confusion*, parce que le Seigneur y confondit le langage des hommes, et de là il les dispersa dans tous les pays du monde. A mesure qu'ils se multiplièrent, la terre se peupla de proche en proche; on passa les montagnes, on traversa les fleuves, puis les mers, et l'on établit de nouvelles habitations. C'est à cette époque que l'on voit tout commencer. Les bourgades et les villes s'élèvent; les mœurs se polissent; les empires se forment, et les lois s'établissent. Il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paraisse des vestiges manifestes de la nouveauté du monde; mais une chose bien remarquable, c'est que tous les grands événements qui s'étaient passés avant la dispersion se sont conservés dans la mémoire de tous les peuples. L'âge d'or, ou l'état d'innocence, la chute de l'homme, le siècle de fer, c'est-à-dire du désordre et du malheur, l'audace et l'impiété des géants, le déluge universel, la conservation d'un seul homme juste; en un mot, toutes les choses dont les hommes étaient instruits dans le temps qu'ils étaient unis par le lien d'une même langue, n'ont jamais été entièrement oubliées. On en trouve des traces sensibles dans l'histoire de toutes les nations; mais tout ce qui est arrivé depuis la dispersion des hommes, quelque extraordinaire, quelque éclatant qu'il ait été, n'a pas été universellement connu: preuve manifeste que le lien de communication, qui jusque-là avait subsisté entre les hommes, fut alors entièrement rompu, et qu'ils se divisèrent en différentes sociétés absolument séparées les unes des autres. Des trois fils de Noé est sortie toute la race des hommes qui sont sur la terre. La famille de Cham occupa la Palestine, qui prit le nom de pays de Chanaan; celle de Japhet s'établit dans diverses contrées de l'occident; celle de Sem, *père du peuple* Hébreu, habita la Chaldée.

CORRUPTION DES HOMMES.

COMMENCEMENT DE L'IDOLATRIE.

Les descendants de Cham marchèrent sur les traces de leur père, et héritèrent de la malédiction prononcée contre lui; mais la postérité de Japhet, et surtout celle de Sem, demeurèrent longtemps dans la crainte de Dieu, dans la pureté de son culte et dans l'attente du Sauveur promis. Ces heureuses dispositions s'affaiblirent peu à peu. Les anciennes traditions furent altérées par des fables, et après la mort de Noé, la famille de Sem se pervertit comme les autres: elle oublia Dieu et ses promesses. Aussi la corruption devint presque générale; et l'idolâtrie qui est si favorable aux passions, commença à s'établir. On méconnut le Créateur, et l'on prostitua aux créatures le culte suprême qui n'est dû qu'à leur Auteur. « O aveuglement déplorable! s'écrie un écrivain sacré: les hommes, environnés des bienfaits de Dieu, ont méconnu la main qui les répand. A la magnificence des ouvrages qui frappent nos yeux ils n'ont pas su en reconnaître l'ouvrier; ils se sont persuadés que le feu, l'air, les vents, les étoiles, l'eau, le soleil, la lune, étaient les dieux qui gouvernent le monde; et ils ont divisé un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. D'autres, pour flatter leurs souverains, leur ont érigé des autels: malheureux d'offrir leur encens à des hommes vicieux! S'ils ont eu assez de lumières pour connaître les princes du siècle, et pour estimer les grands de la terre, combien ne leur était-il pas plus facile de connaître le Maître du monde, et de lui rendre les hommages qui lui sont dus! L'aveuglement alla jusqu'à adorer des statues inanimées, et à attribuer la divinité aux *ouvrages de la main* des hommes: l'or, l'argent,

des figures d'animaux, des pierres façonnées au gré des ouvriers, eurent les honneurs divins. On mit sa confiance dans un tronc inutile auquel l'homme avait donné sa figure ou celle d'un animal. Il le peignit de diverses couleurs, il l'attacha à un mur, où ce dieu ne pouvait se soutenir sans le secours du fer qui le retient. Il le consulta ensuite sur ses biens, sur le sort de ses enfants, sur le succès d'une alliance; il lui adressa des vœux, et il n'eut pas honte de parler à une idole stupide, de demander la santé à un être insensible, la vie à un mort. » A la fin l'homme divinisa ses propres passions, et, par une erreur aussi grossière, il vint à bout d'étouffer les remords de la conscience jusqu'à commettre par principe de religion des crimes qui font horreur à la nature. L'idolâtrie a été la source de tous les désordres. Ce culte abominable a fait oublier les règles les plus essentielles de la morale, et a introduit les plus grands excès. Les haines, les jalousies, les adultères, les sacrifices nocturnes, les veilles pleines d'infamie, les passions qui outragent la nature, étaient les mœurs communes des peuples idolâtres; et ils trouvaient des modèles de tous ces crimes dans les dieux qu'ils s'étaient forgés. Un si grand mal faisait des progrès étranges, et les hommes s'enfonçaient dans cet abîme, sans que rien pût les retenir.

VOCATION D'ABRAHAM. SECONDE PROMESSE.

CONVERSION FUTURE DES GENTILS.

(An du monde 2083.)

Il était de la bonté divine d'opposer une digue au torrent de l'idolâtrie, qui allait entraîner toutes les nations. Sans abandonner les autres peuples, qui ne devaient imputer qu'à eux-mêmes leur aveuglement, *Dieu résolut* de se réserver du moins un *petit nombre* d'adorateurs, de conserver entre leurs

mains le dépôt de la révélation primitive, et de place au milieu du monde comme un exemple visible d la Providence, qui pût convaincre le genre humai dans tous les siècles que Dieu n'avait jamais cess de veiller sur lui. Abraham, qui descendait d Sem, fut choisi pour être la tige et le père de c nouveau peuple. Dieu lui ordonna de quitter l Chaldée; il lui promit de multiplier sa postérité et de la mettre un jour en possession du pays d Chanaan, où il voulait établir son culte. « Sorte de votre patrie, lui dit le Seigneur; quittez votr famille, et venez dans le pays que je vous mon- trerai. Je donnerai cette contrée à votre postérit que je multiplierai comme les étoiles du ciel e comme le sable de la mer. » A cette promess Dieu joignit quelque chose de bien plus illustre ce fut cette grande bénédiction qui devait être ré- pandue sur tous les peuples du monde, en Jésus- Christ sorti de sa race : *Toutes les nations de l terre seront bénies en vous*, c'est-à-dire *en celu qui naîtra de vous*, comme Dieu lui-même l'ex- plique dans la suite. Par cette parole, Abraham est fait le père de tous les croyants, et sa posté- rité est choisie pour être la source d'où la béné- diction doit s'étendre par toute la terre. En cett promesse était renfermée la venue du Messie déj promis à nos premiers parents comme vainqueur d démon. Ici, il est montré comme l'auteur d'un grande bénédiction répandue sur tous les peuple du monde. Ces peuples étaient plongés dans l'idolâ- trie. Dieu promet qu'en celui qui sortira de s race, toutes ces nations aveugles qui oubliaient leu Créateur seraient un jour bénies, c'est-à-dire rap pelées à la connaissance de Dieu, dans laquell se trouve la véritable bénédiction. Ainsi ce germ béni, promis à Eve, sera aussi le germe et le rejeto d'Abraham; *ainsi* cette victoire qu'il doit rem *porter sur le* démon consistera à rappeler

hommes à la connaissance et au culte du Créateur ; ainsi ce Fils d'Eve et d'Abraham renversera dans l'univers l'empire du démon, en détruisant l'idolâtrie, qui n'est autre chose que le culte du démon, et en rétablissant celui du vrai Dieu. Voilà le caractère auguste du Sauveur promis à Eve et à Abraham. La conversion des Gentils, c'est-à-dire des païens, est toujours marquée dans les Ecritures comme l'œuvre distinctive du Messie. Abraham crut à la promesse de Dieu, et obéit à son ordre. Il partit de la Chaldée sans savoir où il allait. Il emmena avec lui *Tharé* son père, *Sara* sa femme, et *Loth* son neveu. Le pays où Dieu le conduisit fut la terre de Chanaan, ainsi appelée, parce qu'elle était habitée par les descendants de Chanaan, fils de Cham. A son arrivée dans ce pays, Abraham y éleva un autel au Seigneur, et l'invoqua. Dieu lui apparut une seconde fois, et lui promit de donner à sa postérité cette terre où il se trouvait, pour être la demeure fixe de ses descendants et le siége de la religion ; mais il lui prédit en même temps que cette promesse ne s'exécuterait qu'à la quatrième génération, et après une longue servitude dans un pays étranger. Nous rapporterons dans la suite les raisons de ce délai.

ABRAHAM DÉLIVRE LOTH.

Loth ne resta pas longtemps uni avec Abraham. Comme ils étaient tous deux fort riches en troupeaux, et que le pays qu'ils occupaient ne suffisait plus pour les nourrir, ils furent obligés de se séparer. Loth alla demeurer à Sodome, ville dont les habitants étaient très méchants, et que Dieu punit dans la suite d'une manière terrible. Quelque temps après l'arrivée de Loth, il s'éleva une guerre entre le roi de cette ville et les rois des contrées

voisines. Ceux-ci vinrent ravager le territoire de Sodome, entrèrent dans la ville, y firent un grand butin, et emmenèrent captifs beaucoup de citoyens. Loth était du nombre des prisonniers. Abraham, dans un royaume étranger, vivait néanmoins respecté et indépendant comme un prince. Sa piété et sa droiture protégée de Dieu lui attiraient ce respect. Quoique sa vie fût simple et pacifique, il savait faire la guerre, et traitait d'égal à égal avec les rois voisins. Lorsqu'il eut appris la captivité de son neveu, il arma sur-le-champ trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs; et, plein de confiance en Dieu, il fondit avec cette petite troupe sur les vainqueurs, les mit en fuite, et reprit Loth avec les autres prisonniers et tout le butin. Pénétré de reconnaissance, le roi de Sodome alla au devant de son libérateur; et Melchisédech, roi de Salem, son allié, offrit du pain et du vin, parce qu'il était Pontife du *Très-Haut;* puis il bénit Abraham en disant: « Qu'Abraham soit béni du Seigneur! Béni soit le Très-Haut, qui a livré nos ennemis entre vos mains! » Abraham donna à Melchisédech la dîme de tout ce qu'il avait pris sur les ennemis vaincus. Dans la personne de ce roi Pontife, Abraham honorait le Messie futur que ce grand Prêtre représentait; car c'est du Messie qu'il est écrit: « Vous êtes Prêtre pour toute l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » Toute la tradition a remarqué dans l'oblation de Melchisédech l'image de celle qui se fait sur nos autels. Rien n'est, en effet, plus digne d'admiration que de voir, longtemps avant Moïse, le seul homme, à qui l'Ecriture donne le nom de prêtre du Dieu très-haut, n'offrir pour tout sacrifice que le pain et le vin. « Nous voyons, dit saint Cyprien, la figure et le signe du sacrifice du Seigneur dans l'oblation du grand Prêtre Melchisédech; car l'Ecriture rapporte de lui qu'étant roi de Salem, il

offrit le pain et le vin, parce qu'il était Pontife du Dieu suprême, et qu'en cette qualité il bénit Abraham. » Nous ne pouvons douter qu'en tout cela il ne fût la figure de Jésus-Christ, puisque le Saint-Esprit nous le dit clairement dans le psaume où le Prophète parlant dans la personne du Père céleste, adresse à son Fils ces paroles : « Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore ; vous êtes Prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » Il est visible qu'un tel ordre a un rapport essentiel à ce qui est dit de Melchisédech, qu'il était Prêtre du Très-Haut, qu'il offrit le pain et le vin, et qu'il bénit Abraham : en quoi il a été l'expresse figure de Jésus-Christ ; car qui peut être appelé avec plus de vérité Prêtre du Dieu suprême que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a offert à Dieu son Père un sacrifice et le même sacrifice que lui avait offert Melchisédech, c'est-à-dire le pain et le vin, devenus son Corps et son Sang ? Afin donc que le Pontife Melchisédech pût bénir Abraham avec autorité, l'image du sacrifice de Jésus-Christ dut nécessairement précéder, comme il est rapporté dans la Genèse ; et c'est pour rendre cette image parfaite, que Notre-Seigneur a offert le pain et le vin : car comme il est lui-même l'accomplissement de tout ce qui l'a figuré, il a rempli, par son sacrifice, la vérité de celui qui en avait été seulement la représentation.

NAISSANCE D'SAAIC.

CIRCONCISION ORDONNÉE.

SARA, femme d'Abraham, n'avait point eu d'enfant et se voyait hors d'âge d'en avoir ; mais ayant une esclave nommée Agar, elle la donna pour épouse à son mari. Il était alors permis d'épouser plusieurs femmes, à cause de la nécessité de multiplier la race humaine. Sara dit donc à Abraham :

Vous voyez que le Seigneur m'a rendue stérile. renez, je vous prie, mon esclave, afin que je puisse avoir des enfants par elle. Abraham se rendit au désir de Sara : il épousa Agar, et il en eut un fils qu'il nomma Ismael; mais ce n'était pas de lui que devait sortir le peuple élu tant de fois promis à Abraham : c'était un fils de la femme libre, de Sara, qui était stérile. Treize ans après, Dieu apparut à Abraham sous la figure de trois Anges, symbole de la sainte Trinité, et lui renouvela la promesse qu'il lui avait déjà faite. « Je suis le Dieu tout-puissant; marchez en ma présence, et soyez parfait; je ferai alliance avec vous, et je multiplierai votre race jusqu'à l'infini; je bénirai Sara votre femme, et elle aura un fils que je bénirai aussi. » Abraham était alors âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans. Il se prosterna le visage contre terre : « Seigneur, répondit-il, je serai content si vous me conservez Ismael. » Dieu ajouta : « Dans un an, Sara mettra au monde un fils que vous nommerez Isaac. Ismael sera la tige d'un peuple nombreux, et possesseur d'une vaste contrée; mais il ne sera point l'hé itier de ma promesse : c'est par Isaac que je veux l'accomplir; et voici les conditions de l'alliance que je fais avec vous et avec votre postérité : vous pratiquerez la circoncision; vous et vos descendants vous porterez sur votre chair le signe de cette alliance. » Abraham ayant entendu la promesse que Dieu lui faisait, n'hésita point, et n'eut pas la moindre défiance. Il ne considéra point que, étant âgé de près de cent ans, son corps était déjà comme mort, et que la vertu de concevoir était éteinte dans Sara mais espérant contre toute espérance, il se fortifi par la foi, et rendit grâces à Dieu, parce qu' était pleinement persuadé que Dieu est tout-puissa pour faire tout ce qu'il a promis. Le Seigneur visi Sara comme il l'avait promis. Elle conçut, et r

au monde un fils dans sa vieillesse, au temps que Dieu lui avait marqué. Abraham le nomma Isaac, c'est-à-dire enfant de ris, enfant de joie, enfant de promesse. Il le circoncit le huitième jour. Sara le nourrit elle-même, tout occupée de cette pensée : Qui aurait jamais dit à Abraham que Sara, âgée et stérile, nourrirait de son lait un fils qu'elle lui aurait enfanté, lorsqu'il serait déjà vieux ? Ainsi Dieu préparait-il les hommes à croire un jour l'enfantement d'une Vierge, en rendant féconde une femme nonagénaire et stérile ; ainsi disposait-il de loin l'esprit humain à croire le mystère de la sainte Trinité, en montrant dans cette apparition à Abraham une image de ce mystère. Trois Anges se présentent à Abraham, et l'Ecriture leur donne en nombre singulier le grand nom de Dieu, le nom incommunicable de *Jéhovah*. Abraham, qui en voit trois, n'en adore qu'un seul, ne parle que comme à un seul. Ce grand mystère, qui depuis a été découvert dans l'Evangile, n'était montré dans l'ancien Testament que sous des voiles, et ne pouvait être vu que par ceux qui avaient dès lors l'esprit du christianisme.

SACRIFICE D'ABRAHAM.

Dieu ne se contenta pas de promettre à Abraham que le Rédempteur du monde sortirait de sa race, il voulut encore lui mettre sous les yeux une image de la manière dont se ferait cette rédemption. Abraham voyait avec joie son fils Isaac croître sous ses yeux et se fortifier. Cet enfant de bénédiction était déjà grand, lorsque Dieu mit son serviteur à une dernière, mais terrible épreuve. « Prenez Isaac, lui dit le Seigneur ; prenez ce fils unique qui vous est cher, et allez me l'offrir en holocauste sur une montagne que je vous montrerai. » A cet ordre, si capable de révolter la

nature, Abraham ne répondit que par une prompt obéissance. Durant trois jours il disposa tout pou ce grand sacrifice. Il s'arma de l'épée qui devai percer cette victime si tendrement aimée. Il prit l feu qui devait la consumer, et il mena Isaac, char gé du bois nécessaire pour l'holocauste. Ils arri vèrent au lieu indiqué : c'était la montagne mêm du Calvaire, où deux mille ans après le Fils uniqu de Dieu devait être immolé par son Père. Abrahan y dressa un autel : il y attacha Isaac, qui pré sentait le sein à son père, tout prêt à frapper. L couteau était déjà levé, lorsque l'Ange du Sei gneur lui cria : « Arrêtez, Abraham, c'est assez je connais maintenant votre foi, puisque, pou m'obéir, vous n'avez point épargné votre fils uni que : je jure par moi-même que, pour récompense cette action, je vous bénirai et multiplierai votr postérité comme les étoiles du ciel et comme le grains de sable qui sont sur les bords de la mer. *Tou tes les nations de la terre seront bénies en celui qu sortira de vous*, parce que vous avez obéi à ma voix On s'aperçoit aisément, par le récit même qu'outre le dessein d'éprouver la foi de son servi teur, Dieu en avait encore un autre plus granc et plus sublime : c'était de lui apprendre qu'i livrerait un jour lui-même son propre Fils à l mort pour sauver les hommes. Cette action qu Dieu commande à Abraham était une vive imag du sacrifice futur le Jésus-Christ. La figure e la vérité se ressemblent si fort, qu'on ne peut voi l'une sans se souvenir de l'autre. Isaac, chargé du bois de son sacrifice, représente Jésus-Christ por tant sa croix. La même montagne a servi d'aute à l'un et à l'autre. Isaac, qui consent à être immolé est néanmoins lié comme s'il mourait par force Jésus-Christ, qui a donné sa vie avec une sou veraine liberté, a été attaché par des clous, afin *que son sacrifice* volontaire eût les dehors hum

liants d'un supplice forcé. Abraham, malgré sa tendresse, commande à son fils de mourir. Le Père céleste donne le même ordre à son Fils, l'objet éternel de sa complaisance. Jésus-Christ et Isaac sont obéissants jusqu'à la mort, et survivent l'un et l'autre à leur sacrifice; mais Isaac n'est immolé et ne ressuscite qu'en figure, au lieu que Jésus-Christ donne sa vie et la reprend réellement. Ces deux scènes si touchantes et si semblables n'ont-elles pas un rapport manifeste entre elles? Peut-on douter, en les lisant, que la première n'ait été ordonnée pour préparer à la seconde? Peut-on se refuser à cette vérité frappante, que l'ancien Testament n'est que la prédiction du nouveau? La prédiction est sans doute voilée d'abord; mais le voile se lève peu à peu, et laisse voir ensuite l'objet à découvert quand le temps de la manifestation est arrivé.

MARIAGE D'ISAAC.

RENOUVELLEMENT DE LA PROMESSE.

ABRAHAM, qui était déjà avancé en âge, songea à donner une épouse à son fils Isaac. Il ne voulut point la prendre dans le pays de Chanaan, mais dans la Mésopotamie, où était sa famille. Il envoya donc en ce pays son serviteur Eliézer, avec ordre d'en amener l'épouse que Dieu destinait à Isaac, persuadé qu'il lui ferait connaître sa volonté par quelque signe. Arrivé près de la ville où demeurait Nachor, frère d'Abraham, Eliézer aperçut une fontaine. Il conjura le Seigneur de lui désigner celle qu'il était venu chercher, et il prit cette marque pour la reconnaître. Lorsque les filles de la ville viendront, selon leur coutume, puiser de l'eau à cette fontaine, faites, Seigneur, que celle qui, *après m'avoir* donné à boire, m'en offrira pour *mes chameaux*, soit l'épouse que vous avez choisie

pour Isaac. A peine avait-il achevé sa prière, qu'il vit paraître une jeune fille parfaitement belle et d'une grande modestie : c'était Rébecca, fille de Bathuel, petite-fille de Nachor. Eliézer s'approcha d'elle, et lui demanda à boire. « Très volontiers, répondit-elle; et de plus, je tirerai de l'eau pour vos chameaux. » A ce signe, Eliézer connut qu'elle devait être l'épouse de son jeune maître. Il lui donna à l'instant des pendants d'oreilles et des bracelets d'or. Après avoir remercié le Seigneur, il suivit Rébecca dans la maison de son père; y étant entré, il déclara qu'il était le serviteur d'Abraham, et il exposa le sujet de son voyage. Bathuel ne douta point que ce ne fût la volonté de Dieu, et consentit au mariage. Alors le fidèle serviteur se prosterna, et adora le Seigneur, qui l'avait fait réussir dans cette affaire importante. Il fit ensuite de riches présents à Rébecca et à sa famille, et l'on se mit à table pour souper. Le lendemain, Eliézer voulut retourner vers son maître; mais on cherchait à le retenir plus longtemps. Enfin l'on convint de s'en rapporter à la décision de Rébecca. Elle déclara qu'elle était prête à suivre Eliézer. On la laissa donc partir, accompagnée de sa nourrice, et on lui souhaita toutes sortes de prospérités. Lorsque les voyageurs approchaient du lieu où demeurait Abraham, Isaac, qui était sorti sur le soir pour méditer dans la campagne, vit de loin venir les chameaux, et alla au devant. Rébecca l'aperçut, et elle dit à Eliézer : « Quel est cet homme qui s'avance vers nous? » « C'est mon jeune maître, » lui répondit-il. Aussitôt elle descendit de son chameau, et se couvrit de son voile. Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de Sara qui était morte, et l'affection qu'il eut pour elle adoucit la douleur qu'il ressentait de la perte de sa mère. Abraham mourut quelque temps après dans une heureuse vieillesse, et Isaac fut l'héritier de

tous ses biens. Alors Dieu lui apparut, et lui renouvela la promesse qu'il avait faite à son père : « Je serai avec vous, lui dit le Seigneur, et je vous bénirai. Je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel, *et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de vous*, parce que Abraham a obéi à ma voix, et qu'il a gardé mes commandements. »

NAISSANCE DE JACOB ET D'ESAU.

Isaac était âgé de quarante ans quand il épousa Rébecca. Quoiqu'il fût l'héritier de la promesse qui annonçait à Abraham une postérité nombreuse, il n'eut point d'enfants dans les vingt premières années de son mariage. Dieu, pour éprouver sa foi et sa soumission, laissa Rébecca stérile pendant ce long intervalle. Enfin il exauça les prières qu'Isaac ne cessait de lui adresser pour obtenir la fécondité de son épouse, et elle devint mère de deux jumeaux; mais ces enfants s'entre-choquaient dans son sein; ce qui l'inquiéta, et lui fit dire : « Si cela devait m'arriver, qu'était-il besoin que je devinsse féconde ? » Elle alla donc, tout effrayée, consulter le Seigneur, qui lui répondit : « Vous portez dans votre sein deux enfants, dont chacun sera le chef d'un grand peuple. Ils seront ennemis l'un de l'autre; l'aîné sera assujetti au plus jeune, et la postérité du dernier aura l'avantage sur celle du premier. » Par cette réponse, Dieu révéla à Rébecca que la bénédiction d'Abraham, à laquelle était attachée la promesse du Messie, passerait au cadet par préférence à l'aîné; car quoique ce peuple élu de Dieu dût s'étendre par la génération, et que la bénédiction suivît le sang, cependant, pour marquer la souveraine liberté de son choix et la gratuité de ses dons, le Seigneur choisit le plus jeune des enfants d'Isaac, et lui donna la

préférence sur l'aîné. Lorsque le temps des couches de Rébecca fut arrivé, l'enfant qui vint au monde était roux et tout velu comme une peau de bête. On le nomma Esaü. L'autre sortit aussitôt, tenant de sa main le pied de son frère. Il fut nommé Jacob. Quand ils furent grands, Esaü devint un habile chasseur, et il était toujours dans les champs. Jacob au contraire, d'un caractère simple et paisible, demeurait à la maison. Isaac aimait Esaü, qui lui faisait manger de sa chasse; mais Rébecca chérissait Jacob. Un jour que celui-ci avait apprêté un plat de lentilles, Esaü, qui revenait des champs, las et affamé, le pria de lui donner de ce mets. Jacob, instruit par sa mère des desseins de Dieu sur lui, voulut néanmoins tenir de la cession volontaire de son frère ce qui lui appartenait déjà par l'élection divine, et profitant de l'occasion qui se présentait : « Vendez-moi, lui dit-il, votre droit d'aînesse. » Esaü y consentit, en disant : Je vais mourir, à quoi me servira mon droit d'aînesse? Jacob ajouta : Jurez-le-moi donc tout à l'heure; et il le lui jura. Alors Jacob lui donna du pain et le plat de lentilles. Esaü mangea et but, et s'en alla ensuite, sans se mettre beaucoup en peine de ce qu'il avait vendu son droit d'aînesse. Cependant c'était à ce droit que l'on croyait attachée l'alliance spirituelle avec Dieu, et le privilége de faire passer à ses descendants la bénédiction promise à Abraham et à Isaac. Cette bénédiction regardait principalement la naissance du Messie. Dieu avait promis à Abraham que le Sauveur naîtrait de lui par les descendants d'Isaac, et l'on était persuadé que cet honneur était réservé à l'aîné de la famille. Ainsi, en vendant son droit d'aînesse, Esaü renonçait au bonheur inestimable de donner la naissance au Messie. Il renonçait aux promesses, au Messie même et à l'unique espérance de l'univers. C'est pour cela que saint Paul l'ap-

pelle *profane*, d'avoir mis à prix et un si vil prix une chose aussi sainte que le privilége attaché à sa qualité d'aîné.

JACOB BÉNI PAR ISAAC.

Rébecca, qui connaissait la volonté de Dieu, voulait faire tomber sur Jacob les priviléges de l'aîné. La chose était commencée par la cession d'Esaü; mais il fallait qu'elle fût confirmée par la bénédiction du père. Isaac était alors âgé de cent trente-sept ans, et ses yeux étaient obscurcis au point qu'il ne pouvait plus voir. Il songeait à bénir son fils aîné avant de mourir. Il lui commanda d'aller à la chasse, et d'en rapporter quelque chose dont il pût manger, afin qu'après avoir pris son repas il le bénît. Rébecca entendit cet ordre qu'Isaac donnait à Esaü; elle en avertit Jacob. « Allez, mon fils, lui dit-elle, allez au troupeau; apportez-moi deux des meilleurs chevreaux que vous trouverez; j'en apprêterai à manger pour votre père, comme je sais qu'il l'aime, et vous lui en présenterez, afin qu'après en avoir mangé, il vous bénisse. » Lorsque tout fut prêt, elle revêtit Jacob des habits d'Esaü; elle lui couvrit les mains et le cou de peaux de bêtes; de sorte que, à la voix près, Jacob était tout-à-fait semblable à Esaü. En cet état Jacob porta à son père ce qui avait été préparé. Quand Isaac eut mangé et bu, il voulut, avant de donner sa bénédiction, s'assurer que c'était son fils aîné; il lui dit donc: « Approchez, mon fils, afin que je vous touche, et que je connaisse si vous êtes Esaü. » Jacob s'approcha. Isaac lui ayant tâté les mains crut, à la ressemblance, que c'était véritablement Esaü, et il le bénit. Par cette bénédiction, il transporta au plus jeune tous les privi-*léges de l'aîné; et* trompé en apparence, il exécuta *en effet les desseins* de Dieu. Cette méprise est un

ıd mystère : Dieu la fit servir à représenter ui devait arriver aux Juifs. Ils étaient le premier ple de Dieu, et comme tels ils avaient droit à la ,édiction promise à Abraham ; mais ils s'en sont ıdus indignes, et elle a été transférée aux Gen- ı, qui ne sont venus qu'après les Juifs. « Hisıre admirable, s'écrie saint Augustin ! C'est un bleau d'un événement passé, et en même temps ıne prophétie des choses futures. Ce qui s'y passe e fait sur la terre ; mais tout s'y conduit par l'ordre lu Ciel. Les hommes en sont les acteurs et les instruments ; mais Dieu seul en est l'arbitre et le souverain modérateur. » Esaü, à son retour, entra en fureur. Il jeta de grands cris, et il ne se consola que par la pensée d'une vengeance cruelle qu'il était resolu de tirer de Jacob. La mort de mon père viendra, disait-il en lui-même ; alors je tuerai celui qui m'a supplanté, et je me vengerai du tort qu'il m'a fait.

DÉPART DE JACOB.

RENOUVELLEMENT DE LA PROMESSE.

Rébecca, qui craignait les suites du ressentiment d'Esaü, conseilla à Jacob de s'éloigner de la maison paternelle. Il se présenta un moyen de faire agréer ce conseil à Isaac : Esaü avait épousé deux femmes du pays de Chanaan, et cette alliance causait bien du chagrin à son père. Rébecca prit de là occasion de persuader à Isaac qu'il fallait envoyer Jacob en Mésopotamie, pour y choisir une épouse dans sa famille. Isaac appela donc Jacob, et lui dit : « Ne prenez point de femme entre les filles de Chanaan ; mais allez en Mésopotamie, dans la maison de votre mère, et épousez une des filles de Laban, votre oncle. Que le Dieu tout-puissant vous donne, et à votre postérité, *après vous, les* bénédictions qu'il a promises

à Abraham. » Jacob partit de la maison de son père, seul, à pied, un bâton à la main. Sur le soir, étant arrivé en un lieu qui fut depuis appelé *Béthel*, il s'y arrêta pour se reposer. Il prit une pierre qu'il mit sous sa tête, et s'endormit. Dans ce dénûment entier où il était de la part des hommes, Dieu, qui le protégeait, ne le laissa pas sans consolation. Durant son sommeil, Jacob eut une vision mystérieuse : il vit une échelle qui d'un bout touchait au ciel, et de l'autre à la terre ; des Anges y montaient et en descendaient. Il vit aussi le Seigneur appuyé sur le haut de l'échelle qui lui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham et d'Isaac ; je vous donnerai et à vos descendants le pays où vous êtes; votre postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre. Vous vous étendrez de l'orient à l'occident, et du septentrion au midi : *Toutes les nations de la terre seront bénies en vous et dans celui qui sortira de vous.* Je suis avec vous, et je vous protégerai partout où vous irez; je vous mènerai dans ce pays, et je ne vous quitterai point que je n'aie accompli tout ce que j'ai dit. » A son réveil, Jacob s'écria : « Le Seigneur est vraiment ici, et je ne le savais pas. » Dans la frayeur dont il était saisi, il ajouta : « Que ce lieu est redoutable ! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel. » Jacob, s'étant levé de grand matin, prit la pierre qui lui avait servi de chevet; il l'érigea en monument, et la consacra en y versant de l'huile. C'était la coutume de ces premiers temps d'ériger partout ces sortes de monuments de ce qui arrivait. La postérité conservait avec soin ces monuments, et n'oubliait point à quelle occasion ils avaient été dressés. Jacob continua son voyage, et arriva en Mésopotamie. Il s'arrêta dans un champ où il aperçut un puits et plusieurs troupeaux de brebis qui se reposaient auprès. Il demanda aux bergers s'ils connaissaient

Laban, petit-fils de Nachor. Voici, répondirent-ils, sa fille Rachel qui vient avec son troupeau. Alors Jacob s'approcha du puits; il ôta la pierre qui en fermait l'entrée, et fit boire les brebis de Laban, son oncle. Il déclara ensuite à Rachel qu'il était le fils de Rébecca. La jeune fille alla sur-le-champ avertir son père, qui accourut au devant de Jacob, l'embrassa tendrement, et le mena chez lui. Telles étaient les mœurs de ces temps heureux; mœurs simples et innocentes, dont on regrette la perte quand on a le sens droit et le cœur libre de passions. On retrouve dans les anciens auteurs profanes la même simplicité de mœurs. C'est une nouvelle preuve de l'antiquité des livres saints.

SÉJOUR DE JACOB CHEZ LABAN.

Laban donna d'abord à Jacob de grands témoignages d'affection; il le chargea du soin de ses troupeaux, et lui fit épouser ses deux filles, Lia et Rachel. Dieu multiplia extrêmement les brebis de Laban, à cause de Jacob, qui continua pendant quatorze ans ses services à son oncle. Ce temps expiré, Jacob songeait à s'en retourner vers son père; mais Laban, qui voyait son bien s'accroître entre les mains de Jacob par la bénédiction que Dieu donnait à son travail, le pria de rester encore quelques années auprès de lui, et de ne point abandonner le soin de ses troupeaux. Jacob y consentit, à condition qu'on lui céderait un certain nombre de brebis, et qu'elles seraient pour son compte. La condition fut acceptée, et Jacob demeura encore six ans au service de Laban. Dieu bénit plus que jamais le travail et l'industrie de Jacob. La part qui lui avait été cédée se multiplia merveilleusement; et en peu de temps Jacob devint si riche, que Laban et ses

fils en furent jaloux. Ils employèrent toutes sortes de moyens pour traverser les succès de Jacob; ils changèrent plusieurs fois les conditions du traité. Le refroidissement de Laban fit renaître dans le cœur de Jacob le désir de retourner vers son père. Tandis qu'il était occupé de cette pensée, et qu'il cherchait à reconnaître la volonté de Dieu, le Seigneur lui ordonna de partir, et lui promit de le protéger dans ce voyage. Jacob ayant donc pris le temps où Laban était absent, partit secrètement avec tout ce qu'il possédait. Laban ne fut instruit de son départ que trois jours après. Aussitôt il se mit à le poursuivre tout en colère. Lorsqu'il fut près de rejoindre son gendre, Dieu lui apparut, et lui défendit de dire la moindre parole offensante à Jacob. Laban se contenta donc de se plaindre à lui d'un départ si précipité. Jacob lui exposa les raisons de sa conduite; il se plaignit, à son tour, de la manière injuste dont Laban en avait usé à son égard. « Est-ce là, lui dit-il, ce que je méritais après vingt années de services pénibles? Vos brebis et vos chèvres n'ont pas été stériles; je n'ai point mangé les moutons de votre troupeau. Si quelque brebis était dévorée par les loups, ou enlevée par les voleurs, j'en portais la perte, et vous m'en faisiez rendre compte. J'étais brûlé par l'ardeur du soleil durant le jour, et transi de froid durant la nuit; le sommeil fuyait loin de mes yeux. Voilà comme je vous ai servi pendant vingt années entières. Après tant de fatigues, vous m'auriez renvoyé les mains vides, si le Dieu de mon père ne m'eût assisté; mais il a eu égard à mon affliction, il a béni mon travail et arrêté vos mauvais desseins. » Ces paroles de Jacob firent rentrer Laban en lui-même; il proposa à son gendre de se jurer l'un à l'autre une amitié sincère en présence de Dieu. Ils prirent ensemble leur repas. Le lendemain, de

grand matin, Laban embrassa ses filles et leurs enfants; il les bénit, et s'en retourna en paix.

RÉCONCILIATION DE JACOB AVEC ÉSAU.

Le danger que Jacob venait d'éviter n'était pas le plus grand qu'il eût à craindre. Esaü, qu'il allait rejoindre, était plus puissant et plus irrité que Laban; mais Dieu donna à Jacob des marques *sensibles* de protection qui lui inspirèrent de la confiance. Cette confiance n'empêcha pas que Jacob n'employât tous les moyens que la prudence suggère, pour fléchir ce cœur féroce et ulcéré. Il se fit devancer par les troupeaux qu'il envoyait en présent à Esaü. Il sépara ces troupeaux en plusieurs bandes, laissant quelque espace entre elles, afin qu'Esaü, les voyant venir l'une après l'autre, se calmât peu à peu, à la vue de tant de présents, et par la soumission de ceux qui les lui offraient de la part de son frère. Jacob apprit qu'Esaü, instruit de son retour, venait au devant de lui avec quatre cents hommes. Il en fut effrayé, et il adressa à Dieu une fervente prière pour le conjurer d'adoucir l'esprit de son frère. Dieu n'abandonna point son serviteur dans cette circonstance inquiétante; et pour lui faire entendre qu'il sortirait victorieux, un Ange, qui représentait Dieu même, apparut à Jacob, et lutta contre lui pendant quelque temps, mais de manière que l'avantage resta à Jacob. C'est pourquoi l'Ange lui donna le nom d'Israel, qui signifie *fort contre Dieu;* et il ajouta qu'il ne devait pas craindre les hommes, lui qui avait bien pu combattre avec avantage contre Dieu même. Après cette lutte mystérieuse, Jacob s'étant mis en marche au lever du soleil, aperçut de loin Esaü avec sa troupe; il s'avança vers lui, et il se prosterna jusqu'à sept fois devant son frère. Esaü, apaisé par tant de soumissions, vint

à sa rencontre, et l'embrassa tendrement en versant des larmes; puis ayant levé les yeux, et apercevant les enfants de Jacob avec leurs mères, lui dit: « Qui sont ceux-ci ? sont-ils à vous ? » « Ce sont, répondit Jacob, les enfants que Dieu a donnés à votre serviteur. » Alors ils s'approchèrent tous, et saluèrent profondément Esaü. Jacob pressa ensuite son frère d'accepter les présents qu'il lui avait envoyés, et ils se séparèrent en bonne union, fort contents l'un de l'autre. Esaü s'en retourna dans le pays où il était établi, et Jacob alla habiter dans la terre de Chanaan. Isaac vécut encore vingt-trois ans depuis le retour de Jacob. Enfin, ses forces étant épuisées par son grand âge, il mourut, et ses deux fils lui rendirent ensemble les derniers devoirs.

JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES.

Jacob avait douze enfants dont Joseph et Benjamin étaient les plus jeunes. Joseph était chéri de son père plus que les autres enfants, et il en avait reçu une robe de diverses couleurs. Cette préférence excita la jalousie et la haine de ses frères. La liberté que prit Joseph de rapporter à Jacob un grand crime qu'ils avaient commis aigrit encore le mal. Enfin, ce qui mit le comble à l'envie qu'ils lui portaient, ce fut le récit qu'il leur fit de deux songes qui marquaient sa grandeur future. « Il me semblait, leur dit-il, que je liais avec vous des gerbes dans un champ, et que vos gerbes se prosternaient devant la mienne. » « Eh quoi ! lui répondirent-ils, est-ce que vous serez notre roi, est-ce que nous serons soumis à votre puissance ? » Il leur dit encore avec la même simplicité : « J'ai vu en songe le soleil, la lune et onze étoiles qui m'adoraient. » Lorsqu'il eut raconté ce songe à son père et à ses frères, Jacob

lui fit une réprimande, et lui dit : « Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que votre mère, vos frères et moi nous vous adorerons sur la terre? » Les frères de Joseph étaient transportés d'envie contre lui; mais le père considérait toutes ces choses en silence. Un jour que Jacob avait envoyé Joseph vers ses frères pour voir comment ils se portaient, et en quel état étaient les troupeaux, ses frères l'aperçurent de loin, et se dirent l'un à l'autre : « Voici notre songeur qui vient; tuons-le, et jetons-le dans une vieille citerne; nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré; après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. » Ruben, qui était l'aîné des onze frères, tâchait de les détourner de cette cruelle résolution. « Ne le tuez point, leur disait-il, jetez-le, si vous voulez, dans cette citerne; mais ne souillez point vos mains de son sang. » Il disait cela dans le dessein de le tirer de leurs mains, et de le rendre à son père. Dès que Joseph fut arrivé au lieu où ils étaient, ils le dépouillèrent de sa robe, et ils le descendirent dans la citerne qui pour lors était sans eau. Ensuite, s'étant assis pour manger, ils virent passer des marchands Ismaélites qui allaient en Egypte. Juda, qui était le quatrième fils de Jacob, dit à ses frères : « Que nous servira d'avoir fait mourir notre frère, et d'avoir caché sa mort? Il vaut mieux le vendre à ces marchands étrangers. » Les autres goûtèrent cette proposition : ils tirèrent donc Joseph de la citerne, et le vendirent vingt pièces d'argent. Après cela ils prirent sa robe, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, et lui firent dire : « Voici une robe que nous avons trouvée; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. » Jacob la reconnut. « Hélas! c'est la robe de mon fils, s'écria-t-il; une bête *cruelle a dévoré* Joseph! une bête féroce a mangé *mon fils!* » Il déchira ses vêtements, et s'étant cou-

vert d'un cilice, il pleura longtemps son cher Joseph. Toute sa famille s'assembla pour le consoler; mais il ne voulut recevoir aucune consolation, et il leur disait : Je pleurerai toujours, jusqu'à ce que j'aille rejoindre mon fils dans le tombeau.

JOPEPH CHEZ PUTIPHAR ET EN PRISON.

Les marchands Ismaélites emmenèrent Joseph en Egypte, et ils le vendirent à Putiphar, l'un des premiers officiers du roi Pharaon. Le Seigneur était avec Joseph, et tout lui réussissait très heureusement. Son maître, qui voyait que Joseph était protégé de Dieu, le prit en affection, et le fit intendant de sa maison. Il se reposait absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Dieu bénit la maison de Putiphar, et multiplia ses biens à cause de Joseph. Il y avait déjà longtemps que Joseph était dans cette maison, lorsque l'épouse de Putiphar l'ayant regardé avec un mauvais désir, le sollicita, en l'absence de son mari, à commettre le crime; mais Joseph en eut horreur, et lui dit : « Vous voyez que mon maître a une entière confiance en moi; comment donc pourrais-je me rendre coupable d'une telle infidélité envers lui, et pécher contre mon Dieu? » Cette femme sans pudeur continua ainsi de le solliciter pendant plusieurs jours, sans pouvoir rien obtenir; enfin, un jour que Joseph était seul, elle le prit par son manteau, et le pressa de consentir à son mauvais désir. Alors Joseph, lui laissant son manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jeta un grand cri, et ayant appelé les gens de sa maison, elle leur dit que Joseph avait voulu lui faire violence, et qu'elle l'avait obligé de prendre la fuite, en criant et en appelant du secours. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, et elle

i montra le manteau de Joseph, comme une preuve de ce qu'elle lui disait. Putiphar ajouta foi à la calomnie, et transporté de colère, il fit enfermer Joseph dans la prison où l'on gardait ceux que le roi faisait arrêter. On lui mit, par son ordre, les fers aux pieds, et on le chargea de chaînes. Tout paraissait alors avoir abandonné Joseph. D'abord, haï de ses frères, il est vendu, emmené comme esclave dans un pays étranger. Arrivé en Egypte, il est exposé à de nouvelles traverses : la passion et les artifices d'une femme impudique changent tout-à-coup la bienveillance de son maître en une haine implacable, le couvrent d'infamie, et le réduisent à une triste captivité d'où il ne voit aucune issue. Mais Dieu, qui veut élever Joseph à une suprême autorité, saura bien triompher de tous ces obstacles ; il saura même les faire servir à l'exécution de ses desseins. Nous verrons ces obstacles devenir des moyens pour accomplir la volonté divine. Tout ce qu'on fait pour éloigner Joseph de la grandeur et de la gloire l'en approche, et l'état humiliant d'esclave est le premier degré par lequel Dieu le conduit au trône. Ainsi le même Dieu qui a tiré la lumière du sein des ténèbres fait-il naître la gloire du sein de l'ignominie, et la félicité du sein de l'affliction.

SONGES EXPLIQUÉS PAR JOSEPH DANS LA PRISON.

Le Seigneur n'abandonna pas Joseph ; mais, comme dit l'Ecriture, il descendit avec lui dans l'obscure retraite où on l'avait enfermé. Il lui fit trouver grâce devant le gouverneur, qui lui confia le soin de tous les prisonniers. De ce nombr étaient deux des premiers officiers du roi, qi avaient encouru sa disgrâce : c'étaient le gr échanson et le grand panetier. Ces officiers eure

tous deux, dans la même nuit, un songe qui les mit dans une grande inquiétude. Joseph, en les visitant le matin, s'aperçut qu'ils étaient tristes, et il leur en demanda le sujet. Ils lui répondirent qu'ils avaient eu un songe, et qu'il n'y avait personne pour le leur expliquer. « C'est à Dieu, leur dit Joseph, qu'il appartient d'interpréter les songes. Dieu seul connaît l'avenir, et lui seul peut le prédire. Quand il lui plaît de le manifester par des symboles, c'est qu'il veut en faire connaître le sens et l'usage. » Dieu donna l'intelligence des deux songes à Joseph, qui, se sentant éclairé d'une lumière surnaturelle, demanda aux deux prisonniers ce qu'ils avaient vu. Alors, l'échanson lui dit : « Il me semblait que je voyais un cep de vigne qui avait trois branches, d'où sortaient des boutons, ensuite des fleurs, puis des raisins mûrs. Après avoir pressé ces raisins dans la coupe du roi, je lui donnais à boire. » « Ce songe, lui dit Joseph, signifie que dans trois jours vous serez rétabli dans l'exercice de votre charge. Je vous prie de vous souvenir de moi, et d'obtenir du roi mon élargissement; car j'ai été enlevé par fraude et par violence du pays des Hébreux, et j'ai été enfermé dans cette prison sans l'avoir mérité. » Le grand panetier, voyant que Joseph avait expliqué le songe de l'échanson, lui raconta aussi le sien : « Il me semblait, lui dit-il, que je portais sur ma tête trois corbeilles, où il y avait toutes sortes de pâtisseries, et les oiseaux du ciel venaient les manger. » Joseph lui dit : « Ce songe signifie que dans trois jours Pharaon vous fera attacher à une croix, et que votre corps y sera déchiré par les oiseaux. » L'événement justifia les paroles de Joseph : le troisième jour après ces songes était celui de la naissance de Pharaon. Ce prince fit un magnifique festin à ses serviteurs. Il se souvint alors des deux officiers qu'il avait fait emprisonner : il re-

t l'un dans sa charge, afin qu'il continuât de présenter sa coupe, et il fit attacher l'autre e croix. Le grand échanson, se voyant rentré aveur, ne pensa plus à Joseph, qui demeura ore quelque temps dans la prison; cependant événement devint l'occasion de la délivrance de l'élévation de Joseph. C'était pour Joseph que ieu avait envoyé ces deux songes. En les lui isant expliquer, il voulait établir la réputation e Joseph, et lui préparer un moyen, non-seulement de recouvrer un jour la liberté, mais de nonter même à la première dignité de l'Egypte.

ÉLÉVATION DE JOSEPH.

Le temps marqué par la Providence pour tirer Joseph de l'oppression, et pour le placer à la tête de l'Egypte, arriva enfin. Après deux années de captivité, il sortit de prison, et voici le moyen que Dieu employa pour le délivrer: le roi Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'une, il vit sept vaches grasses qui sortaient du Nil (c'est un fleuve de l'Egypte), et qui allaient paître dans les prairies voisines; il en vit sept autres fort maigres, qui dévorèrent les premières, sans en devenir plus grasses. Dans l'autre songe, il vit sept épis pleins, qui furent dévorés par sept autres épis maigres et desséchés. Ces deux songes qui paraissaient tendre à une même fin, donnèrent beaucoup d'inquiétude à Pharaon. Il fit veni tous les sages de son royaume pour savoir d'e ce que ces songes signifiaient; mais il ne se trou personne qui pût les expliquer. Alors le gra échanson se souvint de Joseph: il parla de lui roi. Joseph sortit de la prison, et parut dev Pharaon, qui lui dit: « J'ai eu deux songes qu ne peut m'expliquer; j'apprends que vous beaucoup de lumières pour l'interprétation

songes; en expliquant les miens, vous me tirerez de l'inquiétude où je suis. » Joseph lui répondit : « Prince, c'est Dieu qui vous donnera une réponse favorable ; je ne serai que son organe. » Après que le roi eut raconté ce qu'il avait vu, Joseph continua : « Ces deux songes signifient la même chose; l'un n'est que la confirmation de l'autre : Dieu a voulu vous apprendre par là ce qui doit arriver dans l'Egypte. Les sept vaches grasses et les sept épis pleins marquent sept années d'abondance ; les vaches maigres et les épis desséchés signifient sept années de stérilité et de famine qui viendront ensuite. On verra donc sept années d'une fertilité extraordinaire dans toute l'Egypte; elles seront suivies de sept autres années stériles qui consumeront l'abondance des premières, et qui désoleront l'Egypte. Il convient d'établir sur tout votre royaume un homme sage et habile, qui ait bien soin, pendant les sept années d'abondance, de faire serrer une partie des grains dans les greniers publics, afin que l'Egypte trouve une ressource pendant la stérilité. » Ce conseil plut à Pharaon; il dit à ses ministres : « Où pourrions-nous trouver un homme aussi rempli de l'esprit de Dieu que celui-ci? » Puis s'adressant à Joseph : « C'est vous-même, lui dit-il, que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Egypte. Tous mes sujets vous obéiront, et vous serez, après moi, le premier de mon royaume. » En même temps il ôta son anneau, et le mit au doigt de Joseph; il le fit monter ensuite sur son char, et il ordonna à un héraut de crier que tout le monde fléchît le genou devant Joseph; il changea aussi son nom, et lui en donna un qui signifiait en langue égyptienne, *Sauveur du monde*. Que les voies de Dieu sont admirables! Quelle force dans les ressorts cachés de sa providence! Il change la faiblesse même en puissance, et il exécute ses desseins par les obstacles mêmes qu'on lui oppose.

LES FRÈRES DE JOSEPH VONT EN EGYPTE.

Les sept années d'abondance arrivèrent comme Joseph l'avait prédit. Pendant ce temps Joseph fit mettre en réserve une grande quantité de blé dans les greniers du roi. La stérilité vint ensuite, et la famine était dans tous les pays. Joseph ouvrit alors les greniers, et vendit du blé, non-seulement aux Egyptiens, mais encore aux autres peuples. Jacob, l'ayant appris, envoya ses enfants en Egypte pour y acheter du blé. Ils partirent au nombre de dix; car Jacob avait retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le voyage. Les frères de Joseph parurent devant lui, et le saluèrent à la manière des Orientaux, en se prosternant à ses pieds. Joseph les reconnut d'abord; et en les voyant dans cette posture, il se souvint des songes qu'il avait eus autrefois; mais il ne se fit point connaître à eux; il leur parla même durement. Après leur avoir demandé d'où ils venaient, il les traita d'espions qui étaient venus pour examiner le pays. Ils lui répondirent : « Nous n'avons point d'autre dessein que celui d'acheter du blé. Nous étions douze frères, tous enfants d'un même père, qui demeure dans le pays de Chanaan : le dernier de tous est resté à la maison, et l'autre n'est plus au monde. » « Hé bien! reprit Joseph, je vais éprouver si vous dites la vérité : envoyez l'un de vous pour amener ici le plus jeune de vos frères; en attendant, vous demeurerez prisonniers; car je vous regarde comme des espions. » Joseph voulait s'assurer que son frère Benjamin était en vie. Après la manière cruelle dont il avait été traité lui-même, l'absence de Benjamin lui donnait de vives inquiétudes. Trois jours après, il les envoya chercher, et leur dit : « Faites ce que j'exige de vous,

et votre vie est en assurance ; car je crains Dieu, et je ne voudrais point punir des innocents. Que l'un de vous reste ici pour me servir d'otage, jusqu'à ce que l'on m'ait amené votre jeune frère : j'accorde aux autres la liberté de partir, et d'emporter avec eux le blé qu'ils auront acheté. » Il fallut y consentir. Alors, pénétrés de regret, ils se dirent l'un à l'autre, en leur langue, qu'ils croyaient n'être point entendue de Joseph : « C'est avec justice que nous souffrons ceci ; nous avons péché contre notre frère. Lorsque nous l'avons vu accablé de douleur, et qu'il nous priait d'avoir pitié de lui, nous n'avons pas voulu l'écouter : c'est son sang que Dieu nous redemande. » Joseph, qui les entendait, sans qu'ils le sussent, ne put retenir ses larmes. Il sortit pour un moment, et revint ensuite leur parler. Ils partirent donc, laissant Siméon en otage. Joseph avait fait remettre secrètement leur argent dans les sacs. Lorsqu'ils furent revenus chez leur père, ils furent tout étonnés de retrouver l'argent qu'ils avaient donné pour le prix du blé. Ils racontèrent à Jacob tout ce qui leur était arrivé, l'emprisonnement de Siméon, et l'ordre exprès qu'ils avaient reçu de mener Benjamin en Egypte. Jacob en fut très affligé. « Joseph n'est plus, leur disait-il, Siméon est en prison ; et vous voulez encore m'enlever Benjamin. Non, mon fils n'ira point en Egypte : s'il lui arrivait quelque malheur comme à son frère, je mourrais de douleur.

SECOND VOYAGE DES FRÈRES DE JOSEPH.

CEPENDANT la famine continuait d'affliger le pays de Chanaan. Jacob, voyant que les vivres allaient lui manquer, dit à ses enfants de retourner en Egypte ; mais ils lui répondirent qu'après l'ordre formel du ministre de Pharaon, ils ne pouvaient

y reparaître sans y mener Benjamin avec eux. Juda représenta avec force à son père la nécessité de consentir au départ de leur jeune frère. « Confiez-moi l'enfant, ajouta-t-il; je me charge de lui· c'est moi qui vous en répondrai. Si je ne vous le ramène et si je ne vous le rends pas, je me soumets à toute votre indignation. » « Hé bien! dit alors Jacob, puisque c'est une nécessité, j'y consens; faites ce que vous voudrez : prenez des meilleurs *fruits du* pays pour en faire présent à celui qui a l'autorité en Egypte; reportez aussi l'argent que vous avez trouvé dans vos sacs, de peur que ce ne soit une méprise. Je prie mon Dieu, le Dieu tout-puissant, de vous rendre favorable le gouverneur de ce pays. Pendant ce temps-là, je demeurerai seul et comme si j'étais sans enfants. » Ils partirent donc tous ensemble. Arrivés en Egypte, ils se présentèrent devant Joseph qui, en les apercevant, dit à son intendant : « Faites-les entrer chez moi, je veux les faire manger aujourd'hui à ma table. » Ils furent introduits dans le palais. Ce traitement leur donna de l'inquiétude : ils s'imaginèrent qu'on allait leur faire un crime de l'argent qui s'était trouvé dans leurs sacs. Ils commencèrent donc par se justifier auprès de l'intendant; ils protestèrent qu'ils ne savaient pas comment cela était arrivé; et ils dirent que pour preuve de leur bonne foi, ils rapportaient cet argent. « Ne craignez rien, répondit l'intendant : c'est votre Dieu, le Dieu de votre père, qui vous a fait retrouver cet argent; car, pour moi, j'ai reçu celui que vous avez donné. » Aussitôt après il leur amena Siméon, leur frère. On leur apporta de l'eau : ils se lavèrent les pieds, et attendirent que le gouverneur parût. A son entrée dans la salle du festin, ses frères se prosternèrent tous devant lui, et lui offrirent leurs présents. Joseph *les salua avec bonté*, et leur dit : « Vous m'avez

parlé de votre père; ce bon vieillard vit-il encore? est-il en bonne santé? » Ils lui répondirent : « Notre père, votre serviteur, se porte bien. » Et ils se prosternèrent de nouveau; puis Joseph regardant Benjamin : « Est-ce là, dit-il, votre jeune frère dont vous m'avez parlé? » Et sans attendre la réponse, parce qu'il le connaissait bien, il ajouta: « Que Dieu vous comble de ses faveurs, mon fils. » Il ne put tenir plus longtemps: ses entrailles s'émurent, et il se hâta de sortir pour laisser couler ses larmes. S'étant un peu remis, il rentra dans la salle où étaient ses frères, et il se mit à table avec eux. Il leur fit servir à tous des mets de sa table; mais la portion qu'il donna à Benjamin était cinq fois plus grande que celle des autres.

JOSEPH RECONNU PAR SES FRÈRES.

Joseph ordonna secrètement à son intendant de remplir de blé tous les sacs, et de cacher dans le sac du plus jeune la coupe dont il avait coutume de se servir. Son dessein, en mettant ses frères à une nouvelle épreuve, était de s'assurer de leurs sentiments à l'égard de Benjamin, et de voir s'ils n'étaient pas pour ce frère bien-aimé ce qu'ils avaient été autrefois pour lui-même. L'intendant exécuta cet ordre. Le lendemain les frères de Joseph partirent avec leurs provisions. A peine étaient-ils sortis de la ville, que Joseph envoya son intendant après eux pour les arrêter, et leur faire des reproches de ce qu'ils avaient volé sa coupe d'argent. Surpris de ce soupçon : « Nous avons, dirent-ils, rapporté l'argent qui s'était trouvé à l'entrée de nos sacs : comment aurions-nous pu dérober quelque chose dans la maison de votre maître? Nous sommes si assurés de notre innocence, que si quelqu'un de nous est coupable de ce vol, nous consentons qu'il meure, et que

nous soyons tous vos esclaves.» On visita donc les sacs, et la coupe fut trouvée dans celui de Benjamin. Consternés à cette vue, les voyageurs retournèrent à la ville, et ils allèrent se jeter aux pieds de Joseph. Après quelques reproches, Joseph leur déclara que celui chez qui on avait trouvé la coupe demeurerait son esclave, et que les autres seraient libres de retourner vers leur père. Alors Juda, ayant demandé la permission de parler, représenta à Joseph que s'ils retournaient chez leur père sans ramener ce fils qu'il aimait tendrement, ils le feraient mourir de chagrin. « C'est moi, ajouta-t-il, qui ai répondu à mon père de cet enfant: que ce soit moi qui demeure esclave à sa place; car je ne puis retourner sans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre père. » A ces paroles, Joseph ne put plus se retenir; il fit sortir tous les Egyptiens. Alors, donnant un libre cours à ses larmes: « Je suis, dit-il avec un grand cri, je suis Joseph; mon père vit-il encore? » Aucun de ses frères n'eut la force de répondre, tant ils étaient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur. « Approchez-vous de moi: je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi; car Dieu m'a envoyé avant vous dans ce pays pour vous conserver la vie; car ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon père que Dieu m'a établi sur toute l'Egypte, qu'il se hâte de venir; il demeurera auprès de moi, lui et toute sa famille. Vous voyez de vos yeux que c'est moi qui vous parle; annoncez à mon père le haut rang où je suis élevé; hâtez-vous de me l'amener.» Après leur avoir ainsi parlé, il se jeta au cou de Benjamin, et l'embrassa en pleurant; il embrassa de même ses autres frères avec tendresse.

JACOB VA EN ÉGYPTE.

Le bruit se répandit dans tout le palais que les frères de Joseph étaient venus, et cette nouvelle parvint jusqu'au roi, qui en eut une véritable joie. Il fit venir Joseph, et lui donna cet ordre: « Dites à vos frères d'amener ici leur père et leurs familles; je leur donnerai tous les biens de l'Egypte, et ils seront nourris de ce qu'il y a de meilleur dans ce pays. Qu'ils n'aient pas de regrets s'ils ne peuvent emporter tous leurs meubles, parce que les richesses de l'Egypte seront à eux. » Joseph exécuta cet ordre du roi; il fit partir ses frères avec des vivres pour le voyage, et des voitures pour amener leur père, leurs femmes et leurs enfants. Il leur fit présent à chacun de deux robes; mais il en donna cinq à Benjamin, avec trois cents pièces d'argent. Il en envoya autant à son père, avec dix ânes chargés de tout ce qu'il y avait de plus précieux en Egypte, et dix ânesses qui lui portaient du blé. Dans la crainte qu'ils ne prissent querelle entre eux, à l'occasion de ce qui venait de se passer, il leur dit en les congédiant: *N'ayez point de dispute dans le chemin.* Le voyage fut heureux: lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils s'empressèrent de dire à Jacob: « Votre fils Joseph est vivant, et il a une grande autorité dans toute l'Egypte. » A cette nouvelle, Jacob demeura tout étourdit, et il n'en voulait rien croire. Enfin, ayant entendu le récit de tout ce qui s'était passé, et voyant les chariots qu'on lui avait amenés, les magnifiques présents que Joseph lui envoyait, il s'écria: « Je n'ai plus rien à désirer, puisque mon fils Joseph est encore vivant; j'irai et je le verrai avant de mourir. » Il partit donc avec sa famille et tout ce qu'il possédait, pour se rendre en Egypte. Quand il fut près

de sortir du pays de Chanaan, il immola des victimes au Dieu de son père Isaac; et Dieu lui dit dans une vision : « Je suis le Dieu tout-puissant, le Dieu de votre père : ne craignez pas, allez en Egypte; je vous y rendrai le chef d'un grand peuple; j'irai là avec vous, et je vous en ramènerai. » Jacob continua donc son voyage, et arriva en Egypte. Joseph, averti de son arrivée, alla au devant de lui, et l'ayant joint, il se jeta à son cou, et l'arrosa de ses larmes. Jacob, pénétré de joie, lui dit en le tenant serré entre ses bras: « Je mourrai content, mon fils, puisque je vous ai vu, et que je vous laisse après moi. » Joseph présenta son père au roi, qui lui demanda quel âge il avait. Jacob répondit: « Il y a cent trente ans que je suis voyageur sur la terre, et ce petit nombre d'années a été traversé de beaucoup de maux. » Joseph établit ensuite son père dans le pays de Gessen, contrée la plus fertile de l'Egypte, où Jacob vécut encore dix-sept ans, et où sa famille se multiplia merveilleusement.

MORT DE JACOB. SES DERNIÈRES PAROLES.

CONVERSION DES GENTILS PRÉDITE.

LORSQUE Jacob vit que sa fin approchait, il appela son fils Joseph, et lui fit promettre avec serment qu'après sa mort il n'enterrerait pas son corps en Egypte, mais qu'il le porterait au pays de Chanaan, dans le tombeau de ses pères. Il tomba malade, et Joseph se rendit auprès de lui. Alors Jacob fit assembler tous ses enfants autour de son lit pour leur donner sa dernière bénédiction. C'était principalement dans cette circonstance si intéressante que Dieu avait coutume d'éclairer ses fidèles serviteurs sur les choses à venir; et jamais l'inspiration divine ne fut plus marquée qu'en cette occasion. Le saint Patriarche annonça à ses

fils ce qui devait arriver à leurs descendants; les différents états où ils se trouveraient après leur établissement dans la terre promise, et les caractères singuliers qui distingueraient chacune des douze tribus. Quoique tout ce que le saint vieillard dit des frères de Juda soit exprimé avec une magnificence extraordinaire et ressente un homme transporté hors de lui-même par l'esprit de Dieu, quand il vint à Juda, il s'éleva encore plus haut, parce que c'était de Juda que le Rédempteur devait naître. « Juda, dit-il, tes frères te combleront de louanges; ta main sera sur le cou de tes ennemis; les enfants de ton père se prosterneront devant toi. Le sceptre de l'autorité ne sortira point de Juda; et il y aura toujours des chefs et des magistrats de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des nations. » Ces dernières paroles marquent le Rédempteur promis à Eve dès la naissance du monde. Il avait été depuis montré à Abraham, comme l'auteur d'une bénédiction générale qui serait répandue sur tous les peuples. Ce même Rédempteur est appelé ici l'*Envoyé* de Dieu par excellence, et Jacob le désigne par les mêmes traits. Il sera l'espérance et le salut de tous les peuples de l'univers. Voilà le caractère propre du Rédempteur. La conversion des Gentils, qui sera son ouvrage, est indiquée dans toute la suite des prédictions, comme la marque distinctive à laquelle principalement on pourra le reconnaître. Nous suivrons cette trace de lumière, qui va toujours en s'augmentant et s'étendant à mesure que le temps du Messie approche, et qui, vers la fin, répand une clarté plus vive que celle du soleil. Cet oracle célèbre de Jacob ne se borne point à annoncer un Sauveur, l'attente des nations; il détermine encore *le temps* où ce Sauveur doit paraître : il ajoute *qu'aux jours* de sa venue toute autorité cesser:

dans la maison de Juda, ce qui emporte la ruine totale d'un état. Ainsi, les temps du Messie sont marqués par un double changement : par le premier, le royaume de Juda est menacé de sa dernière ruine; par le second, il doit s'élever alors un nouveau royaume, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples, dont le Messie sera le chef et l'espérance. Nous verrons cet oracle se developper lui-même, et les événements en seront la constante et littérale justification. Après avoir achevé d'instruire ses enfants, Jacob mourut paisiblement au milieu d'eux. Tout occupé de la pensée et du désir de ce Rédempteur que Dieu avait promis, il s'écria en mourant: *J'attendrai, Seigneur, le salut que vous devez envoyer.* Joseph le fit embaumer, et le transporta dans le pays de Chanaan, où il fut mis dans le sépulcre d'Abraham et d'Isaac.

MORT DE JOSEPH.

RAPPORTS QU'IL A EUS AVEC JÉSUS-CHRIST.

Les frères de Joseph craignirent qu'après la mort de leur père il ne se souvînt du mal qu'ils lui avaient fait autrefois, et qu'il ne songeât à les en punir. Ils s'humilièrent donc devant lui, et le prièrent, au nom de Jacob, leur père, de leur pardonner. Joseph ne put les entendre parler ainsi sans s'attendrir et sans répandre des larmes. « Ne craignez point, leur répondit-il; j'ai tout oublié : il est vrai que vous avez eu dessein de me faire du mal; mais Dieu a changé ce mal en bien. Il voulait par ce moyen m'élever à ce haut rang, et sauver plusieurs peuples. » Il les consola ainsi en leur parlant avec beaucoup de douceur et de bonté. Joseph avait alors cinquante-six ans. Il en vécut encore *cinquante-*quatre, toujours respecté et *honoré dans l'Egypte*, dont il était le sauveur. Sa

vie ne fut pas aussi longue que celle de ses pères. A l'âge de cent dix ans, il se sentit frappé de sa dernière maladie. Avant de mourir, il dit à ses frères : « Dieu vous visitera un jour, et vous fera passer de ce pays dans celui qu'il a promis à nos pères : promettez-moi de transporter mon corps avec vous hors de l'Egypte. » Ils le promirent avec serment. Après sa mort, il fut mis dans un cercueil, en attendant qu'il plût à Dieu de faire retourner son peuple au pays de Chanaan. Pour peu que l'on ait été attentif au récit de la vie de Joseph, on a dû remarquer les rapports multipliés et sensibles que ce saint Patriarche a eus avec Jésus-Christ. Joseph vendu par ses frères, regardé comme mort et oublié dans sa famille, mais honoré pendant ce temps-là chez des étrangers, est incontestablement la figure de Jésus-Christ livré aux Gentils par les Juifs, renoncé par sa nation, mis à mort par ses frères, mais reconnu et adoré par les Gentils, comme leur Roi et leur Sauveur. Il y a peu de Saints dans l'ancien Testament en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son Fils que dans Joseph; le simple exposé en sera une preuve bien évidente. Comme Joseph, Jésus-Christ a été haï par ses frères, parce qu'il leur reprochait leurs vices, et parce qu'il leur prédisait sa gloire future. Comme Joseph, il a été envoyé vers eux par son Père; il a été vendu par eux, et livré aux étrangers. Comme Joseph, Jésus-Christ condamné malgré son innocence, et placé entre deux criminels, a prédit à l'un son salut, et a laissé l'autre dans sa condamnation. Comme Joseph, Jésus-Christ est parvenu par ses humiliations à une souveraine puissance, et il a été appelé le Sauveur du monde. Serait-il possible que le hasard eût réuni tant de traits de ressemblance si différents, et en même temps si naturels? J'aimerais autant dire que le

portrait le plus achevé et le plus ressemblant ne serait aussi que l'effet fortuit de couleurs jetées sans aucun dessein. Il est donc visible qu'une main intelligente a répandu et appliqué à propos toutes ces couleurs, et que l'intention de Dieu, en rassemblant dans la vie de Joseph tant de circonstances singulières, a été d'y peindre les principaux traits de son Fils. Ainsi Dieu, tout occupé du grand dessein qu'il méditait, semblait, pour ainsi dire, en faire un essai, et crayonner d'avance son ouvrage.

HISTOIRE DE JOB. SA PATIENCE.

Ce n'était pas seulement dans le peuple choisi que Dieu avait des serviteurs fidèles : il gouvernait, à la vérité, ce peuple privilégié par une providence particulière; mais il ne privait pas les autres peuples des secours communs et des attentions d'une providence générale. Vers le temps de la mort de Joseph, et avant l'entrée des Israélites dans la terre promise, vivait dans l'Idumée, et parmi les Gentils, un adorateur du vrai Dieu, nommé Job. Ce saint homme, sorti de la race d'Esaü, était fort riche en troupeaux, et avait un grand nombre de domestiques. Au milieu de l'abondance, son cœur était simple et droit: il craignait le Seigneur et marchait fidèlement dans la voie de ses commandements, sans jamais s'en écarter. Dieu récompensait sa piété en répandant sur lui sa bénédiction. Tout ce qu'il possédait se multipliait de jour en jour ; de sorte qu'il était devenu le plus puissant des Orientaux. Dix enfants, sept fils et trois filles, composaient sa famille. Par les soins du père, il régnait entre eux une parfaite union : ils mangeaient souvent les uns chez les autres. Après ces divertissements, leur père offrait à Dieu des sacrifices pour chacun d'eux, dans la

crainte qu'ils n'y eussent commis quelque faute. Lorsque Job était au comble de la prospérité, Dieu, qui se plaît à éprouver ses fidèles serviteurs pour perfectionner leurs vertus, permit au démon de l'affliger par la perte de tout ce qu'il avait. Un jour donc que les enfants de Job étaient rassemblés pour un repas commun, les Sabéens vinrent fondre sur ses terres; ils tuèrent ses domestiques, et enlevèrent les bœufs et les ânesses. Un seul homme échappé de leurs mains accourut en apporter la nouvelle à son maître. Il parlait encore, lorsqu'un second lui annonça que le feu du ciel venait de tomber sur ses troupeaux, et avait tout réduit en cendres. Un troisième arriva, et dit à Job que les Chaldéens s'étaient jetés sur ses chameaux, et les avaient emmenés. Celui-ci fut bientôt suivi d'un quatrième qui apporta une nouvelle plus affligeante encore : « Vos fils et vos filles, lui dit-il, étaient à table; tout-à-coup il s'est élevé un vent furieux, la maison est tombée, et les a tous écrasés. » A ces tristes nouvelles, le saint homme se prosterna, et s'humiliant profondément devant Dieu, il l'adora. « Je suis sorti nu du sein de ma mère, dit-il; je retournerai nu dans le sein de la terre : le Seigneur m'avait tout donné, il me l'a ôté; il n'est rien arrivé que ce qu'il lui a plu : que le nom du Seigneur soit béni! » Job n'en était pas à sa dernière épreuve. Le démon reçut ensuite le pouvoir de l'affliger dans son corps, mais sans lui ôter la vie. Il le frappa donc d'une plaie horrible, depuis les pieds jusqu'à la tête. En cet état, Job, assis sur son fumier, était réduit à ôter, avec un morceau de pot cassé, le pus qui coulait de ses ulcères. Tous ses proches l'abandonnèrent; il ne lui resta que sa femme, mais ce fut pour le tenter et le porter à des sentiments d'impatience. « Quoi! lui disait-elle, vous demeurez encore dans votre simplicité? maudissez Dieu, et mourez. » Mais le

saint homme lui répondit : « Vous parlez comme une femme insensée; si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux? »

JOB CONDAMNÉ PAR SES AMIS.

Trois des amis de Job, informés de ses malheurs, vinrent le visiter et essayer de lui donner quelque consolation. Arrivés auprès de lui, ils eurent de la peine à le reconnaître, tant il était défiguré. A la vue des maux qu'il souffrait, ils jugèrent qu'il était coupable de quelque grand crime; dans cette fausse persuasion, au lieu de le consoler, ils entreprirent de lui prouver que les adversités ne tombent que sur les méchants, et que les grandes calamités sont toujours le châtiment des grands crimes. « J'ai vu, lui dit le premier, j'ai vu l'impie dont la fortune paraissait solidement établie; il était dans la prospérité la plus brillante, rien ne semblait devoir troubler ses plaisirs : c'était un pécheur. Aussitôt j'ai dit : Ce vain éclat ne durera pas; le méchant est menacé par la malédiction du Seigneur. Ses richesses lui seront enlevées; ses moissons seront dévorées par des hommes affamés. Il n'arrive aux hommes rien de triste et de fâcheux que pour de bonnes raisons : la douleur ne sort point de la terre, comme l'herbe qui croît dans les campagnes sans qu'on la sème : l'homme pécheur est né pour souffrir, comme l'oiseau pour voler : heureux celui que Dieu châtie pour le corriger! Ne rejetez pas les coups qu'il vous porte : s'il vous blesse, il fermera vos plaies : s'il frappe les pécheurs, il guérit les pénitents. » Écoutez-moi, ajouta le second : « Dieu n'est point injuste dans ses jugements, il ne renverse pas l'ordre de l'équité : vous n'êtes affligé qu'en punition de vos péchés, et vos enfants n'ont été acca-

blés sous des ruines que parce qu'ils avaient grièvement offensé le Seigneur. Les justes prospèrent toujours, et il n'y a de malheureux que les impies ou les hypocrites. » Le troisième, sous prétexte de justifier la Providence, mit encore plus de dureté dans les reproches qu'il fit à Job. « La gloire des méchants passe bien vite, lui dit-il, et la joie de l'hypocrite ne dure qu'un moment. Quand son orgueil s'élèverait jusqu'au ciel, et que sa tête toucherait les nuées, il périra à la fin : il s'évanouira comme un songe dont on a perdu le souvenir. Les déréglements de sa jeunesse pénétreront jusque dans ses os, et se reposeront avec lui dans la poussière : il souffrira les peines de ses crimes sans être consumé, et l'excès de ses tourments égalera celui de ses injustices. Les cieux révéleront son iniquité, et la terre s'élèvera contre lui. Voilà le partage que Dieu réserve à l'impie : c'est le prix qu'il recevra du Seigneur pour les péchés qu'il a commis. » Tous trois prétendaient que Job était très criminel, parce qu'ils le voyaient très affligé. Seulement ils conclurent que Dieu, bon et miséricordieux, le rétablira dans son ancienne prospérité, s'il avoue humblement qu'il a mérité de la perdre, et s'il a recours à la pénitence.

RÉPONSE DE JOB, APPROUVÉE DE DIEU.

Job, au contraire, plus éclairé que ses amis, savait que Dieu est maître d'éprouver les justes, comme de punir les pécheurs; que leur patience glorifie le Seigneur et enrichit leur couronne. Il se soutenait dans sa disgrâce par une soumission entière à la volonté divine, par l'attente d'une vie future. « Ayez pour moi quelque compassion, répondit-il à ses trois amis, vous au moins qui faites profession de m'aimer : vous voyez que la main de Dieu m'a frappé, et vous m'outragez par vos re-

hes ; mais je trouverai dans ma foi le soulaent que vous me refusez. Puissent mes discours gravés sur le plomb avee un style d'acier, ou primés sur la pierre avec le ciseau! oui, je le s, mon Rédempteur est vivant : je ressusciterai la terre au dernier jour ; je serai encore revêtu e cette peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair : je le verrai moi-même, et non pas un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux : c'est cette espérance qui me console, et je la conserverai toujours dans mon cœur. » Qu'il est beau de trouver des témoignages si anciens de l'attente d'un Rédempteur et de la croyance d'une vie future! qu'il est consolant d'entendre un homme qui n'appartient point au peuple d'Israel, parler néanmoins si clairement de la résurrection future de nos corps! Ces vérités étaient donc autant de dogmes de la religion primitive du genre humain ; dogmes que Noé avait transmis à ses descendants, après les avoir reçus lui-même de ceux qui avaient vécu avec le premier homme. Je dis que ce témoignage est très ancien ; car, selon M. Bossuet, on tient que c'est Moïse qui a écrit le livre de Job. La sublimité des pensées et la majesté du style rendent cette histoire digne de cet écrivain sacré. De peur que les Israélites ne s'enorgueillissent en s'attribuant à eux seuls la grâce de Dieu, il était bon de leur faire entendre que ce grand Dieu avait ses élus même dans la race d'Esaü. Quelle doctrine était plus importante, et quelle instruction plus utile pouvait-il donner au peuple affligé dans le désert, que celui de la patience de Job, qui, livré entre les mains de Satan pour être exercé par toutes sortes de peines, se voit privé de ses biens, de ses enfants et de toutes consolations sur la terre ; bientôt après, frappé d'une horrible plaie, et agité au dedans par la tentation du blasphème et du désespoir ; qui néanmoins, en demeurant ferme, fait voir qu'une

âme fidèle, soutenue du secours divin, au milieu des épreuves les plus effroyables, sait non-seulement conserver une patience invincible, mais encore s'élever par ses maux mêmes à la plus sublime contemplation, et reconnaître dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu et sa sagesse infinie? Voilà ce qu'enseigne le livre de Job. Dieu approuva les réponses de Job; et, pour garder le caractère du temps, la foi du saint homme fut couronnée par des prospérités temporelles; mais le peuple de Dieu ne laissa pas d'apprendre dès lors quelle est la vertu des souffrances, et de connaître la grâce qui devait être un jour attachée à la croix.

TABLEAU DE LA RELIGION

SOUS LA LOI DE NATURE. RÉFLEXIONS SUR LES PROMESSES.

Lorsque Dieu créa l'homme, il se manifesta à lui: il lui fit connaître, par une révélation surnaturelle, les lois morales et les devoirs qu'il lui imposait, il lui donna une religion: il lui prescrivit le culte qu'il exigeait de lui. En ce moment, l'homme connut clairement qu'il n'y a qu'un Dieu suprême qui a fait toutes choses, et de qui toutes choses dépendent: il connut que ce Dieu est tout-puissant, infiniment bon, infiniment juste, infiniment saint, etc. L'homme était naturellement porté à glorifier le Créateur, et à lui rendre hommage. Sa volonté droite et saine n'avait de penchant que vers le bien. Pour parvenir à un état de félicité immuable, il lui suffisait de suivre les lumières de son esprit et l'heureuse inclination de son cœur. La religion de l'homme innocent aurait consisté à s'offrir lui-même à Dieu: de son cœur, comme d'un autel, se serait élevé sans cesse un précieux parfum d'amour, de louanges et d'actions de grâces. Mais, après que l'homme eut péché,

son esprit s'obscurcit, ses sens se révoltèrent, sa volonté se déprava : il n'y eut plus de ressource pour lui que dans la médiation du Rédempteur que Dieu lui promit par une miséricorde toute gratuite. Dès lors la foi au Rédempteur futur devint le fondement de la religion. Ce Rédempteur devait un jour rendre à l'homme des lumières supérieures à celles que le péché avait obscurcies. Il devait lui communiquer une sainteté plus parfaite que la première innocence : mais l'homme, affaibli par sa chute, avait besoin d'être préparé pendant longtemps à recevoir de si hautes leçons, et à pratiquer de si sublimes vertus, et il était convenable qu'une doctrine si céleste fût réservée au Messie. Aussi Dieu ne lui a-t-il montré d'abord les mystères du Rédempteur que sous des images et en énigmes. Dans les siècles voisins de la création, le genre humain était encore dans une espèce d'enfance : en cet état, il convenait de lui proposer peu de dogmes, un culte simple, une morale facile à comprendre, et dont il trouvât les règles gravées au dedans de lui-même, c'est-à-dire la loi naturelle. L'unité de Dieu, principe de toutes choses, sa puissance infinie, sa bonté, sa justice, sa providence, la réparation future du genre humain, l'immortalité de l'âme, une vie à venir : tels furent les dogmes proposés à Adam, et transmis par lui à sa postérité. L'Ecriture nous trace le symbole de la foi des premiers hommes; et par un petit nombre d'événements, elle nous apprend quelles étaient les vérités crues et professées dans ce premier âge du monde. On croyait Dieu éternel et unique, puisqu'il existait avant le monde, et que tout est son ouvrage : il est libre et indépendant, puisque tout dépend de lui; il est présent à tout; il veille à tout par sa providence, et tous les événements sont les effets de sa volonté et de ses décrets. Il est souverainement bon, il pour-

voit aux besoins de toutes les créatures. Il est juste et saint, il punit le crime et récompense la vertu. L'homme, image d'un Etre si parfait, n'est pas seulement un corps : ce n'est que par son âme qu'il peut ressembler à Dieu, cette âme spirituelle, intelligente, active, libre et immortelle. L'homme a perdu sa première innocence, puisqu'il est malheureux : comme enfant d'un père coupable, il est condamné à mourir; mais Dieu lui a promis le pardon par la médiation d'un Rédempteur dont la venue était encore éloignée : Adam devait donc survivre à son corps, puisqu'il devait avoir part un jour à la grâce du Rédempteur futur. Le soin des tombeaux et les honneurs funèbres rendus aux morts attestent l'espérance des Patriarches, et leur croyance à l'immortalité. De cette foi suit la nécessité d'une religion : aussi le culte extérieur est-il établi dès l'origine du monde. Un jour par semaine est spécialement consacré à ce devoir important. L'homme, devenu coupable, ne se contente plus de rendre, comme il lui était prescrit dans les jours de son innocence, l'hommage qu'il doit à l'Auteur de toutes choses, par l'abstinence de quelques-unes seulement; il ajoute à l'offrande des productions de la terre l'effusion du sang par le sacrifice des animaux qu'il immole. Par là il se reconnaît pécheur; il avoue qu'il n'a plus de droits à la vie; et pour exprimer cette disposition, il met le sang d'une victime à la place du sien. Telle est l'origine des sacrifices qui, chez tous les peuples, ont toujours fait la principale partie du culte public. Les enfants du premier homme offrent à Dieu, en sacrifice, les fruits de la terre et les prémices de leurs troupeaux. Ces pratiques extérieures étaient l'expression de leur foi; mais Dieu n'agrée que les dons accompagnés de la piété intérieure : il veut une foi ferme à ce qu'il révèle, une confiance parfaite en ses promesses, une obéis-

sance pleine et entière à ses ordres. Abel, Enos, Noé, Abraham, etc. se sont rendus recommandables par cette piété. Voilà ce que nous trouvons écrit dans les livres saints. Nous y voyons aussi le tableau de la morale primitive. L'institution du mariage montre quels sont les devoirs mutuels des époux. La frayeur, les remords, la punition de Caïn, font comprendre l'énormité de l'homicide. Dieu le défend, par une loi expresse, aux enfants de Noé; et pour en inspirer plus d'horreur, il leur interdit le sang des animaux. Le déluge, l'embrasement de Sodome, nous apprennent avec quelle sévérité Dieu punit l'impudicité. En général, l'histoire des Patriarche renferme des exemples frappants de justice, de modération, de charité, de douceur, d'hospitalité, de patience; mais ce qui s'y fait le plus remarquer, c'est un respect profond pour la Divinité, un sentiment vif de sa présence, une confiance entière en sa bonté et en sa puissance. Cette religion des Patriarches, telle qu'on vient de l'exposer, peut bien être appelée *naturelle*, en ce sens que les dogmes, le culte et la morale sont parfaitement conformes aux plus pures lumières d'une raison éclairée, mais non pas dans le sens que les hommes soient parvenus, par les seules forces de la nature, et sans aucune révélation divine, à connaître cette religion et à la conserver. C'est Dieu lui-même qui l'a enseignée aux premiers hommes, et qui l'a maintenue ensuite chez leurs descendants par la voie de la tradition. La création, la propagation du péché dans la race humaine, l'attente du Rédempteur, ne sont point des vérités que l'homme ait pu découvrir par la raison seule; il n'a pu les savoir que par la révélation : c'est cependant sur ces vérités, et singulièrement sur la foi d'un Rédempteur promis, qu'était fondée toute la religion. Sans un Rédempteur, il ne serait resté à l'homme coupable aucune espérance *de pardon*, et par conséquent aucune Re-

ligion. Lorsque Dieu lui eut fait la promesse, le retour à la grâce ne lui devint possible que par la médiation de ce Rédempteur. Dès lors tous les exercices de la religion, toutes les pratiques du culte et de la morale durent être appuyés sur ses mérites futurs, et n'eurent de valeur que par leur union avec les siennes : les offrandes et les sacrifices ne furent agréables à Dieu qu'en ce qu'ils représentaient le sacrifice futur du Rédempteur. C'est pour cela que saint Jean, dans l'Apocalypse, parlant de l'Agneau, qui est Jésus-Christ, dit qu'il a été immolé dès le commencement du monde. C'est par la foi au Rédempteur, qu'Adam, pénitent, obtint le pardon de son péché; c'est par cette foi qu'Abel fut justifié, et qu'il attira les regards favorables de Dieu sur ses présents: car, quoique la première promesse n'exprimât que d'une manière générale la victoire de l'homme sur le démon, nos premiers parents la comprirent assez pour concevoir l'espérance de se relever de leur chute, et de rentrer en grâce avec Dieu. Les termes de la promesse étaient figurés; mais les circonstances en déterminaient le sens. C'était par l'organe du serpent que le démon avait vaincu la première femme; c'était le serpent qui avait paru dans toute cette malheureuse scène : la malédiction devait donc être dirigée contre le serpent, et retomber sur le démon qui l'avait mis en œuvre. Eve avait écouté le serpent, et cette funeste intelligence entre elle et le serpent était la cause du mal: il convenait de remédier au mal, en mettant entre elle et lui une mésintelligence, une opposition, un combat qui se terminât par écraser la tête du serpent, c'est-à-dire par détruire la puissance du démon, dont le serpent avait été l'instrument. Il était facile de voir, sous cet emblème, que le Sauveur futur vaincrait à son tour cet ennemi du genre humain, et renverserait un jour son empire.

a manière dont fut énoncée la première promesse ait donc parfaitement assortie à tout ce qui avait ccompagné le péché du premier homme. La seconde romesse n'est pas moins sagement appropriée à la tuation où se trouvait le genre humain du temps 'Abraham. L'idolâtrie se répandait alors par tout univers ; les nations de la terre oubliaient leur réateur, et elles étaient devenues, à ses yeux, un bjet de malédiction. Il convenait alors de présenter a *promesse* sous l'idée d'une bénédiction générale, t d'annoncer à Abraham que la malédiction cesserait un jour, qu'il sortirait de lui un fils en qui outes ces nations aveugles seraient bénies, c'est-dire éclairées et rappelées à la connaissance du rai Dieu, où se trouve la véritable bénédiction. En suivant ce développement, nous verrons que a Sagesse divine s'est encore accommodée aux circonstances, dans la promesse qui fut faite à Moïse. Lorsqu'il eut délivré son peuple de la servitude l'Egypte, qu'il lui eut donné une loi, qu'il eut établi une alliance qui n'était que figurative, Dieu lui nontra le Rédempteur futur, comme libérateur les hommes, comme auteur d'une nouvelle loi plus parfaite, comme médiateur d'une nouvelle alliance plus excellente. Il est donc visible que les différentes promesses du Messie ont été exprimées de la manière la plus convenable, relativement aux temps et aux lieux où elles ont été faites, et dans les termes les plus propres à frapper vivement les personnes à qui elles étaient adressées. Aussi est-ce un fait incontestable que, sur le fondement de ces promesses, l'on a toujours attendu un Sauveur. Il serait facile de prouver que cette attente remonte au premier âge du monde : il y a sur ce point une tradition constante, et suivie de siècle en siècle depuis les Patriarches jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Tous les justes de l'ancienne loi ont soupiré après la rédemption promise ; tous ont vécu

et sont morts dans l'attente du Libérateur, dans l'espérance du salut qu'il devait apporter aux hommes. Pour ne rapporter ici que le premier et le dernier anneau de cette longue chaîne, Job, en mourant, s'écrie : « J'attendrai, Seigneur, le Sauveur que vous devez envoyer. » Le saint vieillard Siméon, tenant entre ses mains Jésus enfant, s'exprime dans les mêmes termes : « Je mourrai en paix, Seigneur, parce que mes yeux ont vu le Sauveur que vous devez envoyer. » Et ce Sauveur, il le désigne par les mêmes traits que Job avait marqués : c'est la lumière des nations et la gloire d'Israel exposée aux regards de tous les peuples. On ne saurait nier que les Juifs n'aient toujours été persuadés qu'il devait venir sur la terre un Messie, c'est-à-dire un envoyé de Dieu, dont la puissance s'étendrait sur tous les peuples du monde. Leur Religion porte sur ces deux fondements, l'adoration d'un seul Dieu, et l'attente d'un Messie tel qu'on vient de le décrire. Cette attente dure encore parmi eux ; et ce fait, qui a le monde entier pour témoin, démontre avec la dernière évidence que la tradition du Messie promis est plus ancienne que la prédication de l'Evangile, et qu'elle était établie sur l'ancien Testament, le seul dont les Juifs reconnaissent l'autorité. Il n'est pas moins certain que, en suivant la trace de cette tradition prise à son origine, l'on arrive à Jésus-Christ. La première promesse faite à Adam énonce que le fils de la femme écrasera un jour la tête de celui qui a été l'auteur de la séduction et de la mort : mais cette lueur d'espérance qui nous est donnée par ces paroles, nous oblige, par sa généralité même, à faire de nouvelles recherches et à demander quel est ce fils de la femme, et dans quelle famille nous pourrons le trouver. Une seconde promesse commence à nous fixer : c'est dans la postérité d'Abraham que *toutes* les nations recevront la bénédiction promise. *Mais Isaac a deux* fils : duquel naîtra ce germe béni?

troisième promesse nous avertit de l'attendre iacob. La quatrième promesse va plus loin : elle .rte toutes les autres tribus, pour placer notre ente dans la tribu de Juda. Ces promesses seront ivies d'une autre qui déterminera la famille de avid. Toutes ces promesses n'en sont proprement u'une qui nous rend attentifs, par de nouveaux .egrés de lumière successivement ajoutés aux pré:édents, qui se développe comme les générations, et qui nous conduit de famille en famille au Fils de *Marie.* Ce développement nous fait comprendre le sens profond qui est renfermé dans la première promesse ; ce sens caché, et comme mis en réserve sous le voile d'une expression énigmatique, nous est maintenant découvert, et nous sommes à portée d'en pénétrer toute l'étendue. Le démon se flattait qu'en séduisant le première femme, il avait fait périr sans ressource tout le genre humain. Dieu, pour confondre son orgueil et sa malice, lui dit : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme : tu as attaqué la première femme, et tu l'as vaincue; mais j'en susciterai une autre qui sera invincible à tes attaques, et invulnérable à tes traits. Je mettrai entre elle et toi une inimitié irréconciliable : elle sera remplie de mon esprit, et elle détestera le tien. Tu ne pourras voir sans envie la sublimité de sa vertu, et elle sera l'implacable ennemie de tes vices. *Cette inimitié s'étendra à ta race et à la sienne :* cette femme admirable mettra au monde un Fils qui sera le chef d'une race bénie que j'opposerai à ta race maudite, à ceux d'entre les hommes qui seront, comme toi, animés de l'esprit d'orgueil et de mensonge. Ce peuple de saints et de justes se déclarera ton ennemi; et toi tu soulèveras contre eux tous ceux qui sont à toi : tu seras au désespoir de voir le chef de cette race t'enlever ceux que tu tenais captif : t fureur armera contre lui ces hommes charnels et tu lui briseras le talon en crucifiant sa chair

cette partie de lui-même par laquelle il touchera à la terre; mais ce sera par l'infirmité même de sa chair, par ses souffrances et par sa mort, qu'il t'écrasera la tête, qu'il détruira ta puissance. » Nos premiers parents ne pénétrèrent pas sans doute tout ce développement de la promesse qui leur était faite; mais ils en comprirent assez pour se former une idée de la victoire qui leur était promise sur le démon, et pour concevoir l'espérance de recouvrer la justice qu'ils avaient perdue: c'était tout ce que Dieu avait dessein de leur révéler alors; et cette connaissance imparfaite leur suffisait pour leur salut. Mais il n'en est pas moins vrai que, sous l'obscurité de la première promesse, il y avait un sens plus étendu qui restait voilé jusqu'au temps où il devait être manifesté, et que Dieu, à qui ses œuvres sont connues de toute éternité, le voyait dès lors dans toute son étendue, puisque ce sens se trouve pleinement accompli en Jésus-Christ. Dieu a ménagé les expressions de manière que sans qu'on pût, avant l'accomplissement, en déterminer les circonstances, on ne peut, quand il est arrivé, s'empêcher de reconnaître que c'était cela qui avait été prédit.

SECONDE PARTIE.

FIGURES DU MESSIE.

LES ISRAÉLITES OPPRIMÉS PAR PHARAON.

Les grands services que Joseph avait rendus à l'Egypte procurèrent pendant quelque temps un sort heureux aux enfants de Jacob. Sa famille n'était composée que de soixante-quinze personnes quand il entra en ce pays; mais elle s'y était prodigieusement multipliée, et elle formait déjà un peuple nombreux. C'était l'accomplissement de cette promesse faite à Abraham : *Je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel.* Soixante-quatre ans après la mort de Joseph, il s'éleva dans l'Egypte un nouveau roi qui n'avait point vu Joseph, et qui avait oublié ce que son royaume devait à ce sage ministre. Frappé de voir dans ses états une nation entière qui avait une langue, des mœurs, une croyance différente de celle des Egyptiens, une nation qui se regardait comme étrangère dans le pays qu'elle occupait, et qui espérait en sortir un jour, il conçut contre elle de violents soupçons : « Les Israélites, disait-il, sont plus puissants que nous; il n'est pas prudent de les laisser ainsi se multiplier. S'il survenait une guerre, ils se joindraient à nos ennemis, et après nous avoir vaincus, ils sortiraient malgré nous de l'Egypte. C'est néanmoins un avantage pour l'Egypte de les y retenir : ils augmentent la force et les richesses du pays. Réduisons-les à l'esclavage. » Pour les affaiblir, ce prince condamna les Israélites aux travaux publics; il ordonna à ses sujets de ne leur accorder aucun repos; il les soumit à des intendants qui les accablaient par de lourds fardeaux. Les Egyptiens qui les haïssaient, ne les

épargnaient pas: ils les traitaient avec une rigueur insupportable, les employant à bâtir des villes et des forteresses. Cependant, plus on les opprimait, plus on voyait leur nombre croître de jour en jour. Alors le roi donna ordre aux sages-femmes de tuer tous les enfants mâles qui naîtraient parmi les Israélites, et de ne laisser vivre que les filles; mais les sages-femmes, qui craignaient Dieu, ne firent point ce que le roi leur avait commandé, et elles conservèrent les enfants mâles. Pharaon le sut: il fit venir les sages-femmes, et leur reprocha leur désobéissance. Elles répondirent, pour s'excuser, que les femmes Israélites n'étaient pas comme les Egyptiennes; qu'elles mettaient au monde leurs enfants sans le secours des sages-femmes. Dieu fit du bien à ces sages-femmes, et récompensa, non le mensonge qu'elles avaient fait, mais la compassion qu'elles avaient eue de ces pauvres enfants que ce prince cruel voulait immoler à sa fausse politique. Pharaon n'abandonna pas le dessein de détruire les Israélites: il donna ordre de jeter dans le fleuve du Nil tous les enfants mâles qui naîtraient chez eux; mais le temps approchait où Dieu, selon sa promesse, devait signaler sa puissance en faveur de son peuple. Il avait prédit à Abraham que ses descendants demeureraient longtemps dans un pays étranger, qu'ils y seraient réduits en servitude et accablés de maux; mais qu'il punirait d'une manière éclatante le peuple qui les aurait opprimés, et qu'ils sortiraient de ce pays avec de grandes richesses, après la quatrième génération. Dieu n'exécuta qu'après un si long délai la promesse qu'il avait faite à Abraham de mettre sa postérité en possession de la terre de Chanaan. Il voulait accoutumer ses élus à se fier à sa promesse, assurés qu'elle s'accomplit tôt ou tard, et toujours dans les temps marqués par son éternelle providence.

iniquités des habitants de ce pays n'étaient pas :ore au comble où il les attendait, pour les rer à la vengeance sévère qu'il voulait exercer r eux par les mains de son peuple élu. Il fallait nner à ce peuple le temps de se multiplier, afin u'il fût en état de remplir la terre qui lui était desinée, et de l'occuper par force, en exterminant es habitants maudits de Dieu. Il voulait que les Israélites éprouvassent en Egypte une dure captivité, afin qu'étant délivrés par des prodiges inouïs, ils aimassent leur Libérateur, et qu'il célébrassent éternellement ses miséricordes. Enfin il voulait que la délivrance miraculeuse du peuple hébreu fût la figure d'une autre délivrance bien plus importante que devait opérer le Messie, en affranchissant son peuple de l'esclavage du démon. Voilà l'ordre des conseils de Dieu, tels que lui-même nous les a révélés, pour nous apprendre à le craindre, à l'adorer, à l'aimer, à l'attendre avec foi et avec patience.

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE MOISE.

AN DU MONDE 2433.

Dans le temps que les ordres de Pharaon s'exécutaient avec rigueur, Jochabed, femme d'*Amram*, de la tribu de Lévi, accoucha d'un fils. Frappée de la beauté extraordinaire de cet enfant, et instruite par une lumière surnaturelle qu'il était destiné à quelque chose de grand, elle conçut le dessein de le conserver, s'il était possible. Elle le tint caché pendant trois mois, malgré la sévérité de l'édit du roi qui avait ordonné de jeter dans le Nil les enfants mâles des Israélites. A la fin, ne pouvant plus tenir la chose secrète, elle prit une corbeille de jonc qu'elle enduisit de bitume et de poix. Elle mit dedans le petit enfant et l'exposa parmi les roseaux sur le bord du Ni

Elle dit en même temps à sa fille, nommée *Marie*, de se tenir à quelque distance de là, et d'observer ce qui arriverait. Un instant après, la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner. Voilà un de ces traits où la providence de Dieu, sans qu'il paraisse de miracle, se peint néanmoins d'une manière bien sensible à des yeux éclairés. La princesse aperçut le panier; elle envoya une de ses suivantes pour le lui apporter: elle l'ouvrit avec empressement. Apercevant un petit enfant qui pleurait, elle en eut pitié: *C'est*, dit-elle, *un enfant des Israélites : je ne puis me résoudre à le laisser périr.* Alors la sœur de l'enfant s'approcha, et lui dit: « Si vous voulez, j'irai chercher une femme pour nourrir ce petit enfant. Allez, répondit la princesse. La petite fille courut aussitôt, et amena sa mère, à qui la fille du roi confia l'enfant, en lui promettant de la récompenser de ses soins. La mère prit l'enfant et le nourrit. Quand il fut devenu assez fort, elle le rendit à la princesse, qui l'adopta pour son fils, et lui donna le nom de Moïse, qui signifie *tiré des eaux*. Moïse fut donc élevé dans le palais du roi, et il y fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens. Ainsi, Dieu fit servir Pharaon lui-même à préparer un vengeur aux Israélites que ce prince opprimait. Moïse, parvenu à l'âge de quarante ans, sentit qu'il était destiné de Dieu pour être le libérateur de son peuple: il quitta la cour, et alla joindre ses frères qui étaient toujours dans l'oppression. Ayant aperçu un Egyptien qui maltraitait un Israélite, il prit la défense de l'Israélite, et, par un mouvement de l'esprit de Dieu, il tua l'Egyptien. Par cette action hardie, il voulait faire comprendre à ses frères que sa main était l'instrument dont Dieu se servirait pour les délivrer de l'oppression; mais ils ne le comprirent point. Le lendemain, il trouva deux Israélites qui se

querellaient, et il fit quelques reproches à l'un d'eux de ce qu'il frappait son frère. Cet homme lui répondit : « Qui vous a établi pour nous juger? est-ce que vous voulez me tuer comme vous tuâtes hier un Egyptien? » Moïse se douta bien que cette affaire allait devenir publique, et qu'elle parviendrait jusqu'aux oreilles du roi : il se cacha, et s'enfuit dans le pays des Madianites ; il s'y attacha au service de Jéthro, Prêtre du pays, qui lui fit épouser sa fille, nommée *Séphora*.

VOCATION DE MOISE.

Enfin, le temps marqué par la providence divine pour la délivrance de son peuple arriva. Le roi d'Egypte, dont Moïse avait appréhendé le courroux, était mort; mais son successeur n'avait point adouci le sort des Israélites ; ils gémissaient toujours sous le poids des travaux dont on les accablait. Dieu écouta les cris de son peuple cruellement affligé, et songea à l'affranchir de la tyrannie des Egyptiens. Moïse gardait alors les brebis de Jéthro son beau-père. Un jour qu'il avait mené son troupeau au fond du désert jusqu'à la montagne d'Horeb, le Seigneur lui apparut dans une flamme qui sortait du milieu d'un buisson. Moïse, voyant que ce buisson brûlait toujours sans se consumer, s'avança pour considérer cette merveille; mais le Seigneur lui défendit d'approcher; et lui ayant commandé d'ôter sa chaussure, par respect, selon l'usage de ces temps-là, il ajouta : « Le lieu où vous êtes est saint; je suis le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Les cris des enfants d'Israel sont venus jusqu'à moi : j'ai vu leur affliction, et je veux vous envoyer vers Pharaon, afin que vous fassiez sortir mon peuple de l'Egypte. » Moïse, que la dureté de ce peuple et la difficulté de le conduire avaient

découragé, répondit à Dieu : « Qui suis-je, Seigneur, pour aller trouver Pharaon, et pour tirer les enfants d'Israel de la captivité ? Je vous prie de considérer que j'ai de la difficulté à parler. » « Ne craignez rien, lui répondit le Seigneur ; je serai avec vous, et vous connaîtrez que c'est moi qui vous ai envoyé. Qui est-ce qui a formé la bouche de l'homme, et qui lui a donné la parole ? Qui est-ce qui a fait le sourd et le muet, celui qui voit et celui qui est aveugle ? N'est-ce pas moi ? Allez donc ; je serai dans votre bouche, et je vous apprendrai ce que vous aurez à dire. » Ensuite, pour déterminer Moïse à se charger du ministère qu'il lui confiait, Dieu lui communiqua le don des miracles, et lui en fit faire sur-le-champ une double expérience. Moïse, néanmoins, s'excusa encore, et plein de la présence du Messie qu'il attendait, il adressa à Dieu cette prière : « Je vous prie, Seigneur, envoyez celui que vous devez envoyer. » C'était sous ce nom d'envoyé que le Messie était connu chez les Israélites. Le sens de cette prière de Moïse était donc : Vous avez promis, Seigneur, d'envoyer le vrai Libérateur de votre peuple : c'est lui qui doit le mettre véritablement en liberté, c'est après lui que nous soupirons depuis longtemps ; ne différez pas son avénement. Dieu déclara à Moïse qu'il voulait être obéi ; et pour le rassurer sur la difficulté qu'il avait à parler, il lui donna pour coopérateur Aaron, son frère, qui s'exprimait aisément. Moïse alors ne répliqua plus, et se rendit à l'ordre du Seigneur. Après avoir pris congé de Jéthro, son beau-père, il retourna en Egypte, et il alla avec Aaron trouver les anciens d'Israel, auxquels ils rapportèrent ce que Dieu avait dit à Moïse, et ils firent devant eux des miracles pour prouver leur mission. Alors les Israélites connurent que Dieu avait regardé *leur affliction*, et se prosternant en terre, ils adorèrent *le Seigneur.*

PLAIES D'EGYPTE.

Moïse et Aaron allèrent trouver le roi d'Egypte pour lui demander de la part du Seigneur, Dieu d'Israel, qu'il laissât aller son peuple. « Qui est ce Seigneur? répondit insolemment Pharaon. Je ne laisserai point sortir de mon royaume les enfants d'Israel. » Il donna ordre ensuite de les traiter plus durement que jamais. Les Israélites, voyant que cette première démarche n'avait servi qu'à appesantir leur joug, se plaignirent amèrement à Moïse et à Aaron; car ils s'en prenaient à eux des maux qu'on leur faisait souffrir. Alors Dieu dit à Moïse: « Je vous établis le Dieu de Pharaon, et je vous mets ma puissance entre les mains. Aaron sera votre interprète; vous direz à Aaron tout ce que je vous commanderai. Il portera la parole à Pharaon, qui ne vous écoutera pas, et je signalerai mon pouvoir par un grand nombre de prodiges; les Egyptiens connaîtront alors que je suis le Seigneur: j'étendrai ma main sur l'Egypte, et j'exercerai mes jugements sur les dieux qu'elle adore; je ferai ensuite sortir mon peuple de ce pays.» Dieu commanda à Moïse et à Aaron de retourner vers le roi, et de faire des miracles devant lui pour le convaincre qu'ils lui parlaient de sa part. Ils le firent; mais ce prince, séduit par ses magiciens, s'obstina à retenir les Israélites. Dieu frappa l'Egypte de plusieurs plaies qui étaient manifestement destinées à abattre l'orgueil du roi, à punir la cruauté des Egyptiens, et à confondre l'idolâtrie absurde de cette nation. Les animaux étaient adorés en Egypte; ils y furent frappés de peste, de pustules et d'ulcères: les plantes y étaient l'objet du culte divin; elles furent détruites par la grêle et dévorées par différents insectes: le soleil y était honoré comme une divinité; il fut obscurci pendant trois jours par d'affreuses ténèbres: les

Egyptiens avaient fait périr les enfants israélites dans les eaux du Nil; les eaux de ce fleuve furent changées en sang. Ces diverses plaies forcèrent enfin les magiciens à faire cet aveu : *Le doigt de Dieu est ici*, et Pharaon lui-même à s'écrier : *Le Seigneur est juste : mon peuple et moi nous sommes des impies.* L'auteur sacré du livre de la Sagesse nous fait considérer la manière pleine de justice dont Dieu s'est conduit envers ses ennemis, et nous suggère la réflexion que nous devons faire sur le genre de plaies qui affligèrent alors l'Egypte. « Parce que vous avez voulu, Seigneur, punir les pensées extravagantes de ces hommes impies, qui adoraient des bêtes méprisables, vous avez envoyé contre eux une multitude d'animaux malfaisants, et vous leur avez fait souffrir d'horribles tourments par les choses mêmes qu'ils honoraient, afin qu'ils sussent que l'on trouve son supplice dans la chose même par laquelle on pèche : car il n'était pas difficile à votre main toute-puissante d'envoyer contre eux des ours furieux, des lions terribles, ou des bêtes d'une espèce inconnue, qui non-seulement auraient pu les exterminer par leurs morsures, mais même les faire mourir de frayeur par leur vue seule; vous pouviez les anéantir d'un souffle de votre puissance, mais vous réglez tout avec poids, avec nombre et avec mesure : vous avez jugé plus digne de vous d'employer le ministère de vos créatures pour châtier ces hommes superbes, et vous avez confondu leur orgueil en chargeant de votre vengeance les insectes les plus faibles et les plus vils. »

AGNEAU PASCAL.

PHARAON, après avoir paru se rendre à l'ordre du Seigneur, revenait toujours à son endurcissement; et Dieu résolut de frapper l'Egypte de la

dernière plaie; mais auparavant il fit, par la bouche de Moïse, ce commandement aux Israélites : « Le dixième jour de ce mois, prenez pour chaque famille un agneau d'un an, mâle et sans défaut : vous l'immolerez le quatorzième jour sur le soir. Vous marquerez de son sang les deux jambages et le linteau de vos portes. Cette nuit-là même, vous mangerez dans une même maison la chair de l'agneau, rôtie au feu, sans en rien laisser, sans en emporter au dehors, et sans briser aucun de ses os. Vous le mangerez avec des pains sans levain et des laitues amères, ayant une ceinture aux reins, des souliers aux pieds, et un bâton à la main, comme des voyageurs : car c'est la Pâque ou le passage du Seigneur. » Les enfants d'Israel exécutèrent cet ordre de Dieu. Vers le milieu de la nuit, l'Ange du Seigneur frappa de mort tous les premiers-nés d'Egypte, tant des hommes que des animaux : il n'y eut d'épargné que les maisons, dont les portes étaient marquées du sang de l'agneau. Pharaon et tous les Egyptiens se levèrent la nuit avec précipitation et saisis de frayeur; car tous les premiers-nés avaient été frappés de mort, depuis le premier-né de Pharaon jusqu'à celui du dernier esclave : on n'entendait partout que des cris et des gémissements. Le roi manda aussitôt Moïse et Aaron pour leur dire de faire sortir promptement les Israélites de l'Egypte. Ils partirent donc au nombre de six cent mille combattants, et Moïse emporta avec lui les os de Joseph, suivant la dernière volonté du saint Patriarche. Afin de conserver le souvenir du bienfait de Dieu, Moïse commanda aux Israélites de célébrer tous les ans, dans le même mois, la mémoire de leur sortie d'Egypte, en immolant un agneau, le quatorzième jour au soir, et mangeant des pains sans levain pendant sept jours. L'immolation de l'agneau pascal, commandée aux Israélites avant

leur sortie de l'Egypte, était visiblement une cérémonie mystérieuse. Il est facile d'y apercevoir une image du sacrifice de Jésus-Christ, surtout depuis que les Apôtres lui en ont fait expressément l'application. Jésus-Christ est, selon saint Pierre, l'Agneau sans tache: ce fut par la foi, dit saint Paul, que Moïse célébra la Pâque, et qu'il fit l'aspersion du sang de l'agneau, afin que l'Ange, qui tuait tous les premiers-nés, ne touchât point aux Israélites. Jésus-Christ entra à Jérusalem le dixième jour du premier mois, jour auquel on devait préparer l'agneau pour la Pâque, et il fut immolé le quatorzième entre les deux soirs, c'est-à-dire dans le temps même où l'agneau pascal était immolé par les Hébreux. Son sang a été répandu, mais aucun de ses os n'a été brisé; car comme on vit qu'il était mort, on ne lui rompit point les jambes, afin, dit saint Jean, que cette parole de l'Ecriture fût accomplie: *Vous ne romprez aucun de ses os*. Comme les Israélites ne furent préservés de l'ange exterminateur que par la vertu de cet agneau immolé, de même nous ne pouvons éviter les effets de la colère de Dieu que par l'aspersion du Sang de Jésus-Christ: nous renouvelons la mémoire de son immolation et de notre délivrance en mangeant sa Chair, selon le commandement que lui-même nous en a fait par ces paroles: *Faites ceci en mémoire de moi*; mais cette Chair vivifiante doit être mangée, comme l'agneau pascal, dans une même maison, qui est l'Eglise catholique, la vraie famille du Père céleste: tout étranger, tout profane, tout homme qui ne s'est point purifié du vieux levain de la malice et de la corruption, est exclus de ce festin sacré: il faut, pour y être admis, se présenter avec les pains azymes de la pureté et de la vérité.

PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Après quelques campements, les Israélites arrivèrent dans le désert qui est sur le bord de la mer Rouge. L'Ange du Seigneur était leur guide, marchant devant eux dans une colonne de nuée pendant le jour, pour leur montrer le chemin, et dans une colonne de feu pendant la nuit, pour les éclairer, afin qu'ils marchassent la nuit comme le jour. Cependant Pharaon se repentit bientôt de les avoir laissés partir : il fit préparer ses chariots de guerre, il assembla ses troupes, et se mit à poursuivre les Israélites : il les joignit près de la mer Rouge. Les Israélites se trouvaient enfermés de tous côtés, au devant par la mer, et derrière par les ennemis; mais Moïse, plein de confiance au Seigneur, les rassura. « Ne craignez point, leur dit-il; attendez seulement, et vous verrez le miracle que le Seigneur va faire en votre faveur : il combattra pour vous, et vous demeurerez en repos. Alors la colonne de nuée, qui était à la tête des Israélites, changea de place, et elle se porta entre leur camp et celui des Egyptiens. Cette nuée étiat lumineuse du côté des Israélites; mais du côté des ennemis elle formait une nuit sombre et obscure qui les empêchait d'avancer. Moïse, en ce moment, étendit la main vers la mer, qui s'entr'ouvrit, et les Israélites y marchèrent à pied sec, ayant l'eau à droite et à gauche, comme si c'eût été de hautes murailles. Les Egyptiens, voyant un chemin ouvert au milieu de la mer, y entrèrent aussi et se mirent à les poursuivre; mais un peu avant le jour, quand les Israélites eurent gagné l'autre bord, le Seigneur brisa les chariots des Egyptiens, et mit leur armée en déroute. Alors, tout effrayés, ils se dirent les uns aux autres : « Fuyons les Israélites, car le Seigneur combat pour eux contre nous; » et ils commencè-

rent à rebrousser chemin. Dieu commanda à Moïse d'étendre sa main sur la mer. A l'instant les eaux se joignirent, et enveloppèrent toute l'armée de Pharaon. Les Egyptiens voulurent en vain regagner le rivage : tous furent submergés, et il ne resta pas un seul homme qui pût porter en Egypte la nouvelle d'un si terrible événement. Moïse et tout le peuple d'Israel, à la vue du miracle que le Seigneur venait d'opérer en leur faveur, firent éclater leur joie et leur reconnaissance par un cantique d'actions de grâce. Voilà un fait manifestement miraculeux, un fait que l'on ne peut contester : il s'est passé sous les yeux de six cent mille témoins, devant un peuple mutiné contre son chef, par conséquent plus disposé à contredire une vérité qu'à favoriser une imposture : on ne peut y supposer de l'illusion, puisque, s'il n'eût pas été véritable, il était impossible de ne pas apercevoir l'erreur : miracle néanmoins qui a opéré une telle persuasion, que ce peuple indocile, rebelle, intraitable, s'est assujetti à un joug onéreux, à une loi pénible, à une foule de pratiques gênantes et presque insupportables.

LA MANNE.

APRÈS avoir passé la mer Rouge, les Israélites entrèrent dans un vaste désert qu'il fallait traverser pour aller dans la terre promise. Quand ils se furent un peu avancés dans ce lieu inculte, les provisions se trouvèrent consommées, et la faim se fit sentir. Alors le peuple se mit à murmurer contre Moïse et Aaron. « Que ne sommes-nous restés en Egypte ? dirent-ils; nous y avions de la viande en abondance, et du pain sans mesure. Pourquoi nous avez-vous amenés dans cette solitude, où nous mourons de faim ? » Moïse eut recours à Dieu, qui lui fit entendre sa parole, et il ordonna de dire au peuple : « Je fournirai aux

enfants d'Israel une nourriture envoyée du ciel. Le peuple sortira le matin : chacun en ramassera précisément ce qui suffit pour ce jour-là ; mais le sixième jour ils en ramasseront deux mesures, afin qu'ils puissent sanctifier le septième jour, c'est-à-dire le jour du sabbat. » En effet, le lendemain matin la terre se trouva couverte d'une espèce de rosée blanche, semblable à ces grains de gelée qui se forment sur la terre durant l'hiver. Elle fut appelée la *manne*. Moïse dit au peuple : C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger. Que chacun en ramasse ce qu'il en faut pour se nourrir ; et il marqua la mesure qu'on devait prendre pour chaque personne. Les Israélites sortirent de leurs tentes pour ramasser la manne : ils en ramassèrent les uns plus, les autres moins ; mais quand on vint à mesurer ce que chacun avait apporté, on trouva la même quantité : celui qui en avait plus recueilli n'en eut pas davantage, et celui qui en avait pris moins en eut autant. On recueillait la manne tous les jours, le matin avant le lever du soleil : car dès qu'il commençait à paraître, elle se fondait à la chaleur des premiers rayons : il n'était pas permis d'en garder pour le lendemain, autrement elle se corrompait, excepté le septième jour de la semaine, où il n'en tombait point : la veille, on faisait double provision, et elle se gardait sans se corrompre. On la broyait sous la meule, ou on la pilait dans un mortier ; puis on la faisait cuire. Alors elle avait le goût du pain de la plus pure farine, pétrie avec de l'huile et du miel. Les Israélites furent nourris de ce pain tant qu'ils demeurèrent dans le désert, c'est-à-dire pendant quarante ans. Une si longue durée dans un événement qui se renouvelait tous les jours écarte tout soupçon d'imposture ou d'illusion. L'Ecriture, qui appelle la manne le pain du ciel, la nourriture des Anges, nous insinue

clairement qu'il y a un mystère caché sous ce pain miraculeux. Jésus-Christ lui-même nous dévoile ce mystère, et nous apprend que c'est lui qui, dans l'Eucharistie, est ce pain figuré par la manne. Les Juifs lui disaient : « Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon qu'il est écrit: *Il leur a donné le pain du ciel à manger.* » Il leur répondit: « Je vous le dis, et je vous en assure : Moïse ne vous a point donné le pain du ciel; » par où il montre d'abord que la manne n'est appelée, dans l'Ecriture, le *pain du ciel*, que par rapport à celui qu'elle représente; et il ajoute: « Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement: le pain que je donnerai, c'est ma chair. » C'est donc le corps de Jésus-Christ qui est le vrai pain du ciel, et la manne n'en était que la figure.

EAU DU ROCHER. DÉFAITE DES AMALÉCITES.

Après tant de marques de la protection de Dieu, il semble que les Israélites ne pouvaient plus se défier de sa Providence, mais recourir à lui avec confiance dans tous leurs besoins, sûrs d'en obtenir un prompt secours. Cependant, étant venus dans un lieu où il n'y avait point d'eau, ils recommencèrent leurs murmures contre Moïse: « Donnez-nous de l'eau pour boire, lui dirent-ils. Etait-ce donc pour nous faire mourir de soif que vous nous avez tirés de l'Egypte? » Moïse s'adressa au Seigneur, qui lui répondit: « Allez à la tête de ce peuple, et menez avec vous les anciens d'Israel; vous les conduirez sur la montagne d'*Horeb* : là, vous frapperez le rocher, et il en sortira de l'eau en abondance. Moïse fit ce que le Seigneur lui avait commandé, et il jaillit à l'instant du rocher une source d'eau qui suffit pour désaltérer les hommes et les bêtes pendant le séjour qu'ils

rent en ce lieu. La réputation des Israélites se épandit parmi les peuples voisins, qui en prirent le l'ombrage et se disposèrent à leur faire la guerre. Les Amalécites, qui descendaient d'Esaü, s'avancèrent pour les attaquer. Moïse envoya contre eux Josué, de la tribu d'Ephraïm, qui leur livra bataille. Pendant le combat, Moïse implora le secours de Dieu par ses prières. Lorsqu'il tenait les mains étendues en forme de croix pour prier, les Israélites étaient victorieux; mais dès qu'il les baissait, les ennemis avaient l'avantage. Aaron et Hur, son beau-frère, le remarquèrent, et voyant que Moïse n'avait plus la force de tenir ses mains élevées, ils les lui soutinrent des deux côtés, jusqu'à ce que Josué eût entièrement défait les ennemis. Les hommes attribuaient la victoire à la bonne conduite des chefs, au nombre et à la valeur des soldats; mais l'Ecriture nous découvre la véritable cause des succès: c'est Dieu qui donne ou qui ôte la victoire. « Moïse, dit un auteur sacré, vainquit Amalec, qui s'appuyait sur sa force et sa puissance, sur son armée, sur ses boucliers et ses chariots; il le vainquit, non avec le fer, mais avec la sainte ferveur de sa prière. » L'Ecriture nous montre partout le Dieu des armées comme l'auteur des succès: soit qu'il agisse seul, soit qu'il emploie la main des hommes, c'est toujours à lui qu'appartient l'honneur de l'événement; c'est lui qui inspire aux uns la prévoyance, l'activité, le courage, et qui abandonne les autres à leurs ténèbres et à leur faiblesse. Aussi Moïse ne se contenta pas d'élever un autel après la victoire, et d'y offri des sacrifices d'actions de grâces; mais il donna cet autel un nom qui signifie: *C'est le Seigneur qi marche devant moi au combat*, afin que ce no rappelât aux Israélites qu'ils devaient à Dieu se la victoire remportée sur leurs ennemis.

ple les paroles et les ordonnances du Seigneur, et le peuple répondit tout d'une voix : « Nous ferons tout ce que le Seigneur nous commande. » Alors Moïse mit par écrit les lois de Dieu, et s'étant levé de grand matin, il dressa un autel au pied de la montagne, laquelle était comme le trône de Dieu, où il résidait, et d'où il venait de prononcer ses lois. Moïse éleva autour de l'autel douze colonnes qui représentaient les douze tribus d'Israel; et comme c'était la coutume de sceller les traités par le sang des victimes, il fit égorger des animaux. Il répandit une partie du sang sur l'autel qui tenait en quelque sorte la place de Dieu; puis, prenant le livre où l'alliance était écrite, il en fit la lecture devant tout le peuple qui, après l'avoir entendue, répondit : « Nous ferons tout ce que le Seigneur a dit. » Alors Moïse fit, de l'autre partie du sang, une aspersion sur le livre de la loi et sur le peuple, en disant : « C'est le sang de l'alliance que Dieu a faite avec nous. » Par cette auguste cérémonie, Moïse, en qualité de médiateur, confirmait l'alliance que le Seigneur contractait en ce jour avec les enfants d'Israel : il acceptait leurs engagements, et il recevait leurs protestations d'obéissance. Le sang répandu d'une part sur l'autel, et de l'autre sur la nation, était le sceau du contrat. Cette cérémonie n'était que l'ombre et la figure de celle qui, plus de quinze siècles après, devait confirmer la nouvelle alliance du Seigneur avec tous les hommes; alliance dont Jésus-Christ devait être le médiateur, et qu'il devait sceller de son sang. Pour que le rapport des deux alliances fût plus sensible, toutes les circonstances de la première cérémonie se retrouvent dans l'institution de l'Eucharistie. Jésus-Christ, en l'instituant, a employé les mêmes paroles que Moïse. Comme lui, il a dit : *Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance.* Il s'est rendu le médiateur de cette

alliance, comme Moïse l'avait été de l'ancienne. Il l'a scellée par l'immolation, non d'une victime étrangère, mais de son propre corps; non par le sang des animaux, mais par son propre sang. Les douze Apôtres, comme les douze colonnes de l'Eglise, ont été choisis pour être les témoins de ce mystère; ils ont été placés autour d'une table qui est devenue un véritable autel où le Sauveur s'est immolé; ils ont été réellement arrosés par le sang de la nouvelle alliance, que le nouveau Médiateur leur a donné lui-même à boire; et tous ces merveilleux rapports sont renfermés dans ce seul mot: *Voici le sang de la nouvelle alliance.*

VEAU D'OR.

MOÏSE monta ensuite sur la montagne où la Majesté divine se rendait sensible, et il y demeura quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger. Pendant ce temps-là, Dieu lui donna ses ordres pour la construction d'un tabernacle et de tout ce qui devait l'accompagner. Il lui en marqua les mesures, et lui en fit voir le modèle. Il lui prescrivit aussi la forme des habits des sacrificateurs, les cérémonies de leur consécration, et tout ce qui regardait le culte divin. A la fin, Moïse reçut les deux tables de la loi écrites du doigt de Dieu. Cependant le peuple, voyant que Moïse restait si longtemps sur la montagne, s'assembla autour d'Aaron, et lui dit: « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous; car nous ne savons ce qu'est devenu ce Moïse qui nous a tirés de l'Egypte. » Aaron eut la faiblesse de céder à leurs instances séditieuses, et de leur faire un veau d'or (c'était l'idole que les Egyptiens adoraient sous le nom du dieu *Apis*). Alors le Seigneur dit à Moïse: « Descen-

dez de la montagne, car le peuple vient de quitter la voie que vous lui aviez montrée : ils se sont fait un veau d'or auquel ils rendent le culte suprême comme à leur Dieu. » Moïse conjura le Seigneur de pardonner à ce peuple qu'il avait délivré par tant de miracles : « Seigneur, disait-il, ne donnez pas lieu aux Egyptiens de dire que vous avez tiré de l'Egypte les Israélites pour les faire périr dans ce désert; souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vos serviteurs, auxquels vous avez juré de multiplier leur postérité comme les étoiles du ciel, et de l'établir dans la terre de Chanaan. Dieu se laissa apaiser; mais il fallait un exemple de sévérité. Moïse, étant arrivé près du camp, aperçut le veau d'or, et le peuple qui dansait à l'entour. Alors, saisi d'une sainte indignation, il jeta les tables de la loi qu'il tenait à la main, et les brisa au pied de la montagne. Il prit ensuite le veau d'or, et le mit dans le feu, le réduisit en poudre, et la fit boire au peuple, afin qu'il ne restât aucun vestige d'une telle abomination. Dans un gouvernement où Dieu était le chef politique, l'idolâtrie était une révolte contre le Souverain, et un crime d'état qu'il fallait punir sévèrement. Moïse tira de ce peuple ingrat et rebelle une vengeance éclatante, capable de retenir dans le devoir ceux qui étaient portés à s'en écarter. Satisfait par la punition des coupables, Dieu écrivit de nouveau les dix Commandements de sa loi sur de nouvelles tables de pierre, et Moïse les apporta au peuple. Son visage, sans qu'il le sût, était tout rayonnant de lumière depuis l'entretien qu'il avait eu avec Dieu. Aaron et les fils d'Israel n'osaient approcher de lui. Moïse se couvrait donc le visage d'un voile toutes les fois qu'il avait à parler au peuple.

CARACTÈRE DES LOIS RELIGIEUSES DE MIOSE.

Moïse, dans la loi qu'il donna aux Israélites de la part de Dieu, insiste sur l'unité de l'Etre suprême et sur la nécessité de le craindre. Il prescrit les fêtes qu'ils doivent célébrer en son honneur; il règle les différentes espèces de sacrifices et la manière de les offrir; il leur donne des assurances précises que tout leur réussira tant qu'ils seront fidèles à observer sa loi, et il leur annonce les plus effroyables malheurs s'ils viennent à l'abandonner. Il fallait être assuré de Dieu pour donner ce fondement à ses ordonnances, et l'événement a prouvé que Moïse n'avait pas parlé de lui-même. Moïse a chargé les Israélites d'un nombre d'observances qui paraîtraient aujourd'hui superflues; mais alors elles étaient nécessaires pour séparer le peuple de Dieu des autres peuples, et elles servaient comme de barrière à l'idolâtrie qui régnait chez les nations voisines. Sans cette précaution, la contagion aurait gagné les Israélites qui avaient beaucoup de penchant à s'y laisser entraîner. Pour maintenir la religion et toutes les traditions du peuple de Dieu parmi les douze tribus, une tribu est choisie, à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Lévi et ses enfants sont eux-mêmes consacrés à Dieu, comme la dîme de tout le peuple. Dans la tribu de Lévi, Aaron est choisi pour être souverain Pontife, et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille. Ainsi lès autels ont leurs ministres, la loi a ses défenseurs particuliers, et la suite du peuple de Dieu est justifiée par la succession de ses Pontifes, qui va sans interruption depuis Aaron jusqu'à la fin de cette république. Mais ce qu'il y avait de plus beau dans la loi de Moïse, c'est qu'elle pré-

parait la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies, et plus féconde en vertus. Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loi, réitère et confirme ce que Dieu lui avait révélé de la venue de ce grand prophète qui devait sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Dieu, dit-il, vous suscitera du milieu de votre nation et du nombre de vos frères un Prophète semblable à moi; écoutez-le. » La grande différence qui se trouve entre les deux lois consiste en ce que la première était une loi de crainte et de terreur, au lieu que la seconde est une loi d'amour. L'ancienne loi retenait les hommes dans le devoir par les châtiments dont elle menaçait les transgresseurs; la nouvelle loi ne commande que la charité, n'inspire que l'amour : la loi de Moïse ne faisait que des esclaves; la loi de Jésus-Christ forme des enfants de Dieu, animés de son esprit: le Juif n'obéissait qu'avec peine et avec répugnance; le chrétien obéit avec plaisir : le Juif était un enfant encore en bas âge, qui n'est pas distingué de l'esclave, pour qui la loi était un joug; le chrétien est un homme parfait, qui aime la loi, qui l'accomplit librement et par choix; en un mot, le Juif n'était que l'ébauche de l'homme chrétien. Au surplus, la loi de Moïse n'était que pour les descendants d'Abraham, et jusqu'au temps du Messie. Les autres peuples n'y étaient point assujettis, et ils pouvaient se sauver par l'accomplissement de la loi naturelle et par la foi au Messie que Dieu avait promis à Adam et aux Patriarches. Il y a eu chez ces peuples des hommes qui, ne s'étant pas laissé aveugler par leurs passions, et ayant connaissance de la révélation faite d'abord au genre humain, honorèrent Dieu, et méritèrent, en Jésus-Christ, qui devait venir, les récompenses éternelles. Ainsi Dieu, en prenant sous sa protection particulière le peuple Juif, n'aban-

na point les autres hommes. Il eut même en le bien du genre humain, soit par la con- ation de la vraie Religion que la loi de Moïse ıétua, soit parce que le choix du peuple Juif ermait les préparatifs de la venue du Messie devait un jour éclairer tout l'univers.

CONSTRUCTION DU TABERNACLE.

Ioïse, après avoir réconcilié son peuple avec ı, songea à exécuter les ordres qu'il en avait ıs au sujet de la construction du tabernacle le tout ce qui regardait le culte divin. Ce fut euple qui, par ses offrandes, fournit à la dé- se. Le tabernacle était une tente d'étoffe pré- se et enrichie de broderies, couverte d'une re étoffe faite de poils de chèvres sur laquelle étendait des peaux, afin de garantir le taber- le des injures de l'air. Un voile ou rideau ıe riche étoffe relevée en broderie partageait abernacle en deux. La partie dans laquelle on ait d'abord s'appelait le *Saint*, ou le lieu saint. seconde, ou le fond du tabernacle, qui était ré par le rideau, se nommait le *Sanctuaire*, *le nt des Saints*, c'est-à-dire lieu très saint. Dans sanctuaire était placée l'arche d'alliance, ainsi elée parce qu'elle renfermait les dix Comman- ments qui étaient les conditions essentielles du ıté d'alliance entre Dieu et les Israélites. L'arche liance était un coffre de bois précieux, tout re- ı d'or en dedans et en dehors. Au-dessus de l'ar- il y avait un couvercle d'or, nommé *Propitia- e*, et aux deux extrémités du propitiatoire, deux érubins qui le couvraient de leurs ailes. L'arche, re les deux tables de la loi, renfermait de la ıne dans un vase. C'était de dessus le propitiatoi- ue Dieu se rendait sensible et qu'il donnait ses cles. Dans la partie du tabernacle qu'on appelait

le *Saint*, on voyait d'un côté un chandelier d'or à sept branches, destiné à éclairer le tabernacle; de l'autre, une table d'or sur laquelle étaient douze pains que l'on changeait toutes les semaines, et qu'on nommait *Pains de proposition.* Au milieu de cette première partie était un autel d'or sur lequel on faisait brûler, soir et matin, un parfum d'excellente odeur : il s'appelait l'*Autel des parfums.* Au dehors, à l'entrée du tabernacle, était un autre autel d'airain, appelé l'*Autel des Holocaustes*, où l'on brûlait la chair et la graisse des victimes : entre cet autel et le tabernacle se trouvait un grand bassin où les Prêtres se lavaient avant d'exercer les fonctions de leur ministère. L'espace qui était autour du tabernacle s'appelait le *Parvis* : il était fermé d'une enceinte de rideaux soutenus par des colonnes d'airain. Lorsque le tabernacle fut dressé, Moïse en fit la consécration avec de l'huile sainte. L'arche, le chandelier, la table d'or, les deux autels et le bassin, avec tout ce qui devait servir au culte de Dieu, furent consacrés de la même manière. Alors une nuée couvrit le tabernacle, et la majesté de Dieu le remplit sensiblement. Ce tabernacle était, selon la doctrine de saint Paul, l'image du ciel, de ce sanctuaire dont l'architecte n'est pas un homme mortel, mais Dieu même, où il réside dans tout l'éclat de sa majesté.

CONSÉCRATION ET HABITS DES PRÊTRES.

Moïse, ayant assemblé le peuple d'Israel près du tabernacle, lui déclara que Dieu avait choisi Aaron et ses enfants pour exercer les fonctions du sacerdoce : il les revêtit de leurs habits, et les consacra avec de l'huile sainte. Les habits des prêtres ou sacrificateurs étaient une robe de fin lin, une ceinture et une tiare de lin. Aaron, comme sou-

verain Prêtre, avait outre cela sur sa tunique de lin une autre tunique de couleur d'hyacinthe ou bleu céleste, un peu plus courte que celle de dessous, et fermée par une magnifique ceinture en broderie. Au bas de cette seconde tunique pendaient des figures de grenade, à quelque distance l'une de l'autre : entre deux grenades étaient attachées de petites sonnettes d'or, dont le son avertissait de la présence du souverain Pontife dans le tabernacle. La même tunique était encore couverte, à l'endroit de la poitrine, d'un riche ornement nommé *Ephod* : c'était un tissu d'or, brodé en couleur de pourpre, d'hyacinthe et d'écarlate, attaché par deux agrafes d'or, où étaient enchâssées deux pierres d'onyx. Sur ces deux pierres étaient gravés les noms des douze tribus d'Israel, six sur chacune, selon l'ordre de la naissance des enfants de Jacob. Il y avait sur l'éphod un autre tissu brodé comme l'éphod même, dans lequel étaient attachées, trois à trois, douze pierres précieuses. Ce tissu se nommait *Rational*, ornement si essentiel au Pontife, que, sans en être revêtu, il ne pouvait entrer dans le tabernacle, consulter le Seigneur, recevoir ses oracles, présenter à Dieu les prières et les sacrifices de la nation. Pour l'habillement de tête, le Pontife portait comme les Prêtres une tiare de fin lin; mais ce qu'il y avait de particulier, c'était une lame d'or très pur; sur laquelle étaient gravés ces mots : *La sainteté est au Seigneur*. Cette lame tombait sur le front du grand Prêtre : elle était attachée sur la tiare avec un ruban couleur d'hyacinthe, noué par derrière. Toutes les fonctions d'Aaron et de ses enfants se rapportaient au culte de Dieu : ils mettaient tous les jours, le matin et le soir, de l'huile dans les lampes, et faisaient brûler des parfums sur l'autel d'or. Ils changeaient chaque semaine les *pains de proposition*, et entretenaient le feu qui devait

brûler continuellement sur l'autel des holocaustes. Ils démontaient le tabernacle, quand le peuple avait ordre de décamper, et ils le dressaient lorsqu'on était arrivé au lieu du campement. Les Lévites, distribués par familles, portaient les différentes pièces du tabernacle ; car toute la tribu de Lévi était consacrée au service de Dieu : les simples Lévites étaient employés aux moindres offices : Aaron et ses enfants avaient pour partage les fonctions les plus augustes. Mais ces fonctions et les prérogatives du sacerdoce d'Aaron n'étaient estimables que par les mystères qu'elles représentaient : elles empruntaient tout leur éclat et toute leur dignité de la grandeur et de la sainteté du sacerdoce de Jésus-Christ, dont Aaron n'était qu'une faible image. C'est la doctrine de saint Paul, dans le parallèle qu'il fait de l'ancien sacerdoce avec le nouveau. Il y montre que le sacerdoce d'Aaron est fort inférieur à celui de Melchisédech; d'où il conclut combien Jésus-Christ, notre souverain Prêtre, est élevé au-dessus d'Aaron, puisque Melchisédech lui-même, cet homme si divin, n'était que la figure de Jésus-Christ.

SACRIFICE DE L'ANCIENNE LOI.

La plus grande et la plus sainte des fonctions sacerdotales était le sacrifice. Il y avait deux sortes de sacrifices : les uns se faisaient avec effusion de sang, les autres sans effusion de sang. Voilà ce que l'on observait dans les sacrifices sanglants. Celui qui voulait offrir un sacrifice à Dieu amenait la victime devant l'autel des holocaustes, et lui mettait la main sur la tête. Par cette action, il faisait entendre qu'il l'offrait pour qu'elle fût immolée en sa place. Cette victime était un animal domestique, une génisse, un agneau ou une chèvre. Il fallait que l'animal fût sans défaut : on l'é

gorgeait, les Prêtres en recevaient le sang dans une coupe, et le répandaient autour de l'autel. Ensuite on brûlait la victime, ou toute entière ou en partie, sur l'autel des holocaustes. On offrait l'holocauste pour rendre hommage à la majesté infinie de Dieu : c'est pourquoi la victime y était consumée toute entière par le feu. Cette espèce de sacrifice s'offrait tous les jours, soir et matin, au nom de tout le peuple, et la victime était un agneau. Le sacrifice pacifique s'offrait à Dieu pour lui rendre grâce de quelque bienfait ou pour le lui demander. On n'y brûlait que la graisse et les reins de la victime : le reste se partageait entre le Prêtre et celui qui avait fait les frais du sacrifice. Quand c'était un sacrifice d'expiation pour le péché, avant de répandre le sang au pied de l'autel, le Prêtre y trempait son doigt, et il en touchait les cornes de l'autel. Celui pour qui le sacrifice était offert n'en rapportait rien. La chair de la victime était toute entière pour le Prêtre, et elle devait être mangée dans le parvis du tabernacle. L'autre espèce de sacrifice, où il n'y avait pas d'effusion de sang, était une oblation de gâteaux cuits au four, ou une certaine quantité de fleur de farine avec du vin, de l'huile, de l'encens et du sel. Cette oblation se faisait quelquefois seule ; mais ordinairement elle accompagnait le sacrifice sanglant. Dans les diverses espèces, et dans toutes les circonstances des sacrifices de la loi, c'est le grand et unique sacrifice de J. C. qui nous est montré en figure, sacrifice qui seul peut rendre à Dieu un honneur digne de lui, expier les péchés des hommes et leur obtenir le don de la justice; sacrifice qui, dans sa simplicité, réunit toutes les propriétés, tous les effets et tous les avantages des différentes espèces de sacrifices, étant tout à la *fois sacrifice d'adoration* et *d'actions de grâces, d'impétration et de propitiation*. Tous ces

anciens sacrifices représentaient donc l'Agneau sans tache, immolé sur la croix et d'une manière non sanglante dans le sacrifice de la Messe, qui en est la continuation. Peut-on ne pas apercevoir Jésus-Christ dans le sacrifice perpétuel d'un agneau immolé tous les jours, couvrant continuellement [illegible] exhalant sans cesse comme une victime d'agréable odeur, qui tenait seul lieu de tous les autres ? Tous les sacrifices, dit M. Bossuet, mettaient sous les yeux des Israélites cette vérité, que la rémission des péchés serait le fruit d'une mort volontaire, d'un sang précieux qui coulerait un jour pour les expier. Ils annonçaient un Sauveur souffrant qui nous guérirait par ses blessures. La mort sanglante du Sauveur était figurée par les sacrifices où il y avait effusion de sang, et le sacrifice de la Messe était manifestement le mystère caché sous l'oblation de pure farine et de vin, qui accompagnait les sacrifices sanglants. C'est pourquoi, dès le premier moment de l'incarnation, selon la doctrine de l'Apôtre, Jésus-Christ, sachant qu'il n'avait pris un corps qu'afin de l'offrir comme la véritable victime substituée aux anciens sacrifices qui l'avaient figurée, dit à son Père : « Vous n'avez pas voulu d'hostie ni d'oblation ; mais vous m'avez formé un corps : les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont point été agréables ; alors j'ai dit : Me voici, je viens, ô mon Dieu ! selon qu'il est écrit de moi, pour faire votre volonté. » Les sacrifices de l'ancienne loi n'étaient que des ombres du sacrifice de Jésus-Christ, et ils ne pouvaient honorer Dieu qu'en ce qu'ils le représentaient.

FÊTES DES ISRAÉLITES.

Les Israélites avaient dans le cours de l'année *plusieurs fêtes*, dont les principales étaient Pâque,

la *Pentecôte*, la fête *des Tabernacles*. Dieu lui-même les avait établies, et il commandait de les célébrer religieusement. La Pâque, comme on l'a vu, avait été instituée en mémoire de la sortie d'Egypte, image de notre délivrance spirituelle, opérée par Jésus-Christ. Cette fête commençait le quatorzième jour du premier mois, sur le soir, par l'immolation d'un agneau pour chaque famille. Elle durait sept jours, pendant lesquels il n'était pas permis de manger d'autre pain que du pain sans levain, symbole des dispositions qu'il faut apporter à la célébration de la Pâque chrétienne. Sept semaines après, c'est-à-dire le cinquantième jour après la Pâque, on faisait la fête de la Pentecôte. L'objet de cette seconde fête était de rappeler aux Israélites le souvenir du jour mémorable où Dieu leur avait donné sa loi sur la montagne de *Sinaï*. C'est aussi en ce même jour que fut publiée la nouvelle loi, dont l'autre n'était que la figure. En ce jour, on présentait à Dieu des pains faits de blé nouveau, pour reconnaître que tout vient de la main de Dieu, et pour lui faire hommage de ses dons. Le quinzième jour du septième mois, lorsqu'on avait recueilli tous les fruits de l'année, on célébrait la fête des *Tabernacles* ou des Tentes. Les Israélites coupaient des branches d'arbre, et ils s'en faisaient des espèces de berceaux de feuillages, où ils habitaient pendant sept jours, en mémoire de ce que leurs pères, avant d'entrer dans la terre promise, avaient eu longtemps cette sorte de demeure. Dans ces trois fêtes, tous les Israélites étaient obligés de se présenter devant le Seigneur au tabernacle d'abord, et dans la suite au temple de Jérusalem, et d'y offrir des sacrifices, chacun à proportion du bien que Dieu lui avait donné. « Ne craignez point, ajoute Moïse, que l'ennemi profite de votre absence : personne *ne formera* pendant ce temps-là aucune

entreprise contre votre pays. » Si ce saint législateur n'avait été bien assuré d'une protection particulière de Dieu, jamais il n'aurait porté cette loi, qui trois fois l'année dégarnissait le pays de ceux qui pouvaient le défendre : c'eût été l'exposer à l'invasion des ennemis; mais il savait que, pendant l'absence des Israélites, Dieu garantirait leur pays de toute insulte. En effet, tant que leur république subsista, c'est-à-dire durant près de quinze cents ans, jamais ils ne souffrirent le moindre dommage à cette occasion. Il y avait une autre fête qui servait de préparation à celle des Tabernacles, c'était la fête des *Expiations*. On la célébrait par un jeûne général : le grand Prêtre, après avoir immolé une génisse pour ses propres péchés, entrait dans le sanctuaire, l'encensoir à la main, avec des parfums et le sang de la victime. Il en faisait sept fois l'aspersion vers le propitiatoire qui couvrait l'arche; ensuite il offrait pour les péchés du peuple deux boucs, dont l'un était immolé, et l'autre emmené hors du camp après qu'on l'avait chargé de toutes les iniquités du peuple : figure frappante de Jésus-Christ, qui a été chargé des péchés des hommes, emmené hors de la ville de Jérusalem, et immolé pour nous purifier par l'aspersion de son sang. Tout le culte de l'ancienne loi se rapportait à Jésus-Christ, tout le représentait; en sorte que, selon l'expression de saint Augustin, le nouveau Testament est voilé dans l'ancien, et l'ancien Testament est manifesté dans le nouveau.

PUNITION TERRIBLE DES VIOLATEURS DE LA LOI.

Dieu fit quelques exemples de sévérité contre les violateurs de la loi, afin d'imprimer dans les esprits la crainte de sa justice et le respect pour

ses ordonnances. Dieu avait commandé que le feu brûlât continuellement sur l'autel des holocaustes. Les Prêtres étaient chargés de l'entretenir en y mettant du bois soir et matin. C'était de ce feu qu'on devait mettre dans les encensoirs où l'on faisait brûler des parfums sur l'autel d'or. Nadab et Abiu, les deux fils aînés d'Aaron, y mirent, contre la défense de Dieu, un feu étranger et profane. Dieu, pour les en punir, lança sur eux un *feu secret* qui les dévora au dedans, sans toucher au dehors de leurs corps ni à leurs habits, et ils moururent devant le Seigneur. « C'est, dit Moïse à Aaron, c'est l'accomplissement de cette parole du Seigneur : « Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent, et je serai glorifié devant tout le peuple. » Aaron ne répondit rien. On emporta hors du camp les corps de Nadab et d'Abiu. Moïse défendit à Aaron de pleurer ses enfants, et de prendre aucune marque de deuil, parce que le sujet de son affliction devait être, non la perte qu'il avait faite, mais la désobéissance qui avait irrité le Seigneur et attiré sa vengeance. Quelque temps après la mort de Nadab et d'Abiu, il arriva qu'un Israélite, dans une querelle qu'il eut avec un autre, blasphéma le saint nom de Dieu. On le mena à Moïse qui le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il eût consulté le Seigneur. Voici ce que Dieu lui répondit : « Emmenez ce blasphémateur hors du camp; que tous ceux qui ont entendu ses blasphèmes mettent leurs mains sur sa tête, pour attester que le crime dont on le charge est véritable, et qu'il soit lapidé par tout le peuple. Ainsi sera puni quiconque aura blasphémé le nom du Seigneur. » Un troisième acte de sévérité fut exercé à l'égard d'un profanateur du sabbat. Dieu avait défendu expressément à son peuple de faire aucune œuvre servile ce jour-là, parce qu'il avait été établi pour conserver la mémoire de la création.

On trouva un homme qui, au mépris de la loi, ramassait du bois en ce jour. On le présenta à Moïse et à Aaron, qui le firent mettre en prison, ne sachant comment cette faute devait être punie : ils consultèrent le Seigneur, qui ordonna que le coupable fût lapidé hors du camp par tout le peuple. Nous ne devons pas être surpris de la rigueur de ce châtiment : la loi qui ordonnait d'observer le sabbat tenait au dogme fondamental de la religion juive, c'est-à-dire à la foi de la création. Violer cette loi était une espèce d'apostasie : aussi est-elle presque toujours jointe à la défense de tout culte idolâtre ; et lorsque les Israélites ont été infidèles à l'une, ils n'ont pas manqué d'enfreindre l'autre. Ce peuple grossier avait besoin d'être frappé par des exemples d'une justice sévère : il fallait l'intimider pour le retenir dans le devoir.

LES DOUZE DÉPUTÉS.

Lorsque les Israélites furent arrivés près des frontières de la terre de Chanaan, Dieu ordonna à Moïse d'envoyer reconnaître ce pays pour en faire le rapport au peuple. Moïse choisit pour cette commission douze hommes, un de chaque tribu, auxquels il commanda de parcourir tout le pays de Chanaan, et d'en rapporter des fruits. Les députés employèrent quarante jours à faire le tour de ce pays, et ils en rapportèrent des grenades, des figues d'une grosseur extraordinaire, et une branche de vigne si chargée de raisins, qu'elle était portée par deux hommes sur un levier. Tout le peuple s'assembla pour entendre leur rapport. Ils lui montrèrent donc ces fruits de la terre promise. « Le pays que nous avons parcouru, dirent-ils, est un beau pays : c'est une terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel ; *mais les villes* sont défendues par de hautes mu-

railles ; les habitants sont d'une taille énorme ; auprès d'eux nous ne paraissions que comme des sauterelles ; jamais nous ne pourrons vaincre des peuples si formidables. » Ainsi détournaient-ils les Israélites de la terre où Dieu avait promis de les établir. Alors tout le peuple perdit la confiance qu'il devait avoir en la parole du Seigneur : « C'est pour nous perdre, disait-il en murmurant, que le Seigneur nous a fait sortir de l'Egypte ; il aurait mieux valu y mourir que d'aller dans un pays où nous périrons par l'épée, et où nos femmes et nos enfants seront mis en esclavage. Etablissons un chef, et retournons en Egypte. » Moïse et Aaron les exhortaient en vain à ne pas s'épouvanter. « Le Seigneur votre Dieu, qui est votre conducteur, combattra pour vous, leur criaient-ils. Voyez avec quelle attention il a pris soin de vous dans ce désert : vous avez éprouvé de sa part la tendresse d'un père qui porte son enfant entre ses bras. » Ces paroles ne rassurèrent point ce peuple découragé : il ne témoigna que du mépris pour une terre si digne d'être désirée. Josué et Caleb, qui étaient du nombre des députés, eurent beau se joindre à Moïse et à Aaron, et s'efforcer de relever le courage du peuple, en lui disant : « Ne vous révoltez pas contre le Seigneur, et ne craignez point les habitants de ce pays. Appuyés sur la protection du Seigneur, nous pouvons les dévorer aussi aisément qu'un homme affamé dévore un morceau de pain : ils sont destitués de tout secours : le Seigneur est avec nous : ne craignons point. » Le peuple ne voulut pas les écouter, il se disposait même à les lapider. Alors Dieu parut dans la nuée sur le tabernacle, et fit entendre ces paroles terribles : « Jusques à quand ce peuple m'outragera-t-il ? Jusques à quand demeurera-t-il incrédule, malgré tous les miracles que j'ai opérés en sa faveur ? J'en jure par moi-même : Tous

ces hommes qui ont été témoins de tant de merveillesne verront point la terre que j'ai promise à leurs pères, excepté Josué et Caleb qui me sont demeurés fidèles. Ils mourront tous dans ce désert. Leursenfants au contraire, loin d'être, comme ils le disent, la proie des ennemis, y entreront en leur place; mais ce ne sera qu'après la mort de leurs pères. C'est ainsi que je traiterai ce peuple ingrat qui s'est élevé contre moi.

SERPENT D AIRAIN.

Le temps approchait où Dieu voulait mettre les Israélites en possession de la terre promise. Le plus court chemin pour y aller était de traverser l'Idumée, dont les habitants descendaient d'Esaü. Moïse envoya des ambassadeurs au roi d'Idumée, pour lui demander passage dans ses terres, avec promesse de n'y faire aucun désordre, et de payer se moindres choses qu'ils y prendraient. Ce roi ne voulut d'abord pas accorder le passage aux Israélites; il s'avança même contre eux avec une nombreuse armée. Ils furent donc obligés de prendre un grand détour pour arriver à la terre de Chanaan. Le peuple, ennuyé de la fatigue du voyage, recommença ses murmures: « Pourquoi, disait-il, nous avoir amenés dans ce désert? Le pain et l'eau nous manquent: nous n'avons qu'une chetive nourriture qui nous fait soulever le cœur. » C'est ainsi qu'ils parlaient de la manne. Dieu, pour les punir de leurs murmures continuels, envoya contre eux des serpents qui les tuaient par leurs morsures brûlantes comme le feu. Alors ils coururent à la tente de Moïse: « Nous avons péché en parlant contre le Seigneur et contre vous, lui dirent-ils: priez-le de nous délivrer de ces serpents. » Moïse pria donc pour eux, et Dieu lui dit: « Faites un serpent d'airain, et mettez-le au haut d'une pique:

quiconque le regardera sera guéri de sa blessure. » Moïse fit ce que le Seigneur avait ordonné, et le venin disparaissait dès qu'on avait tourné ses yeux mourants vers le serpent attaché à ce bois salutaire. « Ce n'était pas, dit l'auteur du livre de la Sagesse, ce n'était pas le serpent d'airain qui guérissait les Israélites blessés; c'est vous, Seigneur, le Sauveur de tous, qui rendiez la vie à ceux qui le regardaient. » Qui ne voit pas dans cette admirable figure Jésus-Christ élevé en croix? Dieu, qui savait que son Fils guérirait un jour, du haut de sa croix, nos plaies spirituelles, voulait préparer les hommes à la foi de ce grand mystère, et en mettre l'image sous leurs yeux. Jésus-Christ s'en est fait lui-même l'application en ces termes: « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle. » C'est donc J.-C. sur la croix que ce serpent d'airain représentait. Les serpents brûlants étaient la figure des démons et de l'ancien serpent, qui en est le chef. Ils nous ont blessé mortellement par leurs morsures empoisonnées. Jésus-Christ, pour nous guérir, a pris l'extérieur d'une chair criminelle et la ressemblance du péché, sans en prendre le venin: élevé sur la croix, il est le remède infaillible des blessures de notre âme: en le voyant, on est guéri; en croyant à la vertu de sa croix, on est sauvé. C'est être sauvé que de tourner la tête vers ce divin objet, et de l'invoquer lorsqu'on expire. La confiance en lui ne saurait être vaine quand elle est jointe au gémissement et à la prière.

EAU DE CONTRADICTION. MORT D'AARON.

Au commencement de la quarantième année après *la sortie d'Egypte*, les Israélites se trouvè-

rent dans un lieu où il n'y avait point d'eau. Au lieu de recourir au Seigneur, ils se soulevèrent de nouveau contre Moïse et Aaron : ils leur firent, selon leur coutume, de grands reproches de ce qu'ils les avaient amenés dans un désert où ils manquaient de tout. Moïse et Aaron entrèrent dans le tabernacle, et s'étant prosternés le visage contre terre, ils conjurèrent le Seigneur de faire cesser les murmures de ce peuple incrédule, en lui donnant de l'eau. Alors Dieu dit à Moïse : « Prenez votre verge, et assemblez le peuple : vous et Aaron, parlez au rocher en présence du peuple, et il en sortira de l'eau en assez grande quantité pour le désaltérer. Moïse assembla donc les Israélites devant le rocher, et il leur dit dans un mouvement de défiance : Ecoutez, rebelles, pourrons-nous bien faire sortir de l'eau de ce rocher ? votre incrédulité n'y mettra-t-elle pas obstacle ? » En même temps il frappa deux fois le rocher avec sa verge, et il en sortit de l'eau en abondance : cette eau fut appelée l'*eau de contradiction*, parce que les enfants d'Israel avaient murmuré en ce lieu contre le Seigneur. Dieu fut offensé de ce que Moïse et Aaron avaient hésité. Il ne peut supporter la défiance où l'on est de sa bonté, surtout quand on en a reçu des faveurs signalées. C'est pour cela, dit le Prophète, que le Seigneur différa d'exécuter ses promesses, qu'un feu s'alluma contre Jacob, et que la colère divine s'éleva contre Israel, parce qu'ils ne crurent point à Dieu, et qu'ils n'espérèrent point en son assistance salutaire. Il dit donc à Moïse et à Aaron : « Parce que vous n'avez pas rendu gloire à ma puissance devant les enfants d'Israel, vous ne ferez point entrer ce peuple dans la terre que je lui ai promise. » Peu de temps après, Dieu dit à Moïse : « Qu'Aaron votre frère se prépare à la mort ; car il n'entrera point dans le pays que j'ai donné aux enfants d'Is-

rael, parce qu'il n'a pas cru à ma parole dans le lieu appelé les *Eaux de contradiction*. Prenez donc Aaron et son fils avec lui, et menez-le sur la montagne de *Hor*. Là, vous dépouillerez le père de sa robe; vous en revêtirez Eléazar, son fils. Aaron mourra en ce lieu, et sera réuni à ses pères.» Moïse fit ce que le Seigneur lui avait ordonné. Ils montèrent tous trois sur la montagne. Moïse ôta à Aaron ses vêtements de Pontife, et il en revêtit son fils. Aaron mourut, et tous les Israélites le pleurèrent pendant trente jours. « Dieu l'avait choisi entre tous les vivants pour l'élever au sacerdoce de son peuple, dit un auteur sacré. Il avait fait avec lui et avec sa race une alliance durable pour vaquer au service du Seigneur, pour lui offrir des sacrifices, pour bénir le peuple en son nom, pour lui présenter les oblations et les parfums d'agréable odeur, et faire l'expiation du peuple. Il lui avait donné le pouvoir d'annoncer ses préceptes, ses volontés et son alliance, d'enseigner ses ordonnances à Jacob, et d'éclairer Israel par l'intelligence de sa loi.» Il est vrai qu'Aaron commit une grande faute en cédant par faiblesse aux cris tumultueux d'une multitude aveugle et emportée; mais Moïse demanda grâce au Seigneur pour son frère, et il l'obtint.

ÉLECTION DE JOSUÉ.

QUELQUES mois après la mort d'Aaron, Moïse fit, par l'ordre de Dieu, le dénombrement du peuple. De tous ceux qui étaient sortis de l'Egypte, à l'âge de vingt ans et au-dessus, il n'en restait plus un seul, excepté Caleb et Josué; car le Seigneur avait prédit qu'ils mourraient tous dans le désert. Dieu dit ensuite à Moïse : « Montez sur la montagne de Hor, et de là considérez le pays que je dois donner aux enfants d'Israel; ensuite

vous mourrez comme Aaron votre frère, parce que vous m'avez offensé tous deux dans le désert aux eaux de contradiction, et que vous ne m'avez pas rendu gloire devant le peuple. » Moïse fit cette prière à Dieu : « Seigneur, mon Dieu, vous avez commencé à faire éclater votre grandeur et la puissance de votre bras devant votre serviteur ; car il n'y a point d'autre Dieu ni au ciel ni sur la terre qui puisse opérer les prodiges que vous faites : il n'en est point dont la puissance soit comparable à la vôtre. Permettez donc que je passe le Jourdain, et que je voie cette terre si fertile ; mais le Seigneur ne l'exauça point. » C'est assez, lui dit-il, ne m'en parlez plus : montez sur la montagne, et regardez de tous côtés ; car vous ne passerez point le Jourdian. » Moïse dit donc à Dieu : « Seigneur, Dieu des esprits de tous les hommes, choisissez vous-même un homme qui prenne la conduite de ce peuple, de peur que les enfants d'Israel ne soient comme des brebis sans pasteur. » « Prenez, lui répondit le Seigneur, prenez Josué, cet homme en qui mon esprit réside: imposez-lui les mains, et donnez-lui mes ordres en présence du grand Prêtre Eléazar et de tout le peuple, afin qu'on lui obéisse ; car c'est lui qui marchera à la tête des enfants d'Israel, et qui leur partagera la terre que vous verrez du haut de la montagne. » Moïse fit tout ce que Dieu lui avait ordonné. Josué prit donc la place de Moïse qui fut privé de la consolation d'introduire les Israélites dans la terre promise. Sa faute, toute légère qu'elle nous paraît mérita d'être punie bien sévèrement dans un homme si favorisé de Dieu. Moïse servit d'exemple à la sainte jalousie de Dieu et au jugement qu'il exerce sur ceux que ses dons obligent à une fidélité plus parfaite ; mais, ajoute M. Bossuet, un plus haut mystère nous est montré dans l'exclusion de Moïse. Ce sage législateur, *qui, par tant* de merveilles, ne fait que conduire

les enfants de Dieu dans le voisinage de la terre sainte, nous sert lui-même de preuve que sa loi ne mène point à la perfection, et que sans pouvoir donner l'accomplissement des promesses, elle nous la fait saluer de loin, ou nous conduit tout au plus comme à la porte de notre héritage. C'est Josué, c'est un Jésus (car c'était le vrai nom de Josué), qui doit introduire le peuple de Dieu dans la terre sainte. Ainsi, Josué, par son nom et par son office, représentait le Sauveur du monde.

DERNIÈRES INSTRUCTIONS DE MOISE.

CONVERSION FUTURE DES GENTILS.

Moise, avant d'aller sur la montagne où il devait mourir, assembla tous les enfants d'Israel, et leur parla pour la dernière fois. Il leur remit devant les yeux les bienfaits du Seigneur, les miracles qu'il avait faits en leur faveur, les lois qu'il leur avait données. Il les exhorta à craindre Dieu, à l'aimer, à lui garder une fidélité inviolable. Il leur promit toutes sortes de biens, s'ils le servaient, et leur annonça les plus effroyables malheurs, s'ils venaient à l'abandonner. Il composa ensuite, par l'ordre du Seigneur, un cantique admirable qu'il prononça devant toute l'assemblée. En voici l'abrégé: « Cieux, prêtez l'oreille à ce que je vais dire, et que la terre écoute les paroles de ma bouche. » Dans ce silence de toute la nature, Moïse parle d'abord au peuple avec une force inimitable, et, prévoyant ses infidélités, il lui en découvre l'horreur. « Dieu est vérité, justice et droiture : toutes ses voies sont pleines d'équité. Ceux qu'il traitait comme ses enfants l'ont offensé par leurs actions honteuses. Est-ce donc là, peuple insensé, race perverse et corrompue, est-ce là ce que vous rendez au Seigneur, à votre Père, à celui qui vous a créé? Le Très-Haut a choisi Israel entre tous les

peuples, et il l'a pris pour son partage; il l'a instruit, il l'a gardé comme la prunelle de l'œil; il l'a établi dans une terre excellente; mais ce peuple ingrat a abandonné le Seigneur, il l'a irrité par des abominations. » Moïse, après ce début, sort tout à coup de lui-même, comme trouvant tout discours humain au-dessous d'un si grand sujet; il rapporte ce que Dieu dit, il le fait parler avec tant de hauteur et tant de bonté, qu'on ne sait ce qu'il inspire le plus, ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance. « Peuple ingrat tu as abandonné celui qui t'a donné la vie; tu as oublié le Dieu qui t'a créé; je te cacherai mon visage, et je considérerai ce qui t'arrivera dans les derniers temps. C'est à moi qu'appartient la vengeance, et je la ferai en son temps. Lorsque tu seras sans force et sans ressource, je dirai : Où sont maintenant les dieux en qui tu mettais ta confiance? Qu'ils viennent te secourir, et qu'ils te protégent dans l'extrémité où tu es réduit. Ce peuple est une race perverse, ce sont des enfants indociles et désobéissants. Ils m'ont piqué de jalousie en adorant ceux qui n'étaient pas des dieux; ils m'ont irrité par la vanité de leurs idoles : et moi je les piquerais de jalousie en appelant mon peuple celui qui n'était pas mon peuple; je les irriterai à mon tour en comblant de biens une nation insensée; je préférerai à la maison d'Israel un peuple étranger : ce peuple, je l'éclairerai d'une vive lumière, et il abandonnera ses idoles pour espérer en celui que les enfants d'Israel ont méconnu. Nations, réjouissez-vous avec son peuple, parce qu'il traitera avec miséricorde le pays et le peuple qu'il aura choisis. » Il est évident que ce peuple qui doit être un jour substitué aux Israélites, c'est la gentilité, et que ce grand événement est l'ouvrage du Messie, le signe qui le caractérise d'une manière particulière. Saint Paul lui-même applique ces paroles à la vocation des Gentils

(Rom. X.) Israel a su que l'Evangile devait être prêché aux païens, et qu'ils devaient le recevoir, puisque Moïse, parlant aux Juifs en la personne de Dieu, a dit : « Je vous rendrai jaloux d'un peuple qui n'est pas mon peuple, et je ferai qu'une nation insensée deviendra l'objet de votre indignation et de votre envie. » Saint Paul cite encore ces autres paroles de Moïse : « Nations, réjouissez-vous avec son peuple ; » et il s'en sert pour montrer l'union qu'il doit y avoir entre les Gentils et les Juifs convertis à la foi.

MORT DE MOISE.

Moise, après avoir béni les tribus d'Israel, monta sur le sommet de la montagne. Le Seigneur lui fit voir la terre de Chanaan, et lui dit : « Voilà le pays que j'ai promis à Abraham, à Isaac et à Jacob : vous l'avez vu ; mais vous n'y entrerez point. » Moïse mourut donc en ce lieu par le commandement du Seigneur : en mourant, il laissa aux Israélites toute leur histoire qu'il avait soigneusement rédigée depuis l'origine du monde. Il ne donna à ses enfants aucune distinction, aucun établissement extraordinaire parmi leurs concitoyens. Ce désintéressement admirable est une preuve évidente de la pureté de sa vertu, comme le récit qu'il fait lui-même de ses fautes en est une de sa sincérité, de sa bonne foi et de sa véracité : car c'est lui-même qui a rapporté les faits qui l'humiliaient, sa défiance, son incrédulité à la parole de Dieu, et le châtiment dont elle a été suivie. Il n'y a certainement que l'amour de la vérité qui ait pu l'engager à faire cette aveu et à le transmettre à la postérité. L'amour propre, délicat sur tout ce qui l'intéresse, dérobe adroitement à la connaissance des autres les moindres choses qui peuvent diminuer leur estime, et ne leur présente que ce qui peut donner

de soi une idée avantageuse. Moïse, qui n'écrit point pour se faire honneur, mais pour instruire les hommes, expose avec une égale simplicité ses miracles et ses faiblesses, les faveurs dont Dieu l'a honoré, et les châtiments dont il l'a puni : caractère admirable qui règne dans les livres saints, et qui devrait seul nous les rendre respectables, quand nous ne serions pas d'ailleurs certains de leur divinité. La candeur avec laquelle leurs auteurs rapportent des faits souvent peu honorables, soit pour eux-mêmes, soit pour leur nation, nous répond qu'ils écrivaient par des vues supérieures à toutes les vues humaines, et qu'ils étaient aussi peu capables d'avancer des faussetés, que de taire des vérités utiles aux lecteurs. Cette réflexion conduit naturellement à une autre, qui forme une preuve très forte en faveur de la religion chrétienne, parce qu'elle établit la vérité des saintes Ecritures par la bonne foi des Juifs, dans le soin qu'ils ont toujours pris de conserver ces saints livres. Pour ne parler ici que de ceux de Moïse, les Juifs y voient une infinité de faits qui déshonorent leur nation et le nom qu'ils portent; cependant ils les révèrent comme les oracles de Dieu même; ils gardent avec amour et fidélité le *Pentateuque;* ils apprennent par mémoire le dernier cantique de Moïse, où ce saint législateur, transporté d'un zèle ardent, déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, et qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux qu'il les en a avertis ; qu'enfin, Dieu s'irritant de leurs infidélités multipliées, les dispersera dans toute la terre ; que comme ils ont mis à sa place de fausses divinités, il leur substituera aussi des nations qui ne sont pas son peuple. Les Juifs voient avec la plus amère douleur l'accomplissement de ces prédictions; cependant, ce

livre qui les couvre de honte, et dont nous tirons tant d'avantage contre eux, ils le conservent et le lisent avec un religieux respect : ils ne consentiraient jamais qu'on y fît la moindre altération, même en leur faveur, et ils sont prêts à donner leur vie pour en assurer l'antiquité, la vérité et la sainteté. C'est une sincérité qui n'a point sa source dans la nature ; elle ne peut être que l'effet de la puissance divine et de cette Providence qui veille sur son Eglise, et qui ménage en la personne des Juifs un corps nombreux de témoins non suspects, qui confirment malgré eux la foi de cette Eglise, en attestant, contre leurs propres intérêts, l'authenticité et l'intégrité des livres sur lesquels elle est fondée.

PASSAGE DU JOURDAIN.

Josué prit, par l'ordre du Seigneur, la conduite du peuple d'Israel. La première chose qui se présentait à faire, c'était de passer le Jourdain. Il fit donc avancer les Israélites vers le fleuve, et il les avertit de se tenir prêts pour le traverser. « Sanctifiez-vous, leur disait-il ; car le Seigneur renouvellera demain, sous vos yeux, les plus étonantes merveilles qu'il ait opérées depuis votre sortie d'Egypte. » Le lendemain on se mit en marche. A la tête du peuple s'avançait l'arche d'alliance, portée par des Prêtres. Dès qu'ils furent arrivés au bord du fleuve, dans le temps de sa plus grande crue, les eaux d'au-dessous s'écoulèrent, laissant le fond à sec; celles d'au-dessus s'arrêtèrent et demeurèrent comme suspendues pendant que l'arche resta au milieu du fleu ve. Alors tout le peuple entra dans le lit du Jourdain, et le passa à pieds secs. Les Prêtres qui portaient l'arche sortirent ensuite, et les eaux qui s'étaient élevées comme une montagne reprirent leur cours

ordinaire. En ce jour-là le Seigneur rendit Josué grand et illustre devant tout Israel, afin qu'ils le respectassent comme ils avaient respecté Moïse. Lorsque l'arche était encore dans le lit du fleuve, Josué, par l'ordre de Dieu, choisit douze hommes, un de chaque tribu, et il leur commanda de prendre douze pierres très dures au lieu même où les Prêtres qui portaient l'arche s'étaient arrêtés. Il disposa ces pierres en monceau à l'endroit où les enfants d'Israel campèrent pour la première fois, afin qu'elles leur servissent de signe et de monument éternel. « Quand vos enfants, leur dit-il, vous demanderont : *Que veulent dire ces pierres?* vous leur répondrez : Le lit du Jourdain a été mis à sec devant l'arche du Seigneur, lorsqu'elle passait au travers de ce fleuve : c'est pour en conserver la mémoire que ces pierres ont été mises en ce lieu. Le Seigneur a fait retirer devant nous les eaux du Jourdain comme il avait fait retirer les eaux de la mer Rouge pour nous y faire passer, afin que les peuples de la terre reconnaissent la main toute-puissante de Dieu, et que vous appreniez vous-mêmes à craindre toujours le Seigneur votre Dieu. » Peu de temps après ce passage miraculeux, les enfants d'Israel célébrèrent la Pâque, et dès le lendemain ils commencèrent à manger des fruits de la terre promise. Alors la manne cessa de tomber du ciel, et ils n'eurent plus d'autre nourriture que celle du pays de Chanaan.

PRISE DE JÉRICHO.

La première ville du pays de Chanaan, de l'autre côté du fleuve, était Jéricho. Josué y avait déjà envoyé deux espions pour reconnaître l'état de la place ; et ils y avaient été reçus avec bonté par une femme, nommée *Rahab*, à qui Dieu accorda le don de la foi. Jéricho était environnée de fortes murailles, et défendue par de bonnes

troupes. Josué n'en prit pas moins la résolution de l'attaquer : il s'avança seul assez près de la place pour la reconnaître par lui-même. Etant dans le territoire de cette ville, il rencontra un homme qui tenait à la main une épée nue ; il alla à lui, et lui dit : « Etes-vous des nôtres, ou du nombre de nos ennemis? » « Je suis, lui répondit cet homme, le chef de l'armée du Seigneur : c'est de sa part que je viens maintenant à votre secours. » Josué se prosterna le visage contre terre, et l'adora en disant : « Qu'est-ce que mon Seigneur veut ordonner à son serviteur ? » « Otez vos souliers de vos pieds, lui répondit le Seigneur, parce que le lieu où vous êtes est saint ; « et le Seigneur ajouta : » Je vous ai livré la ville de Jéricho avec son roi et ses guerriers. » Voici de quelle manière la parole du Seigneur fut accomplie. Josué, suivant l'ordre qu'il en reçut, fit faire pendant six jours le tour de la ville par son armée : une partie marchait devant l'arche, aupres de laquelle étaient sept Prêtres sonnant de la trompette ; le reste suivait l'arche. Le septième jour on fit sept fois le tour de la ville dans le même ordre. Au septième jour, tout le peuple, averti par Josué, poussa un grand cri. A l'instant, les murs de Jéricho tombèrent : on entra dans la ville, et l'on passa au fil de l'épée tous les habitants, à l'exception de Rahab et de sa famille qui fut conservée et incorporée au peuple de Dieu. Tous les animaux furent égorgés, et la ville réduite en cendres ; l'on conserva au Seigneur l'or, l'argent, l'airain ; tout le reste fut consumé par le feu. Dieu voulait, par ce châtiment terrible, inspirer aux Israélites un extrême éloignement des impiétés de ce peuple coupable, et les remplir de crainte en leur faisant exécuter les décrets de sa justice. Josué avait défendu expressément, de la part de Dieu, de rien réserver du butin ; mais un homme,

nommé *Achan*, désobéit à cet ordre, et retint pour lui quelque chose de ce qui avait été pris. Cette désobéissance irrita le Seigneur ; le supplice du coupable apaisa sa colère. Ainsi périt cette ville que Dieu avait dévouée à l'anathème, à cause de ses crimes. Pour la réduire au pouvoir de Josué, Dieu fit employer un moyen que la sagesse humaine aurait regardé comme inutile ; mais le Seigneur voulait montrer que tout moyen est efficace entre ses mains : il voulait ôter aux Israélites tout prétexte de se glorifier de cette conquête, et les convaincre que les succès dont elle devait être suivie ne seraient pas moins que cette première victoire des effets de sa puissante protection. Nous verrons souvent dans la suite de cette histoire la Sagesse divine en user ainsi, afin d'inculquer aux hommes cette importante vérité, que Dieu est le maître de tous les événements.

SOLEIL ARRÊTÉ.

Les rois et les peuples de Chanaan, alarmés des progrès des Israélites, se liguèrent pour les combattre avec leurs forces réunies. Il n'y eut que les habitants de la ville de Gabaon qui prirent une résolution différente ; ne trouvant point de sûreté dans la force ouverte, ils usèrent d'adresse pour se garantir des armes des Israélites : ils envoyèrent à Josué des députés qui le trompèrent en lui disant qu'ils venaient d'un pays éloignés pour faire alliance avec les enfants d'Israel, parce qu'ils avaient entendu parler des prodiges que Dieu faisait en leur faveur. Josué et les chefs du peuple, sans consulter le Seigneur, s'allièrent avec les Gabaonites, et confirmèrent cette alliance par un serment solennel. Cette démarche des Gabaonites déplut aux peuples voisins, qui mirent le *siége* devant Gabaon. Les habitants de la ville

assiégée demandèrent du secours à Josué, qui, malgré la fraude dont on avait usé, se crut obligé d'exécuter le serment qu'il avait fait. Lorsqu'il partait avec son armée pour secourir les Gabaonites, Dieu lui dit : « Ne craingnez point les ennemis que vous allez combattre, je les ai livrés entre vos mains. » Josué marcha donc en diligence, et fondit tout à coup sur eux. En même temps Dieu répandit l'épouvante dans leur armée, et ils prirent la fuite en désordre. Pendant qu'ils fuyaient, Dieu fit tomber une grêle de pierres qui en tua un très grand nombre. Josué, craingnant que le jour ne finît avant l'entière défaite des ennemis, commanda au soleil de s'arrêter, et le soleil demeura immobile au milieu du ciel, le Seigneur obéissant à la voix d'un homme, et combattant pour Israel. C'était pour manifester sa puissance au yeux des nations idolâtres, et pour leur montrer l'absurdité de leur culte, que Dieu fit alors ce grand miracle. Rien n'est difficile au Tout-Puissant: il a établi l'ordre constant de l'univers pour élever l'esprit de l'homme à la connaissance de ses perfections invisibles par les merveilles visibles qu'il expose à ses sens. Il suspendit ces ordre en cette occasion, pour montrer que les plus grands prodiges ne lui coûtent rien ; qu'il est l'arbitre souverain de toutes les créatures, et qu'il est absolument indépendant des lois de la nature, parce que lui seul est l'auteur de ces lois, que la nature elle-même n'est autre chose que sa volonté toute-puissante. Cette victoire de Josué fut comme le prélude de plusieurs autres qu'il remporta sur les peuples de Chanaan. Il fallut du temps et beaucoup de combats pour les réduire, parce que, excepté la ville Gabaon, il n'y en eut aucune qu'il ne fût obligé d'emporter de vive force. Dieu, qui voulait les punir, permit que le cœur de tous ces peuples s'endurcit, et qu'ils s'obstinassent à combattre con-

tre Israel. Aussi furent-ils tous exterminés, à la réserve de quelques-uns que Dieu laissa subsister pour exercer son peuple et éprouver sa fidélité.

PARTAGE DES TERRES. FIN DE JOSUÉ.

Quand Josué eut fait la conquête du pays de Chanaan, il en partagea les terres et les villes aux tribus d'Israel. Ceux de la tribu de Lévi n'eurent point de part dans cette distribution, parce que Dieu leur avait assigné, pour leur subsistance, les dîmes et les prémices de tous les fruits du pays. Les dîmes étaient pour les Lévites, et les prémices pour les Prêtres et les sacrificateurs, avec les offrandes qui se faisaient au Seigneur sur l'autel. On leur donna pour leur demeure des villes dans l'étendue du territoire de chaque tribu. Dieu mit ainsi les enfants d'Israel en possession du pays qu'il avait promis à leurs pères : il leur donna la paix avec tous les peuples qui les environnaient, et l'on n'osa rien entreprendre contre eux. De toutes les promesses que le Seigneur leur avait faites, il n'y en eut aucune qui ne s'accomplît fidèlement. Alors Josué, qui était fort avancé en âge, assembla les tribus d'Israel, et leur dit : « Vous voyez que le Seigneur vous a donné la terre qu'il vous avait promise : il a lui-même combattu pour vous contre les nations qui l'habitaient, et il vous y a établis. Il est vrai qu'il reste encore quelques peuples à vaincre ; mais vous ne devez pas les craindre : attachez-vous seulement au Seigneur votre Dieu ; aimez-le, gardez fidèlement sa loi, et vous verrez que le Seigneur les exterminera tous devant vous. Évitez tout commerce avec ces peuples, de peur qu'ils ne vous engagent dans leur idolâtrie. Si vous faites alliance avec eux, sachez que Dieu les laissera subsister au milieu de vous, et qu'ils seront pour vous une occasion de

chute et une source de malheurs. » Tout le peuple répondit : « A Dieu ne plaise que nous abandonnions le Seigneur pour servir des dieux étrangers ! c'est lui qui nous a tirés de l'esclavage de l'Egypte, c'est lui qui a opéré en notre faveur des prodiges inouïs, et qui nous a établis dans cette terre excellente que nous habitons : nous servirons donc le Seigneur, parce que c'est lui qui est notre Dieu, et nous obéirons à ses commandements. » Josué renouvela en ce jour l'alliance entre Dieu et les enfants d'Israel, en présence de l'arche du Seigneur, et il l'écrivit dans le livre de la loi ; puis il renvoya chaque tribu dans le lieu de sa demeure. Josué mourut peu de temps après, âgé de cent dix ans. Ce grand homme, successeur de Moïse, mérita les éloges du Seigneur, parce qu'il ne prit aucune part au découragement du peuple. Devenu chef d'Israel, il renouvela les miracles de Moïse ; mais son plus beau titre est, comme son nom l'indique, d'avoir été la figure de celui qui devait être un jour le Sauveur de tous les peuples. Comme lui, il sauva les élus de Dieu, il renversa les ennemis du Seigneur, et il acquit à Israel la terre qui était son héritage.

GOUVERNEMENT DES ISRAÉLITES SOUS LES JUGES.

Josué n'eut point de successeur. Après sa mort, l'état du peuple de Dieu parut être un état populaire ; il n'était cependant pas sans souverain ; Dieu était le roi des Israélites : il daigna en prendre le nom, en remplir les fonctions par une longue suite de miracles, tant qu'a duré cette forme de gouvernement. C'était sous les ordres de Dieu que les Israélites combattaient ; lorqu'ils lui obéissaient, ils étaient assurés de la victoire, comme leur défaite était certaine toutes les fois

qu'ils se révoltaient contre lui. Les juges qui marchaient à leur tête n'étaient que de simplss lieutenants que Dieu déléguait, quand il lui plaisait, pour certaines œuvres extraordinaires. Quelquefois il prorogeait la commission pendant toute leur vie, mais sans jamais leur communiquer sa souveraine autorité. Nous voyons, dans le livre des Juges, que Dieu les emploie d'une manière à faire voir qu'ils ne sont que les instruments de toute sa puissance; que c'est lui qui gouverne, et non pas eux; que le peuple confié à leur garde reste sous le sceptre de Dieu. Il est vrai que Dieu ne se montre pas comme ferait une puissance humaine, pour écouter les plaintes de l'innocent opprimé, pour le délivrer des oppresseurs, pour punir les transgresseurs de sa loi, et pour récompenser ses fidèles serviteurs; mais quoiqu'il ne le fasse pas visiblement et sur-le-champ, il le fait toujours et infailliblement dans les temps marqués par sa suprême sagesse. C'est pour nous y rendre attentifs que, dans la suite de cette histoire, toutes les fois que ce peuple est opprimé par ses ennemis, le Saint-Esprit nous avertit que ce malheur lui est arrivé pour avoir abandonné le Seigneur: quand ce peuple se repent de ses crimes, Dieu s'attendrit aux premiers signes de retour, et il lui suscite un libérateur au moment où tout paraissait désespéré. Afin que l'on ne puisse se méprendre sur le véritable Auteur de la victoire, ces libérateurs que Dieu choisit pour affranchir son peuple ne sont pas les plus riches, ni les plus accrédités de la nation, ni les plus distingués par leurs talents ou par leur expérience. On n'emploie ni le nombre, ni le courage des combattants, ni la force des armes. Partout Dieu paroît seul; ou s'il met en œuvre quelques moyens, ils sont si faibles, si méprisables par eux-mêmes, que l'on est obligé de reconnaître que c'est Dieu qui agit. Si la victoire avait

té remportée par les voies ordinaires, on aurait arrêté les yeux sur les hommes; et, oubliant Dieu qu'on ne voyait pas, on leur aurait rapporté toute la gloire des bons succès. Au contraire, la manière dont tout est conduit chez ce peuple ne laisse aucun lieu à l'équivoque, et l'on est forcé d'y reconnaître le doigt de Dieu. Le Seigneur avait encore un dessein plus relevé : en rendant ainsi sensible sa providence dans l'ordre naturel, il voulait établir sur cette base inébranlable la foi d'un autre ordre de providence. Aux jours du Messie, Dieu devait ne promettre aux hommes que des biens invisibles et célestes; il devait ne les menacer que de maux à venir et inaccessibles aux sens. Il fallait donc commencer par récompenser la vertu, et punir le vice d'une manière sensible, pour disposer les esprits à croire aux biens et aux maux de la vie future.

SAMGAR ET DÉBORA, JUGES D'ISRAEL.

Il ne tenait qu'aux Israélites de vivre heureux sous un gouvernement divin : ils auraient joui d'une prospérité constante, s'ils avaient été constamment fidèles au Seigneur. Tant que Josué et les anciens vécurent, leur autorité et leur exemple retinrent le peuple d'Israel dans le devoir; mais après la mort de ceux qui avaient été témoins des merveilles du Tout-Puissant, ce peuple inconstant abandonna le Dieu de ses pères, et adora des divinités étrangères. Pour le punir, Dieu le livra à ses ennemis : les Philistins l[illegible] réduisirent en servitude. Cette servitude ne fu[illegible] pas longue : Dieu la fit cesser par le ministère d[illegible] Samgar, qui tua six cents Philistins avec un s[illegible] de charrue, et qui, après leur défaite, jug[illegible] pendant quelques années le peuple d'Israel. [illegible] Israélites retombèrent dans leurs anciens désord[illegible]

et en punition de leur infidélité, ils furent assujettis à Jabin, roi d'Asor. Le Seigneur se laissa fléchir par leur repentir. Débora, que Dieu avait établie pour juger son peuple, appela *Barac*, et lui dit : « Voici l'ordre que vous donne le Seigneur Dieu d'Israel : Prenez avec vous dix mille combattants, menez-les sur la montagne du Thabor, je vous amènerai Sisara, général de l'armée de Jabin, avec ses neuf cents chariots, et je le livrerai entre vos mains. » Sisara vint, et fut mis en déroute avec toutes ses troupes. Il fut contraint d'abandonner son chariot, et de fuir à pied : il se réfugia dans la tente de Jahel, femme de Haber; et comme il était épuisé de fatigues, il se coucha et s'endormit. Lorsqu'il était enseveli dans un profond sommeil, Jahel, qui était attachée au parti des Israélites, prit un marteau et un gros clou; puis s'étant approchée tout doucement, elle enfonça le clou dans la tempe de Sisara, qui mourut sur-le-champ. Un moment après, Barac arriva; Jahel alla au devant de lui : « Venez, lui dit-elle, je vous montrerai celui que vous cherchez. » Barac étant entré, vit Sisara étendu mort. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfants d'Israel. Débora et Barac la célébrèrent le même jour par un cantique d'actions de grâces. C'est Dieu, selon l'expression de l'auteur sacré, qui amena Sisara au lieu où il devait être vaincu; c'est Dieu qui mit en déroute sa nombreuse armée. Qu'étaient-ce, en effet, que dix mille hommes ramassés à la hâte, pour tenir contre une armée innombrable et aguerrie, fortifiée de neuf cents chariots? Qu'étaient-ce que Barac et Débora qui ne savaient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sisara? Mais le Seigneur était à la tête de cette petite troupe; il la couvrait de son bouclier, et par là elle était invincible.

VOCATION DE GÉDÉON.

Les enfants d'Israel se laissèrent encore entraîner à leur malheureux penchant pour l'idolâtrie. Le Seigneur, afin de les corriger, permit qu'ils fussent opprimés péndant sept ans par les Madianites et les Amalécites. Ces peuples pillaient et désolaient le pays ; ils ruinaient les moissons, en sorte que la misère était extrême. Alors les Israélites retournèrent au Seigneur, et implorèrent son secours contre des ennemis si cruels. Dieu, touché de leurs gémissements, envoya un Ange à Gédéon, qui en ce moment songeait à s'enfuir, et battait son blé pour l'emporter. L'Ange le salua, en lui disant : « Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux des hommes ! » Eh ! répondit Gédéon, si le Seigneur est avec nous, pourquoi donc sommes-nous accablés de tant de maux ? où sont les merveilles que le Seigneur a faites pour tirer nos pères de l'Egypte ? Maintenant il nous a abandonnés, et nous gémissons sous le joug des Madianites. « Allez, lui dit l'Ange en le regardant, allez avec cette force dont vous êtes rempli, et vous délivrerez Israel du joug de vos ennemis. Sachez que c'est de la part du Seigneur que je vous parle. » Gédéon répliqua : « Comment pourrai-je délivrer Israel ? ma famille est la dernière de la tribu de Manassé, et je suis le dernier de la maison de mon père. » « Allez, lui dit l'Ange, parlant toujours au nom de Dieu, je serai avec vous, vous vaincrez les Madianites, comme s'ils n'étaient qu'un seul homme. » Gédéon le pria de lui faire connaître par quelque signe que c'était de la part de Dieu qu'il lui parlait. Comme il croyait que ce n'était qu'un homme, il courut à sa maison, et lui apporta de la viande cuite et des pains sans levain qu'il présenta à l'Ange. Il mit le tout sur

une pierre qui était en cet endroit. L'Ange étendit sa baguette, et toucha la viande et les pains. Aussitôt il sortit de la pierre un feu qui consuma tout, et l'Ange disparut. Gédéon fut épouvanté; car c'était une opinion commune parmi les Israélites, qu'il fallait mourir quand on avait vu l'Ange de Dieu. Le Seigneur rassura Gédéon, et lui dit qu'il ne lui arriverait aucun mal. Dès la nuit suivante, Gédéon prit avec lui dix de ses serviteurs, et renversa l'autel de Baal (c'était une fausse divinité du pays); il coupa par le pied tous les arbres qui environnaient cet autel sacrilége, et sur la pierre même d'où l'Ange avait fait sortir du feu, il offrit un holocauste au Seigneur. Les habitants recherchèrent l'auteur de cette action hardie, et ayant appris que c'était Gédéon, ils demandèrent à son père qu'il le leur livrât pour être mis à mort. Le père refusa de livrer son fils : « Est-ce à vous, leur dit-il, de venger Baal ? s'il est dieu, qu'il se venge lui-même de celui qui a renversé son autel.» Cette réponse ralentit leur faux zèle, et ils n'insistèrent pas.

ARMÉE DE GÉDÉON.

Les Madianites et leurs alliés, ayant rassemblé toutes leurs forces, passèrent le Jourdain, et vinrent camper au milieu du pays des Israélites. Alors l'esprit du Seigneur remplit Gédéon. Il sonna de la trompette, et envoya de tous côtés pour exciter son peuple à se joindre à lui. Plusieurs tribus le suivirent, et bientôt il se vit à la tête de trente-deux mille hommes. Avant de rien entreprendre, il pria Dieu de lui faire connaître, par un nouveau signe, s'il voulait se servir de lui pour délivrer Israel. « Je mettrai, dit Gédéon, cette toison au milieu de l'air. Si la terre demeure sèche, et que la rosée ne tombe que sur la toison, je reconnaîtrai

à cette marque que vous affranchirez votre peuple par mon ministère. » Ce que Gédéon avait demandé arriva, et la toison se trouva le matin toute pleine de rosée sans que la terre voisine fût mouillée. Gédéon dit encore à Dieu : « Seigneur, ne vous offensez pas, je vous prie, si je vous demande encore un signe. Faites maintenant que la terre soit trempée de rosée, et que la toison seule demeure sèche. » Le Seigneur accorda à Gédéon son second prodige : la rosée tomba sur la terre, et la toison resta sèche. Gédéon, rassuré par ce double miracle, se mit en chemin avec toute son armée; avant qu'il eût joint les ennemis, Dieu lui dit : « Vous avez avec vous trop de monde; je ne veux pas qu'on oppose aux Madianites une armée si nombreuse, de peur qu'Israel ne se glorifie contre moi, et qu'il ne dise : C'est par mes propres forces que j'ai été délivré de mes ennemis. Faites donc publier dans tout le camp que tous ceux qui sont timides peuvent s'en retourner chez eux. » A cet avertissement, vingt-deux mille hommes se retirèrent, et il n'en resta que dix mille avec Gédéon. Dieu lui dit une seconde fois : « C'est encore trop de soldats; menez-les en un lieu où il y ait de l'eau, et là je vous marquerai ceux qui doivent vous accompagner, et ceux qu'il faut renvoyer. » Lorsque la petite armée fut arrivée dans un endroit où coulait un ruisseau, Dieu dit à Gédéon : « Mettez d'un côté ceux qui se contenteront de prendre de l'eau dans le creux de la main pour la porter à la bouche, et de l'autre ceux qui mettront les genoux en terre pour boire à leur aise. » Il n'y eut que trois cents hommes qui burent dans le creux de la main : tous les autres se baissèrent pour boire. Le Seigneur dit donc à Gédéon : « C'est par ces trois cents hommes que je vous délivrerai des Madianites : que tous les autres se retirent. » On ne peut douter du dessein de Dieu dans cette partie de l'Histoire

sainte, après qu'il s'en est expliqué lui-même. Il voulait montrer que c'était lui qui agissait. En employant des moyens manifestement insuffisants, il voulait qu'on ne pût attribuer qu'à lui des succès humainement impossibles; en un mot, son dessein était de convaincre tous les esprits que c'était lui qui gouvernait son peuple, et d'affermir ce même peuple dans la foi de sa Providence.

VICTOIRE DE GÉDÉON.

Gédéon, avec ses trois cents hommes, s'avança vers les ennemis qui étaient campés dans une vallée, au nombre de plus de six-vingt mille hommes. La nuit suivante, Dieu, qui voulait donner à son serviteur une nouvelle assurance de la victoire, lui commanda d'aller seul ou avec un de ses domestiques près du camp des Madianites, pour entendre ce qu'on y dirait. Gédéon y alla, et s'étant approché d'un des corps de garde, il entendit un soldat qui racontait à un autre le songe qu'il avait eu : « J'ai vu, disait-il, un pain cuit sous la cendre qui me paraissait rouler du haut de la montagne jusque dans notre camp, et renverser une tente qui se trouva sur son passage. » « Ce pain, répondit le camarade, c'est l'armée de Gédéon, que nous nous flattons de dévorer comme un morceau de pain, et qui au contraire renversera et abattra les Madianites. » Gédéon, ayant entendu ce songe et l'interprétation qui en avait été donnée, se prosterna en terre, et adora Dieu. Aussitôt il revint à son camp, plein de confiance, et ayant assemblé ses gens: « Allons, leur dit-il, le Seigneur a livré les Madianites entre nos mains. » Gédéon partagea sa petite troupe en trois bandes: il donna à chaque soldat une trompette avec un pot de terre, où était une lampe allumée, et il leur prescrivit l'usage qu'ils en devaient faire. Vers le milieu de la nuit, les Israélites s'approchèrent

du camp des ennemis, et commencèrent par sonner de la trompette; puis ils brisèrent leurs pots l'un contre l'autre, et tenant de la main gauche les lampes allumées, ils continuèrent à sonner de la trompette, sans quitter leurs places, mais criant de temps en temps : *L'épée du Seigneur et de Gédéon!* Alors le Seigneur répandit la terreur parmi les Madianites; le désordre se mit dans leur camp; ils tournèrent leurs épées contre eux-mêmes, et se tuèrent les uns les autres. Dans cette confusion, les chefs et une partie des troupes prirent la fuite, ils coururent vers le Jourdain pour le traverser : mais Gédéon fit garder les passages du fleuve, et les Israélites s'étant mis à poursuivre les fuyards, ils en tuèrent ou en prirent la plus grande partie : il ne resta presque personne d'une armée si nombreuse et si formidable. Après cette victoire, tous les enfants d'Israel dirent à Gédéon : « Régnez sur nous, vous et vos descendants après vous, parce que vous nous avez délivrés de nos ennemis. » « Non, répondit Gédéon, je ne règnerai pas sur vous, ni moi ni mes enfants, ce sera le Seigneur qui sera votre roi : c'est à lui seul que vous devez la victoire. » Gédéon gouverna depuis ce temps-là le peuple d'Israel avec la qualité de *juge;* et tout le pays demeura en paix sous son gouvernement.

JEPHTÉ, JUGE D'ISRAEL.

La mort de Gédéon fut le terme de l'innocence des Israélites. Ce peuple, léger et ingrat, retourna bientôt à l'idolâtrie, et irrita le Seigneur par de nouvelles infidélités. La colère de Dieu ne tarda pas à éclater. Les Israélites furent assujettis aux Ammonites, qui les opprimèrent pendant dix-huit ans. Frappés de tant de maux qu'ils s'étaient attirés, ils reconnurent leurs péchés, ils brisèrent les idoles

qu'ils avaient dans leurs maisons, et ils implorèrent la miséricorde de Dieu. Le Seigneur écouta leurs cris, et il se servit de Jephté pour rompre leurs chaînes. Jephté s'était rendu célèbre par sa valeur. Il avait été chassé de la maison paternelle par ses frères, parce qu'il était né d'une autre mère. Il avait passé dans le pays de Tob, et, pour subsister, il s'était mis à la tête d'une troupe de gens qui vivaient de brigandages. Les Israélites allèrent le trouver, et lui offrirent de le prendre pour chef. Jephté accepta l'offre, et en cette qualité il envoya des ambassadeurs au roi des Ammonites, pour se plaindre des violences qu'il exerçait contre les Israélites. Sur le refus que fit le roi de leur donner satisfaction, il fut saisi de l'esprit du Seigneur, et il marcha contre les Ammonites. Etant en chemin, il fit ce vœu à Dieu : « Si vous m'accordez la victoire, je vous offrirai en holocauste ce qui sortira le premier de ma maison quand j'y retournerai après cette expédition. » Les ennemis furent vaincus, et plusieurs villes obligées de se rendre à Jephté. A son retour, il aperçut sa fille unique qui venait au devant de lui, et qui lui témoignait sa joie en dansant au son des tambours. Jephté déchira ses vêtements, et lui déclara avec douleur le vœu qu'il avait fait. Sa généreuse fille lui répondit : « Mon père, si vous avez fait une promesse au Seigneur, accomplissez-la, et faites de moi ce que vous avez promis. Je suis contente dès que je vous vois revenir victorieux de nos ennemis. » Pour toute grâce, elle lui demanda la permission d'aller avec ses compagnes pleurer sa virginité sur les montagnes; car c'était un opprobre pour une fille Israélite de passer toute sa vie sans être mariée. Après les deux mois de deuil expirés, elle revint trouver son père qui accomplit le vœu qu'il avait fait. Il paraît que le vœu consistait à la consacrer au service du tabernacle dans une per-

pétuelle virginité. De là est venue la coutume, qui s'est longtemps observée dans Israel, que les filles s'assemblassent une fois l'année pour pleurer, pendant quatre jours, la fille de Jephté.

NAISSANCE DE SAMSON.

Les Israélites offensèrent de nouveau le Seigneur; et, selon la menace qu'il leur en avait faite, les calamités recommencèrent. Dieu les soumit aux Philistins, et cette servitude fut la plus longue qu'ils eussent encore éprouvée. Lorsqu'ils songèrent à rentrer dans le devoir, Dieu, qui ne punit les pécheurs que pour les rappeler à la pénitence, songea de son côté à adoucir le joug qu'ils portaient. Il jugea à propos de n'employer pour cette fois, contre tout un peuple, qu'un seul homme sans armes et sans soldats. Tout instrument est propre aux desseins de Dieu quand il veut s'en servir. Celui que le Seigneur opposa aux Philistins en cette occasion, s'appelait *Samson*. Sa mère avait été longtemps stérile; lorsqu'elle n'espérait plus d'avoir des enfants, l'Ange du Seigneur lui apparut, et lui dit : « Vous concevrez et vous enfanterez un fils. Il sera consacré à Dieu dès le ventre de sa mère. C'est lui qui commencera à délivrer Israel de la tyrannie des Philistins. » Cette femme alla aussitôt trouver son mari. « Il est venu à moi, lui dit-elle, un homme vénérable : il m'a annoncé que j'aurais un fils qui serait consacré au Seigneur et qui était destiné à sauver Israel. » Son mari, qui s'appelait *Manué*, désira de voir lui-même l'homme de Dieu, et d'apprendre de lui comment il faudrait élever l'enfant qui devait naître. Dieu lui accorda cette faveur. L'Ange apparut une seconde fois à sa femme, qui courut avertir son mari. Manué se rendit promptement au lieu où était l'Ange, et lui demanda de quelle manière il devait élever l'enfant

qu'on lui promettait. « Qu'il s'abstienne, répondit l'Ange, de tout ce qui est impur, et qu'il ne prenne rien de ce qui peut enivrer. » Manué, qui croyait parler à un homme, pria l'Ange d'accepter un repas qu'il allait lui préparer. « Non, répliqua l'Ange, je ne mangerai pas, quelques instances que vous me fassiez; mais offrez un holocauste au Seigneur. » Manué ajouta : Dites-nous, je vous prie, votre nom, afin que nous puissions vous marquer notre reconnaissance quand vos paroles seront accomplies. « Ne me demandez pas mon nom, répondit l'Ange, c'est un secret qui ne vous sera pas découvert. » Manué prit donc un chevreau pour l'holocauste : il le mit sur une pierre, et l'offrit au Seigneur. Alors il arriva un prodige à la vue de Manué et de sa femme. Lorsque la flamme s'élevait de la pierre vers le ciel, l'Ange monta au milieu de cette flamme, et disparut. A ce signe, Manué et sa femme reconnurent que celui qu'ils avaient pris pour un homme était un Ange de Dieu. Ils se prosternèrent contre terre. Manué, saisi de crainte, dit à sa femme : « Nous mourrons certainement, car nous avons vu le Seigneur. » Sa femme lui répondit : « Si le Seigneur voulait nous faire mourir, il n'aurait point agréé notre oblation et notre holocauste, il ne nous aurait point déclaré ses desseins, et annoncé ses miséricordes. » Peu de temps après, elle conçut et mit au monde un fils qu'elle nomma *Samson*. L'enfant crût : Dieu, qui l'avait singulièrement choisi pour affaiblir les ennemis de son peuple, le bénit, et lui donna une force de corps extraordinaire, qui fit le désespoir des Philistins et l'admiration d'Israel.

FORCE PRODIGIEUSE DE SAMSON,

SAMSON n'ignorait pas qu'il était appelé de Dieu pour humilier et affaiblir les Philistins. Il savait

ne c'était afin qu'il s'acquittât de ce ministère, ue Dieu l'avait favorisé d'une force miraculeuse. s'occupa, dès sa première jeunesse, des moyens 'exécuter les desseins de Dieu sur lui. Dans cette ue, il prit une épouse parmi les Philistins, comp-unt bien que ce mariage lui en fournirait les oc-asions. Dans le voyage même où il allait conclure ette alliance, il fit le premier essai de ses forces ur un jeune lion, avant de les exercer sur les en-nemis de son peuple. Il trouva sur le chemin cet nimal furieux qui s'avança vers lui en rugissant. Samson n'avait à la main ni armes ni bâton; mais, nimé de l'esprit de Dieu, il saisit le lion et le mit n pièces. Dieu lui ménagea sans doute cette épreuve, afin de lui inspirer la confiance dont il avait besoin pour faire seul la guerre à un peuple entier. Samson s'en retourna quelque temps après dans la maison de son père; et les parents de sa jeune épouse, croyant qu'il l'avait répudiée, la donnèrent à un autre. Cette insulte faite à Samson lui donnait le droit d'attaquer les Philistins. Il profita de l'occa-ion: c'était alors le temps de la récolte. La con-oncture lui suggéra une sorte de vengeance qui nuisit beaucoup aux Philistins: ce fut d'attacher es flambeaux allumés à la queue d'un grand ombre de renards. Ces animaux courant de tous ôtés au travers des blés, dans les vignes et dans les plants d'oliviers, y mirent le feu. Samson s'était etiré dans un lieu écarté du territoire de Juda. Les Philistins s'étant assemblés au nombre de trois mille, exigèrent de ceux de Juda qu'on leur livrât l'auteur du dégât. Samson sentait ses forces; mais l ne voulut point en user contre ses frères. Il se aissa donc saisir et lier sans faire résistance; mais quand on l'eut remis entre les mains des Philistins, l rompit ses chaînes, et ayant trouvé sous sa main une mâchoire d'âne, il en tua mille. Depuis ce coup de vigueur, Samson leur parut redoutable

Un jour, néanmoins, ils s'imaginèrent le tenir de manière qu'il ne pourrait pas leur échapper. Samson était entré dans une de leurs villes, nommée Gaza, et il devait y passer la nuit. Les magistrats de la ville firent fermer et garder les portes. Samson en eut avis, et s'étant levé au milieu de la nuit, il enleva les portes de Gaza, et les emporta sur une montagne voisine. Ces actions nous paraissent bien extraordinaires; mais il fallait qu'elles le fussent pour frapper les esprits d'un peuple grossier. Dieu, pour confondre l'orgueil des Philistins, jugea à propos de n'opposer à un peuple entier qu'un seul homme qu'il doua d'une force surnaturelle : c'était, dans les circonstances, le moyen le plus propre à humilier les ennemis de son peuple, et à faire éclater sa protection particulière à l'égard de ce même peuple.

FIN DE SAMSON.

Les Philistins, désespérant de vaincre Samson à force ouverte, eurent recours à la ruse. Ils gagnèrent une femme, nommée *Dalila*, que Samson aimait, et l'engagèrent à lui surprendre son secret et à découvrir d'où lui venait cette force singulière qu'on remarquait en lui. Samson résista longtemps aux instances de Dalila; mais enfin il céda à ses importunités. « Je suis, lui dit-il, Nazaréen, c'est-à-dire consacré à Dieu dès le sein de ma mère. Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête : c'est dans ma chevelure que consiste ma force. Si l'on me la coupait, je deviendrais semblable aux autres hommes. » La perfide Dalila avertit aussitôt les Philistins de la confidence que Samson lui avait faite, et au moyen d'une grosse somme d'argent qu'ils lui promirent, elle se chargea de le dépouiller de sa force. Elle endormit donc Samson, et pendant qu'il dormait, elle lui rasa la tête. Samson s'étant éveillé, vit les

Philistins qui venaient fondre sur lui; il n'en fut pas effrayé, parce qu'il comptait sur sa force ordinaire, et qu'il ne savait pas que le Seigneur s'était retiré de lui. Les Philistins le prirent sans peine, et lui ayant crevé les yeux, ils le chargèrent de chaînes; puis ils l'enfermèrent dans une prison où ils lui firent tourner la meule d'un moulin. Quelque temps après, les princes des Philistins célébrèrent une grande fête en l'honneur de leur dieu *Dagon*, pour cette prise importante; et il y eut un festin de réjouissance dans une grande salle. Le peuple s'y assembla jusqu'au nombre de trois mille, tant hommes que femmes. Après le festin, on fit venir Samson, afin qu'il servît de jouet à tout le peuple. Ses cheveux et sa force commençaient à revenir. Il dit à celui qui le conduisait: « Approchez-moi des colonnes qui soutiennent l'édifice, afin que je m'y appuie quelques moments, et que je m'y repose. » Dès qu'il les eut touchées, il fit à Dieu cette prière: « Souvenez-vous de moi, Seigneur; rendez-moi ma première force, afin que d'un seul coup je venge votre saint nom, auquel ils insultent, et mes yeux dont ils m'ont privé. » Alors il saisit les deux colonnes et les secoua violemment, en disant: *Que je meure avec les Philistins*. La salle s'écroula à l'instant, elle écrasa sous ses ruines tous les princes des Philistins et la multitude qui s'y était assemblée. Ainsi finit Samson, après avoir été juge d'Israel durant vingt ans. En périssant lui-même, il fit périr plus d'ennemis de Dieu et de son peuple qu'il n'en avait tué dans toute sa vie; et ce jour fut proprement celui où il mérita le nom de *Sauveur de ses frères*. Dieu, qui est le maître de ses dons, avait attaché la force de Samson à ce qu'il y a de plus faible dans l'homme, pour faire connaître que cette force ne venait point de la nature, mais de celui qui, étant tout-puissant, sait fortifier la faiblesse même.

HÉLI, JUGE D'ISRAEL.

Après la mort de Samson, Héli, déjà souverain pontife, fut encore juge du peuple d'Israel. Il était vénérable par sa piété, mais trop indulgent pour ses enfants. Sa douceur, qui allait jusqu'à la faiblesse, le rendit malheureux. Il avait deux fils, Ophni et Phinées, tous deux très vicieux. Obligés de faire respecter la Religion, ils ne connaissaient point le devoir des prêtres envers le peuple. Ils en usaient mal à l'égard de ceux qui offraient des sacrifices : ils en exigeaient plus que la loi ne leur permettait de recevoir; et quand on ne leur donnait pas ce qu'ils demandaient, ils le prenaient avec violence. Ce péché des enfants d'Héli était très grand devant le Seigneur, parce qu'ils détournaient par là les enfants d'Israel d'offrir des sacrifices à Dieu. Tout le peuple en murmurait. Enfin l'on avertit le père des désordres de ses enfants; mais Héli, naturellement faible et déjà vieux, n'avait pas la force de corriger ses enfants et de réprimer leurs scandales. Il se contentait de leur faire quelques légères remontrances qui, en les rendant plus inexcusables, ne les rendaient pas meilleurs. « Qu'est-ce que j'apprends de vous? leur disait-il : tout le peuple s'entretient des actions criminelles que vous commettez dans le lieu saint. Ne faites plus cela, mes enfants; car il est bien fâcheux que j'entende dire de vous que vous portez le peuple de Dieu à l'offenser. Si un homme pèche contre un homme, on peut lui rendre Dieu favorable; mais si un homme pèche contre Dieu, qui priera pour lui? Ces avis furent inutiles : les enfants d'Héli n'écoutèrent pas la voix de leur père, parce qu'il avait irrité le Seigneur, et qu'il avait résolu de les perdre. Un homme de Dieu vint trouver Héli, et lui dit de la part du Seigneur: « J'ai choisi votre père dans toutes les tribus d'Israel,

pour l'élever à la dignité du sacerdoce, afin qu'il s'approchât de mon autel, et qu'il y brûlât de l'encens en mon honneur. Pourquoi donc avez-vous honoré vos fils plus que moi? Pourquoi les avez-vous laissé fouler indignement aux pieds mes victimes et les dons que j'ai commandé que l'on m'offrît dans mon temple? Voici donc ce qne dit le Seigneur Dieu d'Israel : J'avais promis de prendre dans votre maison des Prêtres qui serviraient toujours en ma présence; mais je révoque ma promesse; car je glorifierai quiconque m'aura rendu gloire, et ceux qui me méprisent tomberont eux-mêmes dans le mépris. Un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, où j'ôterai à votre maison la dignité dont vous êtes revêtu. Vos descendants mourront dans la vigueur de l'âge, et aucun d'eux ne parviendra jusqu'à la vieillesse. Afin que vous ne doutiez pas de l'accomplissement de ces menaces, sachez que vos deux fils mourront en un même jour. Je me susciterai un Prêtre fidèle qui agira *selon* mon cœur; j'établirai sa maison d'une manière inébranlable, et il marchera toujours devant mon Christ. »

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE SAMUEL.

Dieu préparait dès lors à Héli un successeur qui n'était pas de sa famille, c'était le jeune Samuel. Sa mère, qui était stérile, l'avait obtenu de Dieu par des prières ferventes. Elle le voua au Seigneur; et lorsqu'il eut atteint l'âge de trois ans, elle le donna à Héli pour servir dans le temple du Seigneur tous les jours de sa vie. Héli prit soin de son enfance, et le jeune Samuel croissait en âge et en vertu sous les yeux du Pontife. Ses heureuses inclinations le rendaient aimable à Dieu et aux hommes. Le grand Prêtre avait un appartement dans l'enceinte du temple; et Samuel, alors âgé

de douze ans, couchait fort près du vieillard. Dieu se servit de cet enfant pour donner un second avertissement à Héli sur les châtiments qu'il réservait à Ophni et à Phinées. Vers le milieu de la nuit, Samuel fut éveillé par une voix qui l'appelait. C'était la voix du Seigneur, et l'enfant crut entendre celle du grand Prêtre. Samuel se leva promptement, et se présenta devant Héli : « Me voici, lui dit-il, car vous m'avez appelé. » Non, mon fils, répondit Héli, je ne vous ai point appelé : retournez et dormez. L'enfant obéit; mais à peine était-il endormi, qu'il s'entendit appeler une seconde fois. Il alla donc encore trouver Héli, qui lui fit la même réponse. Cette voix se fit entendre une troisième fois : Dieu voulait rendre l'enfant attentif à ce qu'il devait lui révéler. Alors le grand Prêtre comprit que la voix venait du Seigneur, qui voulait révéler quelque secret. « Retournez, dit-il à l'enfant, et si vous entendez la même voix, vous répondrez : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.* » Dieu appela encore Samuel, qui fit la réponse que le grand Prêtre lui avait suggérée. Alors le Seigneur ajouta : « Je vais faire dans Israel une chose dont personne ne pourra entendre parler, sans être frappé d'étonnement et de frayeur : j'exercerai mes jugements contre Héli et contre sa maison. Tout ce que je lui ai prédit va s'accomplir. Je commencerai et j'achèverai, parce que, connaissant les déréglements de ses enfants, il ne les a point réprimés. » Samuel, ayant dormi jusqu'au matin, se leva pour ouvrir les portes de la maison du Seigneur. Il craignait de parler à Héli de la vision qu'il avait eue. Héli l'appela, et lui dit : « Samuel, mon fils, qu'est-ce que le Seigneur vous a fait connaître? ne me cachez rien de ce que vous avez entendu. » Il fallut obéir à des ordres si précis. Samuel déclara donc à Héli tout ce que le Seigneur lui avait dit, sans lui rien déguiser. Héli

répondit : « Le Seigneur est le maître, qu'il fasse ce qui lui plaira. » Cet avertissement fit connaître à tout Israel que Samuel était un prophète du Seigneur, et que l'esprit de Dieu était avec lui. En effet, aucune de ses prédictions ne manqua d'être accomplie.

ENFANTS D'HÉLI PUNIS. PRISE DE L'ARCHE.

Peu de temps après, les Philistins, ennemis perpétuels des Israélites, vinrent les attaquer. Ceux-ci furent vaincus, et perdirent environ quatre mille hommes dans le combat. Etonnés de cet échec qu'ils venaient d'essuyer, les anciens d'Israel tinrent conseil : ils se demandaient les uns aux autres pourquoi le Seigneur les avait affligés d'une si grande perte. Ils crurent que la présence de l'arche rétablirait leurs affaires, et l'on conclut à la faire apporter dans le camp. Les deux fils d'Héli l'accompagnèrent par devoir. Lorsque l'arche arriva, toute l'armée d'Israel jeta de grands cris, dans la confiance où elle était qu'elle leur donnerait la victoire. Les Philistins entendirent ces cris de joie, et demandèrent quelle en était la cause. Ayant appris que l'arche du Seigneur était venue dans le camp des Israélites, ils furent saisis de crainte. « Malheur à nous ! disaient-ils. Qui nous sauvera des mains de ce Dieu puissant ? C'est lui qui fit autrefois périr toute l'armée des Egyptiens. » Cependant ils reprirent cœur et s'animèrent les uns les autres à combattre avec courage. « Gardons-nous, disaient-ils, de devenir les esclaves des Israélites, après que nous les avons vus nous-mêmes assujettis à notre domination. » Ils livrèrent donc la bataille, et Israel fut défait, parce que le Seigneur fut irité contre lui. Trente mille hommes demeurèrent sur la place : l'arche d'alliance fut prise, et les deux fils d'Héli y périrent. Le jour

même, un homme échappé du combat courut à Silo, où était le grand Prêtre : il entra dans la ville, ayant ses habits déchirés et la tête couverte de poussière ; il fit le récit du désastre. Dès que le bruit s'en fut répandu, on entendit de tous côtés des cris lamentables. Dans ce moment, Héli était assis sur son siége, le visage tourné vers le chemin ; car son cœur était tout tremblant de crainte pour l'arche du Seigneur. Il entendit un bruit confus, et il demanda ce que c'était. Cet homme alla le trouver, et lui dit qu'il revenait du combat. *Qu'est-il arrivé, mon enfant ?* dit Héli. Cet homme répondit : « Israel a fui devant les Philistins ; une grande partie du peuple a été taillée en pièces : vos deux fils ont été tués, et l'arche de Dieu est entre les mains des ennemis. « Héli avait alors quatre-vingt-dix-huit ans, et ses yeux s'étaient obscurcis. Dès qu'il eut entendu nommer l'arche de Dieu, il tomba de son siége à la renverse ; et s'étant cassé la tête, il mourut sur-le-champ. La femme de Phinées, qui était enceinte, à cette triste nouvelle, fut surprise des douleurs de l'enfantement, et mourut en couches.

RETOUR DE L'ARCHE.

Les Philistins transportèrent l'arche du Seigneur à Azot, l'une de leurs principales villes, et la placèrent dans le temple de Dagon qui était l'idole du pays. Le lendemain matin, ils trouvèrent l'idole renversée, le visage contre terre, devant l'arche du Seigneur. Ils la relevèrent, et la remirent à sa place. Le jour suivant, ils trouvèrent encore cette idole par terre et mutilée ; la tête et les deux mains, séparées du tronc, étaient sur le seuil de la porte, et le tronc à part. En même temps la colère du Seigneur s'alluma contre les habitants d'Azot et des environs. Ils fu-

rent frappés d'une maladie honteuse qui en fit périr un grand nombre. On transporta l'arche dans une autre ville, qui éprouva le même fléau. Les Philistins sentirent que Dieu les punissait ; et par le conseil de leurs devins, ils prirent enfin le parti de renvoyer l'arche au pays d'Israel. Ils la mirent donc sur un chariot tout neuf, et y attelèrent deux vaches auxquelles on laissa la liberté d'aller où elles voulaient ; car les Philistins disaient : « Si les vaches vont vers le pays d'Israel, ce sera une marque que le doigt de Dieu est là, et qu'une vertu divine préside à cette marche. » En effet, les vaches prirent d'elles-mêmes le chemin qui menait à Bethsamès, première ville des Israélites de ce côté-là, et elles marchèrent d'un pas ferme et égal sans jamais se détourner ni à droite ni à gauche. Les prince des Philistins les suivirent jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées sur les terres d'Israel. Les Bethsamites, qui étaient alors occupés à la moisson, aperçurent l'arche, et en furent remplis de joie. Le char s'arrêta dans le champ d'un des habitants de Bethsamès. Les Lévites descendirent l'arche, et la posèrent sur une grande pierre. On mit en pièces le bois du char, et l'on offrit dessus les vaches en holocauste au Seigneur. On immola encore plusieurs victimes pour remercier Dieu du retour de l'arche ; mais les Bethsamites ne s'en tinrent pas à des actes de religion : la curiosité les porta à considérer avec peu de respect l'intérieur de l'arche, contre la défense de la loi. Dieu les punit de cette témérité en frappant de mort un grand nombre d'entre eux. Toute la ville en fut dans le deuil. La frayeur dont les habitants étaient saisis leur faisait dire : « Qui pourra subsister en la présence du Seigneur, de ce Dieu si saint ? » Ils prièrent donc les habitants de *Cariathiarim* de venir et d'emmener chez eux l'arche. On la transporta en effet dans cette der-

nière ville, et on la déposa dans la maison d'*Abinadab*, où elle resta fort longtemps.

SAMUEL, DERNIER JUGE DES ISRAÉLITES.

SAMUEL avait été choisi de Dieu pour succéder à Héli dans la dignité de juge d'Israel. Il commença à en exercer les fonctions par réconcilier son peuple avec le Seigneur. Il parcourut les différentes contrées de la Palestine, pour y rétabir la pureté du culte, et pour en bannir les restes de l'idolâtrie. Son zèle ne fut pas infructueux : tout le peuple d'Israel commença à pleurer ses égarements et à revenir au Seigneur. Alors Samuel leur dit : « Si c'est de tout votre cœur que vous retournez au Seigneur, et si vous ôtez du milieu de vous les dieux étrangers, pour ne servir que lui seul, il vous délivrera du joug des Philistins. » Les Iraélites rejetèrent donc les fausses divinités qu'ils avaient adorées; ils jeûnèrent, ils confessèrent qu'ils avaient péché. Samuel, voyant le peuple dans ces bonnes dispositions, indiqua une assemblée générale à *Maspha*, pour consommer l'ouvrage de la réforme. Cette assemblée donna de l'ombrage aux Philistins, qui s'avancèrent en corps d'armée en cette ville. Les Israélites en furent effrayés, et ils dirent à Samuel : « Ne cessez point de prier pour nous le Seigneur notre Dieu, afin qu'il nous sauve de la main de nos ennemis. » Samuel offrit donc un agneau en holocauste. Il pria pour Israel, et Dieu l'exauça. Les Philistins commencèrent l'attaque au moment du sacrifice ; mais le Seigneur prit la défense de son peuple. Le ciel se couvrit tout à coup de nuages : une pluie horrible inonda le camp des Philistins; le tonnerre gronda sur leurs têtes avec d'effroyables éclats. La frayeur les saisit ; ils se débandèrent, et se mirent à fuir en tumulte de toutes parts. Les

Israélites qui remarquèrent ce désordre, poursuivirent les fuyards, et en firent périr une multitude innombrable. Samuel éleva un monument pour perpétuer le souvenir de cette victoire. Les Philistins n'osèrent plus revenir sur les terres d'Israel, et le peuple de Dieu vécut en paix tant que leur saint Prophète les gouverna par lui-même; mais étant devenu vieux, Samuel se déchargea d'une partie du fardeau sur ses deux fils, qui n'imitèrent pas la vertu de leur père. Ils se laissèrent corrompre par l'avarice : ils recevaient des présents, et rendaient des jugements injustes. Leur mauvaise conduite fut cause que le peuple de Dieu désira d'avoir un roi, comme les autres nations. Les anciens vinrent donc trouver Samuel pour lui dire : Etablissez-nous un roi qui nous gouverne. Samuel consulta le Seigneur, qui lui ordonna d'accquiescer à la demande du peuple. Ainsi il se fit alors un grand changement dans la forme du gouvernement des Israélites. Jusque-là c'était Dieu lui-même qui gouvernait son peuple; les juges n'étaient que ses lieutenants. Aussi, du temps de Moïse et des juges, la Providence divine se manifesta par une suite continuelle de prodiges; mais dans le reste de l'histoire Dieu paraîtra moins, et, à l'exception de quelques circonstances extraordinaires, il laissera agir les rois, et il cachera l'action de sa providence sous le voile des causes naturelles.

TABLEAU DE LA RELIGION SOUS MOISE ET SOUS LES JUGES. RÉFLEXIONS SUR LES FIGURES.

L'homme, au sortir des mains du Créateur, était juste et heureux. Il ne tenait qu'à lui de rendre ce bonheur fixe et immuable pour lui et sa postérité. Il ne lui en aurait coûté qu'un seul

acte d'obéissance dans une chose facile. Après avoir passé quelque temps sur la terre dans l'innocence et la paix, il aurait été transporté, sans mourir, au séjour d'une félicité parfaite. C'était le premier dessein de Dieu. Déchu, par sa faute, de cet heureux état, Adam méritait d'être abandonné avec sa postérité à son triste sort. Il n'aurait pu s'en prendre qu'à lui-même; mais Dieu exerça une miséricorde toute gratuite envers l'homme coupable, et il lui annonça un rédempteur qui remédierait à ses maux. Il lui enseigna les moyens de s'appliquer les mérites futurs de ce Rédempteur, et lui fit connaître les devoirs qu'il lui imposait à lui-même et à ses descendants, pour recouvrer les avantages qu'ils avaient perdus. Si les enfants d'Adam, instruits par leur père, avaient été fidèles à remplir ces devoirs avec le secours et les grâces du Rédempteur promis, leur état n'aurait plus changé, et ils auraient éprouvé constamment les bontés du Seigneur, jusqu'au temps où il aurait mis le comble à ses faveurs par l'accomplissement de sa promesse. C'était l'intention de Dieu dans ce nouvel ordre de choses; mais ce dessein fut encore dérangé par les iniquités des hommes, qui obligèrent Dieu à les faire périr dans le déluge universel, à l'exception d'une seule famille qui n'avait point pris part à la corruption générale. Cette famille, quoique instruite par un châtiment si terrible, se pervertit aussi; elle alla jusqu'à oublier le Créateur, et à prostituer son culte à de viles créatures. Alors Dieu, qui par bonté avait promis de ne plus faire périr la race humaine, trouva dans sa sagesse un nouveau moyen de se conserver des adorateurs sur la terre : c'était de faire choix d'une famille sur laquelle il veillerait d'une manière particulière. Lorsque la révélation faite à Adam s'effaçait du souvenir des hommes, que l'idolâtrie

couvrait presque toute la face de la terre, et que la loi naturelle était presque généralement obscurcie, altérée par les passions des hommes, Dieu pourvut à la perpétuité de son culte et à la conservation du dépôt de la promesse. Il se choisit un peuple qu'il tint séparé de tous les autres peuples, qu'il rendit dépositaire de ses oracles; un peuple destiné à conserver la vraie Religion, à être dans ses divers états une preuve subsistante et visible de la Providence, à vivre dans l'attente du Sauveur promis, à lui donner un jour naissance, et dans cet intervalle à figurer le nouveau peuple que ce Sauveur devait former. Le peuple choisi n'était pas plus intelligent que les autres peuples; mais Dieu se rendit tellement sensible par de continuels miracles, il conduisit les Israélites par une Providence si particulière et si merveilleuse, qu'il ne fut pas possible de méconnaître ni d'oublier tant de faveurs où éclataient sa bonté, sa puissance, sa sainteté et sa justice. Comme la vérité avait été mal gardée dans la mémoire des hommes, il résolut de donner alors à son peuple des lois plus expresses, et de les donner par écrit. Moïse fut appelé à ce ministère. Pour imprimer plus fortement dans les esprits l'unité de Dieu, Moïse répète souvent que, dans la terre promise, ce Dieu unique choisirait un lieu dans lequel seul se feraient les sacrifices et tout le service public. En attendant ce lieu désiré, tandis que le peuple errait dans le désert, Moïse construisit le tabernacle, temple portatif, où les enfants d'Israel offraient leurs vœux au Seigneur qui avait fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignait pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire. Sur ce principe de religion, sur ce fondement sacré était établie toute la loi; loi sainte, juste et bienfaisante, qui liait la société des hommes entre eux par la sainte société de

l'homme avec Dieu. A ces instructions Moïse ajouta des cérémonies religieuses, des fêtes qui rappelaient le souvenir des miracles par lesquels les Israélites avaient été délivrés; et, ce qu'aucun autre législateur n'avait osé faire, il assura que tout leur réussirait tant qu'ils seraient soumis à la loi; au lieu que leur désobéissance serait suivie d'une manifeste et inévitable vengeance. En effet, le sort des Israélites dépendait toujours de leur fidélité. Ils reçurent constamment du Seigneur des prospérités temporelles lorsqu'ils observaient sa loi, et ils éprouvèrent des châtiments visibles lorsqu'ils la violaient. Mais ce qu'il y avait de plus beau dans la loi de Moïse, c'est qu'elle préparait les voies à une loi plus auguste, à la loi du Messie que Moïse lui-même avait prédit. Par cet ordre visible de providence, que Dieu a suivi à l'égard de l'ancien peuple, il voulait non-seulement attacher son peuple à son service, mais encore préparer le genre humain à croire un autre ordre de providence tout spirituel, qui devait être un jour révélé par le Messie. Pour mieux disposer les hommes à ce nouvel ordre, où il ne promettait que des biens invisibles, des biens célestes, il voulut que tout ce qui arriverait au premier peuple fût une figure de ce qui arriverait dans la suite au second peuple. Il mit un rapport admirable entre Moïse et Jésus-Christ, entre la loi donnée sur le mont Sinaï et la loi évangélique, entre le sacerdoce d'Aaron et le sacerdoce du Sauveur, entre les sacrifices lévitiques et le sacrifice de la croix; en un mot, il voulut que le ministère de Moïse fût comme l'esquisse de celui de Jésus-Christ, et que l'ancienne alliance fût comme le crayon de la nouvelle alliance, de manière qu'il n'y eût entre elles d'autre différence que celle qui se trouve entre un tableau commencé et un tableau achevé. Dieu s'est plu à peindre l'œuvre

future du Rédempteur sous mille images diverses : il a montré dans l'immolation de l'agneau pascal la mort sanglante du Sauveur, dans la délivrance de l'ancien peuple l'affranchissement du nouveau, dans la manne du désert la nourriture céleste de l'Eucharistie, dans le serpent d'airain Jésus-Christ guérissant nos âmes du haut de la croix, dans la personne de Joseph Jésus-Christ vendu par ses frères et devenu le Sauveur du monde, enfin dans celle de Jonas Jésus-Christ enseveli durant trois jours dans le sein de la terre, et sortant plein de vie du tombeau, etc. En traçant des figures si intéressantes, Dieu avait dessein de rendre sensibles les mystères futurs de son Fils pour ceux à qui il donnait alors l'intelligence par une lumière intérieure, et d'affermir un jour dans la foi de ces mêmes mystères ceux qui après l'accomplissement verraient le rapport frappant qui se trouve entre les figures et ces mystères : car, quoique ce rapport ait été obscur et comme voilé avant l'événement, il est certain qu'aujourd'hui l'on ne peut comparer les faits de l'Evangile avec ceux de l'ancien Testament, sans être vivement frappé de la parfaite conformité que l'on y remarque aisément, et sans être intimement persuadé que la Sagesse divine a eu intention de représenter les uns par les autres. Remarquez que les figures ont presque toutes le même objet, le sacrifice ou la mort du Rédempteur. Chacune en particulier annonce cette mort, et toutes conspirent à réunir les diverses circonstances de ce grand mystère. Le sacrifice d'Isaac peint celui du Messie comme volontaire de sa part et comme ordonné par son Père. Le sacrifice de l'agneau pascal montre le même mystère comme procurant le salut du peuple. L'érection du serpent d'airain représente le genre de mort qu'endurera le Messie, et le fruit de

cette mort. Ce ne sont point des traits épars, rapprochés avec étude et avec art, qui forment ces tableaux où Jésus-Christ est si reconnaissable : chaque figure offre un tableau entier ; la réunion de ces figures ne fait qu'ajouter aux divers points de vue du même tableau. Elles démontrent, d'une manière convaincante pour tout esprit sérieux, que le Messie devait être offert en sacrifice, et mourir pour le salut des hommes ; elles prouvent que Jésus-Christ, qui a si dignement rempli toutes ces figures, est certainement le Messie promis et représenté dès la naissance du monde. Je conviens qu'il faut connaître Jésus-Christ et son Evangile pour bien saisir ces rapports, et que, sans cette connaissance, ils sont comme cachés sous un voile épais. On peut comparer les figures du Sauveur, dans l'ancien Testament, à ces peintures qui sont faites pour être vues d'un lieu déterminé. Si le spectateur n'est pas dans la position convenable, il ne distinguera pas tous les traits, il n'en saisira point les rapports ; mais s'il se place devant le vrai point de vue, il y apercevra une figure régulière. L'art du peintre n'en fait que mieux connaître l'intention. De même, l'ancien Testament est un grand tableau où sont dessinés tous les mystères du nouveau ; mais les traits y sont jetés de manière que, pour en bien saisir l'ensemble, il faut être placé au temps de l'accomplissement ; et l'intention que Dieu a eue de faire voir un jour la ressemblance, n'en est que mieux marquée pour ceux qui ont une fois découvert l'analogie des deux Testaments. Ces tableaux sont trop multipliés, leur rapport au Messie est trop sensible, pour ne pas l'y reconnaître. Prétendre que cette ressemblance est l'effet du hasard, c'est être aussi peu sensé que le serait un homme qui, voyant plusieurs portraits du roi faits par différents peintres, soutiendrait qu'aucun

de ces peintres n'a eu intention de représenter le roi, et que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard. Il est donc prouvé que Dieu a voulu, par toutes ces figures, préparer les esprits à la foi des mystères du Sauveur, non pas en ce sens que tous ceux qui ont vu les figures aient aperçu les mystères, mais en ce sens que les mystères en deviennent plus croyables pour ceux qui, après l'accomplissement, les voient représentés d'avance dans un si grand nombre de figures. Le dessein de Dieu était que le peuple chrétien crût un jour plus fermement qu'il a été délivré par Jésus-Christ de la servitude du péché, en voyant le peuple juif délivré par Moïse de la servitude d'Egypte ; que le peuple chrétien espérât avec plus d'assurance d'être préservé de la mort éternelle par le sang de l'agneau sans tache, en voyant le peuple juif préservé de la mort corporelle par le sang de l'agneau pascal ; que le peuple chrétien reçût avec plus de foi le pain vraiment descendu du ciel, en voyant le peuple juif nourri dans le désert de la manne céleste ; que le peuple chrétien tournât avec plus de confiance ses regards vers la croix du Sauveur, pour obtenir la guérison des maladies de l'âme, en voyant le peuple juif guéri des blessures du corps par la vue du serpent d'airain placé sur le haut d'un bois élevé; enfin, le dessein de Dieu était que le peuple chrétien comptât, sans hésiter, sur la promesse des biens spirituels que le Sauveur devait lui faire un jour, en voyant la fidélité de Dieu à combler de biens visibles les observateurs de la loi mosaïque. Le Juif lui-même, quand il était fidèle à la grâce qui ne lui manquait pas, ne s'en tenait point aux biens sensibles promis par la loi; il s'élevait au-dessus de la lettre, et prenant l'esprit de la loi, il devenait chrétien par anticipation. Tels ont été les Patriarches, les Prophètes

et tous les saints personnages de l'ancien Testament; tel était le saint homme Tobie, lorsqu'il disait à son fils : « Nous sommes les enfants des Saints, et nous attendons cette vie que Dieu donnera un jour à tous ceux qui lui gardent jusqu'à la mort la fidélité qu'ils lui doivent. » La loi de Moïse était donc, pour ce premier peuple, comme la préparation, et, pour ainsi dire, l'apprentissage de la loi évangélique. Les récompenses temporelles attachées à l'exacte observation de la première étaient le gage des récompenses spirituelles promises à l'accomplissement de la seconde. Le peuple juif, selon l'expression de saint Paul, était sous la garde de la loi mosaïque, qui l'attirait par des biens visibles, comme un enfant sous la conduite d'un maître, jusqu'à ce que, parvenu à l'âge parfait, il pût être gagné par l'attrait des biens plus solides, des biens invisibles qui lui étaient réservés. Assurément, dit l'illustre Bossuet, on ne peut rien concevoir qui soit plus digne de Dieu, que de s'être premièrement choisi un peuple qui fût un exemple palpable de son éternelle providence, un peuple dont la bonne ou mauvaise fortune dépendît de sa piété, et dont l'état rendît témoignage à la sagesse et à la justice de celui qui le gouvernait. C'est par où Dieu a commencé, et c'est ce qu'il a fait voir dans le peuple juif; mais après avoir établi, par tant de preuves sensibles, ce fondement immuable, que lui seul conduit à son gré tous les événements de la vie présente, il était temps d'élever les hommes à de plus hautes pensées, et d'envoyer Jésus-Christ à qui il était réservé de découvrir au nouveau peuple, ramassé de tous les peuples du monde, les secrets de la future. On voit maintenant avec combien de raison saint Augustin a dit que l'ancien peuple a été comme un Prophète qui, *par tout ce qui lui est arrivé, annonçait ce qui devait un jour arriver au nouveau peuple.*

TROISIÈME PARTIE.

PROPHÉTIES.

SAUL, PREMIER ROI D'ISRAEL.

(An du monde 2909.)

Moïse avait prédit que les Israélites demanderaient un jour à être gouvernés par un roi. « Quand vous serez, leur dit-il, établis dans le pays que le Seigneur votre Dieu vous a donné, si vous dites : Je veux avoir un roi pour me commander, comme en ont toutes les nations qui sont autour de nous, vous établirez celui que le Seigneur votre Dieu aura choisi parmi vos frères. » Le choix de Dieu tomba sur Saül, de la tribu de Benjamin. Il était le mieux fait et le plus grand de tous les enfants d'Israel. Les ânesses de son père s'étant égarées, il partit avec un de ses domestiques pour aller les chercher. Après qu'il eut fait bien du chemin sans les trouver, Saül prenait le parti de s'en retourner chez son père, de peur qu'il ne fût dans l'inquiétude à son sujet. Le serviteur qui l'accompagnait l'en détourna. « Il y a près d'ici, dit-il, un homme de Dieu qui est fort célèbre; toutes ses paroles ont infailliblement leur effet : allons le consulter, peut-être nous donnera-t-il quelque lumière sur l'objet de notre voyage. » Ils entrèrent donc dans la ville où était Samuel. Dieu avait révélé à Samuel, le jour précédent, qu'un homme de la tribu de Benjamin viendrait le lendemain, à la même heure, pour le consulter; que c'était cet homme qu'il avait destiné pour régner sur Israel Au moment où Saül entrait dans la ville, Samue s'avançait pour offrir un sacrifice, et Dieu lui dit *Voilà l'homme que j'ai choisi.* Samuel reçut Saü

avec la plus grande distinction ; il le rassura sur la perte des ânesses ; il le mena au festin solennel qui accompagnait le sacrifice ; il le fit asseoir à la place d'honneur, et lui servit le morceau le plus excellent. Saül était confus des égards que le Prophète avait pour lui : « Ne suis-je pas, disait-il, de la tribu de Benjamin, qui est la plus petite d'Israel, et ma famille n'est-elle pas la moindre de cette tribu? pourquoi donc me traitez-vous avec tant d'honneur? » Après le repas, Samuel conduisit Saül dans sa maison ; il l'y retint jusqu'au lendemain, et l'ayant mené hors de la ville, il répandit sur la tête de Saül de l'huile qu'il avait apportée dans une fiole : il lui dit que Dieu l'établissait roi d'Israel pour délivrer son peuple du joug des Philistins. Ensuite, pour le convaincre que tout ceci se faisait au nom de Dieu, le Prophète assembla les douze tribus, et il les fit tirer au sort pour l'élection d'un roi. Le sort tomba sur la tribu de Benjamin : on le jeta ensuite sur toutes les familles de cette tribu, et il tomba sur la personne de Saül. Tout le peuple le reconnut donc pour roi par des acclamations multipliées. Saül prit les marques de la royauté, et Dieu lui changea le cœur en lui inspirant le courage, la prudence et tous les sentiments qui conviennent à un roi.

PREMIÈRE VICTOIRE DE SAUL.

Un mois après que Saül eut été élevé sur le trône, il se trouva engagé dans une guerre où il acquit de la réputation et où il affermit son autorité. Naas, roi des Ammonites, était venu assiéger la ville de *Jabès*, capitale de la province de Galaad. Les habitants, trop faibles pour lui résister, offraient de se rendre à des conditions raisonnables. Naas fit répondre aux assiégés qu'il mettait pour première condition qu'on leur arracherait à tous l'œil

droit ; en cas de refus, il les menaçait de ne leur faire aucun quartier. Les habitants de Jabès, instruits que Saül avait été élu roi, demandèrent sept jours de délai, avec promesse de se rendre à discrétion s'il ne leur venait point de secours. Naas, qui se croyait bien assuré de sa proie, consentit au délai. On députa sur-le-champ vers Saül pour l'informer de l'extrémité où l'on était réduit, et pour implorer son assistance. Ce prince ne put entendre sans indignation le récit qu'on lui fit de la cruauté du roi des Ammonites. Se sentant saisi de l'esprit de Dieu, il assura les députés qu'il irait à leur secours au jour qu'il indiqua. Ayant aussitôt assemblé une armée considérable, il s'avança vers Jabès. Pendant la nuit, il fit passer le Jourdain à son armée qu'il partagea en trois corps. Dès la pointe du jour, il se trouva à la vue des ennemis, et il les attaqua brusquement par trois endroits différents, sans leur donner le loisir de se reconnaître. Les Ammonites furent enfoncés partout, et l'on en fit un horrible carnage pendant près de trois heures que dura le combat : il y en eut peu qui échappèrent à la mort, et ils s'enfuirent dans un tel désordre, qu'il ne se trouvait pas deux hommes ensemble. Saül entra triomphant dans la ville aux acclamations des habitants. Quelque glorieuse que fût au nouveau roi cette victoire, la modération dont il usa dans cette circonstance lui fit encore plus d'honneur. Quelques-uns des Israélites avaient refusé de le reconnaître pour roi, et de se soumettre à son autorité. Le peuple, dans l'ardeur du zèle que lui inspirait la reconnaissance, voulait les faire mourir; mais Saül s'y opposa : « Non, dit-il, ce jour ne sera un jour de deuil pour personne d'entre les Israélites, parce que c'est celui où le Seigneur a sauvé Israel. » Samuel, qui voulait affermir l'autorité de Saül, profita de la disposition favorable où était le peuple à son égard.

Il indiqua une assemblée générale : il y fit confirmer l'élection du roi par toute la nation. On immola à Dieu des hosties pacifiques, et l'on proclama de nouveau Saül roi d'Israel.

SECONDE VICTOIRE DE SAUL; SA DÉSOBÉISSANCE.

DEUX ans après l'élection de Saül, les Philistins déclarèrent la guerre au peuple de Dieu. Leur armée était composée de trois cent mille hommes de pied, de trois mille chariots et de six mille chevaux. Ils vinrent camper auprès d'une ville appelée *Machmas*. A cette nouvelle, Saül ordonna à tous les Israélites de prendre les armes, et marcha à leur tête contre l'ennemi. Samuel avait dit au roi, de la part de Dieu, de ne rien entreprendre en son absence, mais de l'attendre durant sept jours. Dans cet intervalle, l'épouvante se répandit parmi les Israélites : les uns se cachaient dans les cavernes, les autres passaient le Jourdain pour chercher leur sûreté loin de l'ennemi : chaque jour il s'en détachait quelque troupe, et Saül se voyait sur le point d'être abandonné. Dieu voulait, par cette épreuve, apprendre au roi à ne compter ni sur lui-même, ni sur le nombre de ses soldats, mais à obéir aveuglément à ses ordres. Saül attendit en effet pendant six jours l'arrivée de Samuel, pour délibérer avec lui sur ce qu'il avait à faire, et pour sacrifier au Seigneur. Le septième jour, voyant que Samuel n'arrivait pas, et que les troupes étaient découragées, il fit venir des victimes, et, contre l'ordre du Seigneur, il les offrit lui-même en holocauste. Le sacrifice était à peine achevé, que Samuel arriva. Le Prophète représenta au roi la faute qu'il avait faite. « Si vous aviez observé, lui dit-il, ce que Dieu vous avait ordonné, il aurait affermi votre règne sur Israel;

mais, en punition de votre désobéissance, votre règne ne subsistera point. Le Seigneur s'est choisi un homme selon son cœur, et lui a commandé d'être le chef de son peuple. » Cela, néanmoins, n'empêcha pas que l'expédition ne fût heureuse. Ce succès, on le dut à Jonathas, fils de Saül : ce jeune prince, plein d'ardeur, pénétra pendant la nuit, avec son écuyer seul, dans le camp des ennemis. Il les trouva endormis, et en tua vingt. Les Philistins, s'étant éveillés, crurent que toute l'armée des Israélites les suivait. La confusion se mit dans leur camp; les uns jetaient leurs armes pour s'enfuir; les autres s'entre-tuaient, se prenant pour des ennemis : bientôt la déroute fut générale. Dès que Saül en fut averti, il s'avança lui-même avec ce qui lui restait de troupes, et se mit à poursuivre les Philistins. Alors, ne consultant que son courage, il maudit et dévoua à la mort quiconque prendrait la moindre nourriture avant la nuit, afin qu'on n'abandonât point la poursuite des ennemis. Jonathas, qui n'avait pas entendu cette défense, mangea d'un rayon de miel qu'il rencontra dans un bois où il passait. Saül, voulant faire piller le camp des Philistins, dit au grand Prêtre de consulter le Seigneur à ce sujet; mais Dieu, pour faire respecter la sainteté du serment, ne donna aucune réponse. Saül comprit que le Seigneur avait été offensé, et il jura qu'il ne pardonnerait pas même à son fils, s'il se trouvait coupable. On tira au sort : il tomba sur Jonathas. Alors Saül voulait le faire mourir; mais le peuple s'y opposa, et sauva la vie à celui qui venait de rendre Israel victorieux de ses ennemis.

SECONDE DÉSOBÉISSANCE DE SAUL.

Il y avait vingt ans que Saül régnait, lorsque Samuel vint, de la part du Seigneur, lui ordonner

d'exterminer les Amalécites, parce qu'ils étaient tous méchants, et d'offrir en holocauste tout le butin sans en rien réserver. Par cet ordre, Dieu établissait Saül le ministre de sa justice, pour punir une race impie et cruelle jusqu'à faire brûler ses enfants en l'honneur d'une idole. Saül mit sur pied une armée de deux cent mille hommes, et marcha contre les Amalécites. Leur roi arma de son côté, et vint présenter la bataille; mais ses troupes furent taillées en pièces, et lui-même demeura prisonnier. La ville fut prise et brûlée. Saül n'exécuta qu'imparfaitement les ordres du Seigneur; car il épargna le roi des Amalécites, qui se nommait *Agag*, et il réserva dans les animaux et dans le butin ce qu'il y avait de meilleur. Dieu veut être obéi quand il commande; il adressa donc la parole à Samuel, et lui dit : « Je me repens d'avoir fait Saül roi de mon peuple, parce qu'il a manqué de fidélité dans l'exécution de mes ordres. » Samuel en fut affligé, et pria le Seigneur toute la nuit. S'étant levé avant le jour, il alla trouver Saül. Ce prince voyant approcher Samuel prévint ses reproches. Il le salua en lui disant : *J'ai accompli la parole du Seigneur.* « Eh ! lui répondit Samuel, d'où viennent donc les cris d'animaux que j'entends ? » « C'est, répliqua Saül, c'est que le peuple a conservé ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux des Amalécites pour l'immoler au Seigneur. » Samuel ajouta : « Sont-ce des holocaustes et des victimes que Dieu demande ? n'est-ce pas plutôt une exacte fidélité à exécuter ce qu'il a commandé ? L'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et c'est être idolâtre à ses yeux que de lui désobéir. Parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur vous rejette à son tour; il ne veut plus que vous régniez sur son peuple. » Saül reconnut alors sa faute, sans vouloir cependant en porter la confusion. Il est vrai,

dit-il, que j'ai péché en n'exécutant pas la volonté du Seigneur ; mais honorez-moi devant le peuple, et venez avec moi adorer le Seigneur. » Le Prophète, sans l'écouter, se détourna un peu, comme pour s'éloigner de lui. Saül, voulant le retenir, le prit par le bout de son manteau qui se déchira. Alors Samuel lui dit : « Le Seigneur a déchiré aujourd'hui le royaume d'Israel, il l'a ôté de vos mains pour le donner à un autre qui en est plus digne que vous. Sachez que le Dieu d'Israel ne changera pas de sentiment ; car il n'est pas un homme, pour révoquer ses décrets. » Puis Samuel se fit amener Agag, que Saül avait épargné, contre l'ordre de Dieu ; et lui ayant reproché les cruautés qu'il avait exercées, il le fit mettre à mort. Après cette exécution, Samuel s'en alla. Il ne vit plus Saül; mais il ne cessa jamais de pleurer ce prince, parce que le Seigneur se repentait de l'avoir fait roi d'Israel.

DAVID REÇOIT DE SAMUEL L'ONCTION ROYALE.

Dieu résolut d'établir une famille royale d'où sortirait le Messie : il la choisit dans la tribu de Juda. Samuel reçut ordre de prendre un vase qui contenait l'huile sainte, et d'aller à Bethléem dans la maison d'Isaï ou Jessé, pour la répandre sur celui de ses fils qu'il lui ferait connaître. Samuel obéit à cet ordre ; et, à l'occasion d'un sacrifice qu'il devait offrir à Dieu, il se rendit à Bethléem. Il invita Isaï avec sa famille au repas qui suivait ordinairement le sacrifice, et demanda à voir ses enfants. Isaï lui présenta d'abord l'aîné de ses fils, qui était d'un âge mûr et d'une taille avantageuse. Le Prophète, en le voyant, crut que c'était celui que Dieu avait choisi ; mais le Seigneur lui répondit : « Ne vous arrêtez pas à sa bonne mine

et à la grandeur de sa taille ; car ce n'est pas celui que je veux établir roi de mon peuple. L'homme ne juge que par ce qui paraît au dehors ; mais je vois le fond des cœurs. » Isaï présenta son second fils, puis les cinq autres. Dieu fit connaître au Prophète qu'il n'avait choisi aucun de ceux-là. « Sont-ce là tous vos fils ? dit Samuel à Isaï. » « Il m'en reste un, répondit le père ; mais c'est un enfant que j'occupe à garder mes troupeaux. » « Faites-le venir, ajouta Samuel ; car nous ne nous mettrons point à table qu'il ne soit ici. » Isaï l'envoya donc chercher. C'était un jeune homme de quinze ans, blond, et d'une belle figure : on le nommait *David*. Quand il parut, Dieu dit à Samuel : « Voilà celui que j'ai choisi ; ne tardez pas à le sacrer. » Samuel prit aussitôt sa fiole pleine d'huile, et le sacra au milieu de ses frères. Depuis ce moment, l'esprit du Seigneur se reposa sur David, et abandonna Saül. En même temps, ce prince fut saisi d'un esprit malin qui, par la permission de Dieu, l'agitait violemment. Les officiers de ce malheureux prince lui conseillèrent d'employer contre la violence du mal le son des instruments. Saül fit chercher parmi ses sujets quelqu'un qui sût jouer de la harpe. On rapporta au roi qu'un des fils d'Isaï, de Bethléem, savait parfaitement toucher cet instrument ; que c'était un jeune homme de bonne mine, très fort, propre à la guerre, et sage dans ses discours. On ajouta qu'il se nommait David, et que le Seigneur était avec lui. Saül fit donc dire à Isaï de lui envoyer son fils. David se présenta devant le roi, qui le prit en affection, et le fit son écuyer. Toutes les fois que le mauvais esprit s'emparait de Saül, David prenait sa harpe ; il en jouait auprès du malade, qui était soulagé et se trouvait beaucoup mieux.

COMBAT DE DAVID CONTRE GOLIATH.

La guerre s'alluma de nouveau entre les Philistins et les Israélites. On se mit en campagne de part et d'autre, et l'on s'approcha de manière que les deux armées n'étaient séparées que par un vallon. Alors un Philistin, nommé Goliath, s'avança et défia le plus brave des Israélites de venir combattre contre lui, à condition que le parti de celui qui serait vaincu recevrait la loi du vainqueur. Goliath était un géant de dix pieds, armé de toutes pièces, portant une lance dont la hampe ressemblait à une ensuble de tisserand. Personne n'osa se présenter contre un guerrier dont l'aspect seul inspirait de l'effroi. David s'offrit au roi, et lui dit avec une noble assurance que, malgré sa grande jeunesse, il espérait réprimer l'audace du Philistin; qu'en gardant les troupeaux, il s'était essayé contre les lions et contre les ours; que le Seigneur, qui l'avait délivré de la fureur de ces animaux, lui donnerait la victoire sur l'ennemi de son peuple. Saül, charmé de l'intrépidité de ce jeune héros, accepta l'offre: « Allez, lui dit-il, que le Seigneur soit avec vous. » Ensuite il lui fit donner ses propres armes. On revêtit David d'une cuirasse; on lui mit sur la tête un casque d'airain et une épée au côté; mais comme David n'était point accoutumé à toute cette armure, il rendit au roi la cuirasse, le casque et l'épée. Il reprit son bâton: il choisit cinq pierres bien polies, qu'il mit dans sa panetière, et tenant sa fronde à la main, il marcha contre le Philistin. Goliath, en le voyant s'approcher avec de telles armes, le méprisa: « Suis-je donc un chien à tes yeux, lui dit-il, pour que tu viennes m'attaquer avec un bâton? » « Je viens, répondit David, je viens au nom du Dieu des armées, qui veut se servir de mon bras pour venger

Israel de tes insultes. Il te livrera entre mes mains, et je te tuerai, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israel. Toute cette multitude d'hommes reconnaîtra que ce n'est ni par l'épée ni par la lance que l'on obtient la victoire, mais que le Seigneur est le seul arbitre du sort des armes. » David s'avança ensuite, et se voyant à la portée du jet, il met une pierre dans sa fronde, il la lance avec tant de roideur, qu'il la fait entrer dans la tête de Goliath, et le renverse mort. Aussitôt il court sur lui; et comme il n'avait point d'épée, il prend celle du géant, et lui coupe la tête. Les Philistins ayant vu tomber celui en qui ils mettaient toute leur confiance, prirent la fuite en désordre. Les Israélites les poursuivirent jusque dans leur pays: ils en tuèrent un grand nombre, et revinrent piller le camp des ennemis. David, au retour du combat, fut présenté à Saül. Il portait à la main la tête du Philistin comme un trophée de sa victoire.

SAUL PERSÉCUTE DAVID.

Quand David revint de cette guerre où il s'était si fort distingué, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israel, en dansant au son des instruments. Elles répétaient, dans leurs chansons, que Saül avait tué mille ennemis, et David dix mille. Cette parole déplut étrangement au roi, qui dès ce moment conçut une violente jalousie contre David. « On en donne dix mille à David, disait-il, et l'on ne m'en donne que mille! c'est lui qui a l'honneur de la victoire, il ne lui manque plus que la couronne. » De la jalousie, Saül passa bientôt à la haine, et il résolut de perdre David. Deux fois il essaya de le percer; mais David esquiva le coup. Il envoya pendant la nuit des archers pour

tuer, et David n'échappa à sa fureur que par une protection particulière de Dieu. Comme la fuite devenait son unique ressource, David prit le parti de s'éloigner. Il errait de ville en ville, de désert en désert. Ses frères et toute sa famille, qui se trouvaient enveloppés dans sa disgrâce, allèrent le joindre. Beaucoup de gens qui étaient injustement opprimés, et qui ne pouvaient obtenir justice de Saül, s'assemblèrent auprès de David. Le nombre était d'abord de quatre cents, et formait une petite armée. David se mit à leur tête pour se garantir de la violence, et non pas pour rien entreprendre contre Saül, qu'il respecta toujours comme son maître. Un jour qu'il était caché avec ses gens dans une caverne grande et profonde, Saül, qui le poursuivait, y entra seul pour quelque nécessité naturelle. Quand les soldats de David le virent : « Voilà, dirent-ils, notre ennemi que le Seigneur vous livre entre les mains, afin que vous fassiez ce qu'il vous plaira. » « A Dieu ne plaise, répondit David, que je mette jamais la main sur mon maître, qui est l'oint du Seigneur! » Il arrêta ainsi ses gens qui voulaient se jeter sur Saül. Une autre fois que David s'était retiré dans le désert, Saül en fut averti il prit avec lui trois mille hommes pour aller le chercher. David l'ayant su, partit secrètement avec un seul officier nommé *Abisaï*, et s'en alla droit au camp de Saül. Il remarqua la tente du roi et celle d'Abner, général de son armée. La nuit suivante, lorsque Saül dormait, e tous ses gens autour de lui, David entra dans l camp, et s'avança jusqu'à la tente du roi. Alo Abisaï dit à David : « Vous voyez que Dieu a m aujourd'hui votre ennemi en votre pouvoir; je v le percer de ma lance. » « Gardez-vous-en bie répondit David : on ne peut, sans crime, por la main sur l'oint du Seigneur. » David se c tenta de prendre la lance et la coupe de Saül,

s'en alla. Quand il fut à quelque distance, il appela Abner, et lui fit des reproches de ce que le roi était mal gardé. Saül reconnut la voix de David, et comprit qu'il l'avait épargné. Il avoua son tort, et il versa des larmes. « Revenez, lui dit-il, je ne vous ferai plus de mal; vous êtes plus juste que moi, puisque ma vie a été précieuse à vos yeux. »

MORT DE SAUL.

Les Philistins firent un dernier effort pour se relever de l'échec qu'ils avaient reçu : ils entrèrent avec toutes leurs forces dans le pays d'Israel. Saül, de son côté, assembla ses troupes, et vint camper à Gelboé, vis-à-vis des ennemis. A la vue de leur armée, il fut saisi de crainte. Dans l'agitation où il était, il ajouta à ses autres crimes celui de consulter les devins sur le succès de cette guerre. Cette démarche superstitieuse et formellement défendue par la loi de Dieu ne servit qu'à confirmer l'arrêt déjà porté contre lui, et à en précipiter l'exécution. La bataille se donna. Les Israélites furent mis en fuite, et il y eut un carnage horrible sur la montagne de Gelboé. Trois fils de Saül y périrent en combattant. Le roi lui-même fut dangereusement blessé. Ce malheureux prince se voyant près de tomber entre les mains des Philistins, appela son écuyer, et le pria de lui donner la mort. Cet officier refusa de le faire. Saül prit donc lui-même son épée, et se perça en se jetant sur la pointe. Un homme qui avait été témoin de cette scène, prit le diadème et les bracelets du roi; il vint avec empressement trouver David. Il avait le visage abattu, les habits déchirés, et la tête couverte de poussière. Dès qu'il aperçut David, il se prosterna devant lui. « D'où venez-vous? lui dit David. » « Je viens du camp des Israélites, répondit cet homme. On s'est battu : les Israélites ont

pris la fuite : il y en a eu un grand nombre de tués: Saül et ses enfants sont de ce nombre. « Comment savez-vous cela ? » ajouta David. Cet homme répondit : « J'étais sur la montagne de Gelboé: j'ai vu Saül qui se jetait sur son épée, essayant de se donner la mort. Comme il allait être enveloppé par les Philistins, il m'a appelé : Approchez, m'a-t-il dit; rendez-moi un dernier service en m'aidant à mourir avant que l'ennemi arrive. J'ai fait ce qu'il désirait, sachant qu'il ne pouvait pas en revenir. » Cet homme s'imaginait que David lui saurait gré d'avoir tué son ennemi. Il ajouta : « J'ai enlevé le bandeau royal de son front, j'ai détaché le bracelet de sa main pour vous les apporter. » « Malheureux ! s'écria David, qu'avez-vous fait? Comment n'avez-vous pas craint de porter la main sur l'oint du Seigneur ? vous avez vous-même prononcé votre arrêt en disant : J'ai tué celui que Dieu avait sacré pour régner sur son peuple. Qu'on le saisisse et qu'on le fasse mourir. » L'ordre fut exécuté à l'instant. David pleura amèrement la perte de Saül : il donna toutes les marques d'une douleur sincère, et composa à ce sujet un cantique funèbre qu'il fit chanter dans tout Israel.

DAVID SACRÉ ROI DE JUDA, PUIS D'ISRAEL.

(An du monde 2938.)

Après avoir honoré la mémoire de Saül, David consulta le Seigneur sur ce qu'il devait faire pour lui-même. Conformément à la réponse qu'il en reçut, il se rendit dans la ville d'*Hébron*. Les anciens de la tribu de Juda vinrent l'y trouver : ils lui donnèrent l'onction royale, et le reconnurent pour leur roi; mais les onze autres tribus, à la sollicitation d'Abner, déférèrent la couronne à Isboseth, fils de Saül. Isboseth était un prince

faible et incapable de gouverner par lui-même. Il entreprit contre David une guerre qui dura cinq ans, et où il n'eut pas l'avantage. Alors Abner, mécontent d'Isboseth, vint trouver David pour lui offrir ses services. David lui fit un bon accueil, et l'attacha à sa personne. Abner travailla à détacher du parti d'Isboseth les tribus qui lui obéissaient, et les porta à reconnaître David que Dieu lui-même avait destinés à régner sur tout Israel. Elles suivirent ce conseil, et firent présenter à David cette adresse : « Nous sommes tous du même sang, et nous avons la même origine. Dès le temps où Saül vivait, c'était vous qui conduisiez les troupes d'Israel. C'est à vous que le Seigneur a dit : Vous serez le pasteur de mon peuple, et vous le gouvernerez en qualité de chef. » David traita donc avec les anciens des tribus, et il fut sacré roi de tout Israel, selon la parole que Dieu avait dite par la bouche de Samuel. La première expédition que fit David après son sacre, fut d'aller attaquer la forteresse de Jérusalem, appelée *Sion*. Elle était encore occupée par les Jébuséens, anciens peuples du pays. Les Israélites, depuis leur arrivée dans la Palestine, n'avaient pas encore pu s'en rendre maîtres. Les Jébuséens, qui se confiaient en la force et en la grandeur de leurs murailles, ne furent point intimidés aux approches de l'armée de David : ils insultèrent aux assiégeants, et pour marquer le mépris qu'ils en faisaient, ils ne postèrent sur leurs remparts que des aveugles et des estropiés. David, piqué de leur insolence, poussa vivement ses attaques : il promit des honneurs et des récompenses aux soldats qui se distingueraient par leur courage : il s'engagea à donner le commandement des troupes à celui des chefs qui le premier monterait à la brèche. Ils firent tous des efforts extraordinaires ; mais Joab obtint le prix de valeur, et mérita d'être confirmé dans la dignité de général. La forteresse

t emportée d'assaut, et David en fit son palais. augmenta considérablement la ville de Jérulem, et nomma cette partie la *ville de David.* insi Jérusalem devint la capitale du royaume, la emeure des rois, et bientôt après, le siége de la eligion, par le transport qui s'y fit de l'arche l'alliance.

TRANSPORT DE L'ARCHE A JÉRUSALEM.

L'ARCHE d'alliance était restée en dépôt chez *Abinadab*, depuis qu'elle avait été renvoyée par les Philistins. Saül, pendant tout son règne, ne s'était pas mis en devoir de la placer dans un lieu plus convenable. Cette attention n'échappa point à la piété de David. Il forma le dessein de la transporter à Jérusalem. La proposition qu'il en fit au peuple d'Israel fut reçu avec applaudissement, et suivie d'acclamations redoublées. Il fit tendre, dans son palais, un pavillon magnifique pour la recevoir : il envoya de tous côtés avertir les Prêtres et les Lévites de se rendre à cette auguste cérémonie. Elle se fit avec une pompe digne de ce précieux monument, que l'on regardait comme le trône de la Majesté divine. On mit l'arche sainte sur un char neuf construit exprès. Un concours infini de peuple accompagna la marche, en chantant de saints cantiques que le roi lui-même avait composés à ce dessein. L'air retentissait du son des trompettes, des cymbales et d'autres instruments de toute espèce. La joie publique fut troublée par un accident. Sur le chemin, l'arche pencha d'un côté, et parut en danger de tomber. Un Lévite, nommé *Oza*, y porta la main pour la soutenir. La loi défendait aux simples Lévites de toucher à l'arche du Seigneur. Dieu, pour inspirer au peuple assemblé le vif sentiment de respect que mérite sa présence, frappa de mort le téméraire. Le roi, sais

de crainte à la vue de ce châtiment, n'osa selon sa première pensée recevoir l'arche dans son palais. Il la déposa chez un homme vertueux, qui s'appelait *Obédédom*, où elle demeura pandant trois mois. Ce précieux dépôt fut pour Obédédom une source de prospérités et de bénédictions. Alors David rassuré par les faveurs qui accompagnaient l'arche, reprit la résolution de la faire transporter dans son palais; mais il eut soin qu'on ne négligeât aucune des précautions que demandait la sainteté du dépôt. Au jour indiqué, le roi se rendit chez Obédédom avec les anciens d'Israel et les officiers de l'armée. Les Prêtres prirent l'arche sur leurs épaules, et lorsqu'ils avaient fait six pas, on immolait des victimes. Une troupe de Lévites suivaient en chantant et en jouant des instruments. Tout le peuple répétait les saints cantiques. David lui-même animait la piété du peuple par les sons de sa harpe. Il était revêtu d'une robe de fin lin; et dans les transports d'une sainte allégresse, il dansait de toute sa force devant l'arche. Lorsqu'on l'eut placée dans le lieu qui avait été préparé, le roi termina la fête par de somptueux sacrifices et par des largesses qu'il fit au peuple. Ces vives démonstrations de piété ne furent pas du goût de *Michol*, femme de David. A son retour dans le palais, elle lui dit en raillant: « Le roi d'Israel s'est fait aujourd'hui beaucoup d'honneur, en dansant comme les bouffons en présence de ses sujets. David lui répondit: « Oui, j'ai dansé devant le Seigneur qui m'a choisi pour être le chef de son peuple : je m'abaisserai encore davantage, et je serai méprisable à mes propres yeux, pour honorer celui qui est le maître souverain du prince et de ses sujets : ma bassesse le glorifiera. » Michol, pour s'être ainsi moquée de David, fut stérile le reste de sa vie.

DIEU FAIT CONNAITRE A DAVID QUE LE MESSIE NAITRA DE LUI.

LORSQUE David se vit affermi sur le trône et tranquille du côté de ses ennemis, il conçut le projet de bâtir un temple au Seigneur; mais, avant de l'entreprendre, il consulta un Prophète nommé *Nathan* : « Vous voyez, lui dit-il, que j'habite dans un palais de cèdres, tandis que l'arche de Dieu est sous une tente. » Le Prophète comprit la pensée du roi, et parut d'abord approuver son dessein; mais la nuit suivante, Dieu fit entendre sa parole à Nathan, et lui ordonna d'alle dire, de sa part, à David : « Ce ne sera pas vous qui bâtirez un temple en mon honneur, parce que vous êtes un guerrier, et que vous avez répandu beaucoup de sang; mais j'établirai votre maison, je perpétuerai votre postérité. Lorsque vos jours seront accomplis, et que vous reposerez avec vos pères, je mettrai sur votre trône un fils qui sortira de vous et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui élèvera un temple à la gloire de mon nom. J'établirai son trône pour toujours : je serai son père, et il sera mon fils : votre maison subsistera à jamais, et votre trône sera éternel. » Il est visible que des expressions si magnifiques, qu'une promesse si sublime, ne peuvent s'entendre que du Rédempteur promis à Adam et aux Patriarches; qu'elles ne conviennent à Salomon, successeur de David, que parce qu'il était la figure de ce Rédempteur. L'éternité est promise à la postérité et au trône de David; et l'éternité ne peut convenir à un pur homme, à un règne temporel. Il est dit de ce fils de David, dont parle le Prophète, que Dieu sera son père, et qu'il sera le fils de Dieu. Il est visible que des paroles si énergiques ne peuvent être appliquées à aucun roi, ni à aucun homme mortel. Si quel-

ques-uns des traits de la prophétie conviennent à Salomon, il y en a d'autres qu'on ne peut lui appliquer; au contraire, tous conviennent au Messie. L'original d'un tableau est certainement celui à qui tout le tableau ressemble, et non pas celui à qui il ne ressemble qu'en partie. C'était donc en vue du Messie et de son règne éternel, conclut M. Bossuet, que Dieu promit à David que son trône subsisterait éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, était destiné à représenter la personne du Messie; c'est pourquoi Dieu dit de lui: « Je serai son père, et il sera mon fils, » chose qu'il n'a jamais dite d'aucun autre avec cette force. Jusqu'alors on savait que le Messie promis à Adam serait de la race d'Abraham, qu'il sortirait de la tribu de Juda. Dans cette promesse, Dieu fit connaître qu'il naîtrait du sang de David, et qu'il serait tout à la fois fils de Dieu et fils de David; que, dans laplénitude des temps, il posséderait un règne spirituel, durable jusqu'à la consommation des siècles. David lui-même a développé, dans ses psaumes, le sens de ces paroles si expressives, en rapportant la promesse que Dieu lui avait faite: « J'ai juré à David, mon serviteur: Sa race subsistera éternellement; son trône aura devant moi l'éclat et la durée du soleil; il sera aussi durable que l'astre de la nuit. Animé d'un désir ardent de voir arriver ce temps heureux, le saint Roi s'écrie comme Job: « Qui enverra de Sion le salut d'Israel? » C'est donc le Messie qui est le véritable objet de la promesse; c'est le Messie qui est le prince pacifique, le fils de Dieu, le roi des siècles. Par lui la maison de David subsistera à jamais: il devait donc être le fils de David, et en même temps avoir Dieu pour père: il devait régner dans toute la suite des âges, et par conséquent n'être pas un pur homme, un homme mortel, tel qu'était Salomon.

CONVERSION FUTURE DES GENTILS

RÉVÉLÉE A DAVID.

Ce ne fut pas seulement par le Prophète Nathan que David connut ce qui regarde le Messie; Prophète lui-même, il a vu dans une lumière divine la conversion future des Gentils, qui devait être l'œuvre du Messie. Il a vu presque tous les autres mystères, et il les a chantés dans ses psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Le caractère le plus éclatant du Messie promis aux Patriarches, c'est la vocation des Gentils : c'est aussi par cette marque distinctive que David le désigne; et, afin que l'on ne puisse s'y méprendre, il emploie les mêmes paroles que Dieu avait adressées à Abraham : *En lui seront bénies toutes les nations de la terre* (Ps. 71.). Mais ces paroles, il les explique, il les développe; il dit, d'une manière plus claire que le jour, en quoi consiste cette bénédiction qui sera répandue sur tous les peuples de l'univers. Dans les jours de son avénement, l'on verra éclore la justice et la paix; toute la terre sera remplie de la gloire de Dieu. Voici comme il s'exprime dans ce même psaume : « Tous les peuples connaîtront le Seigneur, et le glorifieront; tous les rois de la terre l'adoreront, et toutes les nations lui seront soumises. Son empire n'aura point de bornes : les princes de Tharsis, c'est-à-dire ceux qui règnent sur les côtes de la mer, et les îles lui offriront des présents; ceux de l'Arabie et de Saba lui apporteront des dons précieux. Il dominera d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémité de la terre. Nulle région, nul pays ne sera sous trait à sa puissance : les Ethiopiens se prosterne ront devant lui, et ses ennemis confondus mo dront la poussière. Alors le Seigneur répand

l'abondance sur la terre : ses habitants se multiplieront comme l'herbe de la campagne. Les nations que vous avez créées, Seigneur, viendront en foule se prosterner devant vous : elles vous adoreront, et elles rendront gloire à votre nom. Elles reconnaîtront que vous êtes vraiment grand, que vous faites des prodiges, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous (*Ps.* 85.). » Puis il parle de ce grand événement, comme s'il était déjà arrivé, pour en marquer la certitude. « Le Seigneur a fait connaître le Sauveur qu'il avait promis : toute l'étendue de la terre a vu l'effet de ses promesses et le salut qu'il nous a procuré (*Ps.* 97.). Le Seigneur a regardé du haut du ciel sur la terre, pour entendre les gémissements de ceux qui étaient dans l'esclavage (du péché); les peuples et les rois s'assembleront pour le servir de concert. Les nations craindront votre nom, Seigneur, et tous les rois de la terre révéreront votre gloire (*Ps.* 101.) » Toujours occupé de ce grand objet, il invite tous les hommes à exalter le Dieu plein de miséricorde, auteur de ces merveilles. « Le Seigneur a été reconnu pour le roi suprême. Que la terre tressaille de joie; que toutes les îles soient dans l'allégresse. Chantez au Seigneur un cantique nouveau; chantez au Seigneur dans toute la terre; annoncez sa gloire parmi les nations; publiez ses merveilles au milieu des peuples, parce que le Seigneur est grand. Venez, ô nations répandues dans tout l'univers! venez apporter vos offrandes au Seigneur. Les dieux des nations ne sont que des démons; mais le Seigneur est le créateur des cieux. Venez offrir au Seigneur l'honneur et la gloire, prenez des victimes, et adorez le Seigneur à l'entrée de son tabernacle. Que toute la terre tremble devant sa face; dites parmi les nations que Dieu a établi son règne suprême au milieu d'elles (*Ps.* 95.). Nations, applaudissez, chantez la gloire du Sei-

gneur par les cris d'une sainte allégresse, parce qu'il est le roi suprême, qu'il a l'empire sur toute la terre. Célébrez la gloire de notre Dieu, parce qu'il est le monarque de tout l'univers : Dieu règnera sur les nations. Il est assis sur un trône élevé : les princes des peuples et les rois se sont assemblés ; ils se sont unis avec le Dieu d'Abraham (*Ps.* 46.). » Dans un autre endroit, David fait parler le Messie, qui dit à son Père : « Vous me délivrerez des contradictions de mon peuple (du peuple juif), et vous m'établirez chef des nations : un peuple que je n'avais pas connu s'est attaché à mon service ; il m'a obéi dès qu'il a entendu ma voix ; mes enfants, au contraire, devenus étrangers à leur père, se sont lassés de me suivre, et ils ont chancelé dans leurs voies (*Ps.* 17.). » C'est ce que Moïse avait déjà prédit, la substitution des Gentils au peuple juif : autre mystère qui se développera dans la suite. Il n'était pas possible de prédire plus clairement la ruine de l'idolâtrie, et le culte du vrai Dieu répandu par toute la terre. Cependant cette prédiction si claire, si positive, si précise, a été faite plus de mille ans avant la conversion des Gentils.

DIVINITÉ DU MESSIE RÉVÉLÉE A DAVID.

Le Messie, déjà désigné à David comme l'auteur de la conversion des Gentils, lui a encore été montré sous ses autres qualités. Sa divinité, son sacerdoce, ont été dévoilés aux yeux de ce saint Roi. Il a connu que le Sauveur serait Dieu et homme tout ensemble, qu'il serait son fils et en même temps son Seigneur. Il l'a peint sous ces traits sublimes dans plusieurs de ses psaumes. Il l'a vu en esprit dans les splendeurs des Saints, sortant éternellement du sein de son Père : il l'a vu Pontife éternel, sans successeur et ne succédant à per-

sonne, établi par un serment irrévocable, non selon l'ordre d'*Aaron*, mais selon l'ordre de *Melchisédech*; ordre nouveau que la loi ne connaissait pas. Le ciel s'est ouvert à ses yeux; le Messie lui a paru assis à la droite de Dieu, et ses ennemis abattus à ses pieds. Etonné d'un si grand spectacle, il s'écrie : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse ramper vos ennemis dans la poussière, et que je les réduise à vous servir de marchepied. Le sceptre de votre puissance sortira de Sion : régnez au milieu de vos ennemis. Votre peuple se rangera sous votre obéissance, et sera un peuple saint. Votre naissance a précédé le lever de l'aurore et la rosée du matin. Le Seigneur l'a juré, et il ne se rétractera point : Vous êtes Prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech. Le Seigneur est à votre droite pour briser dans sa colère la puissance des rois : il jugera les nations, il abattra les têtes altières, et jonchera la terre de ruines. Dans sa course, il boira l'eau du torrent; mais bientôt il lèvera la tête en témoignage de sa victoire (*Ps.* 109.). » Ailleurs, le Prophète-Roi assiste au conseil de Dieu; il entend de la propre bouche du Père céleste cette parole qu'il adresse au Messie : « Vous êtes mon fils; je vous ai engendré aujourd'hui. » A cette parole Dieu joint la promesse d'un règne éternel qui s'étendra sur tous les peuples, et qui n'aura point d'autres bornes que l'univers. Le Christ possédera l'autorité suprême pour annoncer la loi sur la montagne de Sion. Les peuples frémissent en vain, les rois et les princes de la terre font des complots inutiles. Le Seigneur se rit de leurs projets insensés et de leur rage impuissante : il affermit, malgré eux, l'empire de son Christ : il établit sur eux-mêmes cet empire; et il faut qu'ils deviennent eux-mêmes les premiers sujets de ce Christ dout ils voulaient secouer le joug

(*Ps.* 2.). Ailleurs, il entend cet ordre que Dieu donne à ses Anges lorsqu'il introduit son Fils dans le monde : « Que les Anges de Dieu se prosternent devant lui, et qu'ils l'adorent. (*Ps.*96.)» Frappé de la grandeur du Messie, David s'écrie : « O Dieu! votre Dieu vous a sacré par une onction divine, pour vous faire régner sur toute la terre par la douceur, par la vérité et par la justice (*Ps.* 44.). » Quelle élévation! quelle sublimité d'idées! On ne peut douter que ces psaumes ne s'entendent du Messie. Tous les anciens docteurs juifs s'accordent sur ce point avec les chrétiens. Jésus-Christ lui-même les a appliqués au Messie, à la face de toute la synagogue, et il l'a réduite au silence.

SOUFFRANCES DU MESSIE RÉVÉLÉES A DAVID.

C'ÉTAIT par ses souffrances et par sa mort volontaire que le Messie devait détruire l'empire du démon, renverser l'idolâtrie, et convertir les nations. Ce mystère des souffrances du Seigneur avait été institué dès l'origine du monde, par ces paroles où Dieu promet à Eve un Libérateur qui brisera un jour la tête du serpent, mais à qui le serpent tendra des piéges, et dont il mordra le talon. Dieu s'était plu ensuite à peindre ce mystère dans mille images : dans le sacrifice d'Isaac, dans la persécution que Joseph essuya de la part de ses frères, dans l'immolation de l'agneau pascal, qui ont été autant de figures des souffrances futures du Messie; mais cette révélation, qui jusqu'alors avait été obscure et voilée, devint claire et manifeste du temps de David. Depuis cette époque, presque tous les Prophètes en ont parlé en termes formels et précis. David a vu le Messie en butte aux contradictions de son peuple. Voici les plaintes qu'il lui met dans la bouche : « Je suis

devenu étranger à mes frères, et comme inconnu à l'égard des enfants de ma mère, c'est-à-dire à ceux de ma propre nation. J'ai été exposé aux opprobres, et la confusion a couvert mon visage, parce que le zèle de votre maison m'a dévoré, et que j'ai pris sur moi les outrages que l'on vous fait (*Ps.* 68.) » Le saint Roi a prédit que le Messie serait trahi par un de ses disciples et abandonné des autres. « Celui qui était assis à ma table a signalé sa perfidie et sa trahison contre moi : j'ai cherché du secours, et je n'en ai point trouvé; un consolateur, et il n'y en avait aucun (*Ps.* 40. 68.)» David a décrit le genre et toutes les circonstances du supplice auquel le Messie devait être condamné plus de mille ans après : ses pieds et ses mains seront percés; son corps sera violemment suspendu, au point que l'on comptera ses os marqués sur sa peau; ses habits seront partagés, et sa robe jetée au sort; sa langue sera abreuvée de fiel et de vinaigre; ses ennemis, frémissant autour de lui, insulteront à sa douleur (*Ps.* 21.); et les injures qu'ils vomissent contre lui sont précisément celles que les Evangélistes rapportent dans le récit de sa passion. Un détail si circonstancié, qui ne peut s'appliquer à aucun autre qu'au Sauveur, est bien admirable lorsqu'il a été fait si longtemps avant l'événement. Quand le Prophète aurait été témoin des faits dont il parle, aurait-il pu décrire plus exactement les circonstances de la passion du Sauveur? aurait-il pu rapporter plus fidèlement les paroles mêmes dont on s'est servi pour l'outrager? Le Roi-Prophète prédit au même endroit, avec autant de clarté, les suites glorieuses de tant d'humiliations. « Tous les peuples de la terre se ressouviendront alors de Dieu, leur Créateur, oublié depuis tant de siècles. Les pauvres viendront les premiers s'asseoir à la table du Messie, et après eux les riches et les puissants; tous l'adoreront et le béniront. Le

Sauveur présidera dans la grande et nombreuse Eglise, où tous les peuples de la terre seront réunis; il y annoncera à ses frères le nom de Dieu et les vérités éternelles (*Ps.* 21.). Il aura une longue postérité, et les hommes qui naîtront d'âge en âge connaîtront la justice. » Jésus-Christ s'est appliqué ce psaume à lui-même lorsqu'il était sur la croix. En effet, il ne peut convenir qu'à lui seul. La prophétie qui y est contenue est si claire, si frappante, qu'il n'est pas possible d'en éluder la force. Quelle autre lumière qu'une lumière divine pouvait découvrir de si loin des faits qui dépendaient de la libre volonté des hommes? Enfin, David a vu en esprit que le Messie sortirait du tombeau sans avoir éprouvé la corruption. Il l'a suivi au plus haut des cieux, s'avançant à la tête des captifs qu'il a délivrés, et qu'il introduit dans cet heureux séjour. Avec quelle magnificence décrit-il cette entrée triomphante! « Ouvrez-vous, portes éternelles, et laissez passer le Roi de gloire. » Puis, lui adressant la parole : « Vous êtes monté en haut, et vous avez mené avec vous un grand nombre de captifs (*Ps.* 67.). »

CHUTE ET PÉNITENCE DE DAVID.

Au milieu de la gloire que David s'était acquise par ses exploits et par ses vertus, ce prince si sage et si pieux s'oublia pendant quelque temps, et montra, par son exemple, combien l'homme doit craindre sa propre faiblesse, et se précautionner contre les dangers où elle l'expose. David, cet homme selon le cœur de Dieu, grand roi et grand Prophète, commit deux crimes énormes, l'adultère et l'homicide. Dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Ammonites, il confia le commandement de son armée à Joab, et demeura à Jérusalem dans l'inaction. Un jour qu'il se promenait

David voulut commander en personne; mais on lui représenta qu'il était nécessaire de mettre sa vie en sûreté. Il se retira donc en ordonnant à ses principaux officiers de conserver son fils Absalom. La bataille se livra près d'une forêt. L'armée d'Absalom fut taillée en pièces par celle de David. Absalom prit la fuite, monté sur une mule. Comme il passait, en courant, sous un chêne fort touffu, sa chevelure s'embarrassa dans les branches, et il y demeura suspendu. Un soldat qui l'aperçut en donna avis à Joab : « Eh! pourquoi ne l'as-tu pas percé? lui dit ce général; je t'aurais donné dix pièces d'argent. » « Quand vous m'en donneriez mille, répondit le soldat, je me garderais bien de porter la main sur le fils du Roi. Nous avons tous entendu l'ordre qu'il vous a donné. » «Cet ordre ne m'arrêtera pas, répliqua Joab. » En même temps il prit trois dards, et il en perça le cœur d'Absalom. La nouvelle de cette victoire fut portée sur-le-champ à David. *Mon fils*, dit le Roi, *mon fils est-il en vie?* La réponse lui donna à entendre qu'Absalom était mort. Alors David, pénétré de douleur, s'enferma dans son appartement; on entendit ce bon père répéter mille fois ces paroles : *Mon fils Absalom, Absalom mon fils, que ne puis-je donner ma vie pour te rendre la tienne!*

SACRE DE SALOMON.

Entre les enfants de David, Salomon, l'un des plus jeunes, fut celui que Dieu choisit pour lui succéder. Le Seigneur avait déclaré son choix à David; mais la chose était demeurée secrète. Quand le Roi fut devenu vieux et infirme, tout Israel avait les yeux sur lui, et attendait qu'il désignât son successeur. Adonias, l'aîné de ses fils, prévint cette démarche; et avant que le Roi son père se fût expliqué, il dit hautement : « La couronne m'appar-

tent; c'est moi qui régnerai. Il se fit faire des ch
riots; il affecta de se montrer dans la ville, env
ronné de gardes à cheval, et précédé de cinquan
valets de pied qui couraient devant lui. David, a
ayant été informé, donna ordre à Sadoc, gran
Prêtre, et à Banaias, capitaine des gardes, de fai
promptement la cérémonie du sacre et du couro
nement de son fils Salomon. Le jeune prince mon
sur la mule du Roi: il fut conduit à Gihon, et
reçut l'onction royale des mains du grand Prêtr
Après la cérémonie, on sonna de la trompette,
tout le monde cria : *Vive le roi!* Le jeune prin
retourna ensuite à Jérusalem, au son des trompett
et parmi les acclamations redoublées d'un peup
immense qui le suivait. Après avoir assuré la co
ronne à Salomon, David assembla tous les prince
les chefs du peuple, tous les officiers de l'armée
de la cour; puis, recueillant ses forces, il le
dit : « J'avais eu dessein de bâtir un temple po
y placer l'arche d'alliance; mais le Seigneur m
déclaré que cet honneur était réservé à Salomo
Je vous conjure de vous appliquer à connaître et
observer fidèlement la loi de Dieu. » Il adressa e
suite la parole au jeune roi : « Et vous, mon fil
adorez le Dieu de votre père; servez-le avec u
cœur parfait et de toute l'étendue de la volont
car le Seigneur sonde les cœurs, il pénètre tout
les pensées des esprits. Si vous le cherchez, vo
le trouverez; mais si vous l'abandonnez, il vo
rejettera pour toujours. Que le Seigneur soit do
avec vous; qu'il vous donne la sagesse et l'intell
gence; qu'il vous apprenne à gouverner son pe
ple et à garder fidèlement sa loi; car vous ne po
vez être heureux qu'en observant les command
ments du Seigneur votre Dieu. J'ai préparé tout
choses pour le grand ouvrage de la maison du Se
gneur : c'est vous qui devez exécuter ce dessei
Armez-vous donc de force; travaillez avec zèle

l'œuvre de Dieu. Le Seigneur sera avec vous. » David mourut peu de temps après dans une heureuse vieillesse, plein de gloire et de mérites, aimé de Dieu qu'il eut le malheur d'offenser, mais avec qui il se réconcilia par la ferveur de sa pénitence et par l'humilité de sa soumission.

JUGEMENT DE SALOMON.

Après la mort de David, Dieu apparut en songe à Salomon, et lui dit : « Demandez ce que vous voudrez, vous serez exaucé. » « Seigneur, répondit le jeune prince, vous avez comblé de bienfaits David mon père, et vous m'avez fait asseoir sur le trône qu'il occupait ; mais je ne suis encore qu'un enfant sans expérience. Je vous supplie donc de donner à votre serviteur un cœur docile et un jugement solide, afin que je puisse conduire le peuple innombrable que vous m'avez confié. Accordez-moi, Seigneur, la sagesse et l'intelligence nécessaire pour discerner entre le bien et le mal. » La demande de Salomon fut agréable au Seigneur, qui lui répondit : « Parce que vous n'avez pas désiré la gloire et les richesses, mais la sagesse pour discerner ce qui est juste, je vous accorde ce don précieux, et j'ajoute ce que vous n'avez point demandé, l'abondance et la gloire. Vous serez le plus puissant et le plus illustre des rois qui vous ont précédé et qui vous suivront. Si vous marchez dans mes voies comme votre père y a marché, je vous accorderai une longue vie. » Bientôt après, il se présenta une occasion de montrer la haute sagesse qu'il avait reçue du Ciel. Deux femmes de mauvaise vie vinrent au palais, et prièrent le roi de les écouter. « Nous demeurons, dit l'une, dans la même maison : j'ai mis au monde un enfant. Presque dans le même temps, celle-ci *est aussi* accouchée d'un fils. Au bout de quelques

jours, elle a étouffé son enfant par sa négligence, tandis qu'elle dormait. A son réveil, le trouvant mort, elle s'est levée doucement, et voyant que j'étais endormie, elle a enlevé mon fils qui était à côté de moi, et y a substitué son enfant mort. Eveillée moi-même le matin, je trouve auprès de moi un enfant sans mouvement et sans vie. Je le considère attentivement au grand jour, et je reconnais que cet enfant n'était pas le mien. Prince, rendez-moi justice. » « Vous ne dites pas la vérité, répondit l'autre femme : c'est votre fils qui est mort, le mien est vivant. » Ces deux femmes contestaient ainsi devant le roi. La chose était difficile à décider, puisqu'elle s'était passée sans témoin. Salomon trouva un expédient : « Qu'on apporte une épée, » dit-il ; l'épée venue, « que l'on coupe en deux l'enfant qui est vivant ; qu'on en donne la moitié à l'une de ces femmes, et l'autre moitié à la seconde. » « Non, s'écria aussitôt la véritable mère, dont les entrailles étaient vivement émues ; non, prince ; que l'enfant ne meure point : j'aime mieux qu'on le donne à cette femme. » Celle-ci, au contraire, consentait au partage de l'enfant. Alors le roi prononça ce jugement : « Rendez à la première cet enfant vivant ; c'est elle qui est sa mère. » Tout le peuple d'Israel sut le jugement que Salomon avait prononcé. On vit que la sagesse de Dieu était en lui pour rendre la justice, et l'on eut pour ce prince des sentiments de respect et de crainte.

CONSTRUCTION DU TEMPLE.

(An du monde 3000.)

Salomon se voyant affermi sur le trône, songea à exécuter le grand ouvrage que David son père avait projeté : c'était de bâtir un temple à la gloire du Seigneur. Il employa trente mille hommes à couper les arbres et à préparer la charpente. Il

les envoyait tour à tour au mont Liban, c'est-à-dire dix mille hommes par mois. Quatre-vingt mille hommes furent commandés pour tailler les pierres qui devaient entrer dans cet édifice, soixante-dix mille pour porter les fardeaux, et trois mille six cents pour conduire les travaux. On jeta les fondements de ce magnifique édifice la quatrième année du règne de Salomon, quatre cent quatre-vingt-sept ans après la sortie d'Egypte. Toutes les pierres étaient taillées et polies quand on les apportait, il n'y avait plus qu'à les poser. L'on n'entendit dans le temple ni le marteau, ni la cognée, ni le bruit d'aucun instrument, pendant qu'on le bâtissait. Le temple fut construit sur le modèle du tabernacle que Moïse avait fait élever dans le désert; mais toutes les parties dont il était composé étaient beaucoup plus grandes et plus riches. Le sanctuaire où devait être placée l'arche d'alliance fut revêtu en dedans d'un or très pur. La seconde partie du temple, appelée le *Saint*, était ornée de dix chandeliers d'or à plusieurs branches, et d'un pareil nombre de tables d'or pour recevoir les *pains de proposition*. Il y avait au milieu un autel d'or nommé *l'autel des parfums*, où l'on brûlait de l'encens. A l'entrée du lieu Saint, au milieu d'une grande cour environnée de galeries et de bâtiments, était placé l'autel des holocaustes. Cette cour s'appelait le *Parvis intérieur*; et l'entrée n'en était ordinairement permise qu'aux Prêtres. Il y avait dans ce parvis un grand bassin d'airain où les Prêtres se purifiaient avant de faire leurs fonctions. En-deçà du parvis intérieur se trouvait un autre *parvis* beaucoup plus vaste qu'on appelait le *parvis d'Israel*. Il était, comme l'autre, entouré de galeries et de bâtiments qui servaient à loger les Prêtres et à renfermer les trésors du temple, les vases destinés au culte de Dieu. Toute cette vaste en-

ceinte, qui formait comme une grande citadelle, portait le nom de *Temple*. Salomon employa des richesses immenses à la construction et à l'ornement de cet auguste édifice. David son père lui avait laissé de grandes sommes qu'il avait amassées dans ce dessein. Ses conquêtes avaient considérablement accru le royaume d'Israel. Salomon était maître de tous les pays qui s'étendaient à l'orient jusqu'à l'Euphrate, et au midi jusqu'à l'Egypte. Tous les rois de ces contrées lui étaient assujettis et lui payaient tribut. Ce prince n'épargna rien, il épuisa l'art des plus habiles ouvriers pour donner à ce grand ouvrage une magnificence qui le rendît l'admiration de tous les peuples. Le temple fut achevé dans l'espace de sept années, l'an du monde 3000.

DÉDICACE DU TEMPLE DE SALOMON.

La dédicace du temple se fit avec la pompe qui convenait à la sainteté et à la magnificence de l'édifice. On choisit pour cette cérémonie le temps de la fête des Tabernacles, qui se célébrait tous les ans au septième mois. Tous les anciens d'Israel, tous les chefs des tribus et un peuple innombrable se rendirent à Jérusalem, au jour que le roi avait indiqué. On commença par transporter l'arche d'alliance du lieu où elle avait été mise en dépôt. Elle fut portée par des Prêtres. Le roi et le peuple la précédaient. On suspendait la marche à des intervalles réglés; et tandis que l'arche était en repos, on immolait au Seigneur un grand nombre de victimes. L'air retentissait du son des instruments et du chant des cantiques sacrés. En arrivant au temple, les Lévites chantèrent le cantique de David, qui commence par ces mots: « Rendez gloire au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » L'arche fut placée dans le sanctuaire, et les Prêtres en

sortirent. Alors une nuée miraculeuse se répandit dans toute la maison de Dieu, en sorte que les Prêtres ne pouvaient y demeurer ni faire les fonctions de leur ministère; car la gloire du Seigneur avait rempli son temple. Le roi se mit à genoux; et, levant les mains au ciel, il fit cette prière : « Seigneur, Dieu d'Israel, il n'est point d'autre Dieu que vous, ni dans le ciel, ni sur la terre. Est-il donc croyable que vous daigniez habiter avec les hommes? Si toute l'étendue des cieux ne saurait vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie pourra-t-elle recevoir une si grande Majesté! Aussi n'est-elle destinée qu'àêtre le lieu où vous écoutiez favorablement les prières de votre serviteur et celles de votre peuple. Que vos yeux soient ouverts, Seigneur, que vos oreilles soient attentives aux très humbles supplications que nous vous adressons en ce lieu. Exaucez-les du haut du ciel où est votre trône, et faites-nous miséricorde. » Salomon n'eut pas plutôt achevé cette prière, que le feu descendit du ciel, et consuma les holocaustes. A la vue de ce feu sacré et de la majesté de Dieu qui remplissait le temple, tous les enfants d'Israel, saisis de respect, se prosternèrent la face contre terre, et adorèrent le Seigneur qui rendait ainsi sa présence sensible. Puis le roi se leva, et bénit toute l'assemblée en disant à haute voix : « Béni soit le Seigneur qui a donné la paix à son peuple selon ses promesses! Que le Seigneur notre Dieu soit avec nous, qu'il ne nous abandonne point, qu'il ne nous rejette point; mais qu'il tourne nos cœurs vers lui, afin que nous marchions constamment dans toutes ses voies! » La solennité de la dédicace dura sept jours, auxquels on ajouta sept autres jours à cause de la fête des tabernacles. Dans cet espace de temps, on immola un nombre prodigieux de victimes. Le quinzième jour, le peuple d'Israel s'en retourna plein de joie et de

reconnaissance, louant Dieu de ses miséricordes et des grâces qu'il en avait reçues.

GLOIRE DE SALOMON.

Après avoir élevé un temple au Seigneur, et pourvu à la majesté de son culte, Salomon entreprit d'autres ouvrages qu'il exécuta avec le même succès. Il bâtit son palais, auquel il en ajouta un second pour la reine son épouse. Il y mit une magnificence extraordinaire : l'or et les pierreries y brillaient de toutes parts; mais ce qui s'y faisait remarquer, c'était un grand trône d'ivoire revêtu de l'or le plus pur. Ce trône était placé dans un des parvis ou vestibules du palais, au milieu d'une belle colonnade dont il faisait l'ornement. On y montait par six degrés soutenus de chaque côté par autant de lionceaux. Il était couvert d'un dais arrondi en forme de voûte ou de dôme. Le siége en était de l'or le plus fin, et jetait un éclat merveilleux. Salomon entoura aussi la ville de nouveaux murs qu'il flanqua d'espace en espace de hautes tours. Sous un si beau règne, le peuple de Dieu se multiplia à l'infini. Chacun vivait tranquille et heureux à l'ombre de sa vigne et de son figuier. Salomon joignait aux qualités d'un grand roi un autre genre de gloire : il composa des cantiques, des paraboles et des proverbes sans nombre; il écrivit sur les propriétés des plantes et des arbres, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope : il traita des animaux terrestres, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Sa réputation s'étendit dans tout l'orient : on venait de tous côtés pour le voir et pour l'entendre : les rois mêmes lui envoyaient des ambassadeurs chargés de présents. Il reçut la visite de la reine de Saba, qui désirait de connaître sa sagesse et de lui proposer des questions difficiles. Cette prin-

cesse fit son entrée à Jérusalem avec une suite nombreuse et un superbe équipage. Elle eut de fréquents entretiens avec le roi, qui la satisfit pleinement par ses réponses. En voyant la magnificence de son palais, la multitude de ses officiers, l'ordre du service, et surtout la sagesse de ses discours, la reine ne pouvait revenir de son étonnement : « J'avais peine à croire ce que la renommée publiait de votre sagesse, lui dit-elle ; mais ce que je vois aujourd'hui est encore au-dessus de votre réputation. Heureux le peuple que vous gouvernez ! heureux les serviteurs qui sont toujours auprès de votre personne ! Béni soit le Seigneur votre Dieu, qui a mis en vous son affection, et qui pour le bonheur de son peuple vous a fait asseoir sur le trône ! » Elle donna à Salomon six vingts talents d'or, beaucoup d'excellents parfums et de pierres précieuses. Le roi, de son côté, lui fit des présents plus riches encore. Elle s'en retourna dans son pays, charmée de tout ce qu'elle avait vu et entendu.

CHUTE DE SALOMON. SA MORT.

Salomon avait vécu dans l'innocence jusqu'à un âge avancé. Son zèle pour le culte du Seigneur, dont il avait donné des preuves éclatantes, n'avait point encore souffert d'altération ; mais il ne persévéra pas jusqu'à la fin dans l'esprit de sagesse qui l'avait guidé si longtemps, et il succomba sous le poids de la prospérité. Vers la fin de ses jours, il se livra à l'amour des femmes, qui lui corrompirent le cœur et l'entraînèrent dans l'idolâtrie. Ces femmes étaient, pour la plupart, étrangères, et de ces nations avec lesquelles Dieu avait expressément défendu de contracter des alliances, à cause du péril de la séduction. Le Seigneur, justement irrité des désordres de ce

prince, lui envoya un Prophète qui lui dit de sa part : « Parce que vous n'avez point gardé la fidélité que vous me deviez, je diviserai votre royaume, et j'en donnerai une partie à l'un de vos serviteurs. Ce ne sera pas néanmoins pendant votre vie, en considération de David ; mais ce sera sous le règne de votre fils que j'exécuterai cette menace. Je ne lui ôterai pas le royaume entier ; mais je lui conserverai une tribu à cause de David mon serviteur, et de Jérusalem que j'ai choisie pour y faire adorer mon saint nom : je la lui conserverai, afin qu'il reste toujours à mon serviteur David une lampe qui luise devant moi, c'est-à-dire une étincelle de sa race. » Celui que Dieu avait marqué pour régner sur les dix tribus séparées, était Jéroboam, homme de tête et de résolution, à qui Salomon avait donné une charge considérable dans son royaume. Il fut instruit de la volonté du Seigneur par un Prophète qui le rencontra seul dans la campagne. Le Prophète avait un manteau tout neuf : il le divisa en douze parts, et dit à Jéroboam : « Prenez pour vous dix parts de ce manteau ; car voici ce que dit le Saigneur : Je diviserai le royaume de Salomon, parce qu'il m'a abandonné, et je vous en donnerai dix tribus. Si vous m'obéissez, et si vous faites ce qui est juste à mes yeux, je serai avec vous, et j'assurerai à votre postérité le royaume d'Israel. » Cette promesse ne devait pas s'exécuter du vivant de Salomon ; mais Jéroboam voulut prévenir les moments de Dieu, et chercha à exciter un soulèvement parmi les Israélites. Le roi, qui fut informé de ces démarches, donna ordre de l'arrêter. Jéroboam prit la fuite, et se retira en Egypte jusqu'au temps marqué par la Providence. Salomon mourut après un règne de quarante ans, dont les commencements sages et glorieux promettaient de plus heureuses suites. On ignore s'il

s'est repenti de ses fautes avant sa mort ; et le silence de l'Ecriture sur sa pénitence a donné lieu de douter de son salut. Exemple terrible de la corruption du cœur humain contre laquelle il n'y a de préservatif assuré, ni dans l'étendue des lumières, ni dans l'exercice d'une vertu longtemps soutenue, ni dans cette maturité de raison qu'amène la vieillesse !

DIVISION DU ROYAUME DE SALOMON.

Salomon avait accablé ses sujets d'impôts dans les dernières années de son règne. Après sa mort, ils essayèrent d'adoucir le joug sous lequel ils gémissaient depuis longtemps. Roboam, fils de Salomon, avait indiqué une assemblée du peuple pour s'y faire reconnaître sucesseur du trône, et recevoir le serment de fidélité. C'était une occasion favorable pour obtenir la diminution des impôts. On présenta au roi cette requête : « Votre père nous a chargés d'un joug très pesant : nous vous conjurons de relâcher quelque chose de la rigueur avec laquelle il nous a traités : dès lors nous nous soumettons à votre autorité, et vous trouverez en nous la plus parfaite obéissance. » Roboam consulta d'abord sur cette demande les vieillards qui avaient été du conseil de Salomon. Ils furent d'avis que le nouveau roi accordât au peuple ce qu'il désirait, persuadés que c'était le moyen de l'attacher pour toujours à la personne du prince. Roboam ne goûta point cet avis : il fit appeler une troupe de jeunes courtisans élevés avec lui dans les délices de la cour, et leur proposa la même question. Ceux-ci lui conseillèrent d'établir son autorité par un coup de vigueur, et le déterminèrent à répondre durement au peuple : « Mon père vous a imposé un joug pesant, et moi je le rendrai encore plus insupportable ;

mon père vous a châtiés avec des verges, et moi je vous châtierai avec des fouets armés de pointes de fer. » Dieu permit que cet avis prévalût, afin d'accomplir la parole qu'il avait dite à Jéroboam par la bouche de son Prophète. Cette réponse excita un soulèvement général parmi le peuple : dix tribus se séparèrent de Roboam. « Qu'avons-nous, dirent-elles, qu'avons-nous de commun avec David, et quel bien pouvons-nous attendre de sa famille ? Retournons dans nos demeures, et établissons-y un gouvernement qui nous soit propre. » Ainsi Israel se sépara de la maison de David : il ne resta sous l'obéissance de Roboam que les tribus de Juda et de Benjamin. Jéroboam, fugitif en Egypte depuis quelques années, en était revenu à la nouvelle de la mort de Salomon, et il se trouvait à l'assemblée. On le proclama roi d'Israel. Il établit sa demeure à Sichem, et il s'y bâtit un palais. Roboam fit d'inutiles efforts pour ramener à son obéissance les tribus révoltées ; il fut obligé d'abandonner ce dessein. Ainsi s'accomplit ce que Dieu avait prédit à Salomon. Son royaume demeura partagé en deux états : celui des dix tribus prit le nom de *royaume d'Israel*, et l'autre s'appela *royaume de Juda*. Par ce châtiment, Dieu montre aux pères que, selon l'ordre secret de ses jugements, il fait durer après leur mort les récompenses et les châtiments : il les tient soumis à ses lois par leur intérêt le plus cher, par l'intérêt de leur famille.

APOSTASIE DES DIX TRIBUS.

Le temple du Seigneur, où devaient se pratiquer les exercices publics de la religion, était à Jérusalem dans la partie qui obéissait au roi de Juda. C'était là seulement que la loi permettait d'offrir des victimes au Seigneur. La fête des Ta-

bernacles approchait. Jéroboam craignit que ce ne fût pour ses sujets une occasion de rentrer sous l'obéissance de Roboam. « Si mon peuple, dit-il en lui-même, va, selon sa coutume, à Jérusalem pour y célébrer la fête, s'il voit le culte qu'on y rend à Dieu dans le temple, la pompe majestueuse des cérémonies, il se repentira de sa révolte, et il se réconciliera avec son ancien maître, et l'on me fera mourir pour expier le crime de la rébellion. Il jugea donc que le moyen le plus sûr de se maintenir sur le trône était de changer la religion. Il fit faire deux veaux d'or qu'il mit l'un à *Béthel*, ville située au midi de son royaume, et l'autre à *Dan*, qui était au septentrion. Il défendit à ses sujets d'aller sacrifier à Jérusalem; et, afin que le changement parût moins étrange, il donna à ses idoles le nom du Dieu d'Israel. Il affecta d'imiter en plusieurs choses les cérémonies qui se pratiquaient dans le temple de Jérusalem. Il rejeta le ministère légitime et divin des enfants d'Aaron, et lui substitua un ordre de sacrificateurs profanes. Il ne fallait d'autre vocation au sacerdoce qu'une sacrilége complaisance à se prêter aux vues du roi : quiconque se présentait pour remplir cette fonction était consacré, et devenait prêtre de ce culte impie. Jéroboam faisait quelquefois en personne l'office de sacrificateur. Un jour qu'il était à l'autel, un Prophète de Juda, envoyé de Dieu, vint le trouver, et s'écria : « Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra un prince de la maison de David, appelé *Josias*, qui immolera sur toi tes prêtres sacriléges, et qui réduira en cendres les os de tes ministres (prédiction étonnante, où le prince qui doit l'accomplir est nommé 350 ans avant sa naissance.). Pour preuve de la vérité de ma prédiction, ajouta le Prophète, cet autel, que vous chargez maintenant d'un encens profane, va se briser sous vos yeux, et la

cendre dont il est couvert se répandra sur la terre. » Jéroboam, transporté de colère, étendit la main pour ordonner qu'on l'arrêtât; mais sa main se sécha à l'instant. L'autel se rompit, et la cendre se répandit sur la terre. Nous verrons dans la suite la première partie de la prédiction s'accomplir exactement. A la prière du Prophète, la main du roi revint à son état naturel. Cependant Jéroboam, dominé par l'envie de régner, ne se convertit pas, et persista dans son apostasie. A son exemple, le peuple d'Israel abandonna le Dieu de ses pères : il n'y eut que les Lévites et un certain nombre de familles fidèles qui aimèrent mieux perdre leurs biens que de renoncer au culte du vrai Dieu; mais la nation tomba dans l'idolâtrie, et ce fut sans retour. L'infidélité du royaume d'Israel dura jusqu'à son entière destruction. Ainsi l'histoire des successeurs de Jéroboam devient étrangère à celle de la religion, et nous n'en parlerons désormais qu'à l'occasion des affaires du royaume de Juda, auxquelles ils prirent quelque part, ou pour rapporter les prodiges multipliés par lesquels Dieu ne cessa de les inviter à la pénitence.

INFIDÉLITÉ DE ROBOAM. SA MORT.

Roboam ne demeura pas fidèle à la loi du Seigneur. Il marcha, pendant les trois premières années de son règne, sur les traces de David son aïeul; mais au bout de ce court intervalle, il abandonna le culte de Dieu. Le peuple imita le prince, comme il arrive ordinairement : les mœurs se corrompirent, et l'on commettait dans le royaume de Juda toutes les abominations des Chananéens que Dieu avait punis avec tant de sévérité. Ces désordres attirèrent encore la vengeance divine. Le Seigneur appela en Judée *Sésac*, roi d'Egypte, qui vint à la tête d'une armée formidable. Toutes

les places de défense furent prises en peu de temps. Jérusalem, où Roboam et les princes de Juda s'étaient réfugiés, allait être investie. Dans ces circonstances, un Prophète vint les y trouver, et leur déclara, de la part de Dieu, que, comme ils avaient abandonné le Seigneur, le Seigneur, à son tour, les abandonnait au pouvoir de ce roi étranger. Roboam et les princes, consternés de cette parole, s'humilièrent devant Dieu, et reconnurent l'équité de ses jugements. Cet humble aveu engagea le Seigneur à adoucir la rigueur de l'arrêt prononcé par son Prophète : « Parce qu'ils se sont humiliés, lui dit le Seigneur, je ne les ferai point périr par les armes de Sésac ; mais ils lui seront assujettis, et ils l'auront quelque temps pour maître, afin qu'ils apprennent quelle différence il y a entre me servir et servir les rois de la terre. » Roboam, content d'avoir obtenu quelque adoucissement dans la punition de ses crimes, se soumit à tout ce que Dieu ordonnait. Il traita avec le roi d'Egypte ; l'on convint des conditions auxquelles on lui ouvrirait les portes de la ville. Sésac y entra en vainqueur ; mais Dieu lui inspira des pensées de modération dans sa victoire. Ce prince ne permit à ses soldats ni le meurtre ni le pillage ; il n'exerça aucune violence contre Roboam ni contre ses officiers : il se contenta d'enlever les trésors que l'on gardait dans le palais. Chargé de ces riches dépouilles, il s'en retourna triomphant dans ses états. Ainsi le repentir de Roboam et de son peuple détourna une partie du châtiment qu'ils avaient mérité ; et le Seigneur ne les perdit pas sans ressource, parce qu'il se trouva encore quelques bonnes œuvres dans Juda. L'indulgence dont Dieu usa à l'égard de Roboam ne put cependant fixer ce prince dans la pratique de la vertu : il retomba dans ses premiers désordres, et mourut dans son infidélité, après un règne de dix-sept ans.

ABIAS, ROI DE JUDA.

SA VICTOIRE MIRACULEUSE.

A PEINE Abias, fils et successeur de Roboam, fut-il monté sur le trône de Juda, qu'il se livra une guerre cruelle entre le royaume de Juda et celui d'Israel. On mit sur pied de part et d'autre une armée innombrable. Elles étaient en présence et sur le point d'en venir aux mains, lorsque le roi de Juda, s'étant avancé vers les ennemis, leur adressa la parole du haut d'une éminence : « Vous avez, leur dit-il, abandonné le Dieu de vos pères; vous vous êtes fait des idoles pour les adorer ; vous avez proscrit les Prêtres du Seigneur, les enfants d'Aaron et les Lévites. Rassurés par la multitude de vos soldats, vous ne craignez ni le Seigneur, ni le peuple qu'il gouverne par les descendants de David. Pour nous, fidèles à la loi, nous adorons le Seigneur : c'est lui qui est notre Dieu, c'est lui qui marche à notre tête. Nos Prêtres qui servent à son autel sont les enfants d'Aaron ; les Lévites sont employés aux saints ministères : chaque jour on offre au Seigneur les holocaustes et les parfums prescrits par la loi ; on expose des pains sur une table très pure. Nous possédons le chandelier d'or, garni de ses lampes, qu'on allume tous les soirs. En un mot, nous observons fidèlement les ordonnances du Seigneur notre Dieu. Enfants d'Israel, suivez un bon conseil : ne combattez point contre le Dieu de vos pères, ou votre perte est assurée. » Pendant ce discours d'Abias, Jéroboam, roi d'Israel, étendait ses bataillons, dans le dessein d'envelopper l'armée de Juda. On ne s'aperçut de ce mouvement des ennemis que lorsque le danger était inévitable. Aussitôt il s'élève un cri de la part de ceux de Juda, qui, dans cette extrémité, invoquaient le Seigneur, et lui demandaient son secours. Les

Prêtres commencèrent à sonner de la trompette; et toute l'armée de Juda se disposa à soutenir le choc des ennemis. Dieu entendit les cris de son peuple; il frappa de terreur Jéroboam et ses soldats, qui se mirent à fuir avec précipitation et en désordre. Abias les poursuivit avec ardeur, et il acheva de dissiper l'armée d'Israel. Cette défaite affaiblit considérablement le royaume d'Israel. Celui de Juda reprit le dessus, parce qu'il avait mis sa confiance dans le Seigneur. Malgré une protection si marquée, Abias ne persévéra pas dans la fidélité qu'il devait à Dieu. Il oublia qu'il lui était redevable de la victoire, et il se laissa pervertir par l'exemple et par les discours de sa mère, princesse dévouée à l'idolâtrie. Le cœur d'Abias ne fut point parfait devant le Seigneur, comme celui de David. Il marcha, au contraire, dans la voie criminelle de Roboam. Aussi son règne ne fut pas long · il mourut dans le cours de la troisième année.

ASA, ROI DE JUDA.

Abias laissa sa couronne à son fils Asa, prince vertueux. Le premier soin du nouveau roi fut de bannir le vice de ses états, et d'y faire régner la vertu. Il détruisit les lieux consacrés aux divinités étrangères; il porta ses sujets à s'attacher au Dieu de leurs pères, et à observer sa loi. En récompense de sa piété, le Seigneur lui donna la paix avec ses voisins pendant l'espace de dix années. Asa profita de cette tranquillité pour faire réparer les villes de Juda, et pour les fortifier par de bonnes murailles et de hautes tours. La précaution n'était pas inutile : Zara, roi d'Ethiopie, entra dans la Judée avec un million d'hommes et trois cents chariots de guerre. Asa leva des troupes, et s'avança contre une armée si redoutable. Comme il

comptait plus sur la protection divine que sur les mesures qu'il avait prises, avant d'attaquer les ennemis, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, vous pouvez également rendre victorieux celui qui est sans force et celui qui a des troupes nombreuses. C'est uniquement sur votre secours que nous nous appuyons : c'est en votre nom que nous sommes venus contre cette multitude. Secourez-nous donc, vous qui êtes notre Dieu ; ne permettez pas que l'homme prévale contre vous. » Le Seigneur exauça la prière du roi ; il répandit une terreur subite dans le cœur des Ethiopiens, qui n'attendirent pas la première charge. La confusion se mit dans leur armée : ils furent taillés en pièces, et laissèrent un butin immense aux vainqueurs. Après cette faveur signalée de Dieu, il semble que la confiance en sa puissante protection devait être inébranlable ; cependant Asa en manqua dans deux occasions. Le roi d'Israel fit une irruption dans les terres de Juda, et s'approcha jusqu'à quatre lieues de Jérusalem. Asa, au lieu de recourir au Seigneur, implora le secours du roi de Syrie, et pour le déterminer à se joindre à lui, il envoya à ce prince l'or et l'argent qui étaient dans le temple. Un Prophète vint, de la part de Dieu, en faire des reproches à Asa, qui reçut mal cet avertissement, et fit arrêter le Prophète. Pour le punir, Dieu l'affligea d'une maladie qui lui causa des douleurs très aiguës. Asa ne comprit point que le mal venait du Seigneur, et que c'était de lui seul qu'il devait attendre du soulagement. Il mit toute sa confiance dans l'art des médecins, qui ne le guérirent pas : ses douleurs durèrent trois ans entiers ; elles le conduisirent au tombeau dans la quarante-unième année de son règne, et la soixante-sixième de sa vie.

JOSAPHAT, ROI DE JUDA. SA PIÉTÉ.

JOSAPHAT avait trente-cinq ans lorsqu'il succéda à son père Asa. Elevé depuis l'enfance dans les exercices de la piété, et placé sur le trône dans la maturité de l'âge, il ne s'écarta jamais de la voie des commandements du Seigneur. La loi divine fut sa règle, et David, le plus saint des rois, son modèle. Il renversa les autels érigés aux idoles; il extermina du pays les hommes vicieux qui avaient échappé aux recherches d'Asa, son père. Persuadé que l'ignorance est la principale source des abus qui défigurent la religion, il eut soin de procurer à ses peuples le secours de l'instruction. Dans cette vue, dès la troisième année de son règne, il envoya des Prêtres et des Lévites dans toutes les villes de son royaume, pour enseigner au peuple la loi de Dieu. Afin qu'on les respectât dans l'exercice de leurs fonctions, il les fit accompagner des premiers officiers de sa cour. Les missionnaires portaient avec eux le livre de la loi: ils en faisaient la lecture, et l'interprétaient au peuple. Josaphat ne crut pas encore en avoir fait assez : pour donner plus de poids et d'autorité au zèle des Prêtres, il parcourut lui-même toute l'étendue de ses états, et il ne négligea rien de ce qui pouvait ramener tous ses sujets au culte du vrai Dieu. Il établit aussi des juges dans toutes les villes de son obéissance, et leur recommanda de rendre la justice sans acception de personne. Les avis que le saint roi leur donna, et les règles qu'il leur prescrivit en cette occasion, sont admirables. « Prenez bien garde, leur dit-il, aux jugements que vous prononcerez; car ce n'est point de la part de l'homme que vous exercez l'office de juges, mais de la part de Dieu ; il est lui-même au milieu de vous lorsque vous jugez. Ayez donc la

crainte du Seigneur, et apportez toute l'application possible à bien remplir vos devoirs. Songez qu'il n'y a point d'injustice dans le Seigneur notre Dieu : il n'a point égard à la qualité des personnes, il ne se laisse point corrompre par les présents. » Telle était la piété de Josaphat, telle était son application à faire fleurir la religion et la justice dans ses états. Ses vertus furent récompensées dès cette vie par toutes sortes de prospérités. Son autorité fut respectée au dedans et au dehors. Dieu l'éleva à un haut point de grandeur et de gloire : il lui accorda dix-huit ans entiers de la plus profonde paix. Nul des princes voisins n'osait prendre les armes contre Josaphat, sur qui la protection du Seigneur paraissait si marquée. Les Philistins, ces anciens ennemis du peuple de Dieu, lui payaient tribut; les Arabes lui envoyaient chaque année des présents considérables.

ALLIANCE DE JOSAPHAT AVEC ACHAB, ROI D'ISRAEL.

Josaphat fit une grande faute, qui eut les plus funestes suites : ce fut de s'allier avec Achab, roi d'Israel. Tous les successeurs de Jéroboam avaient été des rois impies. Achab les surpassa tous en méchanceté : non-seulement il marcha dans la voie de Jéroboam, mais ayant épousé Jézabel, princesse idolâtre et ennemie déclarée des serviteurs du vrai Dieu, il adora comme elle l'idole de Baal, et lui bâtit un temple à Samarie, capitale de son royaume. Il ajoutait tous les jours crime sur crime, et il irritait le Seigneur plus que tous les rois qui avaient été sur le trône avant lui. L'exemple d'un prince est contagieux; ses sujets devinrent méchants comme lui, et la prévarication était si générale, que le vrai Dieu n'avait presque plus d'adorateurs dans ce malheureux royaume. Cepen-

dant le Seigneur, qui se souvenait qu'Israel avait fait partie de son peuple, suscita deux grands Prophètes, *Elie* et *Elisée*, pour ramener ces rébelles à la vérité et à l'unité. Elie alla trouver Achab, et lui fit cette horrible menace : « Vive le Seigneur, sous les yeux duquel je suis ! il ne tombera, pendant plusieurs années, ni rosée ni pluie, que selon la parole qui sortira de ma bouche. » Aussitôt, à l'ordre du Prophète, le ciel se ferma ; et durant trois ans et demi, il cessa de verser sur la terre les pluies et les rosées qui la fertilisent. Tout Israel éprouva les rigueurs de la plus cruelle famine. Pendant ce temps-là, Elie alla, par ordre de Dieu, se cacher sur les bords du torrent de *Carith*. Le Seigneur prit soin de lui : des corbeaux lui apportaient soir et matin du pain et de la viande : l'eau du torrent servait à étancher sa soif ; mais comme il ne tombait point de pluie, le torrent demeura à sec. Alors Dieu dit à Elie : « Allez à *Sarepta*, ville des Sidoniens, et demeurez-y ; car j'ai commandé à une femme veuve de ce pays-là de vous nourrir. » Elie partit sur-le-champ, et s'en alla à Sarepta. Etant près d'arriver dans la ville, il vit une femme veuve qui ramassait du bois. Elie lui demanda de l'eau et un peu de pain. Il ne restait à cette pauvre femme qu'un peu de farine et de l'huile Elle consentit à en faire part au Prophète. Sa libéralité fut récompensée avec usure : Elie multiplia cette petite provision : la farine ni l'huile ne diminuèrent point durant tout le temps de la famine. Quelque temps après, le fils de cette veuve tomba malade, et mourut. La mère désolée prit l'enfant qui venait d'expirer, et le porta au Prophète. Elie adressa au Seigneur une prière fervente, et l'enfant recouvra la vie. Cette femme, transportée de joie et saisie d'étonnement, s'écria : « Je reconnais maintenant que vous êtes un homme de Dieu, et que

la parole du Seigneur est véritablement dans votre bouche.

SACRIFICE D'ÉLIE.

Tandis que Dieu récompensait la veuve de Sarepta, Achab, désespéré de la famine qui désolait son royaume, faisait chercher Elie de tous côtés pour le mettre à mort. Alors Dieu commanda à son Prophète d'aller se présenter devant le roi. Elie obéit à l'ordre de Dieu. Achab, en le voyant, lui dit: » Vous voilà donc, vous qui troublez tout Israel ! » « Ce n'est pas moi, répondit Elie, qui trouble Israel; c'est vous-même qui avez attiré sur lui le fléau dont Dieu le frappe, parce que vous avez abandonné le Seigneur pour adorer Baal. Faites assembler votre peuple sur la montagne du Carmel; que les prophètes de Baal s'y trouvent, et l'on verra quel est le vrai Dieu qu'il faut adorer. Quand les Israélites furent assemblés, Elie leur dit: « Jusques à quand serez-vous partagés entre le Seigneur et Baal? je suis resté seul des Prophètes du Seigneur: les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante. Qu'on nous donne deux victimes: qu'ils en choisissent une, qu'ils la mettent sur un bûcher. J'en ferai autant de l'autre victime: vous invoquerez vos dieux, et moi j'invoquerai le Seigneur. On reconnaîtra pour le vrai Dieu celui qui aura exaucé cette prière, en faisant descendre du ciel un feu qui consume la victime. Tout le peuple acquiesça à cette proposition. Les prophètes de Baal commencèrent les premiers. Après avoir préparé leur sacrifice, ils invoquèrent Baal depuis le matin jusqu'à midi. On attendit inutilement le prodige pendant plus de six heures. Les prophètes de Baal n'eurent aucun prétexte pour couvrir l'impuissance de leur dieu. Alors Elie prépara sa victime, et à

l'heure du sacrifice, il adressa au Seigneur cette prière : « Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, montrez aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israel, que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi, Seigneur : que ce peuple connaisse que vous êtes le seul Dieu véritable qui convertissez les cœurs. » En même temps le feu du ciel tomba, et dévora la victime, le bois, les pierres, la poussière même et l'eau qui se trouvait dans le fossé, au pied de l'autel. A la vue de ce prodige, tout le peuple se prosterna et dit : « Le Seigneur est Dieu. C'est le Seigneur qui est le véritable Dieu. » « Prenez donc, ajouta Elie, prenez les prophètes de Baal qui vous trompent : qu'il n'en échappe pas un seul. » On se saisit d'eux, et on les fit mourir tous; car la loi ordonnait de mettre à mort tout prophète qui voudrait persuader aux Israélites d'adorer les fausses divinités.

CRUAUTÉ D'ACHAB.

Achab mit le comble à ses crimes en faisant mourir Naboth. Cet homme était de la ville de *Jezrael*, où il avait une vigne près du palais d'Achab. Le roi eut envie de joindre cette vigne à ses jardins : il proposa donc à Naboth de la lui vendre, offrant de lui en donner une meilleure en échange, ou, s'il l'aimait mieux, de lui en payer le prix en argent. « Dieu me garde, lui répondit Naboth, de vendre l'héritage de mes pères! » La loi défendait aux Israélites d'aliéner leurs terres à perpétuité; et quand la nécessité obligeait de les vendre, ce n'était que pour un temps. Moïse avait ordonné qu'elles retournassent à leurs premiers maîtres au jubilé, c'est-à-dire à la cinquantième année. Ce refus causa beaucoup de chagrin au roi, qui désirait passionnément d'agrandir ses jardins. La reine Jézabel,

ncore plus méchante qu'Achab, conçut le dessein de perdre Naboth pour s'emparer de sa vigne. Elle suborna des témoins qui accusèrent Naboth d'avoir blasphémé contre Dieu, et d'avoir parlé mal du roi. Sur la déposition de ces faux témoins, Naboth fut condamné à mort. Ses enfants mêmes furent enveloppés dans sa condamnation. Lorsque l'arrêt eut été exécuté, la reine, qui avait conduit toute cette intrigue, alla elle-même en porter la nouvelle à Achab. La postérité de Naboth se trouvant éteinte, le roi se mit sans difficulté en possession de la vigne; mais tandis qu'au milieu d'une troupe de courtisans, il s'applaudissait de sa conquête, Elie vint lui dire de la part de Dieu : « Vous avez fait mourir Naboth, et vous vous êtes emparé de sa vigne. Voici ce que dit le Seigneur, qui venge l'innocence opprimée : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront aussi votre sang. Je vais, dit le Seigneur, faire fondre sur vous toutes sortes de maux, et j'exterminerai votre maison comme celle de Jéroboam, dont vous avez imité la conduite cruelle et impie. L'arrêt est aussi porté contre Jézabel qui a servi votre passion : son corps sera dévoré par les chiens dans les champs de *Jezrael*, et les restes de son cadavre seront comme du fumier sur la terre. Tous ceux qui la verront en passant diront : Est-ce donc là cette Jézabel, cette femme impérieuse, à laquelle on ne résistait jamais impunément? » La parole du Prophète fut exactement accomplie, et l'événement justifia la prédiction, comme on le verra dans la suite de l'histoire.

JOSAPHAT CHEZ ACHAB.

Josaphat, pour le malheur de sa famille, ava fait épouser à son fils Joram Athalie, fille d'Acha A cette occasion, il rendit visite au roi d'Isra

Achab méditait alors une guerre contre les Syriens. Il engagea Josaphat à l'accompagner dans cette expédition. Josaphat y consentit trop légèrement, et joignit ses troupes à celles d'Achab, quoiqu'un Prophète du Seigneur assurât que cette entreprise serait malheureuse. La veille du combat, le roi de Syrie, irrité contre Achab, avait donné ordre aux officiers de son armée de ne s'attacher qu'au roi d'Israel, et de porter tout l'effort de leurs armes du côté où ils l'apercevraient. Achab en fut apparemment averti : il se déguisa, et Josaphat parut seul avec les ornements et l'équipage d'un roi. Les Syriens y furent trompés : ils le prirent pour le roi d'Israel, et commençaient déjà à l'envelopper et à le charger de tous côtés. Josaphat, à la vue du danger où il se trouvait, eut recours au Seigneur son Dieu. Il en fut favorablement écouté: le Seigneur le secourut, et il écarta de lui les ennemis qui le poursuivaient. Ceux-ci reconnurent que celui qu'ils pressaient si vivement n'était point Achab, et ils cessèrent de le poursuivre. Achab, malgré les précautions qu'il avait prises pour se sauver, fut percé d'une flèche tirée au hasard, et tomba mort sur le champ de bataille, selon la prédiction du prophète Elie. Au retour de cette expédition, Josaphat rencontra un Prophète qui lui fit des reproches de ce qu'il s'était allié avec les ennemis du Seigneur. « Vous avez mérité, lui dit-il, de ressentir les effets de la colère divine ; mais le Seigneur a trouvé en vous de bonnes œuvres, et il vous a épargné en considération de votre zèle à detruire l'idolâtrie. » Ce religieux prince fut touché d'un véritable repentir ; et pour réparer sa faute, il s'appliqua plus qu'il n'avait encore fait, à procurer la gloire du Seigneur. Quelque temps après, il fut attaqué par les Ammonites. Josaphat invoqua le Seigneur, et s'avança contre les ennemis. Il mit à la tête de son armée une troupe de

Lévites qui chantaient les louanges de Dieu. Au moment précis qu'ils entonnèrent le cantique, le Seigneur tourna les armes des ennemis contre eux-mêmes : ils se tuèrent les uns les autres. En peu d'heures, cette formidable armée fut réduite à rien. Juda n'arriva sur le champ de bataille que pour y voir des morts étendus et pour enlever leurs dépouilles. Le butin fut si grand, qu'en trois jours de temps ils ne purent tout ramasser. Josaphat en rendit à Dieu de solennelles actions de grâcès, comme à l'unique auteur de tout bien.

ÉLIE ENLEVÉ AU CIEL.

PREMIERS MIRACLES D'ÉLISÉE, SON DISCIPLE.

Élie ne demeura pas longtemps sur la terre après ce qu'on vient de rapporter. Dieu l'enleva au ciel dans un tourbillon de flammes. Elie avait plusieurs disciples : l'un d'eux se nommait Elisée; et depuis sa première vocation, il ne se sépara jamais de lui. Ce fidèle disciple, qui n'ignorait pas ce qui devait arriver à son maître, ne le quittait plus, quoique Elie essayât de l'éloigner de lui. Ils arrivèrent tous deux sur le bord du Jourdain. Elie prit son manteau, et l'ayant plié, il en frappa les eaux du fleuve. A l'instant ces eaux se divisèrent, et ouvrirent un libre passage. Les deux Prophètes traversèrent ensemble le Jourdain à pied sec. Ensuite Elie dit à son disciple : « Demandez-moi ce que vous voulez que je fasse pour vous, avant que nous nous séparions. » « Faites, lui répondit Elisée, que votre double esprit repose sur moi. » Ce double esprit, c'était le don de prophétie et celui des miracles qu'Elie possédait. « Vous me demandez une chose bien difficile, reprit Elie; cependant si vous me voyez au moment où je serai enlevé d'avec vous, la chose vous sera accordée; mais si vous ne me voyez pas, vous ne l'obtien-

dez point. » Ils continuèrent à s'entretenir ainsi en marchant. Tout à coup un char de feu et des chevaux aussi de feu les séparèrent l'un de l'autre. Elie monta au ciel par un tourbillon. Elisée le voyait monter, et criait : *Mon père ! mon père !* Alors Elie disparut à ses yeux. Elisée prit le manteau de son maître, que le Prophète, par une permission divine, avait laissé tomber dans son enlèvement. Puis étant venu sur le bord du Jourdain, il en frappa les eaux comme avait fait Elie; mais elles ne se divisèrent point. *Où est donc*, dit-il, *le Dieu d'Elie?* Il frappa ensuite les eaux une seconde fois. Alors les eaux se partagèrent, et Elisée traversa le fleuve. On vit ce miracle, et l'on connut par là que l'esprit d'Elie s'était reposé sur Elisée. Ce prodige fut bientôt suivi d'un second. Le Prophète s'était retiré à Jéricho. Les habitants de la ville, instruits de son pouvoir auprès de Dieu, vinrent lui représenter que leur ville, d'ailleurs assez commode, avait de très mauvaises eaux, qui nuisaient également aux hommes et aux bestiaux. Elisée fut touché de la misère et de la confiance de ces pauvres gens. « Présentez-moi, leur dit-il, un vase neuf, et mettez-y un peu de sel. » Il se transporta ensuite à la fontaine; il jeta le sel dans l'eau, en prononçant ces paroles : Voici ce que dit le Seigneur : *J'ai guéri ces eaux de leur mauvaise qualité; on n'y trouvera plus la mort, et elles ne causeront plus de stérilité.* Depuis ce temps les eaux sont devenues saines, et l'on n'en boit pas de plus salutaires. De là Elisée passa à Béthel, ville abominable par le culte du veau d'or que Jéroboam y avait établi. On s'y moquait des Prophètes : les enfants mêmes y étaient instruits à les mépriser. En approchant de la ville, Elisée se vit investi par une troupe de jeunes gens qui se mirent à l'accabler d'injures. Le Prophète les maudit au nom du Seigneur, sur qui ces insultes

retombaient. Aussitôt deux ours sortirent d'un bois voisin, ils se jetèrent sur ces enfants, et en déchirèrent un grand nombre : juste punition de leur mépris pour les envoyés de Dieu.

ARMÉE DÉSALTÉRÉE. MORT DE JOSAPHAT.

Élisée, ainsi qu'Elie son maître, était destiné de Dieu à rappeler le peuple d'Israel au culte légitime. Le Seigneur, pour autoriser sa mission, fit plusieurs miracles par le ministère de son Prophète. Celui qu'il opéra en faveur de l'armée d'Israel eut le plus d'éclat. Le roi d'Israel successeur d'Achab, Josaphat roi de Juda, et le roi d'Idumée, réunirent leurs forces pour attaquer les Moabites. Ces trois princes prirent leur route par un désert aride, où l'armée manqua d'eau, et se trouva en danger de périr de soif. Dans cette extrémité, Josaphat demanda s'il n'y avait point quelque Prophète du Seigneur par qui l'on pût implorer le secours du Ciel. On lui répondit qu'Elisée était dans le camp. A cette réponse, Josaphat fut comblé de joie. « Nous sommes heureux, dit-il : c'est un Prophète du Seigneur, et sa parole est en lui. » Les trois princes allèrent sur-le-champ trouver Elisée. Le Prophète déclara avec une sainte liberté au roi d'Israel que, s'il se fût présenté seul, il n'aurait point obtenu le miracle qu'il désirait, parce qu'il favorisait l'idolâtrie dans ses états, mais que Dieu l'accorderait en considération de Josaphat, dont la piété méritait cette faveur. Il ajouta : « Voici ce que dit le Seigneur : Vous ne verrez ni vent ni pluie ; cependant cette vallée se remplira de belles eaux dont vous boirez, vous, vos soldats, vos esclaves et vos chevaux. C'est encore trop peu pour le Seigneur : il livrera de plus les Moabites entre vos mains. Vous vous rendrez maîtres de leurs villes et de leurs forteresses. » En effet, le lendemain matin,

vers l'heure où s'offre le sacrifice, on aperçut les eaux venir en abondance de l'Idumée, sans qu'il se fût élevé aucun vent qui pût naturellement les y conduire, et sans qu'il tombât dans le pays aucune goutte de pluie. La vallée se trouva bientôt remplie, et elle fournit aisément aux besoins de toute l'armée. On en vint aux mains avec les ennemis, qui furent taillés en pièces. Maîtres de la campagne par cette victoire, les rois confédérés s'emparèrent des villes et ravagèrent tout le pays. Les victoires de ce peuple sont toujours remportées par une protection visible du Ciel, sans qu'on puisse les attribuer à la valeur des troupes ni à la capacité des généraux. Josaphat, revenu de cette glorieuse expédition, demeura en paix le reste de sa vie, toujours attaché au culte du Seigneur et aux règles de la justice. Il mourut quelques années après, regretté de ses sujets qui le chérissaient comme leur père.

ENTREPRISE CONTRE ÉLISÉE RENDUE INUTILE.

Le roi de Syrie, résolu de faire la guerre à celui d'Israel, assembla un conseil de ses plus intimes confidents. Il leur proposa son dessein et les mesures qu'il croyait devoir prendre pour en assurer le succès. Le secret était nécessaire, et on l'avoit recommandé expressément à tous les officiers du conseil; mais Dieu révéla à Elisée ce que le roi de Syrie méditait contre Israel. Elisée donnait avis de tout à son souverain; et il ne se prenait aucune résolution dans le conseil, qui ne parvînt à la connaissance du roi d'Israel. Ce prince se tenait sur ses gardes, et déconcertait tous les projets de son ennemi. Le roi de Syrie soupçonna quelque trahison; il rassembla donc son conseil, et il dit en colère à ceux qu'il avait déjà consultés: « Il y a parmi vous un espion du roi d'Israel qui

le fait avertir de toutes mes résolutions. Ne s'en trouvera-t-il donc aucun assez fidèle pour me découvrir le traître ? » Un de ses officiers lui répondit : « Personne ne vous trahit, seigneur ; mais il y a dans Israel un Prophète, nommé Elisée, qui découvre au roi d'Israel tout ce qui se dit dans le secret de votre cabinet. » « Allez, reprit le roi, informez-vous où il est, afin que je l'envoie prendre. On ne fut pas longtemps à découvrir la retraite de l'homme de Dieu, et l'on vint dire au roi qu'Elisée était à *Dothaïn*. Aussitôt il envoya des troupes qui investirent la ville pendant la nuit. Le serviteur du Prophète étant sorti de grand matin, vit toutes ces troupes autour de la ville. Il rentra avec précipitation, et courut dire à son maître : « Hélas ! qu'allons-nous devenir ? nous sommes perdus : les Syriens sont à nos portes. » « Ne craignez rien, répondit Elisée : il y a beucoup plus de monde avec nous qu'avec nos ennemis. En même temps il pria Dieu d'ouvrir les yeux à cet homme pour le rassurer, et de lui faire apercevoir ce que Dieu lui découvrait. A l'instant, les yeux du serviteur furent ouverts, il vit autour de son maître une multitude de chevaux et de chariots de feu. Le Prophète sortit de la ville, et prit le chemin de Samarie. Voyant les ennemis qui venaient à lui, il conjura le Seigneur de les frapper d'aveuglement. Sa prière fut exaucée : ils aperçurent les objets tout autres qu'ils n'étaient. *Suivez-moi*, leur dit Elisée, *je vous montrerai Elisée*. Les Syriens s'abandonnèrent à sa conduite, et, sans qu'ils s'en aperçussent, il les mena jusqu'au milieu de Samarie. Lorsqu'ils y furent arrivés, le Prophète supplia le Seigneur de leur ouvrir les yeux, et il l'obtint. Les Syriens, rendus à eux-mêmes, reconnurent avec une extrême surprise qu'ils étaient dans la principale ville du roi d'Israel. Ce prince voulait les faire mourir ; mais le

Prophète s'y opposa, parce qu'ils n'avaient point été pris en combattant. Il leur fit même donner les rafraîchissements dont ils avaient besoin, et il les renvoya à leur maître. Les miracles ne coûtent rien à Dieu quand il les juge utiles à sa gloire ou au salut de ses serviteurs. Il lui est aussi facile de suspendre les lois de la nature, qu'il le lui a été de les établir. La nature n'est autre chose que l'ordre commun de sa providence également libre et toute-puissante.

SIÉGE DE SAMARIE. PRÉDICTION D'ÉLISÉE.

Le roi de Syrie rassembla toutes ses troupes, et vint mettre le siége devant Samarie. Ce siége dura longtemps, et la ville fut réduite à une famine extrême. Le roi d'Israel, las d'attendre le secours du Seigneur que lui promettait Elisée, envoya, dans un mouvement de colère, un officier pour tuer le Prophète; puis, changeant de sentiment, il alla lui-même le trouver. « Quel secours, lui dit-il, puis-je attendre du Seigneur, puisque c'est lui-même qui nous réduit à cette extrémité de malheur où nous sommes? » Elisée lui répondit: « Ecoutez la parole du Seigneur : demain, à l'heure qu'il est, la mesure de pure farine se donnera pour un sicle, et avec la même somme on aura deux mesures d'orge. » L'officier qui accompagnait le roi dit à l'homme de Dieu: « Quand le ciel s'ouvrirait, et qu'il en tomberait une pluie de grains, ce que vous dites serait-il possible? » « Eh bien! répliqua Elisée, vous verrez cette abondance, mais vous n'en profiterez point. En effet, sur le soir du même jour, quatre lépreux assis à la porte de la ville se dirent l'un à l'autre : « Nous mourons de faim ici : passons au camp des Syriens; peut-être nous épargneront-ils. Après tout, s'ils n'ont pas pitié de nous, ils abrégeront nos

souffrances. Ces lépreux partent donc tous quatre, et s'approchent du camp. Arrivés au premier poste, ils ne trouvent personne. Les Syriens, frappés d'une terreur subite, avaient pris la fuite précipitamment et sans rien emporter. Le Seigneur avait fait entendre aux Syriens un grand bruit d'hommes, de chevaux et de chars, comme celui d'une armée formidable qui s'avançait pour les combattre. Ils crurent que c'était un puissant secours qui venait au roi d'Israel. Les lépreux commencèrent par boire et manger; ensuite l'un d'eux fit cette réflexion: « Nous ne faisons pas bien de ne songer qu'à nous; allons annoncer à la ville que les ennemis ont abandonné leur camp, et qu'il est rempli de toutes sortes de provisions. » Ils retournèrent donc à Samarie, et y répandirent cette heureuse nouvelle. On crut d'abord que ce n'était qu'une ruse des Syriens: on envoya des gens à la découverte, et l'on s'assura de la retraite des ennemis. Aussitôt le peuple sortit de la ville, et pilla le camp. L'abondance fut telle que la mesure de pure farine ne se vendit qu'un sicle, et que l'on avait au même prix deux mesures d'orge, selon la parole du Seigneur. Le roi, pour empêcher le désordre, avait mis à la porte de la ville cet officier qui n'avait pas voulu croire à la prédiction d'Elisée. La foule du peuple fut si grande, qu'il ne put arrêter le torrent, et qu'il y resta étouffé et foulé aux pieds de la multitude, comme l'avait prédit l'homme de Dieu.

JORAM, ROI DE JUDA.

Joram, fils de Josaphat, avait hérité du trône de son père; mais il n'hérita point de ses vertus. Athalie, son épouse, qui était fille d'Achab, lui inspira tous les vices de sa maison. Joram commença par faire mourir tous ses frères, que Jo-

saphat avait établis en diverses villes de Juda, avec des fonds suffisants pour leur entretien. Après cette action de cruauté, il se livra à tous les excès de l'idolâtrie. Il érigea des autels aux faux dieux, et il força ses sujets d'imiter ses superstitions sacriléges. La colère du Seigneur s'alluma contre ce roi impie, et lui fit bientôt sentir les premiers coups de sa juste vengeance, en lui enlevant une partie de ses états. L'Idumée, que David avait conquise cent cinquante ans auparavant, se révolta; et Joram malgré les efforts qu'il fit, ne put la réduire. Dieu voulait qu'il comprît que cette perte était un châtiment de sa justice. Dans le même temps, une ville considérable de la tribu de Juda secoua le joug, à l'exemple de l'Idumée, et elle se maintint dans l'indépendance du roi, parce qu'il avait abandonné le Seigneur. Dieu, pour faire rentrer ce prince en lui-même, l'avertit par un Prophète que, s'il ne se corrigeait pas, son peuple tomberait sous le fer de ses ennemis; que les vainqueurs n'épargneraient ni ses femmes ni ses enfants; qu'il serait lui-même frappé d'une plaie mortelle, et qu'il expirerait dans les plus cruelles douleurs. Joram s'endurcit contre ces menaces divines, et la prédiction s'accomplit à la lettre. Le Seigneur suscita contre Joram les Philistins et les Arabes, qui entrèrent dans la Judée et la ravagèrent. Le palais du roi fut pillé, ses femmes et ses enfants emmenés captifs, à la réserve du plus jeune, nommé *Ochozias*, que le Seigneur conserva pour ne pas laisser éteindre entièrement la maison de David, de laquelle le Messie devait naître; car, dit l'Ecriture, Dieu ne voulut pas détruire la postérité de David, à cause de l'alliance qu'il avait contractée avec ce saint Roi, et à cause de la promesse qu'il lui avait faite de laisser toujours subsister une lampe, c'est-à-dire une étincelle de sa race. Joram ne profita point de tous ces fléaux de la colère du Ciel. Il ne restait plus qu'un remède

à l'endurcissement de son cœur : c'était de le frapper d'une plaie personnelle. Dieu l'en avait menacé; enfin il lui envoya une maladie également douloureuse et incurable : ses intestins se pourrirent, et tous les jours il en jetait une partie avec une infection insupportable. Consumé peu à peu par cette langueur habituelle de deux années, à charge à lui-même et aux autres, il mourut dans la trente-neuvième année de son âge. On ne lui rendit pas les honneurs funèbres qu'on avait accordés à ses ancêtres ; et pour marquer l'horreur qu'on avait de son impiété, il ne fut point inhumé dans le sépulcre des rois.

OCHOZIAS, ROI DE JUDA.

Joram n'avait laissé qu'un seul fils âgé de vingt-deux ans, nommé *Ochozias*. Il fut établi roi en la place de son père. Le jeune prince imita l'impiété de Joram, et fit le mal devant le Seigneur, parce qu'Athalie, sa mère, lui en donnait le conseil et l'exemple. Ce fut la cause de sa perte. A la sollicitation d'Athalie, il se ligua avec le roi d'Israel pour faire la guerre aux Syriens. Dans l'attaque d'une ville, le roi d'Israel reçut une blessure qui l'obligea de laisser le commandement de son armée à Jéhu, l'un de ses principaux officiers. Jéhu était destiné par la justice divine à être le ministre de ses vengeances et l'exécuteur de ses arrêts prononcés longtemps auparavant contre la maison d'Achab. Le moment de l'exécution était arrivé. Un Prophète du Seigneur vint trouver Jéhu dans le temps que les capitaines de l'armée étaient assemblés : il lui demanda une audience particulière. Jéhu se leva de l'assemblée, et conduisit le Prophète dans une chambre où il s'enferma seul avec lui. Alors le Prophète prend une fiole d'huile, et la répand sur la tête du général, en lui disant : « Ecoutez, prince, ce que vous dit le Seigneur

votre Dieu ; voici les paroles qu'il vous adresse : C'est moi qui vous ai sacré roi sur mon peuple d'Israel. Vous exterminerez la maison d'Achab pour venger le sang de mes Prophètes et de mes serviteurs que sa cruauté a versé. » Jéhu étant rentré dans la salle où se tenait l'assemblée, rapporta ce qui venait de se passer. Il se fit alors une subite révolution dans les esprits. Tous les officiers de l'armée se levèrent; ils firent avec leurs manteaux une espèce de trône, et ils crièrent au son des trompettes : *Jéhu est roi!* Jéhu ne perdit point de temps : il profita de la disposition des esprits pour conduire l'armée au lieu où était le roi d'Israel. Ce malheureux prince s'était retiré à Jezrael pour s'y faire traiter de sa blessure, et Ochozias, roi de Juda, s'y était aussi rendu pour le visiter. Dieu avait ménagé toutes ces circonstances, parce qu'il avait résolu de punir Ochozias qui, se trouvant coupable d'idolâtrie, comme le roi d'Israel, méritait d'être enveloppé dans sa ruine. Les deux rois, qui ne se doutaient pas de ce qui était arrivé, allèrent au devant de Jéhu. Celui-ci voyant le roi d'Israel qui s'avançait le premier, lui tira une flèche dans le cœur, et le renversa mort. Ochozias tourna bride, et s'enfuit ; mais Jéhu donna ordre de le poursuivre : on l'atteignit et on le fit mourir. Jéhu entra dans Israel, et ayant aperçu la reine Jézabel qui parut à une fenêtre dans tout l'appareil de sa dignité, il la fit précipiter du haut de son appartement. Son corps fut dévoré par les chiens ; et quand on voulut lui donner la sépulture, on n'en retrouva que les extrémités des pieds et des mains. Ce genre de mort avait été annoncé par le Prophète Elie.

JOAS SAUVÉ ET ÉTABLI ROI DE JUDA.

Athalie ayant appris la mort de son fils Ochozias, donna ordre de tuer les enfants de ce prince,

afin de régner seule dans Juda; mais Dieu qui veillait à la conservation de la maison de David, selon sa promesse, sauva du massacre le dernier des fils d'Ochozias, nommé Joas. Ce prince était encore au berceau : Josabeth, épouse du grand Prêtre Joïada, trouva le moyen de l'enlever du milieu des morts. Elle le cacha avec sa nourrice dans l'enceinte du temple, et elle l'éleva secrètement pendant six ans. Dans cet intervalle, l'impie Athalie régnait à Jérusalem, et l'idolâtrie régnait avec elle. On avait, par son ordre, construit un temple à Baal, divinité des Syriens; et la reine avait fait transporter dans ce temple les plus riches ornements de la maison du Seigneur. Au bout de sept ans, Joïada, que Dieu remplissait de courage, entreprit de venger les droits de la famille royale, et de rétablir le légitime héritier du trône de David. Il engagea cinq des principaux chefs des Lévites à le seconder dans cette entreprise. Il leur donna ordre d'aller dans toutes les villes de Juda pour assembler en un jour marqué tous les Lévites et les chefs des familles. Cet ordre du grand Prêtre fut exécuté, et l'on se rendit au temple de tous les côtés. Alors Joïada déclara qu'il restait un des enfants d'Ochozias, préservé du massacre par la protection divine; que cet enfant devait régner selon l'oracle que le Seigneur avait prononcé en faveur des descendants de David. Toute l'assemblée promit d'être fidèle au roi légitime. Le grand Prêtre distribua les Lévites en plusieurs bandes, et leur donna des armes. Les uns devaient se tenir auprès de la personne du roi, les autres furent placés à toutes les portes du temple. Lorsque tout fut disposé, le jeune prince parut. Joïada lui mit le diadème sur la tête, et le livre de la loi à la main. Il lui donna l'onction royale, et tous se mirent à crier : *Vive le roi Joas!* Le peuple accourut en foule au temple, et apprit ce qui s'y passait. Atha-

lie y vint aussi, et voyant le roi assis sur un trône, environné de gens armés, elle s'écria : *Trahison ! conjuration !* Joïada dit aux officiers de la conduire hors de l'enceinte du temple et de la faire mourir. On la saisit à l'instant, et elle subit le châtiment qu'elle méritait. Le grand Prêtre fit ensuite une alliance entre le Seigneur, le peuple et le roi. On promit avec serment de n'adorer que le Seigneur, de bien servir le roi, et d'observer exactement les lois de Moïse. Le peuple, pour montrer que son retour à Dieu était sincère, alla sur-le-champ au temple de Baal : il renversa ses autels, brisa ses images, et tua Mathan, prêtre de l'idole.

CHANGEMENT DE JOAS. SES CRIMES, SA MORT.

Joas régna avec justice, et fit ce qui était agréable au Seigneur, tant que vécut Joïada, à qui il était redevable de la vie et de la couronne. Il suivit en tout ses sages conseils, et pendant plus de vingt ans il travailla avec zèle à réformer les abus qui s'étaient glissés dans l'état depuis le règne de Josaphat ; mais après la mort du saint Pontife, Joas se livra à de vils flatteurs qui corrompirent son cœur. Ces hommes impies conservaient un secret penchant à l'idolâtrie, dont les passions s'accommodent mieux que de la véritable Religion. Ils parvinrent, à force de sollicitations, à obtenir le consentement du roi pour le rétablissement du faux culte. On abandonna le temple du vrai Dieu pour adorer les idoles. Alors la colère du Seigneur s'alluma contre Jérusalem. Dieu essaya d'abord de les retirer du mal par les exhortations de ses Prophètes, qui n'épargnèrent rien pour les faire rentrer dans le devoir ; mais on ne voulut point les écouter. L'esprit de Dieu saisit le grand Pontife Zacharie, fils de *Joïada*, qui se présenta devant le peuple, et lui

reprocha avec force ses prévarications. « Pourquoi, leur dit-il, violez-vous ainsi les commandements du Seigneur? quel fruit vous promettez-vous de votre impiété? Vous abandonnez le Dieu de vos pères, il vous abandonnera de son côté. » On parla au roi de cette action de zèle, comme d'une démarche séditieuse. On lui demanda la mort du Pontife, et Joas eut la lâcneté d'y consentir, sans égard pour la mémoire de Joïada qui lui avait rendu des services si importants. Dès qu'on eut le consentement du roi, on chercha l'occasion de se défaire de Zacharie, et on l'assomma à coups de pierres dans le vestibule même du temple. La vengeance divine ne tarda pas à éclater sur les coupables. Le roi de Syrie entra dans la Judée, et s'avança jusqu'à Jérusalem. Son armée n'était pas nombreuse; les troupes qu'on lui opposa paraissaient beaucoup plus fortes; cependant, parce que Juda avait abandonné le Seigneur, elles furent vaincues. Les Syriens entrèrent dans Jérusalem, ils en tuèrent les principaux habitants, ils mirent la ville au pillage, ils firent mille outrages au roi, et le laissèrent dans un état d'infirmité et de langueur qui ne lui permettait plus de quitter le lit. Joas fut, quelque temps après, assassiné par deux de ses officiers qui conspirèrent contre lui. Telle fut la terrible vengeance que Dieu tira du meurtre de Zacharie, dont ce malheureux prince avait répandu le sang par les mains de ses flatteurs. Joas avait régné quarante ans: il fut enterré dans la ville de David; mais on ne le mit pas dans le tombeau des rois.

AMASIAS, ROI DE JUDA.

Le sceptre de Juda passa entre les mains d'Amasias, fils aîné de Joas. Ce prince commença son règne par des actions de justice et de piété. Il montra de la soumission aux ordres de Dieu dans une

circonstance délicate : il se proposait de déclarer la guerre aux Iduméens; et, pour connaître ses forces, il fit le dénombrement de ses sujets. Il se trouva trois cent mille hommes en état de porter les armes. Amasias jugea à propos d'y ajouter cent mille hommes choisis du royaume d'Israel, qu'il prit à sa solde moyennant cent talents d'argent; mais un Prophète envoyé de Dieu vint le trouver, et l'exhorta à ne point emprunter des troupes étrangères, surtout chez un peuple schismatique et idolâtre que Dieu ne protégeait point. Il lui déclara que ce renfort, sur lequel il fondait l'espérance du succès, serait, au contraire, la cause de sa perte, parce que la victoire ne dépend ni du nombre ni de la valeur des soldats, mais du secours de Dieu qui l'accorde à qui il lui plaît. « Que deviendront, répondit Amasias, les cent talents que j'ai donnés? » « Dieu est assez riche, ajouta le Prophète, pour vous en rendre beaucoup davantage. Amasias se rendit à l'avis de l'homme de Dieu : il renvoya les Israélites dans leur pays, et marcha avec confiance contre les ennemis avec les troupes de Juda seulement. Les Iduméens furent entièrement défaits : dix mille restèrent sur le champ de bataille, et il y eut autant de prisonniers; mais ce succès inspira de l'orgueil au roi : il s'en attribua la gloire, qui n'était due qu'à la protection divine. Cette première faute le conduisit à l'impiété. On avait enlevé parmi le butin les idoles de l'Idumée; c'étaient des figures d'or et d'argent que l'on réserva pour le roi. Ce prince ne les conserva d'abord que comme une curiosité de prix; mais il en vint ensuite à cet excès d'aveuglement, de les adorer et de leur offrir de l'encens. L'homme de Dieu l'en reprit : « Pourquoi, lui dit-il, adorez-vous les idoles qui n'ont pu se délivrer de vos armes ni sauver leurs adorateurs? » « Et vous, *répondit* Amasias, qui vous a établi pour donner

des conseils au roi? Retirez-vous, de peur qu'il ne vous en coûte la vie. » Le Prophète se retira en prédisant à ce prince qu'il périrait. L'effet suivit de près la prédiction. Amasias déclara la guerre au roi d'Israel, qui ne songeait qu'à vivre en paix avec lui. En vain celui-ci fit-il des propositions raisonnables : il ne fut point écouté, parce que, dit l'Ecrivain sacré, le Seigneur avait résolu de livrer Amasias entre les mains de ses ennemis, en punition de son idolâtrie. Il fallut donc décider la querelle par un combat. Amasias fut vaincu et fait prisonnier. Ce prince orgueilleux fut traîné, chargé de chaînes, à la suite du vainqueur, lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem. Il tomba dans le mépris de ses sujets, témoins de son ignominie, et il périt enfin dans une conspiration qu'ils formèrent contre lui.

OZIAS, ROI DE JUDA.

Les commencements du règne d'Ozias furent heureux. Le nouveau roi donna des exemples éclatants de piété envers Dieu, de soumission à ses ordres, et de respect pour ses lois. Il s'attacha à des hommes religieux qui le dirigeaient, par leurs sages conseils, dans la pratique de la vertu; et pendant longtemps il fut fidèle à suivre leurs avis. En récompense, Dieu lui accorda un heureux succès dans toutes ses entreprises. Ozias avait des troupes nombreuses et aguerries. Ses arsenaux étaient remplis de toutes sortes d'armes. Son attention ne se borna point à ce qui concernait la guerre : il comprit que l'agriculture faisait la principale richesse de l'état et le bonheur des sujets: il s'appliqua à la faire fleurir dans son royaume. Il remporta plusieurs victoires sur les Ammonites, sur les Philistins, sur les Arabes, parce que le Seigneur était son secours et sa force. Dans ce haut degré de

puissance et de gloire, ce prince s'oublia pour quelques moments, et il attenta aux droits sacrés du sacerdoce. La loi réservait aux Prêtres, enfants d'Aaron, celui d'offrir de l'encens au Seigneur. Ozias entreprit d'exercer ce ministère qui ne lui convenait pas. Il entra dans le temple, et, l'encensoir à la main, il s'avança vers l'autel des parfums. Alors le Pontife, accompagné de quatre-vingts Prêtres, s'opposa avec courage à l'entreprise du roi. « Arrêtez, prince, lui dit-il : il ne vous appartient pas de mettre la main à l'encensoir; c'est aux Prêtres, c'est aux enfants d'Aaron que cette fonction est réservée. Sortez du lieu saint, où il ne vous est pas permis d'entrer. Ne méprisez pas les lois de Dieu; craignez de porter la peine de votre désobéissance. » Ozias était engagé; il eut honte de reculer. Transporté de colère, il menaça les Prêtres; mais à l'instant il fut frappé d'une maladie honteuse : son front parut couvert de lèpre. Ce malheureux prince, épouvanté et confus, se hâta de sortir du lieu saint. Il fut obligé de se séparer du commerce des hommes et de se tenir enfermé dans un palais éloigné de la ville, où il passa à l'écart le reste de ses jours, parce que cette affreuse maladie dura autant que sa vie. Le peuple ne souffrit pas de cet accident. Le roi avait un fils âgé de vingt ans, nommé *Joatham :* il le chargea du gouvernement de l'état. Le jeune prince s'acquitta de cette fonction avec beaucoup de sagesse. Il régna après son père, et se conduisit en tout selon la loi de Dieu. Le royaume de Juda devint très florissant sous son règne. La paix dont il jouit n'y fut jamais troublée, parce que le prince régla toujours ses voies sous les yeux du Seigneur, et que Dieu, selon sa promesse, ne cessa point de le favoriser.

PROPHÉTIE D'ISAÏE CONCERNANT LE MESSIE.

(An du monde 3228.)

Ce fut sous le règne d'Ozias que commença à paraître cette longue suite d'hommes inspirés qui, pendant deux cents ans, annoncèrent dans le dernier détail, et jusqu'aux plus petites circonstances, l'avénement du Messie, la vocation des Gentils, la réprobation des Juifs, la gloire future de l'Eglise composée de tous les peuples du monde. Jusque-là Dieu s'était contenté de renouveler de temps en temps la promesse d'un Rédempteur, d'en rappeler le souvenir par intervalles et de loin en loin. David, trois cents ans auparavant, avait annoncé tous les mystères de ce Rédempteur; mais, depuis le temps d'Ozias, on vit se succéder sans interruption une foule de Prophètes qui ne cessèrent, dans le cours de deux siècles, de prédire tout ce qui concernait le Messie promis. Isaïe prophétisa sous les règnes d'Ozias, de Joatham, d'Achaz et d'Ezéchias, c'est-à-dire sept cents ans avant Jésus-Christ: Dieu le choisit pour annoncer de nouveau à son peuple les mystères du Messie. Ce Prophète était de la race royale: ses écrits furent déposés dans le temple de Jérusalem, et on les conserva avec un soin religieux. Le grand caractère du Messie, le signe distinctif auquel on devait le reconnaître, son œuvre principale, c'était, comme on l'a déjà remarqué, la conversion des Gentils, la lumière de la vérité répandue dans tout l'univers: c'est aussi particulièrement par ce caractère éclatant qu'Isaïe désigne le Sauveur. Il insiste sur ce signe singulier; il y revient continuellement, et il le décrit dans les termes les plus magnifiques. Voici comment il s'exprime: « L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé, et le bas de ses vêtements remplissait le

temple. Des Séraphins étaient autour du trône, et ils disaient : *Saint*, *Saint*, *Saint est le Seigneur*, *le Dieu des armées : toute la terre est remplie de sa gloire*.... Le Seigneur me dit : Allez, et dites à ce peuple : Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, père de David ; ce rejeton sera exposé, comme un étendard, à la vue de tous les peuples. Les Gentils viendront lui offrir leurs prières ; il sera leur chef, et les nations espéreront en lui. » On ne peut douter que ce rejeton de la famille de David ne soit le Messie, promis à Abraham comme celui en qui toutes les nations doivent être bénies, annoncé par Jacob comme l'espérance et le salut des nations. « Le Juste de Sion, continue le Prophète, sera comme une lumière éclatante, et son Sauveur brillera comme un flambeau allumé. Ceux qui n'avaient pas entendu parler de lui le verront ; ceux à qui il est inconnu le contempleront. C'est le témoin donné à tous les peuples ; c'est le chef et le précepteur des Gentils. Sous sa conduite, un peuple étranger se joindra au peuple de Dieu, et les Gentils y accourront de toutes parts. Les Gentils verront ce Juste ; tous les rois de la terre connaîtront eet homme tant célébré dans les prophéties de Sion. C'est lui que j'ai choisi, dit le Seigneur, et il enseignera la justice aux Gentils. » Puis, adressant la parole au Messie même : « Je vous ai établi, dit le Seigneur, pour être le médiateur de mon alliance, et pour éclairer les nations, afin que vous ouvriez les yeux des aveugles, de ceux qui sont dans les ténèbres, et que vous mettiez en liberté ceux qui sont dans les liens d'une honteuse captivité, sous la servitude du péché. Je vous ai établi pour réparer la terre, pour posséder les héritages dissipés, les peuples corrompus par l'idolâtrie. Je les vois venir de loin, les uns du septentrion, les autres du couchant et de la terre du midi. Vous appellerez à vous des nations qui ne vous

connaissaient point; et des peuples qui ne vous avaient point vu accourront à vous. C'est peu que vous me serviez à rétablir les tribus de Jacob et à rappeler ceux que je me suis réservés dans Israel: je vous envoie pour être la lumière des nations. C'est par vous que je sauverai tous les peuples d'une extrémité du monde à l'autre. Alors l'élévation de l'homme sera abaissée, et l'orgueil des grands sera humilié; le Seigneur seul paraîtra grand, et les *idoles* seront toutes réduites en poudre. Alors l'homme rejettera loin de lui ses idoles d'argent et ses statues d'or, et il n'adorera que le Seigneur. Le Juste que je dois envoyer est proche; le Sauveur que j'ai promis va paraître: une lumière éclairera les peuples, et mon bras fera justice aux nations. Il viendra un jour où mon peuple connaîtra la grandeur de mon nom, un jour auquel je dirai: Moi qui parlais autrefois par la bouche des Prophètes, me voici présent. Le Seigneur a signalé son bras saint aux yeux de toutes les nations: toutes les régions de la terre verront le Sauveur que notre Dieu doit envoyer. Il purifiera les nations par une aspersion sainte. Les îles seront dans l'attente de son secours: les rois de la terre se tiendront devant lui dans le silence. Le temps viendra, dit le Messie lui-même par la bouche du Prophète, le temps viendra où j'assemblerai tous les peuples de toutes les langues. Ils viendront, et ils verront ma gloire. Je choisirai des hommes que je marquerai de mon sceau: je les enverrai aux nations, à celles qui sont au-delà des mers, en Afrique, en Lybie, aux peuples de l'occident, à la Grèce, aux îles les plus reculées, à ceux qui n'ont point entendu parler de moi et qui n'ont pas vu ma gloire. Ces envoyés la feront connaître aux nations. Les peuples qui sont du côté de l'occident craindront le nom du Seigneur, et ceux qui sont du côté de l'orient révéreront sa gloire, lorsque le

Rédempteur de Sion sera venu. La maison du Seigneur (l'Eglise chrétienne) sera élevée sur la cime des montagnes : elle s'élèvera au-dessus des collines. Toutes les nations y accourront en foule. Elles diront : Montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob. Il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et les idoles seront toutes réduites en poudre. » Je le demande maintenant à tout esprit que la passion n'aveugle pas : était-il possible de mettre dans un plus grand jour la promesse faite à Abraham ? était-il possible de répandre une lumière plus vive sur ces paroles : *Toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui naîtra de vous ?* N'est-il pas évidemment prédit qu'un jour tous les peuples seront appelés à la connaissance du vrai Dieu, et que cette vocation est réservée au Messie qui, après avoir parlé longtemps par la bouche de ses Prophètes, viendra parler lui-même aux hommes?

AUTRES CARACTERES DU MESSIE
PRÉDITS PAR ISAÏE.

Le Prophète Isaïe, qui a prédit si clairement la conversion future des Gentils, a aussi annoncé les circonstances de la naissance et de la vie du Messie. Selon ce Prophète, le Rédempteur promis devait naître d'une Vierge, être adoré par les Mages : « Une Vierge concevra, et elle enfantera un Fils qui sera appelé *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous. » Puis il trace le portrait de ce précieux enfant. Un petit Enfant nous est né : un Fils nous a été donné. Il portera sur son épaule la marque de la principauté : il sera appelé l'*Admirable*, le *Fort*, le *Père du siècle futur*, le *Prince* de la *paix* : le nom incommunicable de *Dieu* sera son *nom*. Son empire s'étendra de plus en plus, et la

paix qu'il établira n'aura point de terme. Il sera assis sur le trône de David, et il possédera son royaume pour l'affermir dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Les rois viendront honorer son berceau et lui offrir des présents. Les rois marcheront à la splendeur de sa lumière : ils viendront de Saba lui apporter de l'or et de l'encens. » Le Messie aura un précurseur qui préparera les peuples à le recevoir. On entendra la voix de celui qui crie dans le désert : « Préparez les voies du Seigneur, rendez droits les sentiers de votre Dieu. Toutes les vallées seront comblées, les montagnes et les collines seront abaissées, les chemins tortus deviendront droits, ceux qui étaient raboteux seront aplanis. La gloire du Seigneur se manifestera, et toute chair verra que c'est le Seigneur qui a parlé. Elevez la voix, vous qui annoncez l'Evangile à Jérusalem; dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu, voici le Seigneur qui vient dans sa puissance. » Le Messie sera plein de douceur, il n'attirera les hommes que par la persuasion et par les bienfaits. « Il conduira son peuple comme un pasteur conduit son troupeau : il rassemblera les petits agneaux par la force de son bras, il les prendra dans son sein, et il portera lui-même les brebis qui sont pleines. Il ne sera point turbulent, il ne foulera point aux pieds un roseau à demi brisé, il n'éteindra point un reste fumant de la mèche allumée. » Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. Sa puissance égalera sa bonté : il opèrera une foule de prodiges. « Alors les yeux des aveugles verront le jour; les oreilles des sourds seront ouvertes; le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée. » Il établira un sacerdoce nouveau, et il se choisira des Prêtres qui ne seront pas de la race d'Aaron, mais tirés de la gentilité. « Je

choisirai, parmi ceux qui seront échappés de l'incrédulité générale, des hommes que je marquerai d'un signe particulier : je les enverrai aux nations... Ils tireront du milieu d'elles ceux qui deviendront vos frères, ils les offriront à Dieu comme une oblation sainte, et moi je prendrai parmi eux des Prêtres et des Lévites, dit le Seigneur. » A la vue de tant de merveilles, le Prophète se sent pénétré d'une sainte joie; il hâte, par l'ardeur de ses désirs, la venue du Sauveur qni doit les opérer. Dans le transport de son zèle, il s'écrie : « Cieux, envoyez d'en haut votre rosée : que les nuées fassent descendre le Juste comme une pluie. Que la terre s'ouvre, qu'elle germe le Sauveur, et que la justice naisse en même temps. » Ce désir si empressé de voir le Rédempteur promis était dans le cœur et dans la bouche de tous les saints personnages de l'ancienne loi. On trouve dans les livres saints mille passages où ce désir est exprimé. Tous les docteurs juifs qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ rapportent, comme nous, au Messie promis les textes que nous citons. De quel poids ne doit pas être ce témoignage, rendu dans un temps où la tradition sur le vrai sens des Prophètes était encore récente ! Si ceux qui sont venus depuis se sont efforcés de détourner ces différents textes à des objets étrangers, c'est manifestement l'intérêt de leur cause qui les y a contraints. Ils ont senti combien était forte la preuve qui en résultait en faveur du christianisme, et ils ont tâché vainement de l'éluder par des interprétations arbitraires, que le bon sens rejette et que leurs pères désavouent.

SOUFFRANCES DU MESSIE PRÉDITES PAR ISAIE.

Le Prophète Isaïe a prédit les ignominies et la mort du Messie dans un tel détail, que l'on croit lire un Evangile plutôt qu'une prophétie. On y

voit que le Sauveur qui doit venir sera mis au rang des scélérats, qu'il sera couvert de plaies comme un lépreux, conduit au supplice, et qu'il mourra dans les douleurs; mais ses souffrances seront volontaires. Il se laissera égorger comme une brebis; il restera muet comme un agneau sous la main de celui qui le tond. C'est lui-même qui livrera son âme à la mort pour les péchés des hommes : il s'est chargé de nos iniquités; c'est par ses humiliations et par ses blessures qu'il nous guérira. Ecoutons le Prophète lui-même : « Le rejeton de Jessé s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau qui sort d'une terre aride : il est sans beauté et sans éclat; nous l'avons vu, et nous ne l'avons pas reconnu. Il nous a paru le dernier des hommes, un homme de douleurs. Il était semblable à un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié. On l'a mis au nombre des scélérats, il a été condamné par des juges; on l'a retranché de la terre des vivants, et il est mort au milieu des douleurs. Ce n'est point par contrainte qu'il a souffert : il a été immolé, parce que lui-même l'a voulu; il n'a point ouvert la bouche. On l'a mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger : il s'est tu comme un agneau devant celui qui le tond. Ce n'est pas pour ses péchés qu'il souffre : il a pris sur lui nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos infirmités. Nous nous étions égarés comme des brebis errantes. Chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a chargé de l'iniquité de tous. Il a été percé de plaies pour nos péchés, il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Je l'ai frappé à cause des péchés de mon peuple, dit le Seigneur; mais parce qu'il a volontairement souffert la mort, une longue postérité naîtra de lui; et le sépulcre d'où il sortira

vainqueur et immortel sera glorieux. Les nations viendront lui offrir leurs prières à cause de ses victoires. Parce qu'il s'est livré à la mort, et qu'il a expié nos péchés dans son corps, il s'est acquis l'empire, et il partagera les dépouilles des forts c'est-à-dire des puissances de la terre et de l'enfer Il a livré son âme pour les péchés; il verra sa race durer longtemps, et la volonté du Seigneur s'exécutera heureusement sous sa conduite. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert : il en sera rassasié. Il justifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes. » Ce seul passage si formel, si étendu, où les souffrances du Sauveur sont inculquées en tant de manières, et qui ne peut s'appliquer à nul autre qu'à lui, suffirait pour démontrer que le Prophète a été inspiré, et que la Religion chrétienne est vraiment divine. Quel autre que le Messie a jamais subi une mort volontaire pour remettre les péchés des hommes, a jamais répandu son sang pour les effacer, a été couvert de plaies pour rendre la santé aux pécheurs ? Que l'on rapproche de cette prophétie d'Isaïe les textes du nouveau Testament où il est parlé des souffrances de Jésus-Christ, et que l'on juge s'il peut se trouver une plus parfaite conformité. « Il a porté nos péchés en son corps sur la croix, afin que nous vivions pour la justice ; c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris (*I. Petr.* 2.). Nous avons été justifiés par la rédemption qui est en Jésus-Christ, lequel a été offert une fois en sacrifice pour effacer nos péchés (*Rom.* 3.). C'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux de tout le monde (1. *Joan.* 2.). Il nous a aimés, et il nous a lavés de nos péchés dans son sang (*Apoc.* 1.). » On voit par cette prophétie que le règne du Messie *sera tout* spirituel, puisque les souffrances et les *ignominies* sont incompatibles avec l'état de prince *puissant* et victorieux.

SUITE GLORIEUSE DES SOUFFRANCES DU MESSIE. FÉCONDITÉ DE L'ÉGLISE.

Il était nécessaire que le Messie souffrît, qu'il livrât son âme à la mort, pour purifier les hommes par son sang et pour devenir le père d'une longue postérité, c'est-à-dire pour donner naissance à une nombreuse et éternelle Eglise. Cette Eglise, formée d'abord dans le paradis terrestre, et destinée à être la mère des races futures, avait été longtemps stérile, et n'avait donné à Dieu que peu d'adorateurs; mais devenue féconde par le sang du Sauveur, elle va, dit le Prophète Isaïe, s'étendre dans toutes les nations, et peupler la terre entière de fidèles et de Saints. Rien n'égale la magnifique peinture qu'il trace de cette prodigieuse fécondité. « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point; chantez des cantiques de louanges, et poussez des cris de joie, vous qui n'aviez point d'enfants, parce que celle qui était abandonnée, c'est-à-dire la gentilité, a maintenant plus d'enfants que celle qui avait un mari, dit le Seigneur. Le Juste que je dois envoyer est proche; le salut que j'ai promis va paraître. J'établirai ma justice parmi les nations pour les éclairer. Prenez un lieu plus grand pour dresser vos tentes; étendez, le plus que vous pourrez, vos pavillons; alongez-en les cordages, affermissez les pieux qui les soutiennent; car vous vous étendrez à droite et à gauche. Votre postérité aura les nations pour héritage, et elle repeuplera les villes désolées. Il vous viendra des habitants qui n'étaient pas avec moi, et ceux qui vous étaient autrefois étrangers se joindront à vous... Levez les yeux, et regardez autour de vous : cette grande multitude vient se réunir à mon peuple. Je jure par moi-même, dit le Seigneur : Tous ceux-ci seront comme un habillement précieux dont vous

serez revêtue : vous en serez parée comme une épouse l'est de ses ornements. Vos déserts, vos solitudes et votre terre pleine de ruines seront trop étroits pour la foule de ceux qui viendront s'y établir. Les enfants qui naîtront après votre stérilité vous diront encore : Le lieu où je suis est trop étroit, donnez-moi une place plus spacieuse. Et vous direz en votre cœur : Qui m'a engendré ces enfants, à moi qui étais stérile ? qui a nourri ces enfants, et d'où sont-ils venus ? car j'étais seule et abandonnée. » Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : « J'étendrai la main vers les nations, et j'élèverai mon étendard devant tous les peuples : ils vous apporteront vos fils et vos filles. Alors toute chair saura que je suis le Seigneur qui vous protége. » Nous verrons bientôt que le Prophète, pour être cru dans ses prédictions, dont l'objet était encore éloigné, en joignait d'autres sur des événements prochains. En voyant l'accomplissement des unes, on jugeait avec certitude que les autres s'accompliraient de même un jour. C'est une nouvelle preuve de l'antiquité des prophéties qui regardent le Messie. Comme elles sont nécessairement liées à l'histoire des règnes sous lesquels ont vécu les Prophètes, il faut bien qu'elles soient de la même date.

PROPHÉTIES D'OSÉE, D'AMOS, DE MICHÉE ET DE JOEL.

Presque dans le même temps qu'Isaïe parurent trois autres Prophètes, qui annoncèrent la réprobation du peuple juif, la conversion des Gentils et le lieu où devait naître le Messie. « Les enfants d'Israel seront pendant longtemps sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans ministres. Par ces paroles, le Prophète Osée décrit l'état où nous voyons les Juifs, bannis de leur patrie,

dispersés par tout le monde, n'ayant nulle part ni roi, ni prince de leur nation, ni Prêtres, ni culte public depuis la ruine de Jérusalem, le seul lieu où il leur était permis de faire leurs offrandes et leurs sacrifices selon la loi. « Mais à leur place, continue le Prophète, je ferai alliance avec une nouvelle épouse. Je serai touché de miséricorde pour celle à qui je n'avais pas fait miséricorde; et celui à qui j'avais dit : *Vous n'êtes point mon peuple*, je lui dirai : *Vous êtes mon peuple*; et il me dira : *Vous êtes mon Dieu.* » Ces paroles sont appliquées, dans le nouveau Testament, à la multitude des Gentils, qui sont devenus le peuple de Dieu par une miséricorde toute gratuite. L'Eglise chrétienne, qui est principalement composée de ces païens convertis, est devenue son épouse, avec laquelle il a fait une alliance éternelle. On ne peut douter que ce ne soit là le sens de ces paroles, depuis que les apôtres saint Pierre et saint Paul en ont fait cette application : « Je répandrai, ajoute le Prophète Joel, je répandrai mon esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards seront instruits par des visions..., et je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes. » « En ce temps-là, dit le Prophète Amos, parlant au nom de Dieu, je relèverai la maison de David qui est tombée. Je réparerai ses ruines, et je la rétablirai comme elle était autrefois, afin que mon peuple possède toutes les nations qui seront appelées à mon nom. » Selon l'usage que saint Jacques (*Act.* 15.) fait de ce texte, la maison de David a été relevée, et ses ruines ont été réparées par la formation de l'Eglise, où Jésus-Christ, fils de David, habite et règne pour toute l'éternité. Le peuple de ce nouveau royaume a conquis, par la prédication de l'Evangile, et il s'est incorporé toutes les nations qui ont embrassé la foi, et qui ont été appelées chrétiennes, du nom du Seigneur. « Beth-

léem, s'écrie le Prophète Michée, tu es petite entre les villes de Juda; mais c'est de toi que sortira celui qui doit régner dans Israel, celui dont la naissance est dès le commencement, dès les jours de l'éternité. Son empire subsistera, et il conduira son troupeau par la puissance du Seigneur, avec la majesté du nom de son Dieu. Les peuples se convertiront, parce que sa grandeur éclatera jusqu'aux extrémités du monde. Il sera lui-même notre paix. Dans la suite des temps, la montagne sur laquelle la maison du Seigneur sera bâtie s'élèvera au-dessus des montagnes et des collines; les peuples y accourront en foule, et les nations se hâteront d'y venir, en disant: Allons à la montagne du Seigneur et à la maison de Dieu de Jacob. Il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur sortira de Jérusalem. Ce sont les même paroles que celles d'Isaïe, parce que c'était le même esprit qui les inspirait. Cette prophétie a toujours été entendue du Messie. Cette ancienne tradition des Juifs se prouve par la réponse que firent les princes des prêtres et les docteurs du peuple à Hérode, qui leur demandait où devait naître le Christ. Ils répondirent: A Bethléem. En effet, Jésus-Christ est le seul à qui tous les caractères marqués dans cette prophétie conviennent à la lettre. Il est tout ensemble Dieu et homme, engendré dans le sein du Père dès le commencement, dès les jours de l'éternité: il est né dans le temps à Bethléem, du sein d'une Vierge. Lui seul possède un empire éternel, et gouverne ses sujets avec une souveraine puissance: lui seul est notre paix par le sang qu'il a répandu sur la croix; lui seul a fait éclater sa grandeur jusqu'aux extrémités du monde, par la conversion des peuples.

PROPHÉTIE DE JONAS.

Ce qu'Isaïe a prédit par écrit de la conversion future des Gentils, de la mort, de la sépulture et de la résurrection du Messie, Jonas, qui vivait dans le même temps, l'a prophétisé par des actions. Ce langage a quelque chose de plus frappant que les paroles ; il est propre à faire une impression plus vive et plus profonde, parce qu'il parle aux yeux. Comme la résurrection du Sauveur est le principal fondement de la religion et la preuve la plus forte de sa divinité, il était de la bonté et de la sagesse divine que cette résurrection fût non-seulement prédite, mais encore représentée par des images sensibles, pour préparer les esprits à la connaissance et à la foi de ce mystère. Jonas avait pendant longtemps invité les Israélites à la pénitence, et toutes ses exhortations avaient été inutiles. Dieu lui fit entendre sa parole, et lui commanda d'aller prêcher la pénitence à Ninive, ville païenne et livrée à toutes les dissolutions de l'idolâtrie. Le Prophète, qui avait de la répugnance à exécuter cet ordre, prit la fuite, et s'embarqua pour aller dans un pays très éloigné de celui où le Seigneur l'envoyait ; mais il s'éleva une grande tempête, et le vaisseau courait risque d'être brisé. Alors Jonas déclara que c'était à cause de lui que cette tempête avait été excitée, et que l'unique moyen de l'apaiser était de le jeter dans la mer. On le fit, et la mer se calma à l'instant. Dieu avait préparé un grand poisson, qui engloutit Jonas. Ce Prophète resta trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson. Après cet intervalle, Dieu ordonna au poisson de rendre Jonas, qui fut jeté plein de vie sur le rivage. Le Prophète reçut une seconde fois l'ordre d'aller prêcher à Ninive. Il obéit ; et ce peuple idolâtre et dissolu se con-

vertit à la voix de Jonas. Tous les habitants, depuis le dernier jusqu'au premier, et le roi même de cette ville, donnèrent des marques publiques de repentir et de douleur. Dieu vit le changement des Ninivites, et il leur pardonna. Qui ne voit, dans les circonstances de cette histoire, toute l'économie du mystère de Jésus-Christ? Avant la mort du Sauveur, la colère de Dieu ne pouvait être apaisée; mais dès qu'il a expiré, le Seigneur s'apaise. Jésus-Christ entre dans le tombeau, son âme descend dans les enfers; la mort l'a dévoré. Au bout de trois jours, il sort vivant du tombeau; après sa résurrection, l'Evangile est prêché aux Gentils. Tandis que les Juifs le rejettent, ceux-là, au contraire, l'écoutent avec respect; ils font pénitence à la simple parole d'un de ses envoyés; ils quittent leurs idoles, et reconnaissent Jésus-Christ pour leur Sauveur. Jésus-Christ s'est appliqué lui-même cette figure. Les Scribes et les Pharisiens lui ayant demandé un prodige dans le ciel pour croire en lui, il leur répondit: « Cette race méchante et adultère demande un prodige; on ne lui en donnera point d'autre que celui du Prophète Jonas; car comme Jonas est resté trois jours et troirs nuits dans le ventre d'un grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre; comme Jonas a été un signe pour ceux de Ninive, ainsi le Fils de l'homme en sera un pour ceux de cette nation. »

ACHAZ, ROI DE JUDA.

JOATHAM, en mourant, laissa sa couronne à un fils indigne de la porter. Achaz, loin d'imiter la piété de son père, se plongea dans l'idolâtrie et dans tous les désordres pour lesquels Dieu avait exterminé les anciens peuples du pays. A l'exemple du roi, ses sujets oublièrent le Seigneur. La colère

divine ne tarda pas à éclater contre les prévaricateurs. Le roi de Syrie et celui d'Israel se liguèrent pour détrôner Achaz. Ils ne se proposaient, dans cette entreprise, rien moins que la ruine totale de ce royaume et l'extinction de la famille royale. Tout leur promettait un heureux succès : ils ne trouvèrent aucun obstacle dans leur passage, et ils vinrent mettre le siége devant la ville de Jérusalem. Le roi et son peuple furent consternés : le dessein de Dieu n'était pas d'exterminer, mais de corriger ce peuple. Le Seigneur voulait humilier Achaz, et non pas éteindre la famille de David. Il se souvenait de la promesse qu'il avait faite à son serviteur, de conserver sa race et d'en faire sortir un jour le Messie. Il envoya donc le Prophète Isaïe dire au roi de sa part : « Demeurez en repos. Ne craignez rien, le projet de vos ennemis ne réussira point; la maison de David subsistera : au contraire, dans peu d'années, le royaume d'Israel sera détruit, et Israel ne sera plus un peuple. » La parole de Dieu fut accomplie malgré l'incrédulité d'Achaz. Les deux rois ne purent prendre la ville. Le royaume de Juda était délivré, et les ennemis éloignés sans retour, si Achaz eût enfin ouvert les yeux et arrêté le cours de ses iniquités; mais, insensible au bienfait qu'il venait de recevoir de Dieu, ce prince impie, dès qu'il vit le danger écarté, recommença à irriter le Seigneur par ses crimes. Pour l'en punir, Dieu, l'année suivante, ramena contre lui les deux rois. Les Syriens désolèrent la Judée : ils firent un grand nombre de prisonniers, et s'en retournèrent dans leur pays avec un butin immense. Le roi d'Israel rentra aussi dans la Judée, tailla en pièces l'armée d'Achaz, fit mourir cruellement le fils de ce malheureux prince, et une partie des grands du royaume qui tombèrent entre ses mains. Il périt en un seul jour six-vingt mille hommes. Tant de mal-

heurs ne furent pas capables d'ouvrir les yeux à Achaz. Plus le bras de Dieu s'appesantissait sur lui, plus il affectait de le méconnaître. « Ce sont, disait-il, les dieux de Syrie qui rendent mon ennemi victorieux : je les apaiserai par mes sacrifices, et ils me deviendront favorables. » En effet, ce roi, aussi aveugle qu'impie, immola des victimes aux fausses divinités. Le Seigneur irrité frappa son royaume de nouvelles plaies. La Judée fut entamée de toutes parts. Les Iduméens firent un dégât effroyable : les Philistins prirent plusieurs villes, et ils s'y établirent. C'est ainsi, dit l'Ecriture, que Dieu humiliait ceux de Juda, parce qu'ils s'étaient révoltés contre lui.

ACHAZ APPELLE A SON SECOURS LES ASSYRIENS.

Achaz demeura dans son impiété, et il y mit le comble en appelant à son secours un peuple idolâtre. Au lieu de recourir au Dieu de ses pères, il implora la protection du roi d'Assyrie. Pour engager ce prince à venir le défendre, il tira du temple et du trésor royal l'or et l'argent qui s'y trouvaient, et il les lui envoya. Le roi d'Assyrie profita d'une occasion si favorable d'augmenter sa puissance. Il tomba d'abord sur les Syriens qu'il vainquit. Il se rendit maître de Damas, ville capitale de ce royaume, et il en transporta les habitants dans son empire. De là il passa dans le royaume d'Israel, et s'empara de tout le pays qui est au-delà du Jourdain. Après avoir abattu les ennemis d'Achaz, le roi d'Assyrie tourna ses armes victorieuses contre celui qui l'avait appelé. Il conduisit son armée à Jérusalem : il entra dans cette ville en conquérant et en maître, plutôt qu'en protecteur et en allié. Il exigea d'Achaz un tribut annuel, en témoignage de la dépendance où la couronne de Juda serait désormais de celle d'Assyrie. Il fit

d'horribles ravages dans tout le pays qu'il devait délivrer: il acheva de dépouiller la maison de Dieu et le palais du roi. Malgré les coups redoublés de la vengeance divine, Achaz ne revint point de ses égarements. Ce prince endurci n'en devint que plus impie: il fit fermer les portes du temple, et cesser tous les exercices de la religion: il ordonna d'ériger des autels dans toutes les places, dans tous les carrefours de Jérusalem, et d'y brûler de l'encens aux idoles. Il fit pratiquer la même superstition dans toutes les autres villes de Juda. Dieu, dont il avait provoqué la colère par tant d'abominations, frappa ce prince qui était encore dans la force de la jeunesse. Achaz mourut impénitent, la seizième année de son règne, condamné de Dieu et haï de ses sujets. Il fut enseveli dans la ville de Jérusalem; mais on ne le mit pas dans le tombeau des rois, que l'on aurait cru souiller par un si indigne dépôt. Une année avant sa mort, il avait associé au trône son fils Ezéchias, que Dieu, dans sa miséricorde, donna à son peuple pour réparer les pertes que la religion et l'état avaient faites sous le règne malheureux d'Achaz. Avant de raconter les événements du règne d'Ezéchias, il est à propos de parler de la justice sévère que Dieu exerça enfin sur le royaume schismatique d'Israel, qui fut alors entièrement détruit.

FIN DU ROYAUME D'ISRAEL.

(An du monde 3283).

Dieu se servit des armes du roi d'Assyrie pour punir le schisme et l'idolâtrie des dix tribus séparées. Ce peuple, depuis sa séparation, ne cessait d'irriter le Seigneur par ses iniquités de toute espèce. Il y avait longtemps, dit l'Ecriture, que ceux d'Israel péchaient contre le Dieu qui les avait tirés de l'Egypte, et qu'ils rendaient un culte sacrilége à des divinités étrangères. Ils suivaient les

coutumes criminelles des peuples que Dieu avait exterminés à cause de leurs abominations. Ils avaient planté des bois profanes sur toutes les hauteurs, et élevé des statues sur tous les arbres chargés de feuillages; ils y brûlaient de l'encens sur les autels; ils adoraient le astres du ciel; ils servaient Baal, en faisant passer par le feu leurs fils et leurs filles; ils pratiquaient les divinations, les enchantements; en un mot ils commettaient toutes sortes d'excès devant le Seigneur. Cependant Dieu les supporta pendant deux cent cinquante ans. Il ne cessa de les rappeler à la pénitence par des miracles innombrables. Il leur envoya des Prophètes pour les avertir des châtiments dont ils étaient menacés. Ces saints hommes leur prédisaient, dans un grand détail, les horribles malheurs qui allaient fondre sur leurs têtes. Ils leur reprochaient avec force les impiétés et les injustices qui leur attiraient ces châtiments; mais ce peuple, endurci dans le crime, rejetait avec mépris les avertissements multipliés qu'on lui donnait. Il se moquait des menaces qu'on lui faisait de la part de Dieu. Enfin, après une si longue patience, le Seigneur se détermina à frapper ce peuple rebelle et impénitent. Il résolut de le chasser pour toujours de la terre promise. Il suscita contre lui une nation qu'il arma du glaive de sa justice, et qu'il chargea de l'exécution de ses vengeances. Ce furent ces mêmes Assyriens qu'Achaz avait appelés à son secours. Salmanasar, roi d'Assyrie, vint mettre le siége devant la capitale du royaume d'Israel, et l'emporta d'assaut. Le roi d'Israel fut pris et enfermé dans une étroite prison. Les dix tribus furent transportées dans différentes contrées de l'empire d'Assyrie. Il ne resta dans tout le pays que des laboureurs, des vignerons et des bergers qui, plus esclaves que leurs frères captifs, étaient condamnés à cultiver la terre au profit des vainqueurs. Ainsi fut détruit le royaume d'Israel,

ou les dix tribus, parce qu'il avait abandonné son Dieu; ainsi fut accompli à la lettre l'oracle d'Isaïe, qui avait prédit que bientôt Israel ne serait plus un peuple. Au milieu de la prévarication générale d'Israel, Dieu s'était conservé quelques serviteurs fidèles qui, loin de prendre part à l'idolâtrie et aux crimes de leurs frères, furent constants à pratiquer la loi et à adorer le Seigneur dans son temple. C'est ce que démontre l'histoire de Tobie qui vivait dans ce même temps. L'on y verra un juste animé de l'esprit du christianisme avant la publication de l'Evangile, et ce sera une preuve sensible de cette vérité, que la religion a toujours été la même pour le fond.

JEUNESSE DE TOBIE. SA PIÉTÉ.

Tobie était de la tribu de Nephthali, l'une des dix tribus séparées. Dès l'âge le plus tendre prévenu de la bénédiction divine, il s'affectionna à l'observation de la loi du Seigneur. Quoiqu'il fût le plus jeune de sa tribu, sa conduite n'eut rien qui tînt de l'enfance. Tandis que tous les autres allaient adorer les idoles que Jéroboam avait faites, Tobie fuyait leur société. Il se rendait à Jérusalem pour adorer le Dieu de ses pères, et pour lui offrir dans son temple les prémices et la dîme de tous ses biens. Lorsqu'il fut en âge de former un établissement, il épousa une femme de sa tribu, nommée *Anne*. Il en eut un fils auquel il donna son nom, et qu'il éleva avec un soin particulier. Il lui apprit de bonne heure à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché. Tobie se trouva enveloppé dans le malheur de sa nation. Il fut emmené captif à Ninive avec sa femme et son fils; mais dans la captivité même sa vertu ne se démentit pas, et jamais la contagion des mauvais exemples ne put le corrompre ni l'affaiblir. Lorque les autres se

permettaient l'usage des viandes interdites par la loi, il conserva toujours son âme pure, et il ne se souillait jamais en mangeant des viandes défendues. Sa vertu lui fit trouver grâce devant le roi d'Assyrie, qui lui donna une charge dans son palais, et lui permit d'aller partout où il voudroit. Tobie usa de cette liberté pour visiter les Israélites captifs dans ce pays. Il leur distribuait tout ce qu'il avait, et il leur donnait des avis salutaires. Un jour qu'il était à Ragès, ville des Mèdes, il prêta dix talents d'argent à un Israélite, nommé *Gabélus*, qui en avait besoin. Après la mort du roi d'Assyrie, son successeur persécuta les Israélites; plusieurs furent tués par ses ordres. Ce fut pour Tobie une occasion de redoubler les efforts de sa charité. Il nourrissait ceux qui avaient faim, il revêtait ceux qui étaient nus, il ensevelissait les morts, contre la défense du roi. Un jour de fête, à l'heure du repas, il apprit qu'un des enfants d'Israel avait été tué, et que son corps était étendu dans la rue : aussitôt il se lève de table, va prendre secrètement le corps, et l'emporte chez lui pour l'ensevelir la nuit suivante. On en informa le roi, qui confisqua ses biens et le fit chercher lui-même pour le mettre à mort. Tobie fut donc obligé de s'enfuir avec sa femme et son fils, sans biens, sans autre ressource que sa vertu universellement respectée. Comme il était fort aimé, il trouva moyen de se cacher. Dieu ne permit pas que cette persécution durât longtemps. Le roi mourut peu de jours après : ses édits furent annulés. Ansi Tobie revint dans sa maison, et recouvra ses biens.

TOBIE DEVIENT AVEUGLE ET PAUVRE.

SA PATIENCE.

Dieu, qui se plaît à éprouver la fidélité de ses serviteurs, permit que Tobie devînt aveugle. Un

pour que ce saint homme s'était fatigué dans les exercices ordinaires de sa charité, il s'endormit au pied d'une muraille. Il lui tomba dans les yeux de la fiente chaude d'hirondelles, qui lui fit perdre la vue. Comme il était solidement affermi dans la crainte de Dieu, il ne s'affligea point du triste état où il était réduit; mais il rendit grâces à Dieu tous les jours de sa vie. Ses proches mêmes insultaient à son malheur : « Où est, lui disaient-ils, votre espérance? Vous faisiez des aumônes abondantes, vous ensevelissiez les morts : que vous ont servi toutes vos bonnes œuvres? était-ce donc là le prix que vous en attendiez? » « Ne parlez pas ainsi, répondit Tobie : ce n'est pas dans cette vie que nous attendons notre récompense : nous sommes l s enfants des Saints, et nous espérons une autre vie que Dieu a promise à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin dans la fidélité qu'ils lui doivent. » Tobie qui, dans cet état, ne pouvait rien gagner, ne subsistait que du travail de sa femme. Elle apporta un jour à la maison un chevreau qu'elle avait acheté. Tobie entendit le cri de cet animal, et craignant qu'il n'eût été dérobé : « Prenez garde, dit-il à sa femme, que ce chevreau n'ait été volé : il ne nous est pas permis de manger ce qui ne nous appartient pas, ni même d'y toucher. » Sa femme, piquée de cet avertissement, éclata en reproches. « On voit maintenant, lui dit-elle, combien votre espérance était vaine, et quel a été le fruit de toutes vos aumônes. » Tobie, pénétré de douleur, jeta un profond soupir, et baigné de larmes, il fit à Dieu cette prière : « Seigneur, vous êtes juste, et toutes vos voies ne sont que miséricorde, vérité et justice. Souvenez-vous maintenant de moi, ô mon Dieu! oubliez mes péchés et ceux de mes pères; n'en tirez pas la vengeance qu'ils méritent. Nous n'avons point obéi à vos commandements; c'est pourquoi

vous nous avez abandonnés au pillage, à la captivité et à la mort. Maintenant, Seigneur, traitez-moi selon votre miséricorde : appelez à vous votre serviteur, et recevez mon âme en paix ; car il m'est plus avantageux de mourir que de vivre. »

AVIS DE TOBIE A SON FILS.

Tobie qui, après la prière qu'il avait faite à Dieu, se croyait près de mourir, appela son fils et lui dit : « Ecoutez, mon fils, les dernières paroles d'un père qui vous aime. Conservez-les dans votre cœur : que cette instruction soit pour toujours le fondement et la règle de votre conduite. Lorsque Dieu m'aura appelé à lui, donnez la sépulture à mon corps. Honorez votre mère tous les jours de sa vie ; n'oubliez jamais à combien de périls elle a été exposée quand elle vous portait dans son sein. Lorsqu'elle aura elle-même achevé sa course sur la terre, ensevelissez-la auprès de moi. Pour vous, mon fils, ayez Dieu présent à l'esprit tous les jours de votre vie. Gardez-vous bien de consentir jamais à aucun péché, et de violer les commandements du Seigneur notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez les yeux d'aucun pauvre. Par là vous mériterez que Dieu ait toujours les yeux ouverts sur vous. Exercez la miséricorde selon votre pouvoir : si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup ; si vous en avez peu, donnez de bon cœur de ce peu que vous avez. Par là vous amasserez un trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité ; car l'aumône délivre de la mort, et elle ne laissera point tomber une âme dans les ténèbres : l'aumône inspire à ceux qui la font une grande confiance devant le souverain Juge. Veillez sur vous, mon fils, pour éviter toute sorte d'impureté ; gardez-vous de connaître jamais d'autre femme que

la vôtre. Que l'orgueil ne domine jamais dans vos pensées ni dans vos paroles ; car c'est de l'orgueil que sont venus tous les maux. Si quelqu'un travaille pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû, et ne retenez pas la récompense du mercénaire. Ne faites à personne ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. Mangez votre pain avec les pauvres; couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus. Demandez toujours conseil à un homme sage. Bénissez Dieu en tout temps ; priez-le d'être votre guide dans toutes vos voies, et ne comptez que sur lui dans toutes vos entreprises. » Tobie termina cette belle instruction par ces paroles : « Ne craignez pas, mon fils ; nous sommes pauvres, à la vérité ; mais nous aurons beaucoup de biens si nous avons la crainte de Dieu, si nous évitons le péché et si nous faisons de bonnes œuvres. »

VOYAGE DU JEUNE TOBIE.

Tobie déclara à son fils qu'il avait autrefois prêté dix talents à *Gabélus*, parce qu'il ne voulait pas priver son héritier de cette somme qui devait lui appartenir. Cherchez, lui dit-il, un guide fidèle, et allez avec lui à la ville de *Ragès*, où demeure Gabélus. Il vous remettra cet argent, et vous lui rendrez son obligation. Le jeune Tobie étant sorti, aperçut un homme qui avait l'air honnête, un habit de voyageur, et tout prêt à se mettre en marche. C'était un Ange envoyé de Dieu pour accompagner le jeune Tobie. Celui-ci ne le savait pas ; mais il lui demanda d'où il était, et s'il connaissait la route qui conduisait à Ragès. Je suis, lui répondit l'envoyé céleste, un des enfants d'Israel : je connais la Médie, et j'ai logé chez Gabélus, qui est à Ragès. Le jeune Tobie, charmé de l'heureuse rencontre, le fit entrer

chez son père, à qui il rapporta ce qu'il venait d'entendre. Le père demanda à l'Ange, qu'il prenait pour un homme, s'il pouvait conduire son fils chez Gabélus, et lui promit de le récompenser de sa peine. « Je mènerai votre fils, lui répondit l'Ange, et je le ramènerai en bonne santé. Soyez tranquille, je ne le quitterai pas que je ne l'aie remis entre vos mains. » Comme Tobie désirait de savoir de quelle tribu et de quelle famille il était, l'Ange ajouta : « Je suis *Azarias*, fils du grand *Ananie*, que vous connaissez. » L'Ange effectivement en avait pris la figure. « Allez, lui dit Tobie, je vous souhaite un heureux voyage. Que Dieu soit avec vous, et que son Ange vous accompagne. » On prépara tout ce qui était nécessaire pour le départ; et le jeune Tobie ayant dit adieu à son père et à sa mère, se mit en chemin avec son guide. Les voyageurs s'arrêtèrent la première nuit dans un lieu qui était sur les bords du Tigre. Tobie voulut se laver les pieds dans le fleuve; mais un poisson monstrueux s'élança hors de l'eau comme pour le dévorer. A cette vue, Tobie, tout effrayé, jeta un grand cri. L'Ange le rassura, et lui dit : « Prenez hardiment le poisson par les ouïes, il expirera à l'instant. Ouvrez-le : mettez à part le foie et le fiel; vous vous en servirez utilement. En mettant le foie sur des charbons, la fumée qui en sort chasse toute espèce de démons. Le fiel sert à guérir les yeux où il s'est formé une taie. » Le dessein de l'Ange était de voiler sous l'apparence d'un remède naturel les deux miracles qui devaient s'opérer en faveur de Tobie. Les chairs du poisson qu'ils salèrent leur tinrent lieu de provisions pour le voyage.

MARIAGE DU JEUNE TOBIE.

Tobie et son guide étaient près de la ville d'Ecbatane, lorsque l'Ange lui dit : « Il y a ici un homme, nommé *Raguel*, qui est de votre tribu et votre parent. Il n'a qu'une fille, qui se nomme *Sara*. Vous devez l'épouser : vous en ferez la demande à son père, et il vous l'accordera. » « Mais, répondit Tobie, j'ai ouï dire que Sara a déjà eu sept maris, et que le démon les a tués aussitôt après les noces. » « Ne craignez pas pour vous, reprit l'Ange. Le démon n'a de pouvoir que sur ceux qui, en s'engageant dans le mariage, bannissent Dieu de leur cœur, et ne pensent qu'à satisfaire leur passion. Pour vous, qui craignez le Seigneur, vous ne vous proposez que d'avoir part à la bénédiction d'Abraham et de perpétuer sa race; la première nuit, vous brûlerez le foie du poisson, qui mettra le démon en fuite; la seconde nuit, vous serez associé aux saints Patriarches; la troisième nuit, vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous des enfants dignes d'être de la race d'Abraham. » Après cette instruction ils entrèrent chez Raguel, qui les accueillit avec joie. Raguel, ayant envisagé Tobie, dit à sa femme : « Voilà un jeune homme qui ressemble beaucoup à Tobie notre parent. » Puis il demanda aux deux voyageurs de quel pays ils étaient. Lorsqu'ils eurent répondu qu'ils étaient de la tribu de Nephthali et qu'ils demeuraient à Ninive, Raguel ajouta : « Connaissez-vous Tobie, mon parent ? » Alors l'Ange lui déclara que Tobie était le père de ce jeune homme qu'il voyait. Aussitôt Raguel se jeta au coup de ce jeune parent, et lui dit en l'arrosant de ses larmes : « Que Dieu vous bénisse, mon fils ; vous avez pour père un homme de bien, un saint homme. » Sa femme

et sa fille, qui étaient présentes à ce spectacle attendrissant, ne purent s'empêcher de pleurer. Alors le jeune Tobie, suivant le conseil que l'Ange lui avait donné, demanda au père et à la mère Sara pour épouse. Comme Raguel hésitait à accorder cette demande au jeune Tobie, dans la crainte qu'il ne lui arrivât le même malheur qu'aux autres maris de Sara, l'Ange lui dit de ne pas balancer à donner sa fille pour épouse au jeune Tobie, à qui Dieu l'avait destinée. Raguel, rassuré par cette parole, y consentit: « Je connais maintenant, dit-il, que mes prières ont été exaucées. Dieu vous a envoyés ici pour donner à ma fille un époux de sa parenté, selon la loi de Moïse. » Puis prenant la main droite de sa fille, et la mettant dans celle de Tobie, il dit: « Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous: que lui-même vous unisse, et qu'il répande sur vous sa bénédiction. »

GABÉLUS VIENT AUX NOCES DE TOBIE.

Raguel fit préparer un grand festin, auquel il invita ses amis et ses voisins. Tobie qui, dans cette circonstance, ne pouvait s'éloigner, dit à son guide: « Quand je me ferais votre esclave, je ne reconnaîtrais que faiblement tous les soins que vous avez pris de moi; cependant j'ai encore une grâce à vous demander: vous voyez que Raguel me fait les plus vives instances pour que je reste quelque temps auprès de lui. D'un autre côté, mon père compte les moments de mon absence: si je diffère d'un seul jour à aller le rejoindre, son âme sera plongée dans la tristesse. Il n'y a qu'un moyen de me tirer de cet embarras: c'est que vous ayez la complaisance d'aller à Ragès, d'y recevoir l'argent qu'on a prêté à Gabélus, et de lui rendre son billet. L'Ange con-

sentit au désir de Tobie. Il alla trouver Gabélus, en retira les dix talents, et l'amena aux noces de Tobie. Gabélus, en arrivant chez Raguel, se jeta au cou de Tobie; il l'embrassa tendrement, et lui dit: « Que le Dieu d'Israel vous comble de ses faveurs; car vous êtes le fils d'un homme vertueux et juste. Que la bénédiction divine s'étende à votre épouse et à toute votre famille. Puissiez-vous voir vos enfants et les enfants de vos enfants jusqu'à la quatrième génération! puisse toute votre race être bénie du Dieu d'Israel, qui règne dans l'éternité! » Tous les assistants répétèrent les mêmes bénédictions; et l'on se mit à table pour le festin des noces, que l'on célébra avec la crainte du Seigneur. Raguel retint Tobie plus longtemps que l'on n'en était convenu; et il faisait de nouvelles instances pour retarder encore le départ. Cependant Tobie, qui savait dans quelle inquiétude ce retard mettait son père et sa mère, sollicitait vivement son congé. Il l'obtint enfin, et Raguel remit sa fille entre ses mains. Le départ fut précédé de tristes adieux et de tendres embrassements. « Allez en paix, mes enfants, dit Raguel: que le saint Ange de Dieu vous accompagne dans le chemin, et qu'il vous conduise heureusement au terme de votre voyage. Fasse le Ciel que vous retrouviez votre père et votre mère en bonne santé, et que j'aie moi-même le bonheur de voir vos enfants avant de mourir! Pour vous, ma fille, dit-il à Sara, honorez votre beau-père et votre belle-mère; aimez votre époux; réglez votre famille; gouvernez votre maison; montrez-vous irrépréhensible en toutes choses. » On s'embrassa pour la dernière fois, et les voyageurs se mirent en chemin.

RETOUR DE TOBIE.

Cependant le père et la mère de Tobie, ne voyant point arriver leur fils au jour marqué, étaient dans les plus vives alarmes. La mère surtout ne pouvait se consoler. « Mon fils, s'écriait-elle, mon cher fils, pourquoi nous avons-vous envoyé si loin, vous qui étiez la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie et l'espérance de notre postérité seul vous nous teniez lieu de tout : fallait-il vous éloigner de nous ! » Tobie tâchait de la rassurer « Calmez-vous, lui disait-il souvent, votre fils se porte bien. Celui à qui nous l'avons confié est un guide sûr et fidèle. » Mais elle ne voulait rien entendre ; elle sortait tous les jours de sa maison et allait dans tous les chemins par où son fils pouvait revenir, pour voir si elle ne le découvrirait pas de loin. Un jour qu'elle était sur une hauteur, regardant de tous côtés, elle l'aperçut enfin. Aussitôt elle court en porter la nouvelle à son mari. « Voilà votre fils qui vient. » Elle ne put en dire davantage ; mais cette heureuse nouvelle fut bientôt confirmée. Un chien qu'on nourrissait à la maison, avait suivi le jeune Tobie, et ne l'avait point quitté de tout le voyage. Quand on fut près de la ville, ce chien prit le devant ; et, comme si c'eût été un exprès dépêché pour annoncer le retour, il se mit à caresser le vieux Tobie, à sauter autour de lui et à donner, à sa manière, mille marques de joie. Alors l'Ange dit à Tobie : « Quand vous serez entré dans la maison de votre père, vous commencerez par adorer le Seigneur et lui rendre des actions de grâces. Ensuite, après avoir embrassé votre père, vous lui appliquerez sur les yeux le fiel du poisson que vous avez réservé. Bientôt ses yeux s'ouvriront,

il recouvrera la lumière, et il sera comblé de joie en vous voyant. » Ce bon père, à la première nouvelle de l'arrivée de son fils, s'était levé brusquement; et ayant donné la main à un domestique, il accourait au devant de lui. Lorsqu'il l'eut joint, on s'embrassa en versant des larmes. On adora Dieu, on lui rendit mille actions de grâces, et l'on s'assit. Alors le jeune Tobie prit le fiel du poisson, et il en frotta les yeux de son père. Au bout d'une demi-heure, il se détacha des yeux malades une taie blanche, semblable à la pellicule d'un œuf. Son fils la tira doucement, et l'aveugle couvra la vue. Il se mit aussitôt à louer Dieu: « Je vous bénis, s'écria-t-il, Seigneur, Dieu d'Israel, de ce que vous m'avez châtié et de ce que vous m'avez guéri. Vous ne m'aviez privé de la lumière du jour que pour me la rendre avec bonté, pour me donner la joie de voir mon fils. »

L'ANGE RAPHAEL SE DÉCOUVRE A TOBIE.

Le jeune Tobie raconta à son père tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblé par le moyen de son sage conducteur. On fit durant sept jours de grandes réjouissances, où furent invités tous les parents et les amis de la famille. Alors Tobie appela son fils, et lui dit en particulier: « Que pouvons-nous donner à ce guide fidèle qui vous a accompagné? » « Ah! mon père, répondit le jeune Tobie, quelle récompense pourrait égaler les services qu'il m'a rendus? il m'a conduit et ramené en bonne santé; il a pris la peine d'aller recevoir l'argent de Gabélus; il m'a fait épouser Sara; il l'a délivrée du démon; il a comblé de joie son père et sa mère; il m'a préservé d'un monstre prêt à me dévorer; il vous a fait jouir de la lumière du ciel: après Dieu c'est de lui que nous tenons tous les biens que nous possé-

dons. Que pouvons-nous faire qui approche de ce qu'il a fait pour nous? Cependant je vous prie, mon père, de lui offrir la moitié de ce que nous avons apporté. Ils le prirent donc à part, et le conjurèrent d'accepter cette offre qu'ils lui firent. Mais l'Ange leur dit : « Bénissez le Seigneur Dieu du ciel; publiez sa grandeur et sa gloire, parce qu'il a fait éclater en vous sa miséricorde. Il est bon de cacher le secret des rois de la terre; mais c'est un devoir honorable de publier hautement les œuvres de Dieu. La prière, accompagnée du jeûne et de l'aumône, vaut mieux que tous les trésors qu'on peut amasser : car l'aumône délivre de la mort. C'est elle qui efface les péchés, et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Au contraire, ceux qui commettent le péché et l'iniquité sont les ennemis de leurs âmes. Je vais vous découvrir la vérité, et vous apprendre un secret que je ne dois plus vous laisser ignorer. Quand vous offriez à Dieu vos larmes et vos prières, quand vous donniez la sépulture aux morts, j'ai présenté vos vœux au Seigneur. Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé par l'affliction; mais le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir et pour délivrer du démon l'épouse de votre fils. Je suis l'ange Raphael, l'un des sept Esprits qui sont toujours présents devant le trône de Dieu. » A ces mots les deux Tobie furent saisis de frayeur, et tombèrent le visage contre terre. L'Ange les rassura : « La paix soit avec vous, leur dit-il, ne craignez point : quand j'étais avec vous, j'y étais par l'ordre de Dieu; je paraissais boire et manger avec vous, mais je me nourris d'une viande invisible et d'un breuvage inconnu aux hommes. Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé. Pour vous, bénissez le Seigneur et annoncez ses merveilles. » Puis l'Ange disparut. Les deux Tobie demeurèrent pendant

trois heures prosternés en bénissant Dieu. Ils se levèrent ensuite, et racontèrent toutes ces merveilles.

PROPHÉTIE DE TOBIE. SA MORT.

TOBIE le père, dans le transport de sa reconnaissance, prononça ce beau cantique : « Seigneur, vous êtes grand dans l'éternité, et votre règne s'étend à tous les siècles. Vous châtiez, et vous sauvez ; vous conduisez les hommes jusqu'au tombeau, et vous les en faites revenir : nul ne peut se soustraire à votre puissance. Enfants d'Israel, glorifiez le Seigneur ; célébrez ses louanges devant toutes les nations. Il vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connaissent point, afin que vous leur racontiez ses merveilles, et que vous leur appreniez qu'il est le seul Dieu tout-puissant. C'est lui qui nous a punis pour faire éclater sa justice, c'est lui qui nous sauvera pour signaler sa miséricorde. Considérez sa conduite à notre égard, et bénissez-le avec crainte et tremblement ; rendez hommage au roi de tous les siècles par la pureté de vos œuvres. » Tobie avait soixante ans quand il recouvra la vue ; il en vécut encore quarante-deux qu'il passa dans la paix, qui est le fruit de la vertu. Il fit tous les jours de nouveaux progrès dans la crainte de Dieu : il fut comblé des faveurs du Ciel, et il eut la consolation de voir les enfants de ses petits-fils. Lorsqu'il sentit que sa mort approchait, il appela toute sa famille ; subitement inspiré, il lui adressa ces paroles prophétiques : « La ruine de Ninive n'est pas éloignée. Nos frères dispersés dans une terre idolâtre retourneront dans leur patrie ; les nations étrangères abandonneront un jour leurs idoles, et tous les rois de la terre adoreront avec joie le roi d'Israel. Jérusalem, cité de Dieu, tu brilleras d'une

lumière éclatante, et tu seras adorée de tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre. Les peuples accourront en foule des climats les plus reculés ; et, t'offrant leurs présents, ils adoreront en toi le Seigneur ; ils regarderont avec respect la terre que tu occupes, comme une terre véritablement sainte, et ils invoqueront au milieu de toi le grand Nom, le Nom adorable. » Il n'était pas possible de prédire plus clairement la conversion des Gentils, qui arriva sept cents ans après. A la prédication de l'Evangile, les nations ont quitté leurs idoles ; elles sont entrées dans l'Eglise, et y ont invoqué le nom adorable du Seigneur : les rois de la terre ont fait gloire d'être les enfants de cette Eglise, et d'adorer dans son sein le véritable Dieu, le vrai roi d'Israel. Ils ont regardé avec respect la terre qu'il a consacrée par sa naissance, par ses travaux et par sa mort; ils ont fait de sa croix même le plus précieux ornement de leur couronne. C'est une chose bien frappante qu'une prédiction si claire, si formelle, faites si longtemps auparavant, et si littéralement accomplie. Il fallait pour prédire avec tant de certitude un événement si éloigné, si incroyable, il fallait être éclairé par celui dont le pouvoir suprême égale la science infinie, et qui peut prédire avec assurance ce qu'il est en état d'exécuter.

EZÉCHIAS, ROI DE JUDA.

Nous avons vu, dans l'histoire de Tobie, que Dieu avait ses élus dans les dix tribus, quoiqu'elles fussent dispersées et captives au milieu d'une nation idolâtre; mais le nombre des justes était bien plus considérable dans le royaume de Juda dont nous allons reprendre l'histoire avec la suite des rois qui l'ont gouverné. Le trône de Juda était

alors possédé par Ezéchias, qui, après avoir été associé à la couronne par son père Achaz, comme nous l'avons dit, gouverna seul après la mort de ce prince. Le premier soin d'Ezéchias fut de rétablir le culte de Dieu et de faire refleurir la Religion qui avait beaucoup souffert sous le dernier roi. Dès le premier mois de son règne, Ezéchias fit ouvrir les portes du temple que son père avait fermées. Ayant assemblé les Prêtres et les Lévites, il leur commanda de purifier la maison du Seigneur. « Nos pères, ajouta-t-il, ont péché ; ils ont abandonné le Seigneur notre Dieu. C'est pourquoi sa colère a éclaté contre Juda et contre Jérusalem. Nous avons été livrés aux troubles et aux alarmes, exposés aux insultes et aux railleries de nos ennemis. Nos pères ont péri par le fer; nos enfants et nos femmes ont été conduits en esclavage. Vous avez vu tous ces malheurs, qui sont la juste punition de nos crimes. Il nous reste un moyen de les faire cesser, c'est de renouveler notre alliance avec le Seigneur. A cette condition, il détournera sa colère de dessus nos têtes. Secondez-moi, mes enfants, dans l'exécution du dessein que j'ai conçu. C'est vous que Dieu a choisis pour paraître devant lui en qualité de ses ministres et pour faire brûler sur ses autels l'encens que nous lui offrons. » On vit alors ce que peut un saint roi en faveur de la Religion, quand il la défend par ses discours et par son exemple. Tous les Lévites s'empressèrent de purifier le temple, et le travail fut achevé en seize jours. L'autel des holocaustes, les vases qui y servaient, la table de proposition avec les vaisseaux dont elle devait être garnie, tout fut mis en ordre. Alors le roi fit avertir les chefs du peuple de se trouver au temple le lendemain, pour se réconcilier avec Dieu, et pour renouveler publiquement les promesses de la sainte alliance. Le roi s'y rendit lui-même, et le peuple accourut en foule à

nonça le danger de son état. « Donnez ordre aux affaires de votre maison, lui dit le Prophète; car votre fin est proche, et cette maladie doit vous conduire au tombeau. » Isaïe parlait ainsi, parce qu'elle ne pouvait être guérie naturellement, et sans un coup extraordinaire de la puissance divine. Ezéchias fut affligé de se voir menacé d'une mort prochaine; ce qui augmentait son affliction, c'est qu'il n'avait point alors d'enfants : il voyait avec douleur s'éteindre, par sa mort, la race royale, qui depuis David avait occupé le trône par une succession non interrompue. Dans cette triste situation, les yeux baignés de larmes, il s'adressa à Dieu avec une vive foi, et lui représentant l'innocence de sa vie : « Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous que, depuis ma jeunesse, j'ai toujours marché dans la voie de vos commandements, que je vous ai cherché dans la droiture de mon cœur, et que j'ai fait ce qui était agréable à vos yeux. » Une prière si fervente toucha le cœur de Dieu, et sa sentence fut révoquée. Isaïe n'était pas encore à la moitié du vestibule, que le Seigneur lui donna ordre de revenir sur ses pas, et de dire au roi: « Voici ce que dit le Dieu de David votre père : J'ai entendu votre prière; j'ai vu couler vos larmes, vous ne mourrez point. Je vais vous guérir; dans trois jours vous irez au temple. J'ajouterai quinze années à la durée de votre vie, et je vous délivrerai vous et cette ville de la puissance de vos ennemis : je protégerai Jérusalem pour l'intérêt de ma gloire, et en considération de mon serviteur David. » Ezéchias demanda au Prophète un signe pour connaître que le Seigneur le guérirait, et pour s'assurer de la vérité de la prédiction qu'il venait de lui faire. « Voici, lui répondit Isaïe, le signe qui vous assure de l'accomplissement de la parole que je vous annonce : choisissez entre ces deux prodiges, ou que l'ombre du soleil avance

bitement de dix degrés, ou qu'elle retourne en
rière d'autant de degrés. » « Il est facile, dit Ezé-
ias, de faire croître l'ombre de dix degrés, ce n'est
int là ce que je désire; j'aime mieux la voir ré-
ɔgrader. Alors le Prophète invoqua le Seigneur,
l'ombre du cadran qui était dans le palais recula
dix degrés, aux yeux de toute la cour. Isaïe fit
ısuite apporter une masse de figues : on en fit un
ıtaplasme qu'on appliqua sur l'ulcère. Ce remède
avait, par sa nature, aucune vertu pour guérir
mal; mais Dieu le fit servir à l'exécution de son
uvre. Le prince se sentit soulagé; et trois jours
rès il alla au temple rendre grâces au Seigneur
ı rétablissement de sa santé. Il composa à ce sujet
ı beau cantique qui commence ainsi : « J'ai dit
ı milieu de ma course : Je vais aux portes du
mbeau, les années qui me restaient à vivre me
nt enlevées, etc. » Ce cantique a deux parties :
ıns la première, le saint roi exprime la frayeur
l'abattement où l'avait jeté la prédiction d'une
ort prochaine; dans la seconde, il fait éclater sa
ie et sa reconnaissance pour le bienfait qu'il a
çu de Dieu.

ENTRÉE DE SENNACHÉRIB EN JUDÉE.

Les Assyriens avaient imposé à Achaz un tribut
ınuel qu'Ezéchias paya dans les premières années
; son règne; mais ce prince, plein de confiance
ıns la protection de son Dieu, songea à s'en af-
anchir. *Sennachérib*, roi d'Assyrie, leva une ar-
ée formidable, et vint en Judée pour réduire Ezé-
ıias par la force. Il assiégea plusieurs places, et
ən rendit maître. Ezéchias s'appliqua particulière-
ıent à mettre la ville de Jérusalem en état de dé-
nse; il répara les anciennes fortifications, et y en
outa de nouvelles. Il fit fabriquer des armes de
ute espèce; il nomma les officiers nécessaires pour
ommander les troupes; il ordonna de boucher les

sources qui étaient hors de la ville, afin que les ennemis manquassent d'eau. Puis ayant assemblé le peuple, il parla en ces termes : « La guerre nous menace, mais ne craignez rien : que les Assyriens ne vous épouvantent point ; nous sommes plus forts qu'eux. Nos ennemis n'ont qu'un bras de chair ; mais nous nous appuyons sur le bras tout-puissant du Seigneur ; il combattra pour nous ; son secours nous rendra invincibles. » Les grands de la cour et les premiers de la ville n'étaient pas aussi solidement établis que le roi dans la confiance en Dieu. Ils cherchèrent à se fortifier par l'alliance d'une puissance voisine : ils s'adressèrent au roi d'Egypte, et sollicitèrent son secours. Dieu fut offensé des démarches d'une prudence tout humaine qui s'appuie sur un faible roseau et qui compte pour rien les promesses du Tout-Puissant. « Malheur à vous, leur dit de sa part le prophète Isaïe ! malheur à vous qui mettez votre confiance dans la force de l'Egypte ! Cette protection sera votre honte. Le Seigneur étendra sa main : celui qui donnait son secours tombera renversé par terre ; et celui qui espéroit d'en être secouru se trouvera enveloppé dans sa ruine. » Comme le Prophète n'était point écouté, Dieu, pour frapper les yeux des spectateurs, lui commanda de quitter ses habits, et de parcourir les rues de Jérusalem, en criant à haute voix : « Les Egyptiens, vos défenseurs, seront ainsi emmenés, dépouillés par le roi d'Assyrie. Alors vous rougirez d'avoir fondé votre espérance sur leur secours. C'était donc là, direz-vous dans l'amertume de votre cœur, c'était donc là notre ressource et notre appui ! Voilà ceux à qui nous avons eu recours pour être délivrés de nos ennemis ! Demeurez en paix, ajoutait Isaïe, et vous serez sauvés : votre sûreté consiste à rester en repos et à attendre tout du Seigneur votre Dieu. »

IMPIÉTÉ DE SENNACHÉRIB.

CONFIANCE D'ÉZÉCHIAS.

E roi d'Assyrie ayant appris que les Egyptiens aient au secours des Israélites, alla à leur ren- atre. Il les mit en déroute, et emmena une grande ultitude de captifs nus et enchaînés. Après cette ctoire, il se flatta de devenir maître de Jérusalem ns en faire le siége. Pour déterminer les habitants se rendre, il envoya trois de ses premiers officiers hargés de leur dire de sa part : « Pourquoi vous bstinez-vous à résister à ma puissance? ne vous aissez point séduire par les discours d'Ezéchias, ni par les promesses qu'il vous fait de vous dérober à mes coups. Prenez un meilleur parti : rendez-vous à moi, et votre vie sera en sûreté. Votre roi vous trompe, quand il vous assure que son Dieu vous délivrera. Les dieux des autres peuples ont-ils pu défendre leur pays contre l'effort de mes armes? Il n'en est pas un seul qui ait eu ce pouvoir. Comment donc vous flattez-vous que votre Dieu fera ce que tant d'autres n'ont pu faire? » Ces officiers avaient ordre de remettre à Ezéchias une lettre qui contenait les mêmes blasphèmes. Ce prince, après avoir lu cette lettre, alla au temple, pénétré de douleur : il étendit sous les yeux du Seigneur cet écrit; et prosterné au pied de l'autel, il adressa à Dieu cette prière touchante : « Seigneur, Dieu d'Israel, vous qui êtes le maître de tous les royaumes du monde, ouvrez les yeux, et voyez l'impiété de nos ennemis : prêtez l'oreille, et écoutez les blasphèmes qu'ils profèrent contre vous. Il est vrai, Seigneur, qu'ils ont brûlé les idoles qu'on y adorait; mais ces idoles n'étaient pes des dieux : ouvrage de la main des hommes, elles étaient dignes du feu auquel on les a condamnées. Levez-vous, Seigneur; vengez-vous de l'ou-

MANASSÈS, ROI DE JUDA. SES CRIMES.

MANASSÈS, fils d'Ezéchias, n'avait que douze ans quand il monta sur le trône. Il devint bientôt le plus méchant des rois de Juda. Son père avait aboli jusqu'aux vestiges de l'idolâtrie : Manassès la rétablit; il remit en vigueur les divinations et la magie; il éleva des autels aux astres du ciel, qu'il adorait; il porta l'impiété jusqu'à placer une idole dans le temple du Seigneur. Dieu, irrité de tant d'abominations, lui fit annoncer par ses Prophètes la vengeance éclatante qu'il en tirerait. « Je vais, lui disait-il, je vais faire tomber sur Jérusalem et sur Juda un déluge de maux dont le récit seul fera horreur. Je traiterai Jérusalem comme j'ai traité Samarie, capitale des dix tribus schismatiques. Elle sera entièrement détruite; ses ennemis la pilleront, la ravageront, et il n'en restera que les ruines. Le Seigneur, disait Isaïe, appellera d'un coup de sifflet un essaim d'Assyriens; il les rendra les ministres de sa justice et les exécuteurs de ses arrêts. A son ordre, ils viendront se reposer dans les vallées ravagées. Comme une nuée d'abeilles, ils dévoreront le pays; ils ne laisseront aucun endroit sans y porter la désolation. Ils s'arrêteront dans le creux des rochers, sur tous les arbrisseaux et dans toutes les ouvertures des pierres. Les coupables habitants de Juda ne seront pas plus épargnés que leurs biens. En ce jour-là, le Seigneur se servira contre eux du roi d'Assyrie comme d'un rasoir. Ils tomberont sous le fer des ennemis, comme le poil tombe sous un rasoir bien affilé. » Mais le Prophète, qui connaissait la promesse que Dieu avait faite de conserver la maison de David, ajoutait ensuite que Jérusalem serait un jour rétablie. Il nommait, deux cents ans auparavant, le prince qui devait en être le restaurateur. « C'est moi, dit

le Seigneur, qui accomplis dans le temps ce que j'ai révélé à mes Prophètes. C'est moi qui dis à Jérusalem : *Tu seras repeuplée;* qui dis aux autres villes de Juda : *Vous serez rebâties*, je relèverai vos ruines; c'est moi qui dis à Cyrus : Je vous confie mon troupeau; c'est de vous que je me servirai pour exécuter toutes mes volontés. Je le répète, Jérusalem sera rebâtie, et son temple sera fondé de nouveau. C'est Cyrus que j'ai choisi pour délivrer mon peuple : c'est lui qui rebâtira la ville qui m'est consacrée, c'est lui qui renverra libres mes captifs, sans recevoir pour eux ni rançon ni présents, dit le Seigneur Dieu des armées. » L'on verra bientôt cet oracle d'Isaïe s'accomplir à la lettre dans toutes ses parties. Assurément rien n'est plus admirable qu'une telle prédiction. La ruine de la Judée, du peuple juif, annoncée si longtemps avant l'événement; le retour des captifs, le rétablissement de Jérusalem et de son temple, promis à une époque fixe; et, ce qui est plus étonnant encore, le libérateur appelé par son nom deux cents ans avant sa naissance, sont autant de faits aussi incontestables qu'ils sont manifestement divins.

CAPTIVITÉ ET PÉNITENCE DE MANASSÈS.

Les menaces que Dieu faisait à Manassès par la bouche de ses Prophètes ne produisaient aucun effet. Ce roi impie et son peuple ne voulurent pas même les écouter. Manassès n'en devint que plus méchant : il ajouta la cruauté à tous les autres péchés par lesquels il avait porté Juda à offenser le Seigneur. Il entreprit d'anéantir la vraie religion, en faisant massacrer ceux qui y demeuraient attachés. Il voulut se délivrer des reproches importuns des Prophètes, en les immolant à sa fureur. Jérusalem fut inondée du sang des serviteurs de Dieu.

Isaïe, ce Prophète si respectable par sa naissance et par son grand âge, fut une des premières victimes de cette cruelle persécution. Une ancienne tradition des Hébreux porte que Manassès le fit scier par le milieu du corps. Dieu, pour punir ces excès, fit venir en Judée les généraux de l'armée d'Assyrie, qui prirent Manassès, lui mirent les fers aux pieds et aux mains, et l'emmenèrent à Babylone, devenue la capitale de cet empire. Lorsque ce malheureux prince se vit réduit à un état si triste, il s'humilia devant le Seigneur : la perte de son royaume et de sa liberté, le poids de ses chaînes, l'obscurité de sa prison, le réveillèrent de l'assoupissement où il avait été plongé si longtemps. Il vit avec horreur la multitude et l'énormité de ses crimes. Touché d'un vif repentir, il adressa à Dieu une prière ardente où il fait l'humble aveu de ses fautes et en sollicite le pardon. Cette humiliation sincère de Manassès désarma la colère divine, et mit fin à la disgrâce du prince pénitent. Le Seigneur exauça sa prière, et le ramena à Jérusalem. Manassès, rétabli sur le trône, changea entièrement de conduite. Durant trente années qu'il vécut depuis sa captivité, il répara le scandale de sa vie passée par des œuvres toutes contraires, exterminant les idoles et détruisant leurs autels. Il avait séduit Juda et les habitants de Jérusalem en les portant aux abominations de l'idolâtrie; il ordonna alors à tous ses sujets d'adorer le seul vrai Dieu, et il leur en donna l'exemple jusqu'à sa mort. C'est ainsi que Dieu fit, par sa grâce, du plus méchant de tous les rois, un modèle de pénitence, pour nous apprendre que nous devons toujours espérer en sa miséricorde, quelque multipliées que soient nos iniquités. Manassès mourut dans l'exercice de sa pénitence, et laissa la couronne de Juda à son fils Amon, dont le règne fut très court. Amon imita son père dans ses égarements;

mais il ne l'imita point dans son retour à la piété: aussi périt-il dans une conspiration que formèrent contre lui quelques-uns de ses serviteurs.

HOLOPHERNE MENACE LA JUDÉE.

Ce fut vers ce même temps qu'arriva l'action mémorable de Judith. Un roi d'Assyrie, que l'Ecriture nomme *Nabuchodonosor*, enflé de ses victoires, conçut le dessein de conquérir toute la terre, et donna le commandement de ses troupes au plus considérable de ses officiers, qui se nommait Holopherne. Ce capitaine se mit aussitôt en marche avec une armée de six-vingt mille hommes de pied et de douze mille archers à cheval. Il poussa d'abord ses conquêtes avec une rapidité incroyable. Tous les peuples, saisis de frayeur, s'empressaient de subir le joug; mais quelques soumissions qu'on lui fît, on n'en était pas mieux traité. Rien ne pouvait adoucir la férocité du vainqueur : il rasait les fortifications des villes, il renversait les autels, et coupait par le pied les bois sacrés; car il avait ordre de faire adorer Nabuchodonosor, comme l'unique divinité, par toutes les nations qu'il aurait soumises. Après avoir subjugué beaucoup de peuples et anéanti leur culte, il s'approchait de la Judée, dans la résolution d'y exercer les mêmes excès et les mêmes impiétés. Dans ce péril pressant, les Juifs se hâtèrent de mettre leurs villes en état de défense. Ils se saisirent des hauteurs qui se trouvaient sur la route de Jérusalem, et ils en gardèrent soigneusement les passages; mais comptant beaucoup moins sur les mesures qu'ils prenaient que sur le secours du Ciel, tout le peuple cria au Seigneur avec grande instance. On s'humilia, on jeûna: les Prêtres se couvrirent d'un cilice; les enfants se prosternaient du côté du temple. Tous conjuraient le Seigneur d'avoir pitié de son

peuple et de ne pas le livrer à la fureur de ses ennemis. Le grand Prêtre *Eliacim* parcourait toutes les villes de la Judée pour animer le courage et la piété des habitants : « Sachez, mes frères, leur disait-il, que le Seigneur vous exaucera si vous persévérez en sa présence dans les jeûnes et dans la prière. Souvenez-vous de Moïse, serviteur de Dieu : il vainquit les Amalécites qui se confiaient en leur propre force. Ce ne fut point avec le fer, mais avec les armes de la prière, qu'il remporta la victoire. Tous les ennemis d'Israel seront dissipés de la même manière, si vous continuez avec une ferveur constante de vous adresser au Seigneur et d'implorer son secours. » Les Juifs, touchés de ses exhortations, se tenaient en la présence de Dieu, et le conjuraient de visiter son peuple dans sa miséricorde.

ACHIOR REND TÉMOIGNAGE A LA PUISSANCE DU DIEU D'ISRAEL.

Holopherne apprit avec étonnement que les Juifs se préparaient à lui résister, et qu'ils avaient fermé les passages des montagnes. Il demanda au chef des Ammonites, qui l'accompagnait, quel était ce peuple qui osait lui résister, et ne pas suivre l'exemple des autres peuples. Achior (c'était le nom de ce chef des Ammonites) lui répondit que les Juifs étaient depuis longtemps sous la protection du Dieu du ciel : il rapporta les grands miracles que ce Dieu avait faits pour les tirer de l'Egypte et pour les établir dans le pays qu'ils occupaient. Il ajouta qu'ils avaient toujours été heureux et invincibles tant qu'ils étaient restés fidèles à leur Dieu ; que toutes les fois qu'ils l'avaient abandonné, ils étaient devenus le jouet de leurs ennemis ; mais qu'en revenant à Dieu par la pénitence, ils étaient sûrs de l'apaiser et de faire ces-

ser leurs disgrâces. « Ainsi, ajouta-t-il, informez-vous s'ils ont commis contre leur Dieu quelque faute qui leur ait attiré sa colère; en ce cas, allons les attaquer : le Seigneur les livrera entre vos mains, et vous n'aurez point de peine à les vaincre; mais s'ils sont innocents, ils auront l'avantage sur nous, et nous deviendrons l'opprobre de toute la terre, parce que leur Dieu combattra pour eux. » Holopherne reçut fort mal cet avis d'Achior, et il lui répondit avec indignation : « Puisque vous avez fait le prophète, prétendant que le Dieu d'Israel défendra son peuple contre nous, vous allez être conduit au milieu de ce peuple, afin qu'après ma victoire vous subissiez vous-même le sort des vaincus. Vous connaîtrez alors que Nabuchodonosor est le maître de la terre, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. » Aussitôt les gardes d'Holopherne se saisirent d'Achior, et le menèrent par son ordre près de Béthulie, ville de Judée, qui n'était pas éloignée du camp des Assyriens. Arrivés au pied de la montagne sur laquelle était située Béthulie, ils lièrent Achior à un arbre, et s'en retournèrent vers leur maître. Les habitants de cette ville, témoins de ce spectacle, vinrent délier Achior, et le firent entrer dans la ville. Lorsque Achior leur eut raconté le sujet du mauvais traitement qu'on venait de lui faire, tout le peuple se prosterna le visage contre terre, et s'écria : « Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, considérez l'orgueil de nos ennemis et notre abaissement; voyez l'état où sont réduits ceux qui vous adorent, et qui attendent tout de vous : montrez que vous n'abandonnez point vos serviteurs, et que, au contraire, vous humiliez ceux qui se glorifient en leurs propres forces. » On consola ensuite Achior en lui disant : » Le Dieu de nos pères, dont vous avez révélé la puissance devant nos ennemis, vous récompensera. Ils nous menacent de la mort; mais vous les verrez périr eu-

mêmes, parce qu'ils ont blasphémé contre le Seigneur. »

BÉTHULIE ASSIÉGÉE. DISCOURS DE JUDITH.

Le lendemain, Holophorne fit investir Béthulie; et comme il était difficile de l'emporter d'assaut, parce que cette place était située sur une montagne escarpée, il essaya de la réduire par la soif. Dans cette vue, il fit couper l'aqueduc qui donnait de l'eau à la ville. Les habitants, pressés par la soif, poussèrent de grands cris vers le ciel, et conjurèrent le Seigneur de ne point abandonner son peuple à la fureur des impies qui n'adoraient pas son saint nom. Un des anciens les exhorta à prendre patience encore cinq jours; en sorte que si, dans cet espace de temps, il ne leur venait point de secours, on se rendrait aux ennemis. Cette proposition fut rapportée à Judith : c'était une sainte veuve de Béthulie, qui vivait dans la retraite, et dont on respectait généralement la vertu. Elle envoya chercher celui qui avait ouvert cet avis : « Que viens-je d'apprendre, lui dit-elle; pourquoi avez-vous consenti à livrer la ville aux Assyriens, si dans cinq jours vous n'êtes pas secourus? Qui êtes-vous pour prescrire un terme au Seigneur? Humilions-nous en sa présence, et attendons avec une humble soumission qu'il daigne nous consoler. Encouragez le peuple; rappelez-lui que nos pères ont été éprouvés, et qu'ils sont demeurés fidèles. Ne perdons point patience dans les maux que nous souffrons; mais considérons que cette affliction n'égale pas nos péchés, et que Dieu ne nous châtie que pour nous corriger, et non pas pour nous perdre. » Judith conçut alors le généreux dessein de délivrer ses concitoyens; mais elle ne le communiqua à personne. Elle se contenta de prier les chefs du peuple de se trouver la nuit sui-

ante à la porte de la ville par où elle devait sortir ; et de la recommander à Dieu pendant son absence. Elle entra ensuite dans son oratoire, où, revêtue d'un cilice et la tête couverte de cendres, elle adressa au Seigneur cette prière : « Mon Dieu, qui avez opéré tant de merveilles en faveur de votre peuple, jetez les yeux sur le camp des Assyriens, comme vous fîtes autrefois sur celui des Egyptiens. Un seul de vos regards dissipa toute leur armée. Nos ennemis mettent leur confiance dans la multitude : ils ne savent pas que c'est vous qui êtes notre Dieu, et que votre nom est le Seigneur. Elevez votre bras, faites tomber devant vous ceux qui se flattent de profaner votre sanctuaire et de renverser votre autel. Donnez-moi assez de courage pour frapper leur chef de sa propre épée. Ce sera un monument glorieux à votre nom que ce blasphémateur périsse par la main d'une femme. Vous avez toujours détesté les orgueilleux, et vous écoutez favorablement la prière de l'homme humble. Exaucez donc, Seigneur, exaucez une pauvre veuve qui n'espère qu'en votre miséricorde ; fortifiez la résolution de mon cœur, afin que toutes les nations connaissent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous. »

JUDITH SORT DE BÉTHULIE, ET PARAIT DEVANT HOLOPHERNE.

Quand Judith eut achevé sa prière, elle quitta son cilice, se parfuma la tête, et se revêtit de ses plus riches parures. En cet état, elle sortit de la ville, suivie d'une seule servante qui portait les choses nécessaires à la vie. Les anciens du peuple l'attendaient à la porte : on ne l'interrogea point sur son dessein, on la laissa passer en lui disant : « Que le Dieu de nos pères vous donne sa grâce, et qu'il affermisse par sa puissance la résolution

de votre cœur. Soyez un sujet de gloire pour Jérusalem, et que votre nom soit célébré à jamais avec celui des Saints et des justes. » Judith continua sa route, et elle se trouva, vers le point du jour, assez près du camp des Assyriens. Les gardes avancées l'ayant aperçue, l'arrêtèrent et la conduisirent à leur général, parce qu'elle leur dit qu'elle avait des secrets importants à lui découvrir. Judith salua Holopherne en se prosternant jusqu'à terre. Elle lui dit qu'elle avait quitté son peuple, parce qu'elle savait qu'il ne pouvait résister à la puissance des Assyriens ; que Dieu, irrité par les péchés des habitants, allait les livrer entre ses mains. Elle ajouta qu'elle venait de la part de Dieu même pour lui donner cet avis. Charmé de la beauté de Judith et des paroles qui sortaient de sa bouche, Holopherne ordonna qu'on la conduisît dans sa tente où étaient ses trésors, et qu'on lui servît des mets de sa table; mais la sainte veuve le pria de ne point exiger qu'elle usât de ces mets, parce que plusieurs étaient des viandes défendues par la loi. Elle s'en tint donc à la nourriture qu'elle avait apportée. Sur ce qu'Holopherne ajouta que sa provision s'épuiserait en peu de temps, elle répondit : « Je suis assurée qu'avant que votre servante ait consumé tout ce qu'elle a apporté, Dieu exécutera par ma main le dessein que j'ai formé. » On conduisit donc Judith dans la tente où elle devait loger. En y entrant, elle demanda qu'il lui fût permis de sortir avant le jour pour aller faire sa prière. Cette liberté était nécessaire à l'exécution de son projet : il fallait qu'elle pût, après avoir accompli son œuvre, se retirer à Béthulie sans être arrêtée. Ainsi elle sortait durant la nuit, et elle se lavait dans une fontaine. C'était un usage établi dès lors parmi les Juifs, de se laver le visage, les mains et les pieds avant de commencer la prière. Puis elle priait avec fer-

veur dans ce lieu de retraite, pour l'heureux succès de son entreprise. Elle rentrait ensuite dans sa tente, où elle passait le jour dans la prière et dans le jeûne, ne prenant que vers le soir un repas frugal.

JUDITH COUPE LA TÊTE A HOLOPHERNE.

Le soir du quatrième jour, Holopherne fit un grand festin auquel il invita Judith. Elle y vint; mais elle ne prit que sa nourriture ordinaire. Holopherne, au contraire, but avec excès, et il s'enivra. Après le souper, Judith demeura seule avec ce général, qui était sur son lit, plongé dans un profond sommeil. Alors Judith commanda à sa servante de se tenir à la porte de la chambre, et d'observer exactement, afin qu'il n'y eût pas de témoin. Puis s'étant approchée du lit, elle commença par demander à Dieu avec larmes le courage et la force d'exécuter ce qu'elle méditait. Sa prière faite, elle prend le sabre d'Holopherne, le tire du fourreau, et saisissant d'une main Holopherne par les cheveux, elle lui décharge deux coups, et lui abat la tête. Le cadavre resta étendu dans la chambre; mais Judith prit la tête, qu'elle fit mettre dans un sac par sa servante, pour l'emporter evec elle. Elles sortirent toutes deux du camp sans être inquiétées par les gardes, qui s'imaginèrent qu'elles allaient prier selon leur coutume, et elles se rendirent à Béthulie. Arrivée à la porte de la ville, Judith crie à ceux qui faisaient la garde: « Ouvrez, mes frères, parce que Dieu est avec nous, et qu'il a signalé sa puissance dans Israel. » On reconnut sa voix, et l'on donna avis de son retour aux anciens de la ville. En un moment la nouvelle s'en répandit dans tous les quartiers: l'on accourut avec des flambeaux pour voir Judith. Elle monta sur un lieu élevé, et elle dit au

peuple assemblé autour d'elle : « Bénissez le Seigneur notre Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. Il a accompli cette nuit la miséricorde qu'il a promise à la maison d'Israel : il a tué par la main de sa servante l'ennemi de son peuple. » Elle tira ensuite du sac la tête d'Holopherne, et la tenant élevée aux yeux de toute l'assemblée : « Voilà, dit-elle, la tête du général de l'armée des Assyriens. Le Seigneur l'a frappé par la main d'une femme. Son Ange m'a gardée dans ce voyage, et m'a préservée de tous les dangers : je reviens à vous comblée de joie. Cette victoire appartient au Seigneur; c'est lui qui m'a sauvée; c'est lui qui vous a délivrés : célébrez les louanges de notre Dieu, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » Alors toute l'assemblée adora le Seigneur, et donna mille bénédictions à Judith. Dieu se servit de la main d'une femme pour délivrer son peuple; c'est Dieu qui lui avait inspiré ce dessein hardi, c'est lui qui la remplit de courage pour l'exécuter. Il met en œuvre les instruments les plus faibles, afin que la disproportion des moyens avec l'effet empêche qu'on ne leur attribue le sucès, et qu'on ne dérobe une partie de la gloire qui est due toute entière à la main qui les emploie.

DÉROUTE DE L'ARMÉE DES ASSYRIENS.

Dès que le jour parut, on attacha la tête d'Holopherne à l'endroit le plus élevé de la muraille. Tous les habitants de Béthulie prirent les armes selon le conseil de Judith, et ils s'avancèrent avec grand bruit du côté des ennemis. Les sentinelles des Assyriens coururent à la tente d'Holopherne, pour lui donner avis de ce mouvement. Un officier de sa chambre étant entré, vit un cadavre sans tête étendu par terre et nageant dans son

sang. A cette vue, il jette un grand cri, et court en pleurant à la tente de Judith, où il ne trouve personne. Alors déchirant ses vêtements : « Nous n'avons plus de général, s'écria-t-il : une seule femme du peuple juif a mis la confusion et le trouble dans la maison de Nabuchodonosor. Holopherne est étendu dans sa tente, et sa tête est détachée du corps. » Aussitôt la terreur se répandit dans toute l'armée de l'Assyrie ; on crut que tout était perdu ; on ne songea plus qu'à fuir et à prévenir la poursuite des Juifs. En effet, ceux-ci profitant du désordre de l'armée ennemie, sortirent de toutes les villes voisines, et se mirent à poursuivre les fuyards. On tailla en pièces tous ceux que l'on rencontra, et l'on dissipa le reste. Il en périt un très grand nombre. On entra ensuite dans le camp abandonné, et l'on y fit un butin immense. Judith eut une part considérable de ce butin ; et cette sainte veuve signala sa piété en consacrant au Seigneur les dépouilles d'Holopherne, qui lui avaient été réservées. Le grand Prêtre Eliacim, ayant appris ces heureuses nouvelles, alla de Jérusalem à Béthulie pour voir Judith. Dès qu'il l'aperçut, il la bénit en disant : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israel, vous êtes l'honneur et l'ornement de votre peuple. Le Seigneur vous a donné une âme intrépide et un courage au-dessus de votre sexe, parce que vous avez aimé la chasteté, et qu'après la mort de votre mari, vous n'avez point contracté d'autre alliance. » Judith répondit au grand Prêtre par un beau cantique que l'on a conservé à la postérité. Dans ce cantique, elle commence par inviter tout son peuple à louer le Seigneur et à célébrer sa gloire au son des instruments. « C'est lui qui met les armées en poudre : son nom est le Seigneur ; il a placé son camp au milieu de son peuple pour le délivrer des mains de

ses ennemis. Le fier Assyrien est venu des montagnes d'Aquilon ; il s'est avancé avec une armée nombreuse. Il avait juré de porter l'incendie sur mes terres, de passer les jeunes hommes au fil de l'épée, et de rendre mes filles captives; mais le Dieu tout-puissant l'a frappé et l'a fait périr sous la faible main d'une femme. » Judith passa le reste de sa vie dans la retraite : elle ne paraissait en public que les jours de fêtes, toujours humble, toujours modeste au comble de la gloire. Elle mourut à Béthulie dans un âge très avancé. Le peuple la pleura pendant sept jours, et l'on établit une fête solennelle en mémoire du service signalé qu'elle avait rendu à sa nation.

JOSIAS, ROI DE JUDA.

Josias n'avait que huit ans lorsqu'il hérita du trône de son père Amon. Dieu prévint cet enfant de ses bénédictions, afin qu'il devînt un saint roi, et qu'en donnant à ses sujets de grands exemples de religion, il les portât à la pénitence et à la réformation des mœurs, qui avaient été très corrompues sous les deux derniers règnes. C'était la dernière ressource que Dieu présentait à son peuple pour apaiser sa colère. A un âge si tendre, au milieu d'une cour livrée à l'impiété et à la licence, Josias tourna son cœur vers le Seigneur, et marcha constamment dans la voie de David. Sa piété s'accrut avec l'âge : il n'était encore que dans sa douzième année, lorsqu'il entreprit de purger son royaume de toutes les abominations que Manassès et Amon avaient introduites dans Juda. Il renversa les autels des idoles, et mit en pièces les statues des fausses divinités. Il chassa les sacrificateurs qui présidaient à ce culte impie et qui y entretenaient le peuple. Le zèle de ce religieux prince s'étendit jusque sur le pays d'Israel.

ıena les restes des dix tribus au culte du
)ieu. Il alla à Béthel où Jéroboam avait
:'idole du veau d'or; il souilla l'autel sacri-
e cette idole en y brûlant les os des morts
ıvait fait tirer des sépulcres voisins, et l'au-
me fut réduite en cendres. Ainsi s'accomplit
phétie que l'homme de Dieu avait faite en
ıce de Jéroboam trois cent cinquante ans
avant, comme nous l'avons rapporté. Lors-
travaillait à renverser les tombeaux des
ırophètes, Josias aperçut un monument qui
son attention : il demanda ce que c'était.
ıbitants de la ville lui répondirent que c'é-
tombeau de l'homme de Dieu, qui avait
à Jéroboam tout ce que Josias venait de
« Ne troublez pas ses cendres, dit le roi, et
ersonne ne touche à son sépulcre. » On ne
ien voir de plus précis que cette prédiction
t alors accomplie. L'homme de Dieu avait
Il naîtra un prince de la maison de David,
nommera *Josias*; il fera mourir sur cet
les prêtres des idoles, et il y brûlera des
ents humains. » Le prince que Dieu a choisi
xécuter l'arrêt de sa justice est nommé plus
is siècles auparavant; et nous venons de
e prince accomplissant de point en point
e qui avait eté prédit. Or, les circonstances
t événement dependent de la volonté hu-
. Rien n'est plus arbitraire que le choix du
jue l'on donne à un enfant, surtout si c'est
m que personne n'ait porté avant lui. Ce-
nt le Prophète a su quel nom serait donné
ince dont il prédit de si loin la naissance,
e déclare à tout un peuple assemblé, afin
ne manque rien à l'authenticité de la pré-
n. Il est évident qu'une intelligence créée
:ut, par sa propre lumière, pénétrer dans
venir si éloigné; qu'elle ne peut y voir si

nettement et avec tant de certitude les actions libres des créatures. Le Prophète a donc parlé par l'inspiration divine. Une religion appuyée sur de telles prophéties est donc manifestement l'ouvrage de Dieu.

JOSIAS RENOUVELLE L'ALLIANCE AVEC LE SEIGNEUR.

Après avoir réformé les abus et banni l'idolâtrie de son royaume, Josias songea à réparer l'édifice du temple qu'on avait négligé d'entretenir. Pendant que l'on y travaillait, on trouva l'exemplaire original de la loi de Moïse. On porta ce volume au roi, qui s'en fit faire la lecture. Ce religieux prince, en considérant combien on s'était écarté de la loi divine, fut effrayé des menaces et des malédictions qui y sont contenues contre les infracteurs. Il ordonna une assemblée générale à Jérusalem. Le roi y parut sur un tribunal élevé. Il lut devant tout le peuple le *Deutéronome*, qui est l'abrégé de la loi. On écouta cette lecture avec une attention religieuse. Puis Josias, debout sur son tribunal, prononça à haute voix la formule du renouvellement de l'alliance avec le Seigneur. Il s'engagea en son nom, et au nom de tout son peuple, à garder les préceptes de la loi, à observer fidèlement tout ce qui était écrit dans le livre qu'on venait de lire, à servir Dieu dans la droiture de son cœur et de toute l'étendue de l'âme. Ensuite se tournant vers le peuple, il demanda aux assistants s'ils ratifiaient la promesse qu'il venait de faire pour eux. Tous s'écrièrent unanimement : *Nous promettons la même chose avec serment, et nous renouvelons de bon cœur l'alliance avec le Seigneur.* Ainsi Josias, animé d'un nouveau zèle, s'occupa pendant tout son règne à réprimer les

désordres publics, à soutenir la magnificence du culte de Dieu, à enrichir le temple, à punir l'impiété et à récompenser la vertu. Sur la fin de la dix-huitième année de son règne, pour affermir son peuple dans les bonnes dispositions où il paraissait être, Josias fit célébrer la Pâque du Seigneur avec une pompe extraordinaire. Cette Pâque eut beaucoup d'éclat, et la mémoire s'en est toujours conservée dans Juda. Le peuple, encore pénétré de la lecture du livre de la loi et des promesses qu'il avait faites à Dieu, touché de l'exemple de son roi, animé par ses exhortations, se porta à célébrer cette fête avec une religion dont on n'avait point vu d'exemple dans les règnes précédents. Ce bon prince ne survécut que treize ans à cette époque mémorable. Un accident funeste l'enleva à ses sujets qu'il rendait heureux, et à la religion qu'il soutenait de tout son pouvoir. Le roi d'Egypte, qui était en guerre avec les Assyriens, prit son chemin par la Judée. Josias s'opposa à son passage, et il reçut une blessure dont il mourut peu de temps après. Sa mort causa une désolation générale, et fut en effet suivie des plus grands malheurs.

PROPHÉTIES DE JÉRÉMIE, DE SOPHONIE ET DE NAHUM SUR LE MESSIE.

Sous le règne de Josias, Dieu suscita plusieurs Prophètes qui prédirent l'œuvre du Messie futur, et en particulier la conversion des Gentils. Voici comment s'exprime Jérémie : « Le Seigneur m'adressa la parole au temps de Josias, roi de Juda, et il me dit : Je susciterai à David une race juste, un roi qui gouvernera avec sagesse ; il agira selon l'équité, et il rétablira la justice sur la terre. Dans les jours de son règne, Juda sera sauvé ; Israel habitera avec une entière assurance ; et ce

roi sera nommé *le Seigneur notre Justice.* » C'est manifestement le même rejeton de David dont avait parlé Isaïe. Le Prophète ajoute : « En ce temps-là, dit le Seigneur, je serai le Dieu de toutes les familles d'Israel; ils seront mon peuple. On criera sur la montagne d'Ephraïm : Levez-vous, montons à Sion, au temple du Seigneur notre Dieu. Jacob, tressaillez de joie, poussez des cris d'allégresse à la tête des nations. Chantez des cantiques et dites : Le Seigneur a sauvé son peuple, il a sauvé les restes d'Israel. Je les emmènerai de la terre d'Aquilon, je les rassemblerai des extrémités du monde; je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israel, alliance bien différente de celle que je fis avec leurs pères. Voici l'alliance que je ferai alors avec la maison d'Israel. J'imprimerai ma loi dans leur âme, je l'écrirai dans leur cœur; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. On n'enseignera plus alors son prochain en disant : Connaissez-vous le Seigneur ? parce que tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand... Les nations viendront des extrémités de la terre, et elles diront : Il est vrai que nos pères n'ont possédé que le mensonge. Comment un homme se ferait-il lui-même des dieux? Certainement ce ne sont pas des dieux. Je leur ferai voir que ma main est toute-puissante; elles sauront que mon nom est : *Celui qui est.* » Le Prophète Sophonie, qui vivait dans le même temps, n'est ni moins clair ni moins précis. « Attendez-moi, dit le Seigneur ; attendez le jour où je dois me lever : car j'ai résolu d'assembler les peuples et de réunir les royaumes. Alors je purifierai les lèvres des peuples, afin que tous invoquent le nom du Seigneur, et qu'ils se soumettent à son joug dans un même esprit. Ceux qui habitent au-delà des fleuves de l'Ethiopie viendront m'offrir leurs prières; les enfants de mon

peuple, répandus par tout le monde, m'apporteront leurs présents. Je rassemblerai ceux qui avaient abandonné ma loi pour s'attacher à des fables puériles. Le Seigneur anéantira tous les dieux de la terre, et il sera adoré par chaque homme, dans chaque pays, et par toutes les îles où habitent les nations. » Le Prophète *Nahum* parle de la même manière sur ce sujet : « Voici ce que dit le Seigneur : J'exterminerai les statues et les idoles de Ninive. Je vois déjà, ajoute le Prophète, je vois les pieds de celui qui apporte la nouvelle et qui annonce la paix ; je les vois paraître sur les montagnes. O Juda ! célébrez vos jours de fêtes, et rendez vos vœux au Seigneur. » Ainsi Dieu faisait-il annoncer d'âge en âge que le Messie convertirait les nations, éclairerait tous les peuples ; ainsi développait-il le sens des promesses qu'il avait faites ; ainsi entretenait-il l'attente du Sauveur et la foi des mystères futurs. Je le demande maintenant à tout esprit droit : était-il possible d'énoncer avec plus de clarté et en plus de manière la conversion future des païens ? qui ne voit même que cette prédiction était renfermée dans la promesse que Dieu fit à Abraham, de bénir toutes les nations en celui qui naîtrait de lui, et dans celle qu'il avait déjà faite à nos premiers parents, d'une victoire que le Fils de la femme remporterai sur le démon ?

JOACHAZ DÉTRONÉ. JOAKIM MIS EN SA PLACE.

Josias avait rétabli le culte du Seigneur dans son premier éclat ; mais l'impiété des règnes précédents avait jeté de si profondes racines, qu'elle reprit bientôt le dessus sous les enfants de ce saint roi. Il avait laissé, en mourant, trois fils, *Joa-*

kim, *Joachaz* et *Matthanias*. Le peuple de Juda plaça sur le trône Joachaz, qui ne régna que trois mois. Le roi d'Egypte, à son retour de l'expédition d'Assyrie, le déposa, et mit à sa place Joakim, son frère aîné. Le nouveau roi renouvela tous les crimes de Manassès. Pendant onze ans de règne, il fit le mal devant le Seigneur; il commit toutes les abominations des Gentils. Ses sujets suivirent son exemple, et violèrent ouvertement la promesse solennelle qu'ils avaient faite sous Josias. Les désordres étaient montés à leur comble : on profanait publiquement la sainteté du sabbat; l'injustice, le vol, l'homicide, l'adultère, le parjure, étaient devenus des crimes communs. Le Seigneur leur envoya des Prophètes pour les exhorter à quitter leurs voies corrompues. Ces Prophètes leur parlaient au nom de Dieu, en ces termes : « Enfants rebelles, convertissez-vous, et revenez à moi; revenez à votre père : je vous recevrai, et je guérirai le mal que vous vous êtes fait en m'abandonnant. Revenez, et je ne détournerai pas mes regards de dessus vous, parce que je suis bon. » Jérémie se distingua entre les autres ministres de la parole divine par une sainte liberté. Pendant quarante-cinq ans, il ne cessa d'enseigner, d'exhorter et de reprendre un peuple endurci dans le mal, sans être ni arrêté par les contradictions, ni affaibli par les mauvais traitements, ni rebuté par l'inutilité de ses longs et pénibles travaux. Il se tenait tantôt à l'entrée de Jérusalem, tantôt à la porte du temple, ayant une chaîne au cou. En cet état, il déclarait à tous ceux qui entraient ou sortaient, que la vengeance de Dieu allait éclater contre eux, s'ils ne renonçaient à leurs démarches; il leur disait que le pays serait désolé par les Assyriens; que les princes et le peuple seraient emmenés captifs à Babylone, que Jérusalem serait

ruinée et saccagée, le temple pillé et détruit; qu'un nombre infini de citoyens périraient par l'épée ou par la famine. Les Juifs, aveuglés et endurcis, se moquaient de ses prédictions; ils n'étaient ni touchés des exhortations du Prophète, ni effrayés de ses menaces. Peu s'en fallut même qu'on ne le fît mourir : le peuple demandait sa mort à grands cris, et sans le crédit d'un officier fort considéré à la cour, ou plutôt sans la protection de Dieu, qui le réservait à de nouveaux combats, il aurait été livré aux impies pour être la victime de leur fureur.

DERNIER AVERTISSEMENT DE JÉRÉMIE.

(An du monde 3398.)

Au commencement de la quatrième année de Joakim, le Prophète Jérémie parla en ces termes aux habitans de Jérusalem et à tout le peuple de Juda : « Depuis le règne de Josias, où Dieu m'a fait entendre sa parole, je vous l'ai annoncée fidèlement, et vous ne m'avez point écouté. Le Seigneur n'a cessé de vous envoyer les Prophètes ses serviteurs, qui vous ont exhortés de sa part à quitter vos œuvres criminelles. Vous avez méprisé leurs avertissements; vous avez même irrité le Seigneur par de nouveaux désordres, au péril d'attirer sur vous tous les maux dont il vous menaçait. Voici donc ce que dit le Dieu des armées : Je vais envoyer contre vous tous les peuples qui sont au-delà de l'Euphrate, sous la conduite de Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur. Je ferai passer les habitants de ce pays au fil de l'épée; je les chasserai de mon héritage; je les rendrai l'étonnement et la fable des hommes, et je réduirai ce pays en une vaste solitude. Ce peuple sera assujetti au roi de Babylone durant soixante-dix ans. Mais ce temps écoulé, je visiterai, dans ma colère, le roi

de Babylone, et je tirerai une vengeance éclatante de cette ville impie et superbe. » On ne peut s'empêcher d'observer ici deux choses : la première est le ton de majesté avac lequel Dieu s'exprime. Si les troupes de Nabuchodonosor s'assemblent, c'est Dieu même qui les appelle, c'est Dieu qui les fait marcher, sous les étendards de ce prince, partout où sa justice demande leur ministère. Ce roi puissant, qui porte en tous lieux la terreur, n'est qu'un vil esclave qui exécute la volonté de son maître pour châtier quelques-uns de ses compagnons, et qui sera lui-même châtié à son tour par d'autres que le souverain Maître chargera de cette fonction. La seconde observation, c'est la différence que Dieu met entre la punition de la tribu de Juda et celle des dix autres tribus séparées. La tribu de Juda est, à la vérité, transférée dans une terre étrangère; mais Dieu, qui avait promis d'en faire un jour sortir le Messie, ne la laisse pas sans consolation. Dieu ne cessa de l'instruire dans la captivité par la bouche de ses Prophètes : il lui fit la promesse formelle de la délivrer; il fixa le terme de la captivité, et lui marqua jusqu'au nom de *Cyrus*, son libérateur. Au contraire, la dispersion des dix tribus se fit sans espérance de retour. Dieu ne leur donna pas le moindre signe de son souvenir. Elles n'eurent ni Prophètes pour les instruire, ni magistrats pour les gouverner : elles ne faisaient plus partie de son peuple, et elles n'étaient, comme les autres nations, que l'objet de sa providence générale.

NABUCHODONOSOR ENTRE EN JUDÉE.

JOAKIM DANS LES FERS.

Après une longue patience, le moment de la justice divine arriva, et le Seigneur commença à exercer sa vengeance sur un peuple ingrat et re-

belle. Nabuchodonosor vint en Judée, et mit le siége devant Jérusalem. La ville fut prise malgré la force et la hauteur de ses murailles. Dieu livra Joakim entre les mains du roi de Babylone. Le vainqueur mit d'abord dans les fers ce malheureux prince pour l'emmener captif à Babylone; mais il changea ensuite de dessein : il lui rendit la liberté et la couronne, à condition qu'il lui demeurerait assujetti et qu'il lui paierait tribut. Il se contenta d'enlever une partie des vases sacrés du temple, et d'emmener avec lui plusieurs jeunes princes du sang royal pour les faire élever dans son palais. De ce nombre furent *Daniel*, *Ananias*, *Misael* et *Azarias*. C'est de ce point que l'on commence à compter les soixante-dix années de la captivité de Babylone. Joakim ne sut pas profiter de cette première disgrâce que Dieu avait ménagée pour le faire rentrer en lui-même. Il continua d'irriter le Seigneur par ses crimes : il entreprit de secouer le joug du roi de Babylone; et cette révolte acheva de le perdre. Dieu envoya une seconde fois les mêmes ennemis dans la Judée. Les généraux de Nabuchodonosor ravagèrent le pays de Juda. Joakim périt dans une sédition, et son corps fut privé des honneurs de la sépulture. Son fils, appelé *Jéchonias*, âgé de dix-huit ans, fut mis sur le trône; mais il ne l'occupa que trois mois et quelques jours. Les ennemis formèrent le siége de Jérusalem. Nabuchodonosor vint continuer ce siége en personne, et il le poussa avec beaucoup de vigueur. La ville fut bientôt réduite aux dernières extrémités. Jéchonias en sortit, et alla se rendre au roi de Babylone avec sa mère et ses officiers. Nabuchodonosor les reçut à discrétion, et les fit prisonniers. Il enleva tous les trésors de la maison du Seigneur et les richesses du palais. Il brisa tous les vases d'or que Salomon avait fait faire pour l'usage du temple. Il transféra à Babylone Jéchonias et les plus vaillants hommes de Juda au nombre de sept mille, les plus

considérables habitants de Jérusalem et les plus habiles artisans. Tous ces malheurs arrivèrent, parce que le Seigneur voulut exécuter l'arrêt déjà prononcé contre Juda, qui avait pris part à l'impiété de ses rois, et qui avait longtemps méprisé les menaces du Seigneur et les exhortations réitérées de ses Prophètes. La miséricorde de Dieu est infinie; mais l'abus que l'on en fait met des bornes à l'exercice de cette miséricorde, et les effets en sont réglés par sa souveraine sagesse.

SÉDÉCIAS, DERNIER ROI DE JUDA.

NABUCHODONOSOR éleva sur le trône Matthanias, oncle du dernier roi, et lui fit porter le nom de *Sédécias*. C'était au temps de ce prince que devait se consommer l'entier accomplissement des tristes prophéties prononcées contre Jérusalem, contre le temple et contre le peuple de Juda. Sédécias mit le comble aux crimes de ses prédécesseurs. Il n'eut pas d'égard pour les avertissements du Prophète Jérémie, qui lui parlait au nom du Seigneur, et il endurcit son cœur pour ne plus retourner au Dieu de ses pères. A son exemple, tous les princes et le peuple se livrèrent à l'idolâtrie, et profanèrent la sainteté de la maison de Dieu. Cependant le Seigneur leur parlait encore par la bouche de ses serviteurs; mais on ne les écoutait point : on vint même jusqu'à les maltraiter. Alors la colère de Dieu éclata sur son peuple. Sédécias se révolta contre Nabuchodonosor, qui, pour punir sa perfidie, entra dans la Judée, força, en peu de temps, et saccagea presque toutes les villes. Le prince victorieux s'avança vers Jérusalem pour l'assiéger; mais ayant appris que le roi d'Egypte venait au secours de Sédécias, il marcha avec toutes ses troupes au devant de ce roi. Il le vainquit, et revint à grandes journées recommencer le siége de Jérusalem. La place était aux abois : une affreuse

famine y régnait; on donnait ce que l'on avait de plus précieux pour avoir de quoi soutenir une vie languissante : on vit des mères égorger leurs enfants et les dévorer. Sédécias sortit pendant la nuit avec tous les gens de guerre par une ouverture faite à la muraille, et tâcha de gagner le désert; mais on le poursuivit et on l'arrêta. Nabuchodonosor, irrité contre ce malheureux prince, fit tuer ses deux fils en présence de leur père, et lui fit crever les yeux à lui-même : on le chargea de chaînes, et on le conduisit à Babylone, où il fut enfermé dans une étroite prison jusqu'à sa mort. Pendant ce temps-là, les ennemis entrèrent dans la ville, ils y firent un carnage effroyable des habitants. La ville et le temple furent pillés et brûlés; les vases sacrés qui pouvaient se transporter furent conservés; on mit les autres en pièces, et l'on en forma une immense quantité d'airain. Ceux des habitants qui échappèrent au glaive du vainqueur furent emmenés captifs, et on ne laissa dans la Judée que les plus pauvres du peuple pour cultiver la terre.

VISION D'ÉZÉCHIEL.

(An du monde 3409.)

Le Seigneur n'abandonna point son peuple dans sa captivité : il voulait le corriger, et non pas le détruire. Il suscita des hommes remplis de son esprit pour le consoler et l'instruire. Tandis que Jérémie exhortait ceux qui étaient restés dans la Judée à faire un bon usage de l'humiliation où la justice divine les avait réduits, le Prophète *Ezéchiel* soutenait par l'espérance du retour ceux qui étaient captifs à Babylone. Il est remarquable que ces deux Prophètes, quoique fort éloignés l'un de l'autre, annonçaient en même temps les mêmes événements pour l'avenir. Ils leur prédisaient

qu'après soixante-dix ans de captivité, Dieu se réconcilierait avec eux et les réunirait dans l'héritage de leurs pères. « Voici, disait Ezéchiel, ce que dit le Seigneur : Je vous tirerai du milieu des nations, je vous rassemblerai de tous les pays où vous serez dispersés, et je vous ramènerai dans votre patrie. Je répandrai sur vous une eau pure; je vous purifierai de toutes les souillures de vos idoles; je vous donnerai un cœur nouveau; je mettrai au milieu de vous un esprit nouveau, et je vous ferai marcher dans la voie de mes commandements. Vous habiterez dans le pays que j'ai donné à vos pères; vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu : j'exécuterai cette promesse pour la gloire de mon saint nom. » Les captifs avaient peine à croire ce qu'on leur disait de leur affranchissement et de leur retour : ils regardaient, au contraire, le lieu de leur exil comme un tombeau d'où ils ne devaient jamais sortir. Pour confirmer cette promesse et la leur rendre sensible par une image frappante, Dieu conduisit en esprit Ezéchiel dans une campagne couverte d'ossements desséchés, et il lui commanda de leur adresser de sa part ces mots : « Os arides, écoutez la parole de Dieu : Je formerai sur vous des nerfs et des muscles; je vous couvrirai de chairs, j'étendrai sur vous une peau ; puis je vous donnerai un esprit, et vous vivrez : vous saurez par là que je suis le Seigneur. » Le Prophète exécuta l'ordre du Seigneur, et à l'instant ces ossements s'agitèrent avec grand bruit; ils s'approchèrent les uns des autres, et se placèrent chacun dans sa jointure : ils furent couverts de chairs, de nerfs et de peau; mais ils n'étaient pas animés. Alors le Seigneur ordonna au Prophète d'appeler l'esprit, et à sa voix ces ossements devinrent vivants et animés. « Fils de l'homme, ajouta le Seigneur, tous ces ossements sont les enfants d'Israel; dites-leur donc de ma part : Mon peuple, je vais

ouvrir vos tombeaux, et vous vivrez; je vous ramènerai dans votre pays et je vous y conserverai en paix; vous saurez alors que c'est moi qui ai parlé. » Quelle image! quel ton de majesté! qu'il répond bien à la grandeur de celui qui inspirait le Prophète!

DANIEL ET SES COMPAGNONS.

Daniel, Ananias, Misael et Azarias, jeunes hommes d'une naissance distinguée parmi les Juifs, avaient été, comme nous l'avons dit, transportés à Babylone après la première expédition de Nabuchodonosor en Judée. Ce prince donna ordre de choisir, entre les captifs, des enfants d'une famille illustre, bien faits et doués des plus excellentes qualités de l'esprit, pour être élevés dans son palais et pour y apprendre la langue du pays. Il voulut qu'on leur servît tous les jours des mets de sa table et le même vin qu'on lui présentait à boire. Après avoir été nourris et instruits de cette sorte pendant trois ans, ils devaient paraître devant le roi et demeurer auprès de sa personne. Dieu conduisit ce choix. Il le fit tomber sur Daniel et ses trois compagnons. Ces quatre jeunes hommes, qui craignaient Dieu, prirent une ferme résolution de ne pas se souiller en mangeant des viandes de la table du roi; car ces viandes pouvaient être de celles qui étaient défendues par la loi de Moïse, ou qui avaient été offertes aux idoles. Pour s'abstenir de cette nourriture, ils avaient besoin de la permission du gouverneur à qui on les avait confiés. Daniel lui représenta que la religion qu'ils professaient leur interdisait certaines viandes, et il le pria en son nom et au nom de ses compagnons de ne pas les contraindre à en user contre leur conscience. L'officier, à qui Dieu inspira des sentiments de bienveillance pour Daniel, était disposé à faire ce qu'on

lui demandait; mais il répondit que le roi, ne voulant à son service que des jeunes gens de bonne mine, avait expressément prescrit la manière dont ils devaient être nourris; que s'ils venaient à perdre de leur embonpoint, on ne manquerait pas d'en connaître la cause, et qu'il y allait de sa tête. Daniel lui proposa d'en faire l'essai. « Eprouvez-nous pendant dix jours, lui dit-il, qu'on ne nous donne que des légumes à manger et de l'eau à boire. Examinez ensuite notre visage : comparez-le à celui des autres élèves que vous nourrirez de la table du roi, et vous ferez ensuite ce qu'il vous plaira. L'officier consentit à cette proposition, et il éprouva Daniel et ses compagnons. Au bout de dix jours d'essai, il les trouva en beaucoup meilleur état que ceux que l'on avait nourris délicatement: ainsi il continua à les traiter de la même manière. Dieu fit plus encore en faveur des quatre jeunes Israélites: il récompensa leur fidélité en leur donnant une grande étendue de lumières et de connaissances, il remplit en particulier Daniel de l'esprit de sagesse et d'intelligence. Le roi, charmé des belles qualités qu'il remarquait en eux, les traita avec distinction, et leur confia des emplois importants dans la province de Babylone.

ANANIAS, MISAEL, AZARIAS DANS LA FOURNAISE.

L'ÉLÉVATION des jeunes Israélites alluma contre eux la jalousie des courtisans. On chercha une occasion pour les perdre; on ne put la trouver que dans leur attachement au culte de Dieu et dans leur aversion pour l'idolâtrie. Nabuchodonosor avait fait élever une statue d'or, haute de soixante coudées. Il commanda à tous ses sujets d'adorer cette idole, sous peine d'être jetés dans une fournaise ardente en cas de refus. Les trois jeunes hommes

étaient bien éloignés de se soumettre à cet ordre impie. (Daniel, alors absent de Babylone, ne fut point exposé à cette première persécution.) On les observa, on les accusa auprès du roi de mépriser ses ordonnances et de ne pas fléchir le genou devant la statue. Nabuchodonosor les fit amener en sa présence, et leur dit d'un ton menaçant : « Est-il vrai que vous n'adorez pas mes dieux, et que vous ne vous prosternez pas devant la statue que j'ai dressée ? Si vous ne m'obéissez, je vous ferai jeter dans la fournaise ; et quel est le Dieu qui puisse vous soustraire à ma vengeance ? » « Prince, lui répondirent les serviteurs de Dieu, celui que nous adorons est assez puissant pour nous délivrer de l'ardeur des flammes ; mais quand même il ne voudrait pas opérer ce prodige en notre faveur, nous vous déclarons que nous n'honorons point vos dieux et que nous n'adorons point votre statue, parce que notre Dieu est le seul Dieu, et nous ne rendons qu'à lui le culte suprême. » Le roi, outré de colère, ordonna d'allumer un feu sept fois plus ardent que de coutume, de lier les pieds aux jeunes Israélites, et de les jeter dans la fournaise. Le feu était si grand, qu'il étouffa ceux qui les y jetèrent ; mais l'Ange du Seigneur descendit dans la fournaise avec les trois Israélites ; il écarta d'eux les flammes ; il fit souffler au milieu de cette prison brûlante un vent frais, en sorte que le feu ne leur fit aucun mal : il ne brûla que leurs liens, sans toucher même à leurs habits. On les voyait marcher tous trois au milieu de la flamme, louant et bénissant Dieu, et invitant toutes les créatures à exalter ses miséricordes. Nabuchodonosor voulut être témoin lui-même de ce prodige : il vint à la fournaise, et il aperçut avec les trois jeunes hommes un quatrième qui lui parut semblable au Fils de Dieu. Frappé d'étonnement, il s'écria : « Serviteurs de Dieu très haut, sortez de

la fournaise. » Ils sortirent aussitôt, et l'on vit, avec une extrême surprise, que le feu n'avait eu aucun pouvoir sur leur corps; que leurs cheveux n'avaient point été brûlés, et qu'il ne paraissait aucune trace de feu sur leurs habits. Le roi donna un édit qui défendait, sous peine de la vie, de blasphémer le nom du Dieu d'Ananias, de Misael et d'Azarias, et il éleva ces jeunes Israélites aux plus hautes dignités. Il se présente ici une réflexion qui montre que le peuple juif avait reçu une révélation particulière. Il est certain qu'alors tous les autres peuples étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie et livrés à des superstitions aussi absurdes qu'impies. C'étaient cependant des peuples en qui la raison naturelle était très cultivée, des peuples habiles dans les sciences, dans les lettre et dans les arts. Les Juifs, au contraire, qui les ignoraient absolument, ont toujours connu le vrai Dieu, ont toujours eu des idées saines sur la Religion et sur la morale. Où les avaient-ils puisées ces idées si pures, inconnues aux autres nations? Ce ne pouvait être que dans les lumières de la révélation.

DANIEL DÉLIVRE L'INNOCENTE SUSANNE.

Il y avait à Babylone deux juges très corrompus: quoiqu'ils fussent déjà avancés en âge, ils conçurent une passion criminelle pour une femme chaste et craignant Dieu, nommée *Susanne*. Ces infâmes vieillards prirent le moment où elle était seule dans le jardin de son mari, pour lui déclarer leur mauvais désir. Ils la menacèrent, si elle résistait, de l'accuser d'adultère. Cette sainte femme leur répondit qu'elle aimait mieux mourir innocente que de commettre le mal devant le Seigneur. En même temps, elle jeta un grand cri. Les vieillards crièrent de leur côté. Les domestiques accoururent au bruit: le peuple s'assembla. Les cou-

pables vieillards déposèrent qu'ils avaient surpris cette femme en adultère avec un jeune homme qui s'était enfui en les voyant. Le témoignage de deux hommes de cet âge et de ce caractère ne parut suspect à personne. La loi ordonnait qu'une femme adultère fût lapidée. Toute l'assemblée condamna Susanne à la mort. Alors la chaste Susanne adressa au Seigneur cette prière : « Dieu éternel, qui connaissez ce qu'il y a de plus caché, vous savez que mes accusateurs ont porté un faux témoignage contre moi, et que je meurs innocente. » Dieu exauça sa prière : comme on la conduisait au supplice, il suscita le jeune Daniel, et le remplit de son esprit pour sauver la vie à Susanne et pour dévoiler la malice de ses calomniateurs. Daniel cria au peuple : « Je ne prends point de part à la condamnation de cette femme ; vous l'avez condamnée sans connaître la vérité : examinez de nouveau cette affaire, car Susanne a été calomniée. » Le peuple consentit à une nouvelle instruction. Alors Daniel fit séparer les deux vieillards, et les interrogea l'un après l'autre. Il dit au premier : « Si vous avez surpris cette femme avec un jeune homme, dites-moi sous quel arbre vous les avez vus ensemble. C'était sous un lentisque, répondit le premier vieillard. On le fit retirer, et l'on amena le second. Daniel lui fit la même question : Sous quel arbre les avez-vous vus ? C'était sous un chêne, répondit celui-ci. » Aussitôt le peuple, frappé de la contradiction qui se trouvait dans les dépositions, jeta un graud cri, et bénit Dieu de ce qu'il sauve ceux qui espèrent en lui. On s'éleva contre les vieillards, qui venaient d'être convaincus de faux témoignage par leur propre bouche, et on les condamna, suivant la loi, au même supplice qu'ils avaient voulu faire subir à la chaste Susanne. Depuis ce temps-là, Daniel eut une grande réputation, et son nom devint célèbre parmi le peuple.

SONGE DE NABUCHODONOSOR.

Le Seigneur envoya à Nabuchodonosor un songe mystérieux dont il fut fort effrayé, mais qu'il ne put se rappeler à son réveil. Il consulta les sages et les devins de son royaume pour savoir d'eux quel était ce songe. Ils lui répondirent qu'on leur demandait une chose impossible. Cette réponse mit le roi en colère : il donna ordre de les faire mourir. Daniel, qui se trouvait compris dans cette proscription, invoqua le Dieu du ciel, et obtint la connaissance de ce mystère. Il alla aussitôt trouver le roi : « Prince, lui dit-il, les hommes ne peuvent découvrir ce que vous désirez savoir ; mais il y a dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères, et qui vous a montré ce qui doit arriver dans la suite des temps. Ce secret m'a été aussi manifesté, non par mes propres lumières, mais par le secours de celui à qui rien n'est caché, et qui révèle, quand il lui plaît, les choses les plus obscures. Ce que vous avez vu, c'était une grande statue dont la tête était d'or, la poitrine et le bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Vous étiez attentif à cette vision, lorsqu'une pierre détachée d'elle-même de la montagne est venue frapper la statue par les pieds, l'a brisée et réduite en poudre. Cette pierre est ensuite devenue elle-même une grande montagne qui a rempli toute la terre. » Le roi, qui reconnaissait son songe, était dans une extrême surprise. « Maintenant, continua Daniel, voici l'interprétation de ce songe : vous êtes un roi puissant, le Dieu du ciel vous a donné la force, l'empire et la gloire. C'est vous, prince, que représente la tête d'or. Après votre empire, il s'en élèvera un autre moindre que le vôtre, figuré par l'argent ; puis un troisième, dé-

signé par l'airain ; enfin un quatrième semblable au fer, qui réduira tout en poudre... C'est alors que Dieu suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à un autre peuple, et qui, après avoir renversé tous ces empires, subsistera éternellement. C'est ce que représente cette pierre détachée de la montagne, et qui, après avoir brisé la statue, est devenue une montagne immense. » Nabuchodonosor, plein d'admiration, s'écria : « Le Dieu que vous servez, Daniel, est véritablement le Dieu des dieux et le Maître des rois. » Il donna au Prophète un logement dans son palais. Ce royaume, qui a pris naissance sous le quatrième empire, ce royaume qui devait s'étendre sur toute la terre et subsister éternellement, c'est l'Eglise fondée par Jésus-Christ. Rien, en apparence, de plus faible que ses commencements ; cependant elle a renversé l'idolâtrie, elle a assujetti à la foi les plus redoutables puissances de l'univers.

VISION DE DANIEL SUR LE MÊME SUJET.

(An du monde 3451.)

Dieu découvrit à Daniel plus distinctement encore, sous un autre symbole, la succession des quatre grands empires qui devaient, chacun à sa manière, servir à la Religion, et préparer le règne du Messie. « Je vis, dit le Prophète, une grande mer agitée, d'où sortaient, l'une après l'autre, quatre bêtes monstrueuses, fort différentes entre elles. Pendant que je les considérais attentivement, des trônes furent placés, et l'ancien des jours, l'Eternel, s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige ; son trône était environné de flammes ; un fleuve de feu très rapide sortait de devant sa face ; un million d'Anges le servaient.... Alors je vis comme le Fils de l'homme, qui s'a-

vançait sur les nuées du ciel : il s'approcha de l'Eternel, qui lui donna la puissance et l'empire. Tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront : sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit. Saisi d'étonnement et d'effroi, je demandai à l'un de ceux qui étaient présents l'explication de toutes ces choses. Il me répondit : Ces quatre bêtes figurent quatre empires qui s'élèveront sur la terre, qui seront suivis d'un royaume dont la durée s'étendra jusqu'à la fin des siècles et dans toute l'éternité. » Dans une autre vision, on me montra en particulier les caractères propres du second et du troisième empire. Il parut à mes yeux un bélier qui avait des cornes, dont l'une plus haute que l'autre était crue la dernière. Ce bélier donnait des coups de corne contre l'aquilon et contre le midi. On ne pouvait lui résister, et il devint très puissant. Bientôt après il vint de l'occident un bouc qui avait entre les yeux une corne fort grande : il s'élança avec impétuosité contre le bélier, l'attaqua avec furie, et le renversa par terre. Le bouc devint extrêmement grand : lorsqu'il était au plus haut point de sa force, sa grande corne se rompit, et il se forma à la place quatre cornes vers les quatre vents du ciel. » Cette célèbre prophétie, qui regarde la succession des quatre grandes monarchies, est l'histoire anticipée des événements consignés dans les auteurs profanes. Le Prophète continue : « Un Ange m'expliqua cette vision. Fils de l'homme, me dit-il, comprenez cette vision ; car elle s'accomplira en son temps. Le bélier qui avait deux cornes représente le roi des *Mèdes* et des *Perses*. Le bouc, qui renverse le bélier, est le roi des *Grecs*. Les quatre cornes qui se sont élevées à la place de la première, ce sont quatre royaumes formés après sa mort par des princes de sa nation, mais qui n'auront pas sa puissance. » Nous ver-

rons bientôt ces prédictions s'accomplir à la lettre. A l'empire des Assyriens a succédé l'empire des Mèdes et des Perses, que le Prophète nomme; puis l'empire des Grecs s'est divisé, après la mort d'Alexandre, en quatre royaumes; enfin sous le quatrième empire (c'est-à-dire sous celui des Romains), s'est formé un royaume éternel auquel tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues, seront assujettis. C'est ce que nous devons principalement remarquer ici. Le Prophète dit clairement que le Fils de l'homme ou le Messie règnera sur toutes les nations de l'univers, que tous les peuples croiront en lui, que par conséquent les gentils se convertiront alors au Seigneur. C'est le cri général de tous les Prophètes; c'est une trace de lumière qui se prolonge de siècle en siècle, et qu'il nous importe infiniment de suivre dans son cours.

AUTRES CARACTÈRES DU MESSIE
RÉVÉLÉS A DANIEL.

Le temps marqué par le Prophète Jérémie pour la durée de la captivité de Babylone était près d'expirer, et Daniel adressait à Dieu les vœux les plus ardents pour la délivrance de ses frères. Tout à coup il est élevé à des mystères plus hauts : il voit un autre nombre d'années et une autre délivrance bien plus importante : l'affranchissement de la servitude du démon, la rédemption du genre humain, la bénédiction répandue sur la terre par le Messie. L'ange Gabriel lui apparut, et lui dit : « Dieu a fixé et réduit le temps à soixante-dix semaines d'années, c'est-à-dire à quatre cent quatre-ving-dix ans, en faveur de votre peuple et de votre ville sainte, afin que les prévarications soient abolies, que le péché prenne fin, que l'iniquité soit effacée, qu'une justice éternelle règne sur la terre, que les prophéties soient accomplies, que le Saint des Saints

reçoive l'onction. Sachez donc ceci, et soyez attentif. Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au *Christ*, chef de son peuple, il y aura soixante-neuf semaines. Les places et les murs de la ville seront rebâtis pendant sept semaines, dans des temps fâcheux et difficiles. Après ces soixante-neuf semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le rejettera ne sera plus son peuple. Un peuple étranger viendra avec son chef; il détruira la ville et le sanctuaire; l'une et l'autre finiront par une ruine entière, et la guerre sera suivie de la désolation qui a été résolue. Le Christ confirmera son alliance avec plusieurs dans une dernière semaine. Au milieu de cette semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis. L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation n'aura point de terme. » Il est à propos de développer cette célèbre prophétie. A l'occasion des soixante-dix ans que devait durer la captivité de Babylone, l'Ange découvre à Daniel le temps précis où doit s'opérer la rédemption du genre humain dont l'affranchissement du peuple juif n'était que la figure. Il montre soixante-dix semaines d'années, à compter depuis une époque dans l'histoire de ce peuple, c'est-à-dire depuis l'ordonnance donnée par *Artaxerxès* pour rebâtir la ville de Jérusalem. A ce temps, le Messie délivrera les hommes de la servitude du démon. C'est le temps que Dieu a marqué pour mettre fin au règne du péché, pour établir sur la terre une justice éternelle, et pour accomplir les prophéties qui regardent le Christ. Depuis cette ordonnance jusqu'à la prédication du Christ, il y aura soixante-neuf semaines. Dans les commencements de cet espace de temps, les murailles de la ville seront rétablies. A l'entrée de la soixante-dixième semaine, le Christ, par la prédication de son Evangile, établira une nouvelle *alliance* avec plusieurs du peuple juif, et la con-

firmera par de grands miracles. Au milieu de la même semaine, le Christ sera mis à mort, et son sacrifice mettra fin aux sacrifices de l'ancienne loi; mais le peuple qui l'aura renoncé sera réprouvé de Dieu : il sera exterminé par un chef victorieux qui détruira la ville et le temple; et cette désolation durera jusqu'à la consommation des siècles. On ne peut rien voir de plus positif, de plus formel, que cette prédiction. On ne peut l'appliquer à un autre qu'au Messie, puisqu'il y est expressément nommé. L'époque précise de la venue du Christ, sa mort violente, la réprobation du peuple juif, la destruction entière du royaume de Juda, la ruine du temple : toutes ces circonstances sont marquées clairement, et elles nous conduisent précisément à J. C. Quelle vive impression ne doit pas faire sur un homme sensé la clarté et le détail de cette prédiction! Oui, quand la Religion ne serait pas comme elle l'est, environnée de tous côtés des preuves les plus lumineuses, la seule prophétie de Daniel a de quoi confondre tous les incrédules. Il ne reste qu'une remarque à faire, c'est que Jacob, dans l'oracle que nous avons rapporté, nous avait appris que le royaume de Juda devait cesser à l'avénement du Messie; mais il n'avait pas dit que la chute de ce royaume serait la juste punition de sa mort. Dieu a révélé ce secret important à Daniel, et il lui a déclaré que la désolation du peuple juif serait la suite de ce crime. Il est bien étonnant que cette triste prédiction ait été faite par tant de Prophètes, qui aimaient leur nation. Certainement elle ne leur serait pas venue dans l'esprit, si Dieu ne la leur eût inspirée. Il est bien étonnant que cette prédiction de la ruine des Juifs se trouve dans un livre de tout temps si cher à ce peuple : on ne conçoit pas comment après l'avoir lue, et continuant sans cesse de la lire, ils ont pu conserver une profonde vénération pour ce livre, si des preuves évidentes ne les ont forcés d'en reconnaître la divinité.

IDOLE DE BEL.

DANIEL possédait les bonnes grâces et la confiance du roi de Babylone, qui lui accorda même l'honneur de manger à sa table. Cette haute faveur ne lui corrompit point le cœur. Il fut dans la grandeur aussi fidèle à Dieu qu'il l'avait été dans l'esclavage. Il y avait à Babylone une idole fort révérée qui se nommait *Bel* : on lui offrait tous les jours douze mesures de farine du plus pur froment, quarante moutons, et six grands vases pleins de vin. Le roi de Babylone ne passait pas un seul jour sans aller adorer cette idole ; mais Daniel adorait son Dieu. Le roi lui demanda pourquoi il n'adorait point Bel. Daniel lui répondit qu'il n'adorait que le Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre. Mais, reprit le roi, Bel est bien un dieu vivant : ne voyez-vous pas combien il mange et boit chaque jour ? Prince, répliqua Daniel en souriant, ne vous laissez pas surprendre : ce Bel est d'argile au dedans, et d'airain au dehors : un tel être ne saurait manger ni boire. Le roi entra en colère ; il fit venir les prêtres de cette idole, et leur dit : « S'il y a de la supercherie de votre côté, vous serez punis de mort ; mais si vous faites voir que Bel mange ce qui lui est offert, Daniel mourra, parce qu'il a blasphémé contre ce dieu. » La condition fut acceptée par Daniel. Le roi alla donc au temple, et donna ordre à tous les prêtres d'en sortir. On mit les viandes et le vin devant l'idole. Puis Daniel, qui accompagnait le roi, fit répandre de la cendre sur le pavé du temple ; la porte fut exactement fermée, et scellée avec le sceau du roi. Il y avait sous la table de l'idole une ouverture secrète, par où les prêtres entraient toutes les nuits pour enlever tout ce qui avait été offert. Ils vinrent à l'ordinaire cette nuit-là avec leurs femmes et leurs

enfants, et consumèrent ce qu'on avait servi sur la table. Dès le matin, le Roi se rendit au temple avec Daniel. Le sceau fut trouvé entier. Quand on eut ouvert la porte, le roi voyant qu'il ne restait rien sur la table, s'écria : « Vous êtes grand, ô Bel! il n'y a point en vous de tromperie. » Daniel ne put s'empêcher de rire : il retint le roi, qui s'avançait pour entrer dans le temple, et lui fit remarquer sur le pavé des traces de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants, marquées sur la cendre. Le prince connut alors qu'on l'avait trompé : il fit arrêter les prêtres, qui lui avouèrent leur imposture; il les condamna à mort, et livra l'idole à Daniel, qui la brisa et détruisit son temple.

DANIEL JETÉ DANS LA FOSSE AUX LIONS.

Les Babyloniens, irrités de la perte de leur idole et de la destruction de son temple, se soulevèrent; ils vinrent trouver le roi et le forcèrent à leur livrer Daniel. Dans la fureur qui les agitait, ils jetèrent le Prophète au milieu d'une fosse profonde où il y avait sept lions. Daniel y demeura sept jours entiers, et pendant tout ce temps-là on ne donna aucune nourriture aux lions, afin qu'ils dévorassent le Prophète. Dieu n'abandonna pas son serviteur : il ferma la gueule des lions, et il prit soin de nourrir Daniel. Un Ange apparut à Habacuc, qui était en Judée, et lui dit : Portez à Babylone le dîner que vous avez préparé, et donnez-le à Daniel, qui est dans la fosse aux lions. Sur ce qu'Habacuc représenta qu'il n'avait jamais été à Babylone, et qu'il ne savait où était cette fosse, l'Ange l'enleva, et le transporta en un moment à Babylone près de la fosse. Habacuc appela Daniel, et lui dit : *Daniel, serviteur de Dieu, recevez la nourriture que Dieu vous envoie.* « Seigneur, s'écria le Prophète, vous vous êtes souvenu de moi.

et vous n'abandonnez jamais ceux qui vous aiment.» L'Ange remit Habacuc au même lieu où il l'avait pris. Dieu avait sans doute mille autres moyens de nourrir Daniel; mais il préféra celui-ci, qui est tout à fait extraordinaire, pour convaincre son serviteur de sa providence et de l'attention pleine de bonté qu'il donne aux besoins de ceux qui lui demeurent fidèles. D'ailleurs, comme on ne peut guère douter qu'Habacuc, à son retour, n'ait raconté aux Juifs ce qui lui était arrivé, Dieu voulait faire entendre à ce pauvre peuple que le Dieu d'Abraham ne les avait point oubliés, non plus que leurs frères captifs à Babylone; et qu'après avoir préservé Daniel de la gueule des lions affamés, il pourrait aussi aisément, quand il lui plairait, calmer la fureur de leurs ennemis, et réunir les tribus d'Israel dans la terre de leurs pères. Le septième jour après qu'on eut jeté Daniel dans la fosse, le roi y vint lui-même pour pleurer Daniel qu'il aimait et qu'il croyait mort. S'étant approché de l'entrée, il vit le Prophète assis tranquillement au milieu des lions. Plein d'admiration, il s'écria : *Vous êtes grand, Seigneur, Dieu de Daniel!* Il le fit tirer de la fosse, et il commanda d'y jeter ceux qui avaient demandé sa mort. Ceux-ci furent dévorés en un instant. Le roi donna un édit en ces termes : « Que tous les habitants de la terre révèrent avec frayeur le Dieu de Daniel; car c'est lui qui sauve, qui fait des prodiges sur la terre, et qui a délivré Daniel de la fosse aux lions. »

IMPIÉTÉ DE BALTASAR, ET SA MORT.

Le temps marqué par les Prophètes Isaïe et Jérémie, pour la ruine de Babylone et pour la délivrance des Juifs, était arrivé. Déjà Cyrus, leur *libérateur*, s'avançait avec une armée formidable

de Perses et de Mèdes réunis. Baltasar, petit-fils de Nabuchodonosor, occupait alors le trône des Babyloniens, et il ne prenait aucune mesure pour soutenir l'effort de l'ennemi redoutable qui venait l'attaquer, et qui était déjà aux portes de Babylone. Ce prince insensé croyait la ville imprenable, et il ne songeait qu'à se divertir. Il fit un grand festin auquel il invita tous les grands de sa cour. L'on y but avec excès; et le roi, échauffé par le vin, ordonna d'apporter les vases d'or et d'argent qui avaient autrefois servi au culte de Dieu dans le temple de Jérusalem. Il profana ces vases en y buvant lui et ses femmes. Dieu offensé de cette impiété, fit éclater sa juste colère. A l'instant on vit paraître une main qui écrivait sur la muraille de la salle, vis-à-vis du chandelier. Le roi aperçut distinctement le mouvement des doigts. Effrayé de cette vision, il fit venir les sages de Babylone pour lire et expliquer cette écriture. Aucun d'eux n'y put rien comprendre, et l'aveu qu'ils en firent augmenta la frayeur du prince. La reine se souvint de Daniel : elle en parla au roi, qui l'envoya chercher, et lui promit une magnifique récompense, s'il était assez habile pour interpréter ces caractères. « Gardez pour vous ces présents, lui répondit le Prophète, et donnez à d'autres les honneurs de votre maison; je n'ai pas besoin de récompense pour faire ce que vous désirez. Je vais lire l'écriture tracée sur cette muraille, et vous en donner l'explication. Vous vous êtes élevé contre le souverain Maître du ciel; vous n'avez pas rendu gloire à celui qui tient dans sa main votre vie, et qui dispose de tous les événements. C'est ce Dieu justement irrité qui a fait tracer cette écriture; elle contient ces trois mots : *Mane*, *Thecel*, *Phares*. En voici le sens : *Mane*, nombre : Dieu a compté les jours de votre règne, il en a marqué le terme. *Thecel*, poids : vous avez été pesé dans la balance,

et vous avez été trouvé trop léger. *Phares*, division: votre royaume va être divisé, et il sera donné aux Perses et aux Mèdes.» Dès cette nuit-là même, la prédiction de Daniel s'accomplit. Les Perses et les Mèdes ayant, par des travaux immenses, détourné le cours de l'Euphrate, entrèrent dans Babylone par le lit du fleuve desséché. La ville fut prise et saccagée. Baltasar y périt, et Cyrus devint maître de ce grand empire. Nous réservons le détail de cette fameuse conquête pour la quatrième partie de cet ouvrage, où nous parlerons des événements temporels ménagés par la Providence, afin de préparer les voies du Messie.

RETOUR DE LA CAPTIVITÉ. TEMPLE REBATI.

(An du monde 3468.)

La parole que Dieu avait prononcée par la bouche de son Prophète Daniel, sur le retour de son peuple après soixante-dix années de captivité, s'accomplit au temps précis avec une exactitude admirable. Cyrus donna, dès la première année de son règne, un édit par lequel il permettait à tous les Juifs de retourner dans leur patrie, et de rebâtir le temple de Jérusalem. Il tira du trésor des rois de Babylone tous les vases sacrés qui y avaient été transportés par Nabuchodonosor, et il les rendit aux Juifs. Ceux-ci partirent au nombre de plus de quarante-deux mille, sous la conduite de Zorobabel, prince de la maison de David. Peu de temps après leur retour, les Juifs s'assemblèrent à Jérusalem, pour y célébrer la *fête des Tabernacles*. L'autel des holocaustes fut rétabli, et l'on commença dès lors à offrir à Dieu des sacrifices. On n'avait pas encore jeté les fondements du temple; des Lévites furent commandés pour présider aux travaux. Quand les fondements eurent été posés, les Prêtres, revêtus de leurs ornements,

présentèrent avec leurs trompettes, et les Lévites
ec leurs timbales, pour louer Dieu par le chant
s psaumes. Ils chantaient tous ensemble, et ils
bliaient la gloire du Seigneur en faisant retentir
ir de ces paroles: « Louez le Seigneur, parce qu'il
bon, parce que sa miséricorde s'est répandue pour
nais sur Israel. » Le peuple, de son côté, pous-
t des cris de joie, et bénissait le Seigneur en
yant l'ouvrage heureusement commencé. L'édi-
e néanmoins fut longtemps interrompu par les
stacles que les ennemis des Juifs y mirent: ils
gnèrent par argent les ministres du roi, et
irent à bout de traverser ce dessein pendant
it le règne de Cyrus et de ses premiers succes-
irs. Enfin tous ces obstacles furent levés: on se
mit au travail avec une ardeur incroyable. Les
ophètes Aggée et Zacharie animaient les ouvriers
r de vives exhortations. L'on acheva la construc-
n du temple: la dédicace s'en fit avec de grandes
ouissances. Le quatorzième jour du premier
ois, les enfants d'Israel, qui étaient revenus de
captivité, célébrèrent la Pâque. Les Prêtres qui
aient tous été purifiés l'immolèrent, et les Is-
élites la mangèrent. On célébra la solennité des
ymes pendant sept jours, dans les sentiments
une sainte allégresse, parce que le Seigneur
ait disposé le cœur du roi en faveur du peuple
srael, et l'avait porté à permettre de rebâtir la
aison de Dieu. Mais, au milieu des cris de joie
e poussaient les jeunes gens, on entendait les gé-
ssements de ceux qui étaient âgés, et qui avaient
le premier temple. Ceux-ci, en comparant la
titesse et la pauvreté du nouveau temple avec
grandeur et la magnificence de l'ancien, ne pou-
ient retenir leurs larmes, et il n'était pas pos-
ble de discerner les témoignages de joie d'avec les
aintes de ceux qui pleuraient, parce que tout était
nfus dans ces cris du peuple, et que le bruit en
tentissait au loin.

PROPHÉTIES D'ÉZÉCHIEL, DE BARUCH,

D'AGGÉE, DE ZACHARIE ET DE MALACHIE.

Tous les Prophètes parlent avec transport du retour de tous les peuples au culte du vrai Dieu. Ils ne perdent pas de vue les souffrances du Messie, ni la conversion des gentils qui doit en être le fruit; ils y reviennent sans cesse; ils inculquent ce grand événement en mille manières. « Je manifesterai ma grandeur, dit le Seigneur dans Ezéchiel, et je me ferai connaître à plusieurs peuples; ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur. » « Jérusalem, s'écrie le Prophète Baruch, quittez vos habits de deuil, parez-vous de l'éclat qui vous vient de Dieu; le Seigneur fera briller aux yeux de tous les hommes qui sont sous le ciel la lumière éclatante qu'il mettra en vous. Levez-vous, Jérusalem, considérez vos enfants qui viennent à la voix du Saint, depuis l'orient jusqu'à l'occident. Ils accourent pleins de joie dans le souvenir de la miséricorde de Dieu. » Lorsque les anciens d'Israel pleuraient à la vue du second temple, bien inférieur à celui de Salomon, les Prophètes Aggée et Malachie les consolaient en leur annonçant que le Messie honorerait bientôt de sa présence le temple qu'on bâtissait, et que de là Dieu serait révéré parmi toutes les nations. « Encore un peu de temps, dit le Seigneur des armées, j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers; je mettrai en mouvement tous les peuples; le Désiré des nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire. Oui, dit le Seigneur, la gloire de cette maison sera plus grande que celle de la première; et je donnerai en ce lieu celui qui est la paix par excellence. Je vais envoyer mon Ange pour préparer la voie devant ma face, et aussitôt le Dominateur que vous cherchez, l'Ange

d'alliance que vous désirez, viendra dans son temple : le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. Alors depuis l'orient jusqu'au couchant l'on me sacrifiera en tous lieux, et l'on offrira à mon nom une oblation pure, parce que mon nom sera grand chez toutes les nations, dit le Seigneur des armées. » Zacharie, qui vivait dans le même temps, tient le même langage. « Filles de Sion, soyez comblées de joie ; filles de Jérusalem, tressaillez d'allégresse : voici votre Roi qui vient à vous ; ce Roi juste, qui vous sauvera, est pauvre : une ânesse lui sert de monture. Il annoncera la paix aux nations : sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités du monde ; mais il ne parviendra à cette gloire que par ses souffrances : il sera trahi et vendu à ses ennemis pour trente pièces d'argent, que l'on emploiera à acheter le champ d'un potier. Ils ont pesé trente pièces d'argent pour être le prix de la trahison, et le Seigneur m'a dit : Allez jeter à l'ouvrier en argile cette somme à laquelle ils ont mis ma personne. Il sera frappé et percé de plaies. O épée ! réveille-toi, dit le Seigneur ; frappe le pasteur, et les brebis seront dispersées. Les habitants de Jérusalem tourneront leurs regards sur mon corps qu'ils auront percé. On me dira : D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains ? et je répondrai : J'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux à qui je devais être cher. » Le sang qui coulera de ces plaie purifiera l'univers, et en bannira l'idolâtrie. E ce jour-là, dit le Seigneur, il y aura une fontair ouverte à Jérusalem pour y laver les souillur du pécheur, et j'abolirai de toute la terre ! noms des idoles. Il viendra alors une multitude nations et de peuples pour chercher le Seigneur pour lui offrir leurs vœux. Des hommes de to langues prendront un Juif par la frange d

robe, et lui diront : Nous irons avec vous, parce que nous avons appris que Dieu est au milieu de vous (*Zach.* 8.). En ce temps-là il sortira de Jérusalem des eaux vives; le Seigneur sera le Roi de toute la terre : son nom seul sera révéré. » Il n'y a point de remarques ni de réflexions à faire sur des prédictions aussi claires : il suffit de les lire pour être vivement ému et intimement convaincu, en voyant avec quelle clarté les Prophètes s'expriment, et dans quels détails ils entrent sur un événement qui était alors éloigné de cinq cents ans.

ETAT DE LA RELIGION SOUS LES ROIS.

RÉFLEXIONS SUR LES PROPHÉTIES.

La Religion ancienne subsista sous les rois : ce furent les mêmes sacrifices, les mêmes cérémonies, les mêmes observances, en un mot, le même culte que du temps de Moïse et des juges; mais, 1° le culte extérieur prit alors une forme plus auguste, il fut revêtu de cérémonies plus pompeuses, d'une majesté plus imposante. L'Arche d'alliance, où Dieu reposa sur des chérubins, et où les deux tables de la loi étaient gardées, n'avait point eu jusque alors de place fixe. David la transporta en triomphe dans Jérusalem, afin que Dieu régnât en Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem et de tout le royaume. Quand ce prince eut défait tous ses ennemis, et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate, il tourna toutes ses pensées à l'établisement du culte divin; et sur la même montagne où Abraham, près d'immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un Ange, il désigna, par ordre de Dieu, le lieu de son temple. Il en fit tous les dessins, il en amassa les riches et précieux matériaux, il y destina les *dépouilles* des peuples et des rois vaincus; mais ce temple, disposé par un roi conquérant, devait être

construit par un roi pacifique, par Salomon. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tous les ornements du temple, furent pris sur des pièces semblables que Moïse avait fait faire dans le désert. Salomon n'y ajouta que la grandeur et la magnificence. L'Arche d'alliance fut posée dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu. Au jour de la dédicace Dieu y apparut dans l'éclat de sa gloire : il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte; il fit la défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'Eglise où Dieu devait habiter comme dans son véritable temple, et du ciel où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire. Il y eut, à la vérité, des temps d'obscurcissement : mais Dieu ne cessa jamais de veiller à la conservation de sa Religion; il rappelait son peuple à la pénitence par des miracles innombrables et par les avertissements continuels de ses Prophètes. Il n'y a rien de plus remarquable dans l'histoire du peuple de Dieu, que ce ministère des Prophètes : c'étaient des hommes séparés du reste du peuple par une vie retirée et par un habit particulier; ils avaient des demeures à part, où ils vivaient dans une espèce de communauté, sous un supérieur que Dieu leur donnait. Leur vie pauvre et pénitente était la figure de la mortification qui devait être annoncée sous l'Evangile. Dieu se communiquait à eux d'une façon particulière, et il faisait éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication, surtout dans les temps de désordre où il semblait que l'idolâtrie allait abolir la loi de Dieu. Dans ces temps malheureux, les Prophètes faisaient retentir de tous côtés les menaces de Dieu, et de vive voix et par écrit. Les écrits qu'ils publiaient étaient entre les mains d

répandent du jour sur celles qui ont précédé. Depuis la promesse faite au premier homme, Dieu a continué de tenir son peuple en attente de ce grand événement. Il conduit les Patriarahes comme par la main, par des voies surnaturelles; pour soutenir leur foi, il leur a révélé la destinée de leur postérité. Les prophéties marchent constamment avec l'histoire; elles tiennent à tous les événements du même temps, en sorte qu'on ne peut les en détacher sans rompre la liaison des faits. Par exemple, c'est à l'occasion de l'entreprise des rois de Syrie et d'Israel contre la maison de David, qu'Isaïe prédit à Achaz que le Messie naîtra d'une vierge de cette maison; c'est à l'occasion de la captivité du peuple juif, que Daniel marque le temps précis de la venue du Messie, etc. Toutes les prophéties ont un but commun, la conservation de la vraie Religion; toutes préparent à une révélation plus étendue et plus générale, qui devait se faire du Messie; toutes aboutissent au même terme, à la rédemption des hommes, à la conversion des peuples; toutes rentrent dans le plan de la Providence sur la réparation du genre humain; et elles rendent sensible l'unité de ce plan admirable, qui se soutient sans interruption depuis la chute d'Adam jusqu'à Jésus-Christ, durant un espace de quatre mille ans. Ainsi les prophéties et les diverses révolutions de ce peuple forment un tissu que l'on ne peut entamer sans tout détruire. Si après cela l'on montre que toutes les prophéties ont été accomplies à la lettre, et pour le temps et pour la manière, quelle force victorieuse éclate dans cette longue chaîne de preuves! quel poids n'a-t-elle pas pour entraîner notre conviction!

« Que l'on considère, dit un auteur célèbre, que depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption; qu'il a été promis au premier homme aussitôt

après sa chute; qu'il s'est trouvé, depuis, des hommes qui ont dit que Dieu leur avait révélé qu'il devait naître un Rédempteur qui sauverait son peuple; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avait eu révélation que ce Rédempteur naîtrait de lui par un fils qu'il aurait; que Jacob a déclaré que, parmi ses douze enfants, ce serait de Juda qu'il naîtrait; que Moïse et les Prophètes sont venus ensuite déclarer le temps et la manière de sa venue; qu'ils ont dit que la première loi n'était donnée qu'en attendant celle du Messie; que jusque-là elle subsisterait, et que l'autre durerait éternellement; qu'ainsi, leur loi ou celle du Messie, dont elle était la préparation, serait toujours sur la terre; qu'en effet elle a toujours duré; et qu'enfin Jésus-Christ est venu dans toutes les circonstances prédites, et qu'il a réellement accompli toutes ces prédictions. Cela n'est-il pas admirable? Qu'un seul homme, ajoute le même auteur, eût fait un livre des prédictions concernant Jésus-Christ pour le temps et pour la manière, et que Jésus-Christ fût venu conformément à ses prophéties, cela serait d'une force infinie; mais il y a bien plus ici: c'est une suite d'hommes durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent l'un après l'autre prédire ce même événement; c'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste pendant quatre mille ans, pour rendre encore témoignage des assurances qu'il en a, témoignage dont il ne peut être détourné, quelques menaces et quelques persécutions qu'on lui fasse. Ceci est tout autrement considérable. » La merveille est bien plus grande et le sceau de la divinité plus fortement marqué, lorsqu'une multitude d'hommes séparés par les temps et par les lieux font la même prédiction. C'est ce que nous trouvons dans les Prophètes: ils déposent tous unanimement en faveur des mystères

du Messie. Ils s'accordent parfaitement sur les caractères qui le désignent. S'il y a quelque obscurité dans l'un, elle est éclaircie par l'autre : ce que le premier ne dit pas, le second l'ajoute, et il suffit de les rapprocher pour former le portrait le plus ressemblant, le plus achevé qu'il soit possible d'imaginer. Chacun de ces Prophètes désigne le Messie par quelques traits particuliers; et tous ces traits viennent d'eux-mêmes se réunir dans la personne de Jésus-Christ. Ce serait une absurdité manifeste d'attribuer au hasard une convenance si parfaite dans le témoignage de tant d'hommes, qui évidemment n'ont pu se concerter. Figurez-vous une statue dont les diverses parties ont été travaillées par différents ouvriers, et dans des pays éloignés les uns des autres. Si toutes ces parties, faites séparément, se trouvaient néanmoins avoir entre elles un rapport si exact, des proportions si justes, qu'en les rapprochant il en résultât la figure de Louis XVI, vous en concluriez, sans hésiter, qu'un habile sculpteur a présidé à l'exécution de cet ouvrage, qu'il a communiqué son plan et marqué les proportions à chacun des artistes. Mais si ces différentes parties avaient été faites dans différents siècles et avant la naissance de ce prince, il faudrait nécessairement attribuer cet accord à une intelligence qui embrasse tous les temps, à Dieu par conséquent. Ce raisonnement est si clair, qu'à moins de s'aveugler volontairement, il est impossible de ne pas en sentir la force. Ce qui ajoute à la preuve un nouveau degré d'évidence, c'est que les prédictions qui regardent le Messie ont pour objet des vérités tout à fait hors de la sphère de l'esprit humain, des vérités que l'homme n'aurait jamais imaginées. Qu'annoncent ces prophéties? un Dieu-Homme, né d'une vierge; le Désiré, l'attente des nations, méconnu, ignoré, regardé comme le dernier des hommes; celui qui est la

gloire d'Israel, méprisé, insulté, outragé; le Juste par excellence, mis au rang des scélérats; le Roi de Juda, dont l'empire est éternel, livré à la mort, condamné à un supplice infâme, et expirant dans les douleurs; enfin la rémission des péchés annoncée au uom d'un homme crucifié. Se serait-on jamais avisé d'un tel mystère? Des oracles si opposés, qui offrent dans la même personne la force et la faiblesse, la grandeur et la bassesse, la gloire et les opprobres, le trône et la croix, une royauté éternelle et une mort violente, une mort honteuse: toutes ces contradictions apparentes ne seraient jamais venues dans l'esprit de l'homme; et néanmoins elles se concilient en Jésus-Chrit d'une manière admirable. Non, l'homme n'aurait jamais aperçu le lien secret qui unit des choses en apparence si contraires : ce n'est pas ainsi que l'esprit humain invente. « Il faut se taire, dit M. Bossuet, et adorer dans les livres saints une doctrine qui ne pouvait pas même venir dans la pensée d'aucun homme, si elle n'était véritable. » Enfin, pour pousser cette démonstration jusqu'au dernier degré d'évidence, les prophéties annoncent non-seulement tous ces événements si singuliers, mais elles en fixent le temps d'une manière précise. « Les Prophètes, dit l'auteur que nous avons déjà cité, ont donné diverses remarques qui devaient toutes arriver lorsque le Messie paraîtrait. Il fallait que toutes ces remarques arrivassent en même temps. Ainsi il fallait que la quatrième monarchie fût venue quand les soixante-dix semaines de Daniel seraient accomplies; que le sceptre fût alors ôté à Juda, et qu'en ce même temps le Messie parût; et c'est alors qu'a paru Jésus-Christ, qui s'est dit le Messie. Il est prédit que sous la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, avant que la nation juive fût dispersée, en la soixante-dixième semaine de Daniel,

les païens seraient instruits et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs; et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, les païens, qui jusque-là avaient ignoré le vrai Dieu, sont venus en foule l'adorer et ont renversé les temples des idoles. Quoi de plus admirable! » Nous avons déjà observé que la prédiction de ce grand événement est singulièrement remarquable. Cette prédiction renferme toutes les autres, et son accomplissement manifeste dans la personne de Jésus-Christ démontre que toutes les autres prophéties ne lui conviennent pas moins. La conversion future des gentils a été prédite par tous les Prophètes, et cet oracle a été mille fois répété depuis Abraham jusqu'à Malachie. « C'était là, dit M. Bossuet, le caractère propre et distinctif du Messie; aussi est-ce là ce que les Prophètes ont vu le plus clairement. Ce qu'ils ont déclaré le plus distinctement, c'est que le Messie éclairerait toutes les nations, qu'il les rappellerait à la connaissance du vrai Dieu; qu'à cette époque précise, tous les peuples reconnaîtraient leur erreur et qu'ils abandonneraient leurs idoles. Cela était néanmoins tout à fait incroyable dans le temps de la prédiction. L'idolâtrie avait commencé peu de temps avant le déluge. Il est évident que ce culte si ancien, si enraciné et si accrédité, ne pouvait être détruit par des moyens humains. Tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts, combattaient pour le maintenir. L'idolâtrie était faite pour le plaisir. Les divertissements, les spectacles, la licence même, y faisaient une partie du culte divin. Les fêtes n'étaient que des jeux; et il n'y avait nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle l'était des mystères de la Religion. Quelle puissance ne fallait-il pas pour rappeler dans la mémoire des hommes le vrai Dieu, si profondément oublié, et pour retirer le genre

humain d'un si grand assoupissement! Comment accoutumer des cœurs si corrompus à la régularité que commande la véritable Religion, chaste, sévère, ennemie des sens! La destruction de l'idolâtrie paraissait donc impossible alors; on ne pouvait donc la prévoir de si loin. Cependant il est évident que cette merveilleuse révolution a été prédite, non pas seulement dans un texte, mais dans mille passages de l'Ecriture; non pas en doutant, en conjecturant, mais en affirmant positivement et avec une entière certitude. L'accomplissement de cette prédiction étonnante n'a pas même besoin d'être prouvé; il suffit d'ouvrir les yeux: non-seulement on le voit, mais on ne peut pas s'empêcher de le voir. Le fait n'est pas contesté et ne saurait l'être. Il est bien digne de la bonté divine de donner au monde cette preuve de la vérité de la Religion; preuve décisive, preuve palpable, preuve qui est à la portée des hommes les plus ignorants et les plus grossiers. Comme la discussion des prédictions particulières, quoiqu'elle soit pleine de lumière, dépend des faits que tout le monde ne peut pas suivre également, dit M. Bossuet, Dieu en a choisi quelques-uns qu'il a rendus sensibles aux plus ignorants. Ces faits illustres, ces faits éclatants, dont l'univers entier est témoin, ce sont la désolation du peuple juif et la conversion des gentils, arrivées ensemble et précisément dans le même temps que l'Evangile a été prêché et que Jésus-Christ a paru. Dieu a fait plus encore : afin que la prédiction de ces faits ne pût jamais être contestée, il a, par un prodige unique, conservé le peuple infidèle à qui a été confié le dépôt de ces livres, qu'il garde religieusement sans les entendre, qu'il aime, et auxquels il rend témoignage partout, quoiqu'ils renferment sa condamnation. Les Juifs sont dispersés par toute la terre, portant un caractère de réprobation : sans territoire, sans magistrats, sans temple, sans sacrifices, partout odieux, sans

honneur, sans liberté, sans figure de peuple; et cependant, par un trait singulier de la Providence dont il n'y a que ce seul exemple dans le monde, les Juifs subsistent hors de leur pays, au milieu de leurs ruines; ils subsistent en cet état depuis dix-huit siècles, c'est-à-dire plus longtemps même que les peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reste des Assyriens, ni des Mèdes, ni des Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains : tous ces peuples se sont confondus avec d'autres peuples, et il n'en reste plus aucune trace. Les Juifs, qui ont été la proie de ces anciennes nations si célèbres dans les histoires, leur ont survécu. Dieu, en les conservant dans un profond conseil de sa sagesse, nous a ménagé une preuve incontestable de l'antiquité des Ecritures auxquelles ils rendent témoignage devant toutes les nations. Si tous les Juifs s'étaient convertis, nous n'aurions que des témoins suspects, et nous serions moins disposés à les croire; s'ils avaient été tous exterminés, nous n'en aurions point du tout. Le peuple juif est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie. « Il fallait, dit l'auteur déjà cité, il fallait, pour faire croire au Messie, qu'il y eût des prophéties précédentes et qu'elles fussent portées par des gens non suspects, d'une diligence, d'une fidélité, enfin d'un zèle extraordinaire et connu de toute la terre. Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, à qui il a confié le dépôt des prophéties qui predisent le Messie comme libérateur et dispensateur des biens que les Juifs entendaient dans un sens charnel, parce qu'ils aimaient cette sorte de biens. Ainsi ce peuple a eu une ardeur extraordinaire pour ses prophéties : il a porté à la vue de tout le monde ces livres où le Messie est prédit; assurant toutes les nations qu'il devait venir, et en la manière prédite dans leurs livres

qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Mais étant déçus par l'avénement humble et pauvre du Messie, ils sont devenus ses plus grands ennemis. De sorte que voilà le peuple le moins suspect de nous favoriser qui dépose en notre faveur; et qui, par le zèle qu'il a pour sa loi et pour ses Prophètes, porte et conserve avec une exactitude incorruptible et sa condamnation et nos preuves. Ceux qui ont rejeté et crucifié Jésus-Christ, pour qui Jésus-Christ a été un sujet de scandale, sont ceux-là même qui portent les livres où il est rendu témoignage de lui et où il est dit qu'il sera rejeté, qu'il sera un sujet de scandale. Tout a été prédit, même qu'ils n'auraient pas l'intelligence des Ecritures; car il est marqué qu'elles seraient pour eux un livre scellé. » Tout a été accompli à la lettre : que l'on compare les écrits des Prophètes avec les écrits des Evangélistes, qu'on rapproche la prédiction de l'accomplissement, il sera difficile de distinguer quel est le Prophète, quel est l'historien. On confond celui qui prédit les choses futures avec celui qui raconte les choses passées: tant il y a de conformité entre la prédiction et l'événement historique.

QUATRIÈME PARTIE.

ÉVÉNEMENTS TEMPORELS QUI ONT PRÉPARÉ LES VOIES AU MESSIE.

DESTINATION PARTICULIÈRE DE L'EMPIRE D'ASSYRIE PAR RAPPORT A LA RELIGION.

Tout ce que Dieu voulait révéler aux hommes sur les caractères du Messie futur avait été annoncé par les Prophètes, et consigné dans les écrits publics. Le temps, le lieu de son avénement, était fixé. Il ne restait plus qu'à disposer l'univers aux circonstances où le Rédempteur devait paraître. Nous avons passé légèrement sur la révolution du premier empire, parce que notre principal objet était de développer les prophéties qui regardent directement le Messie; cependant, comme ces révolutions temporelles entrent aussi dans le plan de la Religion, puisqu'elles ont été elles-mêmes prédites par les Prophètes qui ont parlé du Messie, et qu'elles ont en effet concouru en leur manière à préparer son règne, il est à propos de revenir sur nos pas, et de reprendre avec quelque détail les divers événements politiques que la Providence a fait servir, soit à la correction, soit à la conservation du peuple destiné à donner la naissance au Rédempteur. Selon l'économie des conseils divins, le règne du Messie devait être précédé de quatre grandes monarchies. Il fallait que jusqu'au temps du Messie le peuple de qui il devait naître ne se confondît avec aucun autre peuple; que la distinction des tribus et des familles subsistât jusqu'à son avénement; que la connaissance et le culte du vrai Dieu s'y conservassent durant tout cet intervalle. Il fallait qu'aux approches du Messie ce peu-

ple, jusque-là isolé, étendît ses relations dans les différentes contrées de l'Orient pour y faire connaître le Dieu qu'il adorait; que les saintes Ecritures dont il était dépositaire fussent traduites dans la langue qui avait alors le plus de cours; qu'à la lumière de ces livres divins, les plus sages d'entre les païens commençassent à entrevoir la vérité. Il fallait, enfin, qu'au temps où le Messie devait paraître, il se formât une monarchie universelle sous un prince pacifique pour ouvrir une communication libre et facile entre tous les pays du monde où l'Evangile du Messie serait prêché. Telle est la suite des faits que nous avons à raconter, en montrant la liaison de ces événements temporels avec la Religion. D'abord, la succession des quatre monarchies avait été expressément prédite par le Prophète Daniel, comme nous l'avons rapporté. Chacune d'elles était dans les vues de Dieu destinée à préparer d'une manière particulière le règne du Messie. La première monarchie est celle des Assyriens; et sa destination particulière se trouve marquée par Isaïe. Cette première puissance devait, selon les desseins de Dieu, servir à châtier son peuple toutes les fois qu'il tomberait dans l'idolâtrie, et par ce salutaire châtiment le ramener au culte du vrai Dieu. L'Assyrien était, selon l'expression même du Prophète, la verge dont la colère divine frappait son peuple pour le faire rentrer dans le devoir quand il s'en écartait. Voici les paroles d'Isaïe (*chap.* 7 *et* 10.) : « Le Seigneur appellera d'un coup de sifflet un essaim d'Assyriens... Malheur à Assur! c'est lui qui est la verge et le bâton de ma fureur : j'ai rendu sa main l'instrument de ma colère.... Mais, ajoute le Prophète, lorsque le Seigneur aura purifié Jérusalem, il visitera la fierté insolente du roi d'Assyrie et l'orgueil de ses yeux altiers, parce que n'étant qu'un instrument dans ma main, il s'est glorifié de se-

succès et qu'il a outre-passé mes ordres : je lui avais commandé de châtier mon peuple, et il a voulu le détruire. » Qu'était-ce donc que le roi d'Assyrie? un ministre subalterne, un serviteur mandé par son maître, une verge et un bâton dans sa main. Le dessein de Dieu était donc de corriger ses enfants par les mains des Assyriens; et, pour prouver cette vérité, le Prophète prédit, non-seulement les victoires que les Assyriens remporteront sur son peuple, mais encore les malheurs dont Dieu punira leur orgueil après qu'ils auront rempli leur ministère. Après de tels traits de lumière, peut-on ne pas voir que c'est la Providence divine qui de toute éternité a réglé et ordonné l'établissement, la durée, la destruction des royaumes et des empires? Peut-on ne pas voir que cette disposition a été faite, soit par rapport au plan général de tout l'univers, connu de Dieu seul, soit en particulier par rapport au Messie et à l'établissement de l'Eglise, qui est sa grande œuvre et le but de tous ses autres ouvrages, toujours présent à sa vue?

EMPIRE DES PERSES ET DES MÈDES.

SA DESTINATION.

Le Messie devait être de la race d'Abraham, de la tribu de Juda; il devait naître d'une vierge de la famille de David. Son origine était une des marques auxquelles on le reconnaîtrait un jour. Il était nécessaire de conserver le peuple juif, de maintenir chez ce peuple la distinction des tribus et des familles. Les Assyriens avaient des vues bien opposées : ils ne voulaient rien de moins qu'exterminer ce peuple qui lui était odieux. D'ailleurs une plus longue captivité, si elle ne l'eût pas fait périr, l'aurait exposé à se confondre avec ceux

parmi lesquels il vivait. Pour conserver ce peuple et pour empêcher qu'il ne se mêlât avec une nation étrangère, Dieu lui suscita un libérateur. Comme il avait fait servir les princes d'Assyrie à l'exécution de ses vengeances, il rendit les rois de Perse miuistres de sa bonté envers le peuple juif. Il destina Cyrus, fondateur de ce second empire, à affranchir son peuple. C'est encore Isaïe qui nous apprend le dessein de Dieu sur ce second empire, et qui avait nommé Cyrus deux cents ans avant la naissance de ce prince. Le Prophète s'explique en des termes dignes de la grandeur et de la majesté du Dieu qui le faisait parler. Il représente le Dieu tout-puissant, qui prend Cyrus par la main, qui marche devant lui, qui le conduit de ville en ville et de province en province, qui lui assujettit les nations, qui humilie en sa présence les grands de la terre, qui brise pour lui les portes d'airain, qui fait tomber les murs et les remparts des villes, qui lui en abandonne toutes les richesses et tous les trésors. Isaïe ne nous laisse pas même ignorer les motifs de toutes ces merveilles. C'est pour punir Babylone et pour affranchir Juda que Dieu conduit Cyrus pas à pas et qu'il fait réussir toutes ses entreprises. Rapportons les paroles mêmes du Prophète : « Voici ce que moi, qui suis le Seigneur, dis à Cyrus, mon christ, que j'ai choisi pour l'exécution de mon dessein : je vous prendrai par la main pour vous assujettir les nations, pour désarmer les rois vos ennemis, pour ouvrir devant vous les portes des villes, sans qu'aucune vous soit fermée ; je marcherai devant vous, j'aplanirai les chemins, je romprai les portes d'airain, et je briserai les barrières de fer ; je vous donnerai les trésors cachés, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israel qui vous appelle dès maintenant par votre nom : je le fais à cause de Jacob, qui est mon serviteur, et d'Israel, qui est mon élu ; afin que depuis l'orient jusqu'au

couchant toutes les nations sachent un jour qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi : je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autre... C'est moi qui susciterai Cyrus pour faire justice ; c'est moi qui aplanirai devant lui tous les chemins. Il rebâtira la ville qui m'est consacrée, et il renverra libres mes captifs, sans recevoir pour eux ni rançon ni présents, dit le Seigneur, le Dieu des armées (*Isaïe*, 45.). » Cé'tait donc par rapport à Juda, par rapport au peuple de Dieu que s'opéraient les grandes révolutions. C'était pour conserver et rétablir dans sa patrie la nation choisie, d'où devait naître le Messie, que le Seigneur faisait passer la puissance d'Assyrie entre les mains des Perses et des Mèdes. Les auteurs profanes attribuent les succès de Cyrus à ses grandes qualités, à la bonne discipline de ses troupes ; mais le Prophète porte ses vues plus loin : instruit, deux siècles avant la naissance de ce prince, et du nom qu'il devait porter, et du personnage éclatant qu'il ferait dans le monde, il ne voit d'autre cause de ses victoires que la protection toute-puissante de Dieu, d'autres motifs de cette protection que le dessein de le rendre le libérateur du peuple juif; et ce qu'il voit, il ne peut le voir que dans une lumière divine. Le Prophète, qui parlait deux siècles avant la naissance de Cyrus, le nomme ; et il insiste sur cette circonstance, qui en effet est très frappante, et prouve invinciblement l'inspiration divine.

PRISE DE BABYLONE. FIN DE L'EMPIRE DES ASSYRIENS.

Une preuve sensible que Dieu éclairait les Prophètes, c'est la description circonstanciée qu'ils ont faite du siége de Babylone plusieurs siècles avant l'événement. L'armée qui prendra cette ville sera

composée de Mèdes et de Perses. « Prince des Perses, partez; et vous, prince des Mèdes, formez le siége, dit Isaïe. Babylone sera prise comme dans un filet, sans s'être aperçue du piége qu'on lui tendait. Cette ville superbe se croit imprenable à cause des eaux de l'Euphrate qui la défend, dit Jérémie; mais je mettrai son lit à sec, et les eaux qui la rendaient inaccessible seront desséchées comme si le feu y avait passé. Elle sera prise pendant la nuit, un jour de fête et de réjouissance. Ses habitants seront plongés dans l'ivresse, et ils passeront de cet assoupissement au sommeil éternel de la mort. » Isaïe rapporte les mêmes paroles qui furent dites depuis à Baltasar pour le rassurer au milieu du repas. La joie avait été troublée par l'apparition d'une main écrivant sur le mur de la salle l'arrêt de sa condamnation. Ses courtisans cherchèrent à distraire et à dissiper sa frayeur, en lui disant qu'il suffisait de donner de bons ordres, de poser des sentinelles pour être averti de tout; et qu'au moyen de cette précaution on devait continuer le festin. « Ordonnez, lui dit-on, que la table soit servie de nouveau; que l'on observe seulement du haut d'une guérite tout ce qui se passe; mangeons et buvons comme auparavant. » Mais pendant que les hommes donnent ces ordres, Dieu donne aussi les siens de son côté aux chefs des ennemis. « Levez-vous, princes, et préparez vos boucliers. » C'est Dieu lui-même qui commande aux princes des Mèdes et des Perses de s'avancer, de prendre les armes et d'attaquer une ville noyée dans le vin ou plongée dans le sommeil. Isaïe marque encore deux circonstances importantes de la prise de Babylone : la première, c'est que la plupart des troupes qui défendaient la ville n'étaient pas de Babylone; la seconde, c'est qu'elles ne seraient fermes nulle part, mais qu'elles retourneraient dans leur pays sans être poursuivies

par les vainqueurs, parce que c'était principalement sur les citoyens de Babylone que la vengeance divine devait tomber. Enfin le même Prophète avait prédit l'horrible carnage que les Mèdes et les Perses firent dans cette malheureuse ville au rapport des historiens. Il avait annoncé qu'elle ne serait jamais rebâtie et qu'elle deviendrait la retraite des bêtes sauvages. Toutes ces prédictions se sont vérifiées à la lettre. Les traces de Babylone furent si parfaitement effacées, que l'on ignore aujourd'hui son ancienne situation. Quoi de plus propre à nous inspirer un profond respect pour la religion et à nous donner une grande idée de Dieu, que de voir avec quelle précision il révèle à ses Prophètes le détail d'un événement encore éloigné de deux siècles! Il est donc évident que Dieu a présidé à cette grande révolution, et que le dessein qu'il se proposait était de conserver son peuple.

ESTHER DEVIENT ÉPOUSE D'ASSUÉRUS.

Sous l'un des successeurs de Cyrus, que l'Ecriture nomme *Assuérus*, les Juifs se trouvèrent dans un très grand danger; mais ils furent délivrés par un effet sensible de la protection divine. Du nombre de ces familles qui avaient été transportées à Babylone, était celle de Mardochée. Ce Juif vertueux avait une nièce nommée *Esther*, qui perdit son père lorsqu'elle était encore fort jeune. Son oncle l'adopta pour sa fille, et prit soin de son éducation. Quelques années après, Assuérus ayant répudié *Vasthi*, voulut se choisir une autre épouse parmi les plus belles personnes de son empire. Esther, qui était d'une rare beauté, fut une de celles que l'on amena au palais pour être présentée au roi. Elles paraissaient devant Assuérus chacune à son rang, et elles avaient grand soin de

se parer de tous les ornements qui pouvaient relever l'éclat de leur beauté; car le roi avait donné ordre de leur fournir tout ce qui serait nécessaire pour leur ajustement. Le jour vint où Esther devait être conduite au palais : elle ne demanda aucun des ornements que les autres cherchaient avec empressement; mais elle se contenta de ce que l'officier chargé de cet emploi jugea à propos de lui donner. La modestie était sa plus belle parure. Dès qu'Assuérus la vit, il la préféra à toutes les autres. Il lui mit sur la tête le diadème royal, et la choisit pour épouse, à la place de Vasthi. La cérémonie du mariage se fit avec beaucoup d'appareil et de magnificence. Tous les grands du royaume furent invités à un festin somptueux : on leur distribua des présents convenables à la majesté du prince, et l'on diminua les impôts que les provinces avaient coutume de payer. Mardochée crut qu'il importait au bien de la nation juive de laisser ignorer dans le palais que la nouvelle reine était originaire de Judée; il lui avait recommandé de ne pas découvrir sa naissance. Esther suivit le conseil de son oncle; car dans le haut rang où elle se trouvait, elle ne lui était pas moins soumise qu'elle l'avait été dans son enfance. Mardochée, de son côté, ne la perdait pas tout à fait de vue : il ne s'éloignait pas de la porte du palais, surtout depuis qu'elle fut devenue reine, afin d'être instruit de tout ce qui intéressait une nièce qui lui était si chère. Comme il était attentif à tout, il découvrit une conspiration que deux officiers du palais avaient formée contre la vie du roi. Il en donna secrètement avis à la reine, qui en fit part à Assuérus, et lui nomma celui à qui l'on devait ce service essentiel. Les officiers furent saisis, et, après que le crime eut été prouvé, on les condamna à mort. Le roi, pour conserver le souvenir de cet événement, le fit inscrire dans les annales de son règne.

AMAN VEUT PERDRE LES JUIFS.

Vers le même temps, Assuérus honora de sa confiance un Amalécite nommé *Aman*, et le fit asseoir sur un trône au-dessus de tous les grands qui étaient auprès de sa personne. Le nouveau favori, enorgueilli du haut rang où il se voyait, entreprit de se faire adorer par tous les sujets du roi. Dès qu'il paraissait aux portes du palais, il fallait se courber devant lui, fléchir les genoux en terre, et se prosterner profondément. Mardochée fut le seul qui ne lui rendit pas cet hommage, parce qu'il le jugeait contraire à la loi de Dieu. Aman le sut, et vivement piqué de ce refus, il résolut non-seulement de perdre Mardochée, mais même d'étendre sa vengeance sur toute la nation juive. Il alla donc trouver le roi, il calomnia les Juifs, et sous prétexte que cette nation se gouvernait par des lois particulières, il obtint d'Assuérus un édit qui portait qu'en un jour marqué tous les Juifs qui vivaient dans l'étendue de l'empire seraient mis à mort, et leurs biens confisqués. La nouvelle de cet édit cruel répandit la consternation parmi tout le peuple juif. Mardochée en fut plus affligé que personne : il déchira ses vêtements, et se couvrit d'un sac. En cet état, il parut dans la place du palais, faisant éclater par ses cris la douleur profonde dont son cœur était pénétré. On rapporta à Esther ce qui se passait : elle envoya sur-le-champ un de ses officiers à Mardochée, pour lui demander le sujet de son affliction. Mardochée fit porter à la reine une copie de l'édit qu'Aman avit surpris ; et il l'avertit qu'elle devait parler au roi en faveur de son peuple. Esther se trouva fort embarrassée, parce qu'il y avait une loi qui condamnait à la mort quiconque, sans un ordre exprès du roi, entrerait dans son appartement, à

moins que ce prince, en signe de clémence, n'étendît sur lui son sceptre d'or. Elle dit à l'officier de retourner vers Mardochée, et de lui représenter son embarras. Mardochée, qui connaissait la loi, insista, et fit répondre à la reine qu'elle devait exposer sa vie pour le salut de ses frères; que c'était pour cela même que Dieu l'avait placée sur le trône; que si elle se refusait à cette démarche, le Seigneur saurait bien sans elle sauver son peuple, et qu'il la punirait en la laissant périr elle et toute sa famille. Esther n'hésita plus à se rendre chez le roi; seulement elle pria Mardochée d'assembler tous les Juifs qui étaient dans la ville, et de leur faire observer un jeûne de trois jours, pour se rendre le Seigneur favorable. Elle ajouta qu'après cette préparation, elle se présenterait devant le roi, au risque de périr, s'il le fallait, pour délivrer son peuple.

PRIÈRE DE MARDOCHÉE ET D'ESTHER.

Mardochée fit ce que la reine désirait de lui: ayant assemblé les Juifs de la ville, il adressa au Seigneur, en leur nom, cette fervente prière: « Seigneur, Roi tout-puissant, l'univers entier vous est soumis; et nul ne peut résister à votre volonté, si vous avez résolu de sauver Israel. Rien ne vous est caché; vous savez que si j'ai refusé d'adorer le superbe Aman, ce n'a été ni par orgueil ni par mépris; car, pour sauver mes frères, je serais disposé à baiser jusqu'aux traces de ses pieds; mais je craignais de transférer à un homme mortel l'honneur qui n'est dû qu'à vous. Ayez pitié de votre peuple, Dieu d'Abraham: nos ennemis ont juré notre perte, ils veulent exterminer votre héritage. N'abandonnez pas ce peuple que vous avez racheté de la servitude d'Egypte; exaucez nos prières; changez nos larmes en joie, conservez

la vie à ceux qui louent votre saint nom. » Cette prière passa bientôt dans la bouche de tous les Juifs. Dans un péril commun, ils unirent leurs voix pour fléchir le Seigneur et pour en obtenir le secours nécessaire. Esther, de son côté, n'oubliait rien pour se rendre le Seigneur favorable. Elle quitta ses ornements, et prit un habit de deuil; au lieu de parfums, elle se couvrit la tête de cendre et de poussière; elle affligea son corps par un jeûne austère, et répandait son cœur en présence de Dieu. « Seigneur, lui disait-elle sans cesse, vous êtes notre Roi : assistez-moi dans le danger où je suis. C'est de vous seul que j'attends du secours; j'ai appris de mon père que vous nous avez choisis entre tous les peuples pour être à jamais votre héritage. Vous avez exécuté fidèlement vos promesses : mais nous avons péché devant vous, et c'est en punition de nos péchés que nous avons été livrés à nos ennemis. Maintenant ils ne se contentent pas de nous tenir dans un dur esclavage, ils veulent nous exterminer, et par là anéantir vos promesses. Faites retomber sur eux l'iniquité de leurs projets; ne nous abandonnez pas, Seigneur, dans les jours de notre affliction. Donnez à votre servante la fermeté et l'assurance dont j'ai besoin. Mettez dans ma bouche des paroles de sagesse, pour adoucir le roi. Vous connaissez la disposition de mon cœur, vous à qui rien n'est caché. Vous savez que je hais la gloire qui m'environne et l'alliance des infidèles; vous savez que je porte avec peine le diadème qui orne ma tête, et que je quitte avec plaisir toute cette pompe et cet éclat, dès que je me trouve en liberté. Seigneur, Dieu d'Abraham, qui êtes seul ma joie et ma consolation, écoutez la voix de ceux qui n'espèrent qu'en vous. »

ESTHER VA TROUVER ASSUÉRUS.

THER, après s'être ainsi préparée par le jeûne r la prière, quitta ses habits de deuil, et se it de ses plus riches ornements. Elle invoqua ouveau le Seigneur, et elle s'avança vers l'ap- ment du roi, appuyée sur une de ses filles, et e d'une autre qui portait sa robe traînante. it le temps où le roi paraissait snr le trône : iit revêtu de ses habits royaux, et tout écla- l'or et de pierreries. A la vue d'Esther qui se ntait sans avoir été mandée, ce prince éprouva colère qui parut sur son visage et dans ses . Esther s'en aperçut, et elle tomba évanouie les bras de la fille qui la soutenait. En ce ent, Dieu changea le cœur d'Assuérus; il lui ra un sentiment de bonté et de clémence. Le escendit de son trône, et courut vers la reine. a'avez-vous, Esther? lui dit-il ; ne craignez , vous ne mourrez point : ce n'est pas pour que la loi est faite; venez, et touchez mon re. » Comme Esther ne répondait point, As- is prit lui-même son sceptre, et il l'appli- la bouche de la reine. Alors revenue de sa ur, Esther lui dit : « Seigneur, mes yeux ont olouis de l'éclat qui vous environne, et j'ai cru un Ange de Dieu. » Elle ne put en dire da- age, elle s'évanouit une seconde fois. Le roi fort inquiet : il n'oublia rien pour la rassurer. Esther se remit de sa frayeur et reprit sa uillité ordinaire. « Que souhaitez-vous, Es- ? lui dit Assuérus; parlez avec confiance : id vous me demanderiez la moitié de mon ume, je vous la donnerais volontiers. » « Sei- ir, lui répondit-elle, je vous supplie de venir urd'hui à un repas que je vous ai préparé, ermettez qu'Aman vous y accompagne. » Le

roi y consentit, et donna ordre d'avertir son favori de se rendre chez la reine. Assuérus ne manqua point à l'invitation. A la fin du repas, il demanda à Esther ce qu'elle désirait de lui. Elle ne crut pas qu'il fût encore temps de s'expliquer, et elle pria le roi de lui accorder pour le lendemain la même grâce. Aman était au comble de sa joie : il s'en retourna chez lui, tout occupé de la pensée de son bonheur; mais au sortir du palais, il rencontra Mardochée. Sa haine contre lui se réveilla; il raconta à sa femme et à ses amis la faveur que lui accordait le roi : « Mais, ajouta-t-il, ces honneurs me touchent peu, tant que je verrai le Juif Mardochée me refuser les hommages que tout le monde m'accorde. » On s'empressa de le consoler en lui conseillant de se défaire de cet homme. « Faites dresser une potence, lui dirent-ils; demain vous demanderez au roi qu'il vous livre cet insolent, et vous le ferez pendre sur-le-champ. » Ce conseil plut à Aman, et il donna aussitôt l'ordre de préparer une potence haute de cinquante coudées.

HUMILIATION D'AMAN.

La nuit suivante, Assuérus s'éveilla plus tôt que de coutume, et ne put se rendormir. Pendant son insomnie, il se fit lire les annales de son règne. Quand on fut venu à l'endroit où était décrite la conspiration que Mardochée avait découverte, le roi demanda quelle récompense avait reçue celui qui lui avait rendu cet important service. Aucune, lui répondit-on; il a été oublié. Le roi fit appeler le premier officier qui se trouverait au palais. Aman s'y était rendu de grand matin, pour saisir le moment de son réveil, et pour lui surprendre l'ordre de faire mourir Mardochée. On le fit donc entrer dans la chambre du roi, qui lui demanda ce que l'on pouvait faire pour un homme que le

prince voulait combler d'honneurs. Aman ne douta point que cette distinction ne lui fût destinée. Dans cette persuasion, Il faut, répondit-il, que cet homme soit revêtu des habits royaux, qu'il soit monté sur le cheval du roi, qu'on lui mette sur la tête le diadème, et que le seigneur le plus distingué de la cour, tenant les rênes du cheval, le promène dans toute la ville, en disant à haute voix : *C'est ainsi que le roi traite celui qu'il veut honorer.* « Allez donc à l'instant, reprit Assuérus, allez chercher Mardochée : c'est à lui que je veux accorder cet honneur. Exécutez ponctuellement à son égard tout ce que vous venez de proposer, et prenez bien garde de n'omettre aucune des circonstances de cette cérémonie. » Il fallut obéir : Aman revêtit Mardochée de l'habit royal ; on amena un cheval sur lequel il le fit monter ; il lui mit le diadème sur la tête, et tenant le cheval par la bride, il précédait la marche, en criant : « Ainsi sera honoré celui que le roi veut que l'on honore. » Après cette cérémonie, Aman se retira chez lui, la rage dans le cœur et le visage couvert de confusion. Il raconta à sa femme et à ses amis ce qui venait de lui arriver. Ceux-ci, au lieu de le consoler, ne firent qu'augmenter son inquiétude : « Si ce Mardochée, lui dirent-ils, devant qui vous avez commencé de plier, est de la race des Juifs, vous ne pourrez tenir contre lui, et vous tomberez à ses pieds. Le Dieu qu'ils adorent ne manque pas de les protéger, et de les rendre victorieux de leurs ennemis. » Il fallait que la protection divine sur le peuple juif fût bien sensible, pour tirer cet aveu de la bouche des païens mêmes. Ils avaient entendu parler des prodiges opérés en sa faveur ; ils avaient été témoins de sa délivrance accordée par Cyrus, sans qu'il exigeât ni rançon ni présents ; enfin ils voyaient, dans ce qui venait d'arriver, un gage de l'assistance divine sur Mardochée, et un présage assuré de la chute d'Aman.

donnance du roi. C'était, comme on voit, accorder aux Juifs le privilége de se gouverner selon leurs lois. Ainsi les oracles des Prophètes s'accomplissaient : car Dieu avait promis à son peuple une protection constante, après qu'il l'aurait ramené dans la terre de ses pères. Esdras partit donc, accompagné d'un grand nombre de Juifs, et vint à Jérusalem. Il fait lui-même le récit intéressant de son voyage en ces termes : « Béni soit le Seigneur, Dieu de nos pères, qui a mis dans le cœur du roi la pensée de relever le temple de Jérusalem, et qui, par sa miséricorde m'a fait trouver grâce devant le roi de Perse et devant les grands de la cour! Etant arrivé sur le bord de la rivière d'*Ahava*, je publiai un jeûne, pour nous humilier devant le Seigneur notre Dieu, et pour le prier de nous conduire heureusement dans notre voyage, nous, nos enfants, et tout ce que nous portions avec nous; car j'eus honte de demander au roi une escorte de cavaliers pour nous défendre de nos ennemis pendant le chemin, parce que nous avions dit au roi que la main favorable de notre Dieu est sur tous ceux qui le cherchent sincèrement, et qu'il sait les garantir de tout danger. Après avoir exalté la puissante protection de notre Dieu, nous craignîmes de donner la moindre marque de timidité, et d'affaiblir l'idée que nous avions inspirée de sa puissance et de sa bonté envers ses fidèles serviteurs. Nous jeunâmes donc, et nous fîmes notre prière à Dieu, qui l'exauça. Tout nous réussit heureusement : le Seigneur nous délivra de nos ennemis, et de tous ceux qui nous tendaient des embûches dans la route. Nous arrivâmes à Jérusalem le premier jour du cinquième mois. Nous portâmes à la maison de notre Dieu l'argent et les vases que le roi et ses officiers avaient offerts volontairement pour être employés au service du temple. »

ESDRAS RÉFORME LES ABUS.

Esdras, à son arrivée à Jérusalem, trouva des abus à réformer dans la nation sainte. Moïse avait défendu aux Israélites d'épouser des femmes étrangères, et de s'allier avec les nations idolâtres, à cause du danger de prendre part à leur culte impie et sacrilége. Cependant le peuple juif, au retour de la captivité, avait contracté ces sortes d'alliances. Les Prêtres mêmes et les Lévites étaient tombés dans cette prévarication. Esdras l'ayant appris, en fut extrêmement affligé. Il demeura plusieurs heures dans le parvis du temple, le cœur pénétré de douleur et le visage abattu de tristesse. On le trouva en cet état à l'heure où l'on offrait le sacrifice du soir, lorsque le peuple s'assemblait au temple pour la prière. On se rangea en foule autour de lui. Alors le ministre du Seigneur se prosterna, les yeux baignés de larmes; puis étendant les mains vers le ciel, il adressa à Dieu une prière qui exprimait les sentiments d'humilité et de pénitence dont son cœur était rempli. Ce spectacle toucha le peuple. On prit part à sa douleur. Les coupables, pénétrés de repentir, mêlèrent leurs larmes avec celles de l'innocent; et l'un d'eux, parlant au nom de tous, promit de faire cesser le scandale, et de rompre ces alliances contraires à la loi de Dieu. Tout le peuple s'y engagea par serment, et l'on prit sans délai des mesures efficaces pour couper la racine du mal. Il y eut ordre à tous ceux qui étaient revenus de la captivité, de se rendre à Jérusalem à un jour indiqué, sous peine d'être retranchés de la société du peuple de Dieu. On n'eut pas besoin d'en venir à cette sévérité. Tous ceux de Juda et de Benjamin se trouvèrent à l'assemblée qui se tint le vingtième jour du neuvième mois. Le peuple était dans la place devant le temple;

Esdras se leva, et leur dit : « Vous avez violé la la loi du Seigneur, en épousant des femmes étrangères, et vous avez ajouté ce péché aux iniquités de vos pères. Rendez donc maintenant gloire à Dieu, et séparez-vous des nations avec lesquelles il vous a défendu de contracter des alliances. » Tout le peuple répondit à haute voix : « Que ce que vous avez dit soit exécuté, nous nous y soumettons volontiers. » On établit un tribunal pour régler cette affaire, et elle fut entièrement terminée dans l'espace de trois mois.

ARTAXERXÈS PERMET DE REBATIR LES MURS DE JÉRUSALEM. (An 3510.)

La construction du temple était achevée depuis longtemps; mais les murs de Jérusalem n'étaient point encore achevés. Cependant la nation sainte, destinée à perpétuer le culte de Dieu jusqu'à l'avénement du Messie, ne pouvait reprendre une constitution solide et durable, qu'en mettant la ville de Jérusalem à l'abri de toute insulte de la part des peuples voisins. La vingtième année du règne d'Artaxerxès, Dieu, qui veillait à la conservation de son peuple, leva tous les obstacles. Il disposa le cœur du roi à favoriser les Juifs et à leur accorder la permission de construire les murs de la cité sainte. Voici quelle en fut l'occasion : un vertueux Israélite, nomme *Néhémie*, exerçait auprès du roi de Perse la charge d'échanson. Quelques-uns de ses parents vinrent de Jérusalem à Suse, où était alors la cour. Il leur demanda avec empressement en quel état ils avaient laissé la ville sainte, si chère à son cœur. « Les murailles de Jérusalem, lui dirent-ils, sont encore renversées, et ses portes consumées par le feu. » Ce récit l'affligea sensiblement, et la tristesse qu'il lui causa était peinte sur son visage. Un jour que le roi était à

table, et que Néhémie y faisait sa fonction ordinaire, ce prince remarqua qu'il avait le visage abattu : « Pourquoi, lui dit-il, avez-vous l'air triste? vous ne paraissez pas malade : il faut que vous ayez du chagrin. » Néhémie fut saisi de crainte. « Seigneur, répondit-il, comment ne serais-je pas triste? la ville où reposent mes ancêtres est encore déserte, et les portes en sont brûlées. » Que me demandez-vous? ajouta le roi. Néhémie, après avoir invoqué Dieu au fond de son cœur, répondit : « Prince, si ma demande ne vous déplaît pas, si votre serviteur a trouvé grâce devant vous, permettez-moi d'aller en Judée, et de faire rebâtir la ville où est le tombeau de mes pères. » Le roi, et son épouse qui était assise auprès de lui, demandèrent à Néhémie combien durerait ce voyage. Néhémie marqua le temps de son retour. Artaxerxès donna son consentement : il y joignit des lettres pour les gouverneurs du pays par où Néhémie devait passer, et un ordre particulier adressé au grand maître de la forêt royale, afin qu'il fournît le bois nécessaire pour relever les murs et les portes de Jérusalem. C'est de cet édit du roi Artaxerxès, donné dans la vingtième année de son règne, que l'on commence à compter les soixante-dix semaines de Daniel.

MURS DE JÉRUSALEM REBATIS.

(An du monde 3550.)

Néhémie partit de la cour de Perse avec une escorte de cavalerie et d'officiers de guerre qu'Artaxerxès lui donna pour la sûreté de son voyage. Arrivé à Jérusalem, il ne découvrit d'abord à personne ce que Dieu lui avait inspiré de faire dans cette ville. Il voulait auparavant en examiner l'état avec attention. Il sortit la nuit à cheval; il fit le tour de la ville pour en considérer les murailles; il assembla ensuite les magistrats et les anciens de

peuple; il leur déclara la disposition favorable de Dieu à leur égard, et les pouvoirs qu'il avait reçus du roi. « Venez, ajouta-t-il, relevons les murailles de la cité sainte, et faisons cesser l'opprobre dont elle est couverte. » A peine eut-il achevé de parler, qu'il s'éleva de toutes parts mille acclamations. On demandait à l'envi d'être mis incessamment en action : on s'encourageait mutuellement à travailler avec ardeur. Les ennemis du peuple de Dieu, qui avaient déjà traversé la construction du temple, apprirent avec chagrin l'arrivée de Néhémie, et l'entreprise qu'il formait; mais comme ils ne pouvaient s'y opposer, ils dissimulèrent leurs alarmes, et se contentèrent d'en faire des railleries amères. « Que prétendent faire ces insensés? disait l'un d'entre eux : croient-ils que les peuples voisins les laisseront en repos? achèveront-ils leur ouvrage en un jour? bâtiront-ils leurs murailles de ces monceaux de pierres calcinées et réduites en poudre? Laissez-les bâtir, ajoutait un autre : s'il vient un renard, il n'aura point de peine à franchir de telles murailles. » Néhémie ne fut point ébranlé par ces vains discours. On continuait de travailler, et déjà toutes les brèches de la muraille étaient réparées, jusqu'à la moitié de la hauteur où l'on voulait les élever. Les ennemis du peuple juif, indignés de voir l'ouvrage s'avancer, essayèrent de surprendre les ouvriers au milieu de leur travail; mais Néhémie fut averti de leur dessein. Après avoir adressé à Dieu une prière touchante, il arma le peuple de Jérusalem, et le rangea le long des murailles. Depuis ce jour-là, une partie des jeunes gens était occupée au travail, et l'autre moitié se tenait toujours prête à repousser l'ennemi. Les travailleurs eux-mêmes faisaient leur ouvrage d'une main et tenaient une épée de l'autre. Néhémie donnait à tous l'exemple d'une assiduité infatigable, et soutenait le courage de ses frères en ne s'accordant à lui-même aucun repos. On

n'employa que cinquante-deux jours de travail à relever les murs de Jérusalem.

DÉDICACE DE LA VILLE.

Lorsque les murs de Jérusalem furent achevés, on se prépara à faire la dédicace de la ville par des cérémonies religieuses qui la rendissent la ville du Seigneur. Tous les Lévites se trouvèrent à cette solennité. Les Prêtres, après s'être purifiés eux-mêmes, purifièrent le peuple, afin de célébrer dignement cette fête par des sacrifices de louanges et par des cantiques d'actions de grâces. Néhémie partagea le peuple en deux bandes : chaque troupe avait un chœur de musiciens, précédé d'un certain nombre de Prêtres avec leurs trompettes. La première bande, à la tête de laquelle était Esdras, prit à droite, et marcha autour des murs du côté de l'orient, en chantant les louanges de Dieu. La seconde, conduite par Néhémie, prit le côté opposé, sur la gauche, et s'avança dans le même ordre que l'autre. Toutes deux s'arrêtèrent vis-à-vis l'une de l'autre devant le temple, et l'on immola des victimes dans les transports d'une sainte joie. Les femmes et les enfants prirent part à cette fête qui leur fit oublier tous les maux passés. Comme Jérusalem n'était pas assez peuplée à proportion de son étendue, on assembla les plus considérables d'entre les Juifs pour en faire la revue. Il fut résolu que les familles les plus distinguées demeureraient à Jérusalem. Quant au reste du peuple, on tira au sort, afin que la dixième partie s'établît dans la ville sainte, et que les neuf autres prissent leur demeure dans les autres villes de la Judée. Néhémie fit ensuite un règlement pour la garde et la sûreté de la ville sainte. Il détermina le temps d'ouvrir et de fermer les portes; il marqua les endroits où il fallait placer des sentinelles

et des corps de garde; il nomma, pour exécuter ces règlements, des officiers qu'il connaissait pour des hommes exacts et craignant Dieu. Après avoir pris toutes ces sages mesures pour prévenir les mauvais desseins des ennemis du peuple de Dieu, ou pour rendre leurs efforts inutiles, il examina les généalogies des Prêtres et des Lévites. Ceux qui ne purent justifier leur origine furent exclus du ministère et privés des droits qui y étaient attachés. L'on choisit parmi les Prêtres et les Lévites des hommes d'une grande réputation pour leur donner l'intendance des magasins où l'on conservait les offrandes, les dîmes et les prémices, et pour en faire la distribution; car, tandis que Zorobabel était à la tête de la nation sainte, et que Néhémie la gouvernait sous l'autorité du roi, le peuple fut exact à donner aux Lévites ce qui leur était dû des choses saintes; et les Lévites rendaient avec la même exactitude aux enfants d'Aaron la part qui leur était destinée, c'est-à-dire la dixième partie de ce qu'ils avaient reçu du peuple.

RÉFORME TOUCHANT LES USURES.

Il restait encore un abus à réformer : il ne put échapper au zèle de Néhémie. Les riches, loin de soulager leurs frères indigents, profitaient de la misère des pauvres pour envahir leurs héritages. Le peuple se plaignit de cette vexation, et demanda justice à grands cris. Néhémie en fut vivement touché : il convoqua une assemblée, et fit une sévère réprimande aux magistrats et aux principaux citoyens. « Est-il donc vrai, leur dit-il, qu'au mépris de la loi divine, vous exigez de vos frères les intérêts de ce que vous leur prêtez? pourquoi vous exposez-vous ainsi à la colère du Seigneur et aux reproches de vos ennemis? » Comme les coupables gardaient le silence et ne

savaient que répondre, il ajouta : « Accordons-nous, je vous prie, à remettre à nos débiteurs tout ce qu'ils nous doivent ; rendez-leur dès aujourd'hui leurs champs et leurs maisons. » Puis secouant ses habits devant toute l'assemblée, il prononça cet anathème terrible : « Ainsi sera secoué et rejeté de Dieu quiconque n'écoutera pas ce que je viens de prescrire ; qu'il soit chassé loin de sa demeure ! qu'il soit privé du fruit de ses travaux et réduit lui-même à l'indigence ! » A ces mots, les cœurs se trouvèrent changés : le discours de Néhémie fut suivi d'un applaudissement général ; on se mit à crier de toutes parts : « Nous ferons ce que vous avez dit ; que les pauvres ne se plaignent plus : nous leur rendons tout ce qu'ils réclament, et nous leur remettons tout ce qu'ils nous doivent. » Le peuple loua Dieu d'un changement plus admirable peut-être que ces prodiges d'éclat qui renversent les lois de la nature. Dans ceux-ci le Seigneur agit en maître et ne trouve point de résistance ; mais dans celui-là il avait fallu changer les cœurs et surmonter en un moment une passion indocile et opiniâtre. Ce qu'il y eut de plus consolant, c'est que la conversion fut aussi solide qu'elle avait été prompte, et que le peuple de Dieu n'eut plus dans la suite de reproches à soutenir à cet égard. Rien ne contribua plus au succès de cette affaire que l'exemple généreux de Néhémie. Pendant douze ans qu'il gouverna la Judée, il ne voulut rien recevoir des émoluments de sa charge. Content de son patrimoine, il déchargea ses frères de toutes contributions, et ne souffrit pas que ceux qui étaient à son service reçussent la moindre récompense d'aucun autre que de lui.

LECTURE DE LA LOI.

La fête des tabernacles approchait. Les Juifs se rendirent de toutes les villes de Judée à Jérusalem pour y célébrer cette fête qui durait sept jours. Ils prièrent Esdras d'apporter le livre de la loi de Moïse que le Seigneur avait prescrite à son peuple. Esdras fit dresser une estrade ou tribune au milieu de la place. Il y monta pour en faire la lecture: il avait six des principaux Prêtres à sa droite et six à sa gauche. Des Lévites étaient répandus dans l'assemblée pour tenir le peuple dans le silence et le disposer à écouter avec respect la loi de Dieu. Esdras ouvrit le livre devant la multitude, et à l'instant le peuple se leva et se tint debout. Esdras commença par invoquer et bénir le nom de Dieu. Tout le peuple, levant la main, répondit : *Amen*, *amen ;* puis s'étant prosterné en terre, il adora Dieu. Le saint docteur lut à haute voix dans le livre de la loi depuis le matin jusqu'à midi : tout le peuple avait les oreilles attentives à cette lecture. On ouvrit les yeux sur bien des devoirs auxquels on avait manqué; et pénétrés de douleur, les assistants fondaient en larmes. Néhémie et les Lévites s'empressèrent de les consoler. « Ne vous attristez point, leur disaient-ils, ce jour est saint, il est consacré au Seigneur, ce doit être un jour de joie, et non de tristesse. Allez dans vos maisons prendre vos repas, et faites part de votre abondance à ceux qui sont dans le besoin ; encore une fois, ne pleurez point; réjouissez-vous dans le Seigneur. » Les Juifs célébraient leurs fêtes par des festins et des réjouissances où les étrangers, les pauvres, les veuves et les orphelins étaient admis. On eut bien de la peine à calmer la douleur du peuple et à arrêter ses larmes. Esdras profita de l'ardeur que le peu-

ple avait pour l'instruction : il continua à lui faire la lecture de la loi chaque jour de la fête, qui durait depuis le quinze du septième mois jusqu'au vingt-deux. Le peuple, affamé de cette nourriture céleste, ne se lassait point d'entendre la parole de Dieu. Lorsque la solennité fut passée, l'on consacra un jour aux exercices de la pénitence: on se revêtit de cilices, on se couvrit la tête de cendres; des Lévites prononcèrent à haute voix une prière touchante, où ils célébraient la grandeur de Dieu, ses bienfaits multipliés et sa miséricorde envers un peuple ingrat. Après cette prière, on renouvela solennellement l'alliance avec le Seigneur; on promit avec serment d'observer ses commandements. L'acte en fut dressé; Néhémie et les premiers d'entre les Prêtres et les Lévites le signèrent.

HEUREUSE SITUATION DES JUIFS.

Le châtiment sévère que Dieu avait exercé sur les Juifs opéra un grand changement dans la conduite de ce peuple. Revenu dans l'héritage de ses pères, il renonça pour toujours à l'idolâtrie qui lui avait attiré une si terrible punition. Les Juifs n'oublièrent jamais Nabuchodonosor : ils se souvenaient de la ruine de Jérusalem, si souvent prédite dans toutes ses circonstances, et toutefois plus tôt arrivée qu'elle n'avait été crue. Ils n'étaient pas moins frappés de leur rétablissement, fait, contre toute apparence, dans le temps et par celui que les Prophètes avaient nommé deux siècles auparavant. Ils ne voyaient pas le nouveau temps sans se rappeler pourquoi le premier avait été renversé. Tout concourait à les confirmer dans la foi aux Ecritures, auxquelles leur état présent rendait témoignage. Aussi Dieu, qui fait tout en son temps, fit cesser alors les

voies extraordinaires, c'est-à-dire les prophéties. Il restait, depuis leur retour, environ cinq cents ans jusqu'aux jours du Messie. Dieu devait à la majesté de son Fils de faire taire les Prophètes durant cet intervalle, pour tenir son peuple en attente de celui qui devait être l'accomplissement de tous les oracles. Afin de donner plus d'éclat aux fonctions du Messie, et de lui concilier plus de respect de la part de son peuple, le Seigneur suspendit longtemps avant son arrivée le ministère prophétique. Ce peuple avait la loi de Moïse ; il avait les écrits des Prophètes et l'histoire suivie de tout ce qui était arrivé à leurs pères. On y voyait les promesses et les menaces de la loi, confirmées par des expériences visibles: tout était dirigé par l'ordre des temps. Les choses même qui arrivaient tous les jours aux Juifs n'étaient que l'exécution fidèle de leurs prophéties, et devenaient pour eux une leçon continuelle. En effet, les Prophètes leur avaient promis une paix profonde après leur retour dans la Judée. On lit encore avec joie la belle peinture que font Isaïe et Ezéchiel de la prospérité qui doit suivre la captivité de Babylone. Toutes les ruines sont réparées ; les villes et les bourgades sont magnifiquement rebâties; le peuple est multiplié à l'infini ; les ennemis sont terrassés ; l'abondance règne dans les villes et dans la campagne ; on y voit la joie, le repos, une parfaite et durable tranquillité. Le peuple de Dieu fut effectivement en paix sous les rois de Perse, qui le traitèrent avec douceur, qui en furent plutôt les protecteurs que les maîtres. Les Juifs vivaient suivant leurs lois : la puissance sacerdotale fut conservée en son entier ; les Pontifes conduisaient le peuple ; le conseil public, établi par Moïse dès l'origine de la nation, avait toute son autorité, et le peuple était heureux. Dieu permit qu'alors la mai-

son de David, d'où devait sortir le Messie, tombât dans un obscurcissement qui fit presque oublier son ancienne splendeur. Le dessein de la divine Sagesse était de disposer par là les hommes à recevoir et à suivre un Roi qui n'aurait rien de la magnificence des rois de la terre, qui ne paraîtrait grand que par sa bonté et par des miracles de bienfaisance, qui ne proposerait à ses sujets d'autres ennemis à combattre que leurs passions, ni d'autres avantages à désirer que les biens spirituels et invisibles.

FIN DE L'EMPIRE DES PERSES.

COMMENCEMENTS D'ALEXANDRE.

(An du monde 3672.)

Les desseins de Dieu sur le second empire étaient remplis. Les Perses avaient servi à délivrer le peuple juif du joug des Assyriens et à le rétablir dans la terre de ses pères. Lorsque ce peuple eut pris une consistance fixe, et qu'il eut réparé toutes ses pertes avec avantage, la puissance des Perses passa entre les mains des Grecs. En transportant ainsi chez eux l'empire de l'Orient, Dieu avait résolu de rendre le nouveau conquérant favorable à son peuple : il voulait encore faire servir cette révolution à l'œuvre future du Messie. En effet, cet événement préparait de loin les voies à l'Evangile : il importait de rendre commune dans l'Orient la langue dans laquelle l'Evangile devait y être annoncé, et de donner par ce moyen un cours plus libre à la prédication des Apôtres. Daniel avait prédit qu'après la monarchie des Perses viendrait celle des Grecs : le Prophète les nomme expressément. Il avait désigné Alexandre, fondateur de ce troisième empire, par des traits qui le font reconnaître aisément. « Il se lèvera un roi fort et vaillant qui comman-

dera avec une grande puissance, et fera ce qu lui plaira. » Le courage d'Alexandre, ses conquêtes, son humeur fière et impérieuse, sont marqués par ces paroles. Il est encore mieux dépeint par celles qui suivent : « Quand ce chef des Grecs sera parvenu au comble de la grandeur, il perdra la vie sans laisser de postérité. De son empire il se formera, vers les quatre parties du monde, quatre royaumes, mais qui n'approcheront pas de celui qu'il avait fondé. » En effet, Alexandre de Macédoine attaqua, avec toutes les forces de la Grèce, Darius Codoman, dernier roi de Perse. Ayant passé l'Hellespont, il défit l'armée des Perses, quoiqu'elle fût beaucoup plus nombreuse que la sienne. Cette première victoire, qui rendit Alexandre maître de l'Asie mineure, fut suivie de deux autres où les affaires des Perses furent entièrement ruinées. Le vainqueur entra dans la Syrie et dans la Phénicie : tout plia devant lui. Il n'y eut que la ville de Tyr qui l'arrêta quelque temps. Lorsqu'il en faisait le siége, il envoya des commissaires pour sommer les Juifs de se soumettre à sa domination et de lui envoyer les secours qu'ils avaient coutume de fournir à Darius. Les Juifs s'en excusèrent sur ce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à ce prince : ils ajoutèrent que, du vivant de Darius, ils ne pouvaient pas reconnaître d'autre souverain. Alexandre, irrité de cette réponse, n'eut pas plus tôt réduit Tyr, qu'il marcha vers Jérusalem, résolu de faire de cette ville un second exemple de sévérité.

ALEXANDRE, APAISÉ MIRACULEUSEMENT, PROTÉGE LES JUIFS.

LORSQUE Alexandre, transporté de colère, s'avançait pour exterminer la nation sainte, le

grand Prêtre, qui se nommait *Jaddus*, eut recours à Dieu. Il ordonna des prières publiques, et offrit des sacrifices pour implorer son secours. Dieu veillait à la conservation de son peuple et à l'accomplissement de sa promesse touchant le Messie qui en devait naître. Il apparut en songe au grand Prêtre, et il lui ordonna de faire répandre des fleurs dans la ville, d'en faire ouvrir toutes les portes, et d'aller lui-même, revêtu de ses habits pontificaux, au-devant d'Alexandre, sans rien craindre de ce prince, parce qu'il le protégerait. Jaddus, plein de joie, rapporta au peuple la révélation qu'il avait eue. Tout fut préparé comme il avait été prescrit dans la vision. Le grand Prêtre, accompagné des sacrificateurs et des autres ministres, en robes de lin, s'avança hors de la ville, jusqu'à un lieu élevé d'où l'on découvrait le temple et la ville de Jérusalem. On y attendit en cet état l'arrivée d'Alexandre. Quand on sut qu'il approchait, on alla au-devant de lui de la manière pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frappé à la vue du grand Prêtre vêtu de son éphod, avec sa tiare sur la tête et une lame d'or sur le front, où le nom de Dieu était écrit. Saisi de respect, il s'inclina devant Jaddus, et le salua avec une vénération religieuse. On ne peut exprimer quelle fut la surprise de tous les assistants. A peine en croyaient-ils leurs propres yeux: ils ne comprenaient rien à un changement si peu attendu. Parménion, l'un des confidents du prince, ne pouvait revenir de son étonnement. Il lui demanda pourquoi il adorait le grand Prêtre, lui qui était adoré de tout le monde. « Ce n'est pas le grand Prêtre que j'adore, répondit Alexandre, mais le Dieu dont il est le ministre. Lorque j'étais en Macédoine, et que je méditais la conquête de la Perse, ce même homme, avec les mêmes habits, m'apparut en songe, et m'assura que

son Dieu marcherait avec moi et me rendrait victorieux des Perses. Dès que j'ai aperçu ce Prêtre, je l'ai reconnu à son habillement et aux traits de son visage. Je ne puis douter que cette guerre n'ait été entreprise par les ordres et sous la conduite du Dieu qu'il adore ; c'est pour cela que je lui rends hommage en la personne de son Prêtre. » Alexandre embrassa ensuite Jaddus, et vint à Jérusalem : il monta au temple, et y offrit à Dieu des sacrifices en la manière que le grand Prêtre lui indiqua. On lui montra les prophéties de Daniel, qui annonçaient que l'empire des Perses serait détruit par un roi de la Grèce. Alexandre, comblé de joie et d'admiration, accorda aux Juifs toutes les grâces qu'ils désiraient. Il permit à ceux d'entre eux qui voudraient servir dans ses armées d'y vivre selon leur religion. Il y en eut en effet plusieurs qui s'enrôlèrent et suivirent ce prince dans ses expéditions. C'est l'historien Josèphe qui rapporte ce fait.

MORT D'ALEXANDRE.

DIVISION DE SON EMPIRE.

L'EMPIRE d'Alexandre, beaucoup plus étendu que ne l'avait été celui des Perses, contenait, outre une grande partie de l'Afrique, tout ce qui était renfermé entre le Gange et la mer Adriatique. Il s'était formé dans l'espace de douze ans et demi qui s'étaient écoulés depuis l'avénement d'Alexandre à la couronne de Macédoine jusqu'à sa mort. La Providence, qui l'avait choisi pour être l'instrument de ses desseins, l'abandonna dès qu'il eut achevé ce que le Prophète Daniel avait prédit de lui ; et par une mort prématurée, à l'âge de trente-trois ans, elle arrêta tout à coup la vaste ambition de ce rapide conquérant. Il était écrit que ce nouvel empire serait divisé. Alexan-

re ne laissait point de postérité, et il avait anoncé lui-même que ses amis célébreraient ses ınérailles par de sanglants combats. Après sa ıort, ils partagèrent entre eux l'empire. Ptoléıée, surnommé *Soter*, s'empara de l'Egypte et e la Palestine. *Séleucus Nicanor* eut la Syrie et ı grande Asie. *Lysimaque* régna dans la Thrace t la Bithynie; *Cassandre*, dans la Macédoine et la ;rèce. De ces quatre royaumes, celui d'Egypte et elui de Syrie subsistèrent longtemps dans les ıêmes familles; et leur histoire est souvent liée vec celle des Juifs, qui furent soumis, tantôt ux rois d'Egypte, et tantôt à ceux de Syrie. Ptoİmée se rendit d'abord maître de la Judée, d'où emmena en Egypte plus de cent mille captifs. ›ans la suite, considérant la fidélité inviolable de e peuple à l'égard de ses souverains, il les mit n liberté, et les invita à s'établir à Alexandrie, apitale de ce royaume. Alors un grand nombre e Juifs, attirés par la richesse et la fertilité du ays, passèrent volontairement en Egypte, et priènt leur demeure, non-seulement à Alexandrie, ıais dans les autres villes de l'Egypte, de la ,ibye et du pays de Cyrène. De son côté, Séleuus ayant bâti plusieurs villes dans l'Asie mieure et dans la grande Asie, attira une multiude de Juifs, en leur accordant les mêmes priiléges qu'aux Grecs. Comme il y en avait déjà ›eaucoup dans la Médie et dans la Babylonie, qui taient restés après l'édit de Cyrus, et où ils s'éıient prodigieusement multipliés, les Juifs se rouvaient alors répandus dans tout l'Orient, dans Egypte dans la Syrie, dans l'Asie, dans l'île de :hypre, dans celle de Crète, dans la Macédoine t dans la Grèce. Ce ne fut pas sans un dessein ıarqué de la Providence que les Juifs, auparaant resserrés dans leur patrie, se dispersèrent lors dans presque toutes les contrées de l'Orient.

Ils firent connaître le vrai Dieu à ces différents peuples, et par là ils les préparèrent de loin à recevoir un jour la lumière de l'Evangile. Ce qui est admirable, c'est que le commerce des nations, qui leur avait été si dangereux autrefois, ne les rendit alors que plus zélés pour le véritable culte et plus attachés à leur loi. Ainsi, tout ce qui arrivait à ce peuple était comme le prélude du grand ouvrage de la rédemption des hommes. La Providence arrangeait toutes choses pour en amener insensiblement l'exécution.

PTOLÉMÉE PHILADELPHE FAIT TRADUIRE EN GREC LES LIVRES SAINTS.

PTOLÉMÉE Philadelphe, fils et successeur de *Soter*, fut encore plus favorable aux Juifs. Ce prince forma à Alexandrie une riche bibliothèque, où il rassembla, de tous les endroits du monde, les livres les plus rares et les plus curieux. Ayant appris que les Juifs en avaient un qui contenait les lois de Moïse et l'histoire de ce peuple, il conçut le dessein de le faire traduire d'hébreu en grec, pour enrichir sa bibliothèque. Il s'adressa au grand Prêtre Eléazar, qui avait succédé à Jaddus. Il lui envoya des ambassadeurs chargés d'une lettre très obligeante et de présents magnifiques. Ces envoyés furent reçus avec toutes sortes d'honneurs, et ils obtinrent sans peine ce que le roi demandait. Eléazar leur donna une copie exacte de la loi de Moïse, écrite en lettres d'or, et les fit accompagner de six anciens de chaque tribu, pour la traduire en grec. Ptolémée combla ces interprètes de marques d'amitié : il leur fit préparer une maison, et il ordonna de leur fournir tout ce qui leur était nécessaire. Ils se mirent au travail sans perdre de temps, et l'ouvrage fut achevé en septante-deux

jours. C'est ce qu'on appelle *la version des septante*. Elle fut lue et approuvée en présence du roi, qui admira surtout la profonde sagesse des lois de Moïse, et renvoya les interprètes avec de riches présents pour eux et pour le temple de Jérusalem. Il résulte de ce fait une nouvelle preuve de l'antiquité des prophéties. Il est certain que, du temps des Ptolémées, longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, il s'est fait une version grecque des livres saints. Les prophéties que nous avons rapportées se trouvent dans cette version que nous avons encore. Ces prophéties sont donc incontestablement antérieures à l'Evangile : non-seulement leur existence, mais leur publicité même a donc précédé de plusieurs siècles les événements qui en sont l'objet. Cette version des Ecritures de l'ancien Testament, faite dans la langue la plus vulgaire et la plus générale en Orient, ouvrit à une infinité de peuples l'intelligence des livres saints, et fut le fruit le plus précieux de la domination des Grecs. L'on voit clairement qu'elle entrait principalement dans le dessein que Dieu avait eu en livrant tout l'Orient aux Grecs, et en les y maintenant malgré leurs divisions. L'on conçoit que c'était dans cette vue qu'il avait fait succéder à l'empire des Perses celui des Grecs, dont la langue prit faveur chez tous les peuples qu'ils avaient subjugués. Dieu préparait ainsi une voie aisée à la prédication de l'Evangile qui n'était plus éloignée, et il facilitait la réunion de tant de peuples dans une même société, dans une même doctrine et dans un même culte. La langue grecque, la plus belle, la plus féconde, la plus correcte qui fût dans l'univers, devint un lien de communication entre les différentes nations qui jusque-là avaient été séparées de langage et de mœurs; elle fournit aux Apôtres un moyen prompt et fa-

cile de répandre la doctrine évangélique. C'est donc le but que la Sagesse divine s'était proposé dans la révolution qui donna naissance à la troisième monarchie.

PROTECTION MIRACULEUSE DE DIEU SUR LES JUIFS.

Les Juifs vécurent en paix sous le règne du successeur de Ptolémée Philadelphe; mais son fils, surnommé Philopator, troubla d'abord leur tranquillité. Ce Prince, étant venu à Jérusalem, voulut entrer dans le temple et pénétrer jusque dans le Saint des Saints : ce que la loi ne permettait qu'au grand Prêtre, et une seule fois l'année. Cette entreprise causa une émeute dans la ville. Philopator n'en persista pas moins dans sa résolution ; il s'avançait vers le sanctuaire, lorsque Dieu punit sa témérité. Ce prince fut tout à coup agité avec violence, comme un faible roseau devenu le jouet du vent, et renversé par terre sans force et sans mouvement. Les gens de sa suite, étonnés d'un châtiment si subit, l'emportèrent hors du temple. Le roi reprit peu à peu ses esprits; mais il conçut une haine violente contre les Juifs; et, à son retour en Egypte, il leur ôta les priviléges que leur avait accordés ses prédécesseurs. Il ordonna à ceux qui étaient établis à Alexandrie, de recevoir, pour marque de servitude, une feuille de lierre dédiée à Bacchus, qu'on leur appliquerait sur le corps avec un fer chaud. Enfin, dans un mouvement de fureur, il prit la résolution de les faire tous périr. Par son ordre, on les amena chargés de chaînes, on les renferma dans l'hippodrome, lieu très spacieux où se faisaient les courses de chevaux. Il les avait condamnés à être exposés aux éléphants, et à y servir de spectacle au peuple. On fit boire

aux éléphants du vin pur mêlé d'encens, pour les rendre furieux. Une foule innombrable y accourut pour être témoin de cette scène cruelle. Cependant les Juifs renfermés dans l'hippodrome étaient en prière, et levant les mains au ciel, ils imploraient le secours du Dieu tout-puissant. Le roi arrive, on lâche les éléphants; mais ces animaux, au lieu de se jeter sur les Juifs, tournent leur rage contre ceux qui les conduisaient, et ils en font un horrible carnage. A la vue d'une marque si frappante de la protection divine, le prince rentra en lui-même : il fit mettre les Juifs en liberté, et il adressa à tous les gouverneurs des provinces des lettres par lesquelles il défendait de les inquiéter. « Sachez, y disait-il, que si nous formons contre eux quelque mauvais dessein, et si nous les maltraitons injustement, nous en répondrons, non à un homme, mais à un Dieu terrible et tout-puissant, qui exercera sa vengeance contre nous sans que nous puissions l'éviter. »

LES JUIFS PASSENT SOUS LA DOMINATION DU ROI DE SYRIE.

La justice divine n'était pas apaisée par l'édit favorable que venait de rendre Philopator. Ce prince impie et cruel fut puni par la perte de la Palestine. Antiochus, surnommé le Grand, roi de Syrie, en fit bientôt après la conquête; et les Juifs qui, depuis Alexandre, avaient été soumis aux rois d'Egypte, passèrent sous la domination des rois de Syrie. Antiochus avait déjà beaucoup de Juifs répandus dans ses états, comme nous l'avons dit; et il était fort content de leurs services. Il traita avec bonté ses nouveaux sujets : il ordonna de leur fournir tout ce qui était nécessaire pour les sacrifices et pour les ré-

parations du temple ; il leur accorda une pleine liberté de vivre suivant leurs lois, et d'observer leur religion. Il diminua les impôts, et il en exempta les ministres des choses saintes. Pour rendre à la ville de Jérusalem son ancienne splendeur, il accorda de grands priviléges à ceux qui viendraient s'y établir ; et il fit achever à ses frais les ouvrages qui restaient à faire dans le temple. Antiochus avait une si grande opinion de la fidélité des Juifs, qu'ayant appris qu'il s'était élevé des mouvements en Phrygie et en Lydie, il écrivit à un de ses généraux, nommé *Zeuxis*, d'y faire passer deux mille familles juives, pour rétablir et entretenir la tranquillité dans ces provinces; parce que leur piété envers Dieu, ajoutait-il, et les preuves que les rois nos prédécesseurs ont reçues de leur fidélité, nous donnent lieu de croire qu'ils nous serviront fort utilement. Il ordonna que le transport de ces familles se fît aux dépens de l'état, qu'on leur donnât des places pour y bâtir, et des terres pour y cultiver ; que pendant dix ans ils fussent exempts de rien payer des fruits qu'ils recueilleraient, et que jusqu'à ce qu'ils eussent mis ces terre en valeur on leur fournît tout le blé dont ils auraient besoin pour vivre. Ce fut principalement de ces familles transportées dans la Phrygie que vinrent les Juifs qui se trouvaient en si grand nombre dans l'Asie mineure au temps des Apôtres. Antiochus le Grand entreprit dans la suite contre les Romains une guerre qui lui fut très funeste. Il fut vaincu, et contraint de payer au peuple romain un tribut énorme qui, en épuisant son royaume, devint l'occasion de sa mort. Ainsi s'étendait et se fortifiait cette grande puissance, la puissance romaine, qui est le quatrième empire prédit par Daniel, et qui devait, avec le temps, envahir tous les royaumes formés des débris de la monarchie d'Alexan-

dre, empire sous lequel devait naître le Messie, selon la même prédiction.

DISSENSIONS PARMI LES JUIFS.

Séleucus, qui monta sur le trône après son père Antiochus, maintiut la tranquillité dont jouissait la Judée. Il y avait trois cents ans que cette heureuse tranquillité durait, lorsqu'elle fut troublée par l'ambition et la jalousie de quelques-uns des principaux de la nation. Un ambitieux, nommé *Simon*, qui commandait la garde du temple, trahit sa patrie et sa Religion. Ennemi secret du grand Prêtre *Onias*, dont il redoutait le zèle et la fermeté, il songea à gagner la faveur du prince. Pour y réussir, il lui donna avis que l'on gardait dans le trésor du temple des sommes immenses, qui n'étaient point destinées à la dépense des sacrifices, et qu'il pouvait s'en emparer. Sur cet avis le roi, dont les finances étaient en mauvais état, envoya à Jérusalem *Héliodore*, son premier ministre, avec ordre de se saisir de cet argent et de le faire transporter en Syrie. Quand Héliodore eut déclaré à Onias le sujet de son voyage, celui-ci répondit que c'étaient des dépôts et des sommes destinées à la nourriture des veuves et des orphelins, qu'on ne pouvait en disposer au préjudice de ceux à qui cet argent appartenait; mais Héliodore insista, et déclara nettement qu'il fallait que l'ordre du roi s'exécutât. Le jour pris pour enlever l'argent, Héliodore se rendit au temple avec des satellites. Alors Dieu donna des marques bien sensibles de sa puissance : l'on vit paraître un homme superbement monté, dont le cheval frappa Héliodore des pieds de devant. En même temps deux jeunes hommes armés de fouets se mirent aux deux côtés d'Héliodore, et le frappèrent sans relâche. Héliodore tomba par terre. On le porta évanoui

hors du temple. Le grand Prêtre, craignant qu'il ne mourût et qu'on n'accusât les Juifs de l'avoir assassiné, offrit à Dieu une hostie salutaire pour obtenir sa guérison. Héliodore, échappé à ce danger, reconnut le miracle : il offrit à Dieu des sacrifices d'actions de grâces, et il alla rendre compte au roi de ce qui lui était arrivé. Comme le roi lui demandait à qui il croyait que l'on pût donner cette commission, Héliodore répondit : « Prince, si vous avez quelque ennemi, envoyez-le à Jérusalem avec de pareils ordres, et vous le verrez revenir bien châtié, si toutefois il a le bonheur d'en revenir; parce qu'il y a véritablement dans le temple quelque vertu divine; car celui qui habite dans le ciel est lui-même présent en ce lieu, il en est le protecteur, et il punit ceux qui y viennent pour faire du mal.

IMPIÉTÉ D'ANTIOCHUS EPIPHANE.

(An du monde 3834.)

SÉLEUCUS mourut après un règne assez court. Il eut pour successeur son frère Antiochus, surnommé *Epiphane*, qui livra des attaques cruelles à la Religion, et fit des maux infinis au peuple juif. Dieu permit cette persécution, pour punir les désordres qui régnaient alors; mais afin de soutenir ses fidèles serviteurs dans une si rude épreuve, il l'avait fait prédire longtemps auparavant par le Prophète Daniel en ces termes : « Entre les successeurs du roi des Grecs, il s'élèvera un roi qui aura l'impudence sur le front; il fera un étrange ravage; il mettra à mort les saints du Très-Haut; il s'élèvera insolemment contre le Roi des rois; il abolira le sacrifice perpétuel, et déshonorera le sanctuaire jusqu'au temps marqué. » Puis le Prophète détermine la durée de cette épreuve à trois ans et demi. « Alors, ajoute-t-il, ce prince impie périra, non

de la main des hommes, mais d'une plaie dont Dieu le frappera lui-même. » En effet, ce prince entra dans la Judée, et y commit d'horribles excès. Voici quelle en fut l'occasion. Le saint pontife *Onias*, que le perfide *Simon* ne cessait de décrier auprès du roi, avait été obligé de sortir de Jérusalem, et de se retirer dans un lieu de sûreté. Un autre ambitieux, nommé *Jason*, profita de cette absence pour envahir la grande sacrificature, qui était la première dignité de la nation. Il alla trouver Antiochus, et lui ayant offert une grosse somme d'argent, il obtint ce qu'il désirait; mais il en fut bientôt lui-même dépouillé par un troisième scélérat, qui déroba plusieurs vases d'or dans le temple pour être en état de faire des offres plus considérables. Il parvint, par ces indignes moyens, à la place qu'il ambitionnait; et, pour s'y maintenir, il fit assassiner *Onias*. Jérusalem devint alors le théâtre d'une guerre cruelle entre les concurrents. Antiochus, qui était en Egypte, prit pour des semences de révolte les troubles excités dans la capitale. Irrité d'ailleurs contre les Juifs, qui, à ce qu'on lui avait rapporté, s'étaient réjouis sur un faux bruit de sa mort, il passa de l'Egypte en Judée. Il vint dans la ville sainte avec des troupes nombreuses, et y fit un carnage horrible des habitants, sans aucune distinction d'âge ni de sexe. Quatre-vingt mille hommes furent tués ou réduits en esclavage. Ce prince, aussi impie que cruel, entra ensuite avec audace dans le temple du Seigneur : il enleva l'autel et la table d'or, tous les vases précieux et les richesses qui étaient dans le trésor. « Dieu, ajoute l'auteur sacré, permit que le lieu saint fût profané, pour punir les iniquités de son peuple : autrement l'iniquité d'Antiochus aurait été réprimée comme celle d'Héliodore. Mais Dieu n'avait pas choisi le peuple à cause du temple; il avait au contraire choisi le temple à cause du

peuple : c'est pourquoi le saint lieu avait part aux maux qui arrivaient alors au peuple, comme il devait dans la suite avoir part aux biens qui lui étaient réservés, après que Dieu serait réconcilié avec son peuple. »

ANTIOCHUS ENTREPREND D'ABOLIR
LA RELIGION JUIVE.

Antiochus, fier des premiers succès de son impiété, crut qu'il pouvait tout entreprendre impunément. Il declara, par un édit, qu'il voulait que tous ses sujets abandonnassent leurs anciennes cérémonies, et qu'il n'y eût plus dans ses états d'autre Religion que la sienne. Cet édit fut envoyé partout; et le roi établit des officiers pour le faire exécuter, avec peine de mort contre ceux qui refuseraient d'obéir. Les Israélites fidèles étaient réduits à chercher des retraites où ils pussent se cacher, et à habiter dans des cavernes; car il était ordonné, sous peine de mort, de profaner le sabbat et les fêtes solennelles, de souiller le lieu saint, de bâtir des autels et des temples aux idoles, d'y sacrifier des animaux immondes, et de laisser les enfants incirconcis. L'idole de Jupiter Olympien fut placée dans le temple. Les livres de la loi de Dieu furent déchirés et jetés au feu. Si quelqu'un observait la loi du Seigneur, il était mis à mort, selon l'édit du roi. Il en coûtait la vie aux mères qui avaient le courage de circoncire leurs enfants. Deux femmes accusées de ce prétendu crime furent conduites publiquement par toute la ville, ayant ces enfants pendus à leur cou, et ensuite précipitées du haut des murailles. La plupart des habitants prirent la fuite. Jérusalem, abandonnée de ses propres citoyens, devint la demeure des étrangers; son saint temple fut désolé et désert, ses fêtes furent changées en des jours de deuil. Malgré les

cruautés que l'on exerçait, plusieurs du peuple d'Israel prirent la généreuse résolution de ne rien faire contre la loi de Dieu, et de mourir plutôt que de la violer : il y en eut qui s'assemblèrent dans les cavernes voisines, pour y célébrer secrètement le jour du sabbat. Le gouverneur, en ayant été averti, les y fit tous consumer par les flammes, sans qu'ils osassent se défendre, à cause du respect qu'ils avaient pour la sainteté de ce jour. Au reste, tous ces maux avaient été prédits par le Prophète Daniel, qui en avait aussi marqué le terme. Aussi l'auteur sacré ajoute-t-il cette réflexion : « Je conjure ceux qui liront ceci de ne pas se scandaliser de tant d'horribles malheurs, et de considérer que tous ces maux sont arrivés, non pour perdre, mais pour châtier notre nation : car c'est la marque d'une grande miséricorde de Dieu envers les pécheurs, de ne pas les laisser vivre longtemps selon leurs désirs, mais de les corriger promptement. En effet, le Seigneur n'en use point avec nous comme avec les autres peuples, qu'il supporte patiemment jusqu'à ce qu'ils aient rempli la mesure de leurs crimes, se réservant de les punir dans toute la rigueur de sa justice, lorsque le jour de son jugement sera venu. Il tient une autre conduite à notre égard : il n'attend pas que nos péchés soient montés à leur comble ; ainsi, il ne retire jamais sa miséricorde de dessus nous, et au milieu des maux dont il afflige son peuple, il ne l'abandonne point, mais il le purifie pour lui rendre sa bienveillance. »

COURAGE D'ÉLÉAZAR.

Il y eut, comme nous l'avons dit, un grand nombre de fidèles Israélites qui aimèrent mieux sacrifier leur vie que de violer la loi du Seigneur. Un des plus illustres fut *Eléazar* : c'était un

vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans, dont la vie avait toujours été pure et innocente. On le pressait de manger des viandes défendues, et l'on voulait l'y contraindre en lui ouvrant la bouche par violence; mais Eléazar, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, alla de lui-même au lieu de son supplice, et persévérant dans la patience, il résolut de ne pas manquer à la loi pour conserver sa vie. Ses amis qui étaient présents, touchés d'une compassion tout humaine, le prirent à part, lui proposèrent un expédient pour échapper au supplice : c'était d'apporter les viandes dont la loi permettait l'usage, et de faire croire qu'elles étaient des viandes sacrifiées aux idoles; mais Eléazar, considérant ce que demandaient de lui le grand âge où il était parvenu, la noblesse de ses sentiments et l'innocence de sa vie passée, répondit, selon les saintes ordonnances de la loi, qu'il aimait mieux descendre dans le tombeau, que de consentir à ce qu'on lui proposait. « Il est, leur dit-il, indigne de ma vieillesse d'user de ce déguisement. Je donnerais un exemple dangereux aux jeunes gens qui s'imagineraient qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, aurait embrassé la vie des païens. Pour conserver un reste de vie périssable, je déshonorerais ma vieillesse et je m'exposerais à l'exécration des hommes. Quand j'échapperais maintenant au supplice, je ne pourrais pas éviter la justice divine, ni pendant ma vie, ni après ma mort. En la souffrant courageusement pour nos saintes et vénérables lois, je me montrerai digne de ma vieillesse, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de constance qu'ils seront portés à imiter. » Ceux qui le conduisaient, et qui jusque-là lui avaient témoigné de la bienveillance, entrèrent en fureur contre lui : ils prirent ce que ce saint vieillard venait de leur dire pour le langage de l'orgueil et l'expression de l'ar-

rogance. Indignés contre lui, ils se hâtèrent d'arriver au lieu du supplice. Eléazar, près de mourir sous les coups, jeta un profond soupir, et s'adressant à Dieu : « Vous le savez, Seigneur, vous à qui rien n'est caché : je pouvais éviter les maux que je souffre dans mon corps; mais quelque grands qu'ils soient, je trouve de la joie à les endurer, par la crainte où je suis de vous déplaire. » Ainsi mourut ce vénérable vieillard, laissant non-seulement à la jeunesse, mais encore à toute la nation un grand exemple de vertu et de fermeté dans le souvenir de sa mort.

MARTYRE DE SEPT ENFANTS ET DE LEUR MÈRE.

Le glorieux combat d'Eléazar fnt bientôt suivi de celui d'une mère et de sept fils qu'elle avait. Ils étaient encore dans la fleur de la jeunesse. Antiochus se les fit amener, et leur commanda de manger des viandes défendues par la loi. Comme ils refusaient de le faire, on les dépouilla devant le roi, et ou les déchira à coups de fouet. L'aîné, adressant la parole à Antiochus, lui dit : « Qu'attendez-vous de nous ? Nous sommes disposés à mourir plutôt que de violer la loi que Dieu a donnée à nos pères. » Le roi, outré de dépit, ordonna que l'on fît rougir au feu des poêles et des chaudières d'airain, que l'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités des pieds et des mains en présence de sa mère et de ses frères. Après qu'il eut été ainsi mutilé, on le jeta tout vivant dans une poêle ardente. Pendant ce supplice, la mère et les frères du martyr s'encourageaient l'un l'autre à mourir généreusement. « Le Seigneur, disaient-ils, aura égard à la justice de notre cause, et il nous consolera selon la promesse de Moïse dans son cantique. » Lorsqu'il eut

expiré, on prit le second; après qu'on lui eut arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demanda s'il consentait à manger des viandes qu'on lui présentait. Il répondit: « Je n'en ferai rien. » Il fut donc condamné aux mêmes tourments que le premier. Près de mourir, il dit au roi: « Méchant prince, vous nous ôtez la vie présente; mais le Roi du ciel et de la terre nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, si nous mourons pour la défense de ses lois. » On passa ensuite au troisième, qui présenta aussitôt sa langue à couper, et étendit ses mains vers les bourreaux: « C'est du Ciel, dit-il avec assurance, que j'ai reçu ces membres; je les livre avec plaisir pour rendre témoignage à la loi divine: j'espère que Dieu me les rendra un jour. » Le roi et tous ceux qui l'environnaient ne pouvaient revenir de leur étonnement, en voyant le courage de ce jeune homme qui comptait pour rien les plus affreux tourments. Le quatrième fut traité avec la même cruauté, et lorsqu'il était sur le point de mourir: « Il nous est avantageux, dit-il à Antiochus, d'être immolés par les hommes, parce qu'une résurrection glorieuse nous attend; mais pour vous, vous ne ressusciterez point à la vie. » Le cinquième, au milieu des tourments, dit au roi: « Vous faites maintenant ce que vous voulez; mortel comme nous, vous abusez de la puissance qui vous a été donnée; mais ne croyez pas que Dieu ait abandonné notre nation. Dans peu vous verrez sa puissance, et vous éprouverez la rigueur de sa justice, vous et toute votre race. » On vint ensuite au sixième, qui, avant d'expirer, dit au roi: « Ne vous trompez pas vous-même; ce sont nos péchés qui nous ont attiré les maux extrêmes que nous souffrons; mais ne vous flattez pas de l'impunité, vous qui avez osé faire la guerre à Dieu même. »

SUITE DU MARTYRE DES SEPT FRÈRES.

La mère des jeunes martyrs était présente à cette scène sanglante : soutenue par l'espérance qu'elle avait en Dieu, elle voyait avec une fermeté admirable tous ses enfants périr en un même jour. Elle les animait par des discours pleins de force et de sagesse; alliant un courage mâle avec la tendresse d'une mère, elle leur disait : « Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein : ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, la respiration et la vie; mais le Créateur du monde, qui a arrangé tous vos membres, qui a formé l'homme dans sa naissance, vous rendra un jour l'esprit et la vie par sa miséricorde, en récompense du sacrifice que vous en faites maintenant pour l'amour de ses lois. » Il ne restait plus que le dernier de ses enfants. Le tyran essaya de le gagner par une fausse douceur; il l'exhorta à ne point se perdre lui-même : il lui promit avec serment de le rendre riche et heureux, de le mettre au rang de ses favoris, s'il voulait abandonner les lois de ses pères. Comme cet enfant paraissait insensible à toutes les promesses, le roi fit approcher sa mère, et l'exhorta à donner à son fils un conseil salutaire. Elle promit de le faire; et adressant la parole à l'enfant, elle lui dit en langue du pays : « Mon fils, ayez pitié de votre mère : souvenez-vous que je vous ai porté neuf mois dans mon sein, que je vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et que je vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Ouvrez les yeux, mon fils; regardez le ciel et la terre, ce sont les ouvrages du Dieu que vous adorez : il a fait toutes les créatures par sa toute-puissance. Que cette vue vous encourage : ne craignez point ce cruel bourreau; mais montrez-vous digne de vos frères en recevant la mort avec constance, et afin que nous soyons tous réunis dans la gloire

que nous attendons. » A peine avait-elle achevé ces mots, que le jeune homme s'écria : « Qu'attendez-vous de moi ? Je n'obéis point au commandement du roi, mais à la loi de Dieu; » et continuant de parler d'un esprit prophétique : « Pour vous, qui nous faites souffrir ces maux, vous n'éviterez pas la main du Seigneur. Ce sont nos péchés qui nous ont attiré ce châtiment : Dieu, pour nous corriger, a fait éclater sa colère contre nous; mais bientôt il s'apaisera et il se réconciliera avec ses serviteurs. Il n'en sera pas ainsi de vous : vous porterez tout le poids de sa juste vengeance. » Antiochus, transporté de fureur, fit tourmenter cet enfant plus cruellement encore que les autres. La mère fut immolée elle-même après tous ses enfants. Quoique ces saints martyrs aient souffert dans l'ancienne loi, on les a toujours regardés comme appartenants à l'Eglise chrétienne. Cette grande foi, qui leur faisait mépriser les tourments et la mort, était un don de la grâce du Messie qu'ils attendaient, en qui ils mettaient leur confiance, et qu'ils considéraient comme l'auteur de leur salut.

ZÈLE DE MATHATHIAS ET DE SES ENFANTS.

Dieu, touché de la pénitence de son peuple, ne tarda pas à lui rendre sa protection : il inspira un zèle généreux à une famille qu'il destinait à venger la nation sainte et à arrêter le cours des profanations. Mathathias, chef de cette famille, qui descendait d'Aaron, s'était retiré dans le lieu de son origine, sur la montagne de Modin. Il avait cinq fils, Jean, Simon, Judas, surnommé Machabée, Eléazar et Jonathas. Ce saint Prêtre, du lieu de sa retraite, considérait avec douleur les sacriléges qui se commettaient à Jérusalem : il ne cessait de gémir sur les malheurs de sa patrie. Tous ceux qui étaient sincèrement attachés à la loi se reti-

rèrent aussi dans le désert avec leurs femmes et leurs enfants. Les officiers d'Antiochus en ayant été avertis, envoyèrent contre quelques-uns d'eux des troupes qui les attaquèrent le jour du sabbat. Ces bons Israélites ne firent aucune résistance; ils ne jetèrent pas une seule pierre; ils ne bouchèrent pas même l'entrée des lieux où ils s'étaient retirés. « Mourons dans notre simplicité, disaient-ils; le ciel et la terre seront témoins de la violence injuste que vous nous faites. » Ils furent tous égorgés, au nombre de mille. Mathathias et ceux qui étaient avec lui en furent très affligés, et ils se dirent l'un à l'autre: « Si nous faisons comme nos frères, et si nous ne combattons pas pour la religion et pour notre vie, les ennemis nous auront bientôt exterminés. » Ils prirent donc la résolution de combattre le jour même du sabbat, s'ils étaient attaqués. Leur troupe grossit en peu de temps. Plusieurs des vaillants de la nation, et tous ceux qui demeurèrent fidèles à la loi, se joignirent à eux. Ils formèrent un corps d'armée avec lequel Mathathias parcourut toute la Judée, renversa les autels des idoles, et délivra la loi sainte de la servitude des infidèles. Après ces premières expéditions, Mathathias se voyant près de mourir, appela ses enfants, et leur dit: « L'orgueil et l'impiété se fortifient: nous sommes dans un temps d'épreuve, d'indignation et de colère. Maintenant donc, mes enfants, soyez remplis de zèle pour la loi, et donnez votre vie pour maintenir l'alliance de nos pères. Souvenez-vous de ce qu'ils ont fait chacun dans leur temps; considérez tout ce qui s'est passé d'âge en âge: vous trouverez que nul de ceux qui mettent leur confiance en Dieu ne tombe dans l'affaiblissement. Ne craignez point les menaces de l'impie, parce que toute sa gloire n'est que de la boue, et qu'il sera lui-même un jour la pâture des vers. Armez-vous donc de courage, mes enfants, et com-

battez vaillamment pour la défense de la loi : par là vous acquerrez une gloire immortelle. Simon, votre frère, est un homme de bon conseil; suivez ses avis, il vous tiendra lieu de père. Que Judas Machabée commande vos troupes. Rassemblez auprès de vous tous ceux qui sont attachés à notre sainte loi, et vengez votre peuple. » Il mourut après avoir béni ses enfants.

PREMIERS EXPLOITS DE JUDAS MACHABÉE.

JUDAS, qui avait été désigné par son père pour chef de la petite armée, prit possession du commandement. Secondé de ses frères et de ses amis, il rassembla tous ceux qui étaient demeurés fidèles à la loi de Dieu : il en forma un corps de six mille hommes. Avant de rien entreprendre, ils adressèrent au Seigneur de ferventes prières : ils le conjurèrent de jeter un regard favorable sur son peuple, d'avoir pitié de son temple et de la ville sainte, d'écouter la voix du sang innocent qui avait été répandu, et de se souvenir des blasphèmes proférés contre son saint nom. Alors la colère de Dieu se changea en miséricorde : le Seigneur répandit sa benédiction sur les armes de Judas. Ce chef de la nation sainte fit des prodiges de valeur, et se rendit redoutable aux infidèles. Il parcourait les villes de la Judée, et il en chassait les impies; il se saisissait des postes avantageux, et mettait en fuite ceux qui s'y opposaient. Le bruit de ses exploits se répandit de toutes parts. Apollonius, l'un des principaux officiers du roi, qui entreprit le premier d'arrêter les progrès de ses armes, éprouva une résistance à laquelle il ne s'attendait pas. A la tête d'une armée nombreuse, il méprisait la petite troupe de Judas; mais il connut bientôt que ce n'est pas le nombre des soldats qui décide de la victoire. Judas marcha contre lui, l'attaqua et le

iquit. Apollonius périt dans le combat : le reste 'armée se débanda, et abandonna ux vainurs un riche butin. Judas ne prit pour lui que ée d'Apollonius, dont il se servit toujours dans uite, pour conserver le souvenir, non de sa ;ur, mais de la protection de son Dieu. Le verneur de la Syrie, nommé *Séron*, crut que casion était favorable pour établir sa réputa- et pour mériter la faveur d'Antiochus par la ite des Juifs. Il entra dans la Judée avec toutes forces de la Syrie. Les soldats de Machabée ;nt d'abord ébranlés ; mais le brave général les ura. « Qu'importe, leur dit-il, qu'importe au u du ciel que nous soyons peu ou beaucoup ? poignée de monde peut vaincre l'armée la plus e : c'est Dieu qui donne la victoire. Nos ennis viennent à nous, fiers de leur multitude ; se flattent de nous faire périr tous avec nos mes et nos enfants. Le Seigneur les fera tomsous nos yeux. Ne les craignez point : nous ibattons pour notre vie et pour notre loi. » qu'il eut cessé de parler, il se jèta sur les ennis, les renversa et les mit en déroute.

VICTOIRE DE JUDAS SUR NICANOR.

NTIOCHUS, informé des avantages que les Juifs ient remportés sur ses troupes, entra dans une e colère, qu'il résolut de faire périr toute la ion ; mais comme il était alors obligé de partir r la Perse, il chargea *Lysias* du gouvernement ses états et du soin de poursuivre la guerre tre les Juifs. Lysias envoya en Judée une armée juarante mille hommes de pied et de sept mille vaux, sous la conduite de Nicanor. Ce général iptait si fort sur la défaite d. s Juifs, qu'il fit iter les marchands de toutes les villes maries à venir acheter des esclaves qu'on leur pro-

mettait de leur vendre à très bas prix. Nicanor avait déjà réglé l'emploi que l'on ferait de l'argent de cette vente, sans penser, dit l'auteur sacré, à la vengeance du Tout-Puissant qui allait tomber sur lui. Judas ne perdit point courage à la vue du péril qui menaçait la nation : il exhorta ses soldats à ne pas craindre cette multitude. « Nos ennemis, leur disait-il, attendent tout de leurs armes et de leur audace ; mais nous, nous mettons notre confiance dans le Dieu tout-puissant, qui d'un clin d'œil peut exterminer ceux qui nous attaquent, et anéantir l'univers entier. » Il leur rappela les secours que Dieu avait autrefois donnés à leurs pères, et surtout la défaite de Sennachérib, où périrent en une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Animés par ces discours, les Juifs s'excitaient les uns les autres à combattre jusqu'à la mort pour leurs lois et pour leur patrie. Etant arrivés à un lieu nommé *Maspha*, ils jeûnèrent, se revêtirent de cilices, et se couvrirent la tête de cendre. En cet état, ils poussèrent de grands cris vers le ciel : « Vous voyez, disaient-ils au Seigneur, que ces peuples se sont assemblés pour nous perdre ; vous connaissez les desseins qu'ils ont formés contre nous : comment pourrons-nous subsister devant eux, si vous-même, ô mon Dieu ! ne venez à notre secours ? » Le lendemain, après avoir fait une lecture du livre de la loi, et après avoir donné pour cri de guerre ces mots : *Le secours de Dieu!* Judas se mit à leur tête, et livra le combat. Le Tout-Puissant se déclara pour Judas et pour ses frères. Il y eut plus de neuf mille hommes tués du côté des ennemis : le reste prit la fuite. Les Juifs se mirent à la poursuite des fuyards ; mais l'heure à laquelle commençait le sabbat les obligea de s'arrêter. Après avoir rassemblé les armes et les riches dépouilles des ennemis, ils célébrèrent le saint jour du repos, en bénissant le Seigneur

qui leur avait accordé la victoire. On fit part du butin aux infirmes, aux orphelins et aux veuves : le reste fut distribué également à ceux qui avaient combattu.

LYSIAS VAINCU PAR JUDAS.

JUDAS Machabée, soutenu de la protection du Seigneur, reprit la ville de Jérusalem, et força les infidèles à se retirer dans la citadelle. Il renversa les autels qu'ils avaient dressés à leurs idoles dans les places publiques ; il se rendit maître de plusieurs places fortes ; et l'on rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour ces heureux succès. Les nouvelles de Judée consternèrent Lysias : il eut un chagrin mortel de n'avoir pu réussir dans ses desseins. L'année suivante, il leva une nouvelle armée de soixante mille hommes de pied et de cinq mille chevaux, qu'il voulut commander en personne. Cette armée entra en Judée, et campa près d'une ville qui se nommait *Béthoron*. Judas Machabée, qui n'avait que dix mille hommes, marcha à leur rencontre. Lorsqu'il fut en présence des ennemis, il adressa à Dieu cette prière : « Soyez béni, Sauveur d'Israel, vous qui brisâtes autrefois la force d'un géant par la main de votre serviteur David, et qui livrâtes l'armée des Philistins entre les mains de Jonathas ; accordez-nous, ô mon Dieu ! la même faveur : faites tomber nos ennemis sous nos coups ; et qu'avec toutes leurs forces et la multitude de leurs chevaux, ils aient la honte de se voir vaincus. Répandez parmi eux la crainte et la terreur ; abattez cette audace que leur inspire leur grand nombre ; détruisez-les par l'épée de ceux qui vous connaissent et qui vous aiment, afin que votre peuple publie vos louanges dans ses cantiques. » Après cette prière, Judas, plein de confiance dans le secours du Dieu qu'il avait invoqué, s'avança contre l'ennemi et livra la

bataille. Cinq mille hommes de l'armée de Lysias demeurèrent sur la place : le reste prit l'épouvante et s'enfuit. Le général, étonné du courage invincible des Juifs et de la résolution où ils étaient de vivre selon leurs lois, ou de mourir généreusement, partit aussitôt pour retourner à Antioche, dans le dessein de faire de plus grands efforts pour réparer sa défaite.

JUDAS MACHABÉE PURIFIE LE TEMPLE.

JUDAS était maître de la ville de Jérusalem; mais il n'avait pas eu le temps de purifier le temple du Seigneur. Après le départ de Lysias il dit à ses frères : « Nos ennemis sont défaits : allons maintenant renouveler le lieu saint. Aussitôt toute l'armée s'assembla sur la montagne de Sion, qui était voisine du temple. On trouva les lieux saints désolés, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis couvert d'épines et d'arbrisseaux. A la vue de ces tristes objets, les Juifs se couvrirent la tête de cendre, et versèrent un torrent de larmes. Prosternés le visage contre terre, ils poussèrent de grands cris vers le ciel. Comme les ennemis occupaient encore la citadelle, Judas commanda une partie de ses troupes, pour les tenir en respect tandis que l'on purifierait le lieu saint. Il choisit pour cette fonction des Prêtres sans tache et fidèles observateurs de la loi de Dieu. On délibéra sur ce qu'il convenait de faire à l'égard de l'autel des holocaustes, qui avait été profané par les infidèles. Après y avoir réfléchi, on prit un parti que dictait la sagesse : ce fut de le démolir, pour ne pas laisser subsister un monument d'opprobre ; mais comme il avait été consacré, on en mit les pierres dans un lieu propre, en attendant qu'il vînt un Prophète qui fît connaître

l'usage que l'on devait en faire. On prit donc, suivant l'ordonnance de la loi, des pierres entières, et l'on construisit un autel nouveau semblable au premier. Les Prêtres réparèrent le sanctuaire, et sanctifièrent les parvis. Ils firent de nouveaux vases sacrés, et ils placèrent dans le temple le chandelier, la table et l'autel des parfums. Lorsque tout fut achevé, ils offrirent le sacrifice, selon la loi, sur le nouvel autel des holocaustes; on en fit la dédicace en chantant des hymnes et des cantiques au bruit des instruments. Tout le peuple se prosterna, et adora le Seigneur. On ne se lassait point de bénir Dieu d'avoir délivré son peuple de l'opprobre des nations, après trois ans et demi d'affliction, comme l'avait prédit le Prophète Daniel. La joie qu'on ressentait en était plus vive par le souvenir encore récent de la nécessité où l'on s'était trouvé de célébrer la fête des tabernacles sur les montagnes et dans les cavernes. La solennité de la dédicace dura huit jours, et l'on ordonna que la mémoire en serait renouvelée tous les ans, par une fête qui commencerait le vingt-cinq du neuvième mois.

ORT D'ANTIOCHUS.

Tandis que Judas Machabée remportait de si glorieuses victoires, Antiochus eut le malheur de voir échouer son entreprise sur la Perse. Il en revenait couvert de honte, lorsqu'il apprit que les Juifs avaient battu ses armées et rétabli leur temple. Ces nouvelles le mirent en fureur. Dans la vue de venger sur les Juifs l'affront qu'il venait de recevoir en Perse, il commanda à celui qui conduisait son char de précipiter sa marche; mais il était lui-même poursuivi par la vengeance divine. Au moment où il prononçait cette parole

insolente : « J'irai à Jérusalem, et je ferai de cette ville le tombeau commun de tous les Juifs, » le Dieu d'Israel, qui pénètre le fond des cœurs, le frappa d'une plaie invisible et incurable. Antiochus fut saisi tout à coup d'une cruelle douleur d'entrailles : juste punition d'un tyran qui avait inventé de nouveaux tourments pour déchirer les entrailles de ses sujets. Malgré ce premier coup de la main de Dieu, Antiochus continuait sa marche avec une extrême diligence. Dans le mouvement impétueux de sa voiture, il tomba, et se meurtrit tout le corps par la violence de sa chute. Telle était la triste situation de ce prince, qui, s'élevant au-dessus de la condition de l'homme, s'imaginait follement pouvoir commander à la mer, peser les montagnes et atteindre les nues. Humilié alors, anéanti par l'excès de ses douleurs, il était porté dans une litière, rendant par son état même un témoignage public à la toute-puissance de Dieu. Son corps fourmillait de vers ; ses chairs tombaient par lambeaux, et elles exhalaient une odeur insupportable. Enfin, aver. par la plaie dont la main de Dieu le frappait, il commença à rentrer en lui-même, et à reconnaître qu'il avait un maître dans le Dieu des Juifs. « Il est juste, dit-il, d'être soumis à Dieu, et un homme mortel ne doit pas s'égaler au Seigneur. » Ayant fait assembler ses confidents, il ajouta : « Je me souviens des maux que j'ai faits dans Jérusalem, et de l'ordre cruel que j'ai donné d'exterminer le peuple juif. C'est pour cela que je suis réduit à ce triste état, près de mourir sur une terre étrangère. » Il ne s'en tint pas à cet aveu humiliant : il adressa aux Juifs une lettre dans laquelle il leur donnait des témoignages de bonté, et il leur recommandait son fils ; mais la pénitence de cet impie n'avait rien de sincère : ses promesses n'étaient que d:

belles paroles arrachées par la violence du mal, et son cœur les désavouait. Une telle pénitence n'était pas capable d'apaiser le ciel : l'arrêt était prononcé, et il ne tarda pas à s'exécuter. Ce prince mourut d'une manière misérable, et non de main d'homme, comme l'avait prononcé plus de deux siècles auparavant le Prophète Daniel, qui avait fixé la durée de la persécution, et n'avait donné à ce prince impie que six ans pour tourmenter le peuple de Dieu.

MARQUES SENSIBLES DE LA PROTECTION DIVINE SUR JUDAS MACHABÉE.

JUDAS Machabée, constamment protégé du Seigneur, continuait de combattre pour la défense de son peuple et de sa religion : tout cédait à la force de ses armes. Un des généraux ennemis, nommé *Timothée*, vint en Judée, à la tête d'une armée formidable. Dans ce nouveau péril, Judas et ses soldats, prosternés au pied de l'autel, la cendre sur la tête, et les reins couverts d'un cilice, conjurèrent le Seigneur de leur être favorable, et de se déclarer l'ennemi de leurs ennemis, selon l'expression de la loi. La prière finie, ils prirent leurs armes et marchèrent contre Timothée. Au milieu du combat, on vit paraître cinq cavaliers envoyés du ciel. Les deux plus apparents se placèrent aux deux côtés de Machabée, et ils le couvraient de leurs armes; en même temps, ils lançaient contre les ennemis une grêle de traits enflammés qui, tombant sur eux comme autant de foudres, les terrassaient et les mettaient en désordre. Plus de vingt mille hommes demeurèrent sur la place; le général fut pris et mis à mort. Une seconde victoire suivit de près la première. Le même Lysias, qui avait déjà reçu un échec de la part des Juifs, assembla

quatre-vingt mille hommes de pied, avec toute la cavalerie et un grand nombre d'éléphants. Il se proposait de faire de la ville sainte la demeure des gentils, et de piller le temple. Machabée, selon sa coutume, eut recours à la prière ; il supplia le Seigneur avec larmes d'envoyer au secours d'Israel un de ses bons Anges ; puis prenant les armes le premier, il exhorta ses gens à s'exposer comme lui au péril pour secourir leurs frères. Lorsqu'ils sortaient de la ville pour aller à l'ennemi, on vit paraître un cavalier revêtu d'une magnifique robe blanche, avec une armure d'or, tenant à la main une lance. De grands cris de joie s'élevèrent aussitôt dans tous les rangs : tous de concert bénissaient le Dieu des miséricordes; tous furent animés d'un nouveau courage. Ils paraissaient prêts à combattre non-seulement contre des hommes, mais même contre les bêtes les plus féroces, et à enfoncer des murailles de fer et d'airain. Ils s'avançaient donc avec une ardeur incroyable, pleins de confiance dans le Seigneur qui se déclarait visiblement leur appui. Ils se jetèrent comme des lions sur les troupes de Lysias, tuèrent douze mille six cents hommes, et obligèrent le reste à prendre la fuite en désordre et sans armes. Lysias, vaincu une seconde fois, se vit contraint de demander la paix. Elle fut conclue à la condition qu'il serait libre aux Juifs de vivre selon leurs lois.

JUDAS FAIT OFFRIR UN SACRIFICE POUR LES MORTS.

La paix ne fut pas de longue durée, et Judas Machabée se trouva obligé de reprendre les armes. Il eut partout l'avantage. Il força plusieurs villes sans essuyer aucune perte. Il n'y eut qu'une seule occasion où la victoire fut disputée, et

où quelques Juifs périrent dans le combat. Quand on alla pour les ensevelir, on trouva sous leurs habits des objets qui avaient été consacrés aux idoles, et que les Juifs avaient réservés après le pillage d'une ville. La loi défendait expressément de rien emporter de ce qui avait servi au culte des idoles : elle ordonnait que tout fût consumé par le feu. On reconnut alors que ce péché avait été la cause de leur mort : on bénit Dieu de l'équité de ses jugements et de l'instruction qu'il donnait à son peuple, en rendant publique une prévarication qu'on avait voulu tenir secrète. Judas profita de cet événement pour ranimer dans les soldats et dans le peuple la fidélité à observer la loi : il les exhorta à se conserver purs et exempts de péché, en voyant que l'on ne désobéit point impunément à Dieu, et que l'on ne peut échapper à sa justice, ni lui dérober la connaissance de nos fautes les plus cachées. Il ne désespérait cependant pas du salut des coupables qui étaient morts en défendant la cause de Dieu ; et présumant qu'ils avaient reconnu leur péché avant de mourir, et qu'ils en avaient conçu une sincère douleur, il envoya à Jérusalem deux mille dragmes d'argent, afin que l'on offrît des sacrifices pour les péchés de ceux qui étaient morts ; montrant par là les bons et religieux sentiments qu'il avait touchant la résurrection ; car s'il n'avait pas espéré que ceux qui avaient été tués ressusciteraient un jour, il aurait regardé comme une chose vaine et inutile de prier pour les morts ; mais il était persuadé qu'une grande miséricorde est réservée à ceux qui meurent dans la piété. Ainsi, c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. Cette pratique est fondée sur le dogme de l'immortalité de l'âme et de la résurrection future

des corps, qui, ayant eu part aux bonnes et aux mauvaises actions, doivent être associés à la récompense et au châtiment des âmes. Ce passage est une preuve sans réplique de l'antiquité de cette pratique de prier pour les morts. Elle a passé de l'Eglise judaïque à l'Eglise chrétienne, et elle est parvenue jusqu'à nous par une tradition constante et universelle.

DÉFAITE D'ANTIOCHUS EUPATOR.

JUDAS Machabée, encouragé par les heureux succès que Dieu accordait à ses armes, entreprit de se rendre maître de la forteresse de Sion, qui était restée jusque alors au pouvoir des ennemis. Cette entreprise irrita Antiochus Eupator, fils et successeur d'Antiochus Epiphane. Ce prince entra en Judée avec une puissante armée de cent mille hommes de pied, de vingt mille chevaux et de trente-deux éléphants dressés au combat. A cette nouvelle, Judas, après avoir invoqué le Seigneur, assembla les anciens du peuple, et tint conseil sur ce qu'il y avait à faire. On y résolut d'abandonner le siége de la forteresse, de marcher contre Antiochus, et de se reposer de l'événement sur la puissance de Dieu, créateur de l'univers. Judas exhorta ses soldats à combattre jusqu'à la mort. Il alla ensuite se poster vis-à-vis du camp du roi : il donna pour cri de guerre ces mots : *La victoire de Dieu !* Pendant la nuit, il tomba, avec les plus braves de sa petite armée, sur le quartier d'Antiochus. Ils tuèrent quatre mille hommes dans cette première attaque, et ils répandirent le trouble et la confusion parmi les ennemis. Le roi, quoique étonné du courage extraordinaire des Juifs, crut qu'ils ne tiendraient point contre ses éléphants, et il prit la résolution d'en venir à une

bataille générale. On donna aux éléphants une liqueur propre à les exciter au combat ; mais Judas n'en fut pas intimidé, et il s'avança avec son armée. On en vint aux mains, et les Juifs firent des prodiges de valeur. L'un d'eux, nommé Eléazar, voyant un éléphant plus grand que les autres, et couvert des armes du roi, crut que ce prince le montait. Aussitôt il se jette l'épée à la main au travers des ennemis ; il tue ou renverse à droite et à gauche tout ce qui se rencontre sur son passage ; il se glisse sous le ventre de l'animal, et le perce. L'éléphant tomba mort, et il écrasa dans sa chute le brave Israélite qui s'était dévoué pour le salut de son peuple. Cependant les Juifs étaient épuisés de fatigue, et ne pouvant plus continuer le combat, ils prirent le parti de la retraite. Antiochus les suivit, et forma le siége de Jérusalem ; mais la vigoureuse résistance qu'on lui opposa, et les nouvelles fâcheuses qu'il reçut de la Syrie, obligèrent le roi d'abandonner le siége, et de conclure la paix à des conditions avantageuses pour les Juifs.

IMPIÉTÉ DE NICANOR.

Antiochus Eupator ne survécut pas longtemps à cette expédition ; l'année suivante il perdit la couronne et la vie. Démétrius Soter, son successeur, envoya contre les Juifs Nicanor avec de nombreuses troupes. Nicanor essaya d'abord de se saisir par surprise de la personne de Judas ; mais n'ayant pu réussir, il prit le parti de l'enlever de force. Il entra dans Jérusalem ; il monta au temple à l'heure où les Prêtres offraient le sacrifice de chaque jour, et leur ordonna de lui remettre Judas entre les mains. Les Prêtres lui répondirent qu'ils ne savaient où était

celui qu'il cherchait. Nicanor en fureur leva la main contre le temple : « Si vous ne me livrez Judas, leur dit-il en blasphémant, je détruirai ce temple jusques aux fondements, je renverserai cet autel, et j'élèverai à la place un temple en l'honneur de Bacchus. » Après ces menaces impies, il se retira. Alors les Prêtres invoquèrent, en répandant beaucoup de larmes, celui qui s'était toujours montré le protecteur de la nation juive. « Souvenez-vous, Seigneur, que vous avez choisi cette demeure, afin que votre nom y soit invoqué. Ne permettez pas qu'elle soit profanée. Faites éclater votre vengeance contre cet homme et contre les troupes qui le suivent. Vous avez entendu leurs blasphèmes ; faites-les périr par l'épée : qu'ils ne subsistent pas longtemps sur la terre. » Nicanor sut que Judas Machabée était dans le pays de Samarie : il alla l'attaquer avec toutes ses forces. Machabée était plein de confiance en la protection de Dieu, et il tâchait d'inspirer les mêmes sentiments à ses soldats. Il les arma tous, non de boucliers et de lances, mais des paroles saintes de la loi et des Prophètes. Il leur rappelait le souvenir des combats qu'ils avaient soutenus, et des secours qu'ils avaient reçus du Ciel. Il leur rapporta aussi une vision digne de foi, qu'il avait eue en songe : « Il me semblait, leur dit-il, voir le grand prêtre Onias, cet homme vénérable, exercé dès l'enfance dans la pratique de toutes les vertus. Il levait les mains vers le ciel, et il priait pour la prospérité du peuple de Dieu. Je vis ensuite un autre vieillard tout éclatant de gloire et de majesté. Alors Onias m'adressant la parole : Cet homme que vous voyez, m'a-t-il dit, c'est Jérémie, le Prophète de Dieu. Il aime ses frères, et il ne cesse de prier pour le peuple et pour *la ville* sainte. » En même temps Jérémie éten-

dit la main vers moi, et me présenta une épée d'or, en me disant : « Judas, recevez cette épée comme un présent de Dieu : avec elle vous vaincrez les ennemis de mon peuple. » Le récit de cette vision remplit de joie tous les soldats, et les disposa merveilleusement au combat.

NICANOR PUNI DE SES BLASPHÈMES.

Quand les deux armées furent en présence, Judas considérant cette multitude d'hommes, de chevaux et d'éléphants, qui allaient fondre sur sa petite armée, leva les mains au ciel. Il invoqua celui qui fait des prodiges, et qui, sans avoir égard à la force des armes, donne la victoire à qui lui plaît : « Seigneur, dit-il, lorsque les envoyés du roi Sennachérib blasphémèrent votre nom, vous ordonnâtes à un Ange de tuer cent quatre-vingt-cinq mille hommes de leur armée. Envoyez de même aujourd'hui votre Ange protecteur, et exterminez cette armée devant nous. Que ceux qui viennent attaquer votre peuple, en blasphémant votre saint nom, soient frappés de terreur par la puissance de votre bras. Jugez selon son impiété celui qui a déshonoré votre maison par ses insolents discours. » Les deux armées s'approchèrent : du côté de Nicanor, on chantait des airs guerriers au son des trompettes; mais les troupes de Judas Machabée invoquaient le Dieu des armées, en allant au combat. Ils continuèrent de prier au fond de leurs cœurs, tandis qu'ils combattaient de la main. Animés par la joie que leur inspirait la présence de Dieu, ils fondirent sur les ennemis avec une ardeur incroyable. Ceux-ci ne purent soutenir ce choc terrible : il en resta trente-cinq mille sur la place. Nicanor fut tué dès le commencement de l'action, et sa mort entraîna la déroute de toute

son armée. Lorsqu'on sut dans celle de Judas Machabée que le général ennemi était mort, il s'éleva un cri mêlé d'applaudissements confus. Tous les soldats bénissaient à l'envi le Dieu tout-puissant qui les avait rendus victorieux de leur ennemi. Judas Machabée commanda que l'on coupât la tête et la main droite de Nicanor, et qu'on les portât à Jérusalem. Dès qu'il y fut arrivé, il assembla les Prêtres et le peuple ; il leur montra la tête de Nicanor, et cette main sacrilége que l'impie avait levée insolemment contre la maison de Dieu. Il fit ensuite suspendre la tête de Nicanor au haut de la forteresse, à la vue de toute la ville, comme un signe de la protection du Seigneur sur ceux qui le servent, et de sa sévérité contre les méchants ; mais, avant d'exposer cette tête, il voulut qu'on en arrachât la langue qui avait proféré des blasphèmes, et qu'on la donnât à manger aux oiseaux. Pour la main de cet impie, elle fut attachée comme un trophée vis-à-vis du temple que Nicanor avait juré de détruire. C'est ainsi que la justice divine vengea l'outrage que Nicanor avait fait à son saint nom.

MORT DE JUDAS MACHABÉE.

JUDAS Machabée s'attendait que le roi, piqué de la défaite de son général, viendrait en force contre ceux qui l'avaient vaincu. Il songea à s'appuyer de l'alliance des Romains, dont les armes se faisaient alors redouter de toutes les nations. Ses députés furent favorablement reçus du sénat de Rome, et le traité fut conclu ; mais Judas périt avant d'avoir tiré de cette alliance l'avantage qu'il désirait. Le roi de Syrie leva de nouvelles troupes, et chargea un de ses généraux, nommé *Bacchides*, de venger l'affront que Nicanor avait reçu. Judas

n'avait à lui opposer que trois mille hommes, qui jusque-là ne l'avaient jamais abandonné; mais en ce moment la terreur les saisit : plus des deux tiers prirent le parti de se retirer, et il ne resta auprès de Machabée que huit cents hommes. Cette désertion et la nécessité où Judas était de combattre, ébranlèrent son courage : il n'espérait plus le même service de ces hommes qui, infidèles à la cause de Dieu, ne pouvaient se promettre son secours particulier. Judas parut pendant quelques moments chancelant et irrésolu; mais il reprit bientôt courage : « Allons, mes frères, dit-il à la petite troupe qui était restée avec lui, allons à l'ennemi : avec le secours du Seigneur nous pouvons combattre une armée entière. S'il faut mourir, mourons généreusement pour nos frères et n'imprimons pas à notre gloire une tache honteuse. » Ces paroles enflammèrent le cœur de ses soldats, et les déterminèrent à sacrifier leur vie pour la gloire de la religion et pour le salut de la nation. La bataille se livra, et elle dura depuis le matin jusqu'au soir. Judas, à la tête de ses braves compagnons, rompit l'aile droite de l'armée ennemie, où Bacchides commandait en personne; mais tandis que, emporté par son ardeur, il ne songeait qu'à pousser les fuyards, il fut lui-même enveloppé par l'aile gauche. Le combat fut longtemps opiniâtre en cet endroit. Plusieurs furent tués ou blessés de part et d'autre, les uns cherchant à s'ouvrir un passage à travers les ennemis, les autres s'efforçant de ne pas les laisser échapper. Enfin Judas lui-même tomba, percé d'un coup mortel, à la vue de sa troupe. Les Juifs perdirent courage en ce moment, et se débandèrent. Les frères de Judas enlevèrent son corps, et l'enterrèrent avec honneur dans le sépulcre de leurs pères. On ne peut exprimer la désolation où se trouva plongé tout Israel. On fit un grand deuil, et l'on ne se lassait

point de répéter ces mots : « Comment est-il mort? comment a-t-il succombé, cet homme invincible qui sauvait le peuple d'Israel ? »

JONATHAS ÉLU CHEF D'ISRAEL.

Tous ceux qui avaient été attachés à Judas Machabée s'assemblèrent, et dirent à Jonathas : « Depuis que nous avons perdu votre frère, il ne se trouve point d'homme semblable à lui pour combattre les ennemis de notre nation. Nous vous choisissons aujourd'hui pour être notre chef en sa place et pour nous commander dans toutes nos guerres. » Jonathas se mit donc à la tête des troupes, et il leur dit en peu de mots : « Ne différons pas de nous préparer au combat, et donnons au Seigneur des preuves de notre confiance : crions vers le Ciel, afin qu'il nous délivre de nos ennemis. On en vint aux mains. Toute l'attention de Jonathas était de joindre le général ennemi : l'ayant aperçu, il tourne de ce côté, et étend la main pour le percer. Bacchides pare le coup et s'éloigne. Les Juifs combattaient partout avec avantage, et mettaient les Syriens en déroute. Bacchides épouvanté se retira avec perte, et le pays de Juda demeura en repos pendant deux ans. Jonathas profita de cette tranquillité pour faire des alliances puissantes : il envoya à Rome des ambassadeurs qui renouvelèrent le traité que Judas Machabée avait fait avec le sénat. Il députa aussi vers les Lacédémoniens, qui, comme les Juifs, se croyaient issus d'Abraham. Dans la lettre que Jonathas leur écrivit, il leur rappelle l'ancienne amitié qui était entre les deux peuples. Il leur fait entendre que le désir d'entretenir avec eux cette union fraternelle venait plutôt d'une affection sincère que d'aucune vue d'intérêt. « Nous n'avons, dit-il, aucun besoin de ces appuis étrangers; nous mettons notre espérance et notre con-

solation dans les saints livres qui sont entre nos mains. » On voit quel respect et quel attachement ils avaient pour les divines Ecritures, et combien ils étaient éloignés d'en souffrir l'altération : en effet, les Juifs éprouvèrent une protection constante de la part du Seigneur dans les révolutions qui arrivèrent alors. Plusieurs princes se disputèrent le trône de Syrie. Au milieu de ces violentes secousses, le peuple de Dieu demeura inébranlable. Dieu permit cependant que Jonathas tombât dans le piége que lui tendit un de ses concurrents, nommé Tryphon. Ce fourbe cherchait à surprendre Jonathas : il l'invita à une entrevue où d'abord il le combla d'honneurs et de témoignages d'amitié ; mais, après l'avoir engagé à renvoyer l'escorte qui l'accompagnait, il le fit mourir avec ses deux enfants.

ÉLECTION DE SIMON A LA PLACE DE JONATHAS.

Des cinq fils de Mathathias, il ne restait plus que Simon. Lorsqu'il apprit la mort de Jonathas, il revint à Jérusalem, où il trouva le peuple consterné de cette perte. Alors se sentant animé d'un transport de zèle : « Vous savez, dit-il, tout ce que mes frères et moi nous avons fait jusqu'ici pour la sainteté de nos lois et du temple de notre Dieu. C'est pour une si belle cause que tous mes frères ont péri : je reste seul de la maison de mon père. A Dieu ne plaise que j'épargne ma vie tant que durera ce temps d'affliction ! » A ces paroles, le peuple reprit courage, et s'écria : « Vous serez notre chef à la place de Judas et de Jonathas vos frères. Conduisez-nous au combat : nous vous suivrons partout; nous sommes prêts à vous obéir. » Simon prit donc le gouvernement des affaires. Il commença par rassembler auprès de lui tous les gens de guerre ; il fit réparer les murs et les fortifications de la ville. Ayant ainsi pourvu à la sû-

reté de la capitale, il conduisit ses troupes contre Tryphon, qui avait usurpé le trône de la Syrie. Ce perfide n'osa l'attendre, et il abandonna la Judée. Alors Simon s'adressa au roi légitime, et lui offrit des secours pour reconquérir ses états. Ce prince ne balança pas à accepter les offres de Simon: par une lettre qu'il lui adressa, il consentit à la suppression du tribut que payait la Judée; il céda aux Juifs toutes les places qu'ils avaient fortifiées. Ainsi Israel fut affranchi du joug des infidèles; et l'on commença à dater les actes et les registres publics, *de la première année de Simon, grand Pontife, chef et prince des Juifs*. Le peuple mit cependant une restriction bien remarquable au pouvoir qu'il déféra alors à Simon et à ses descendants. Le décret porte qu'il en jouira lui et toute sa postérité *jusqu'à ce qu'il s'élève parmi eux un Prophète fidèle*. La nation sainte, accoutumée à un gouvernement divin, savait que depuis le temps où David avait été mis sur le trône par l'ordre de Dieu, la souveraine puissance appartenait à sa maison, et qu'elle lui serait rendue au temps du Messie, quoique d'une manière plus haute et plus mystérieuse. C'est pourquoi elle mit expressément cette restriction au pouvoir qu'elle donna alors à ses Pontifes; et sous ce nouveau gouvernement, elle continua de vivre dans l'attente de ce Christ tant de fois promis. En effet, les descendants de Simon lui succédèrent dans sa dignité jusqu'à la venue de Jésus-Christ qui n'était plus éloignée.

HYRCAN SUCCÈDE A SIMON SON PÈRE.

Après la mort de Simon, *Hyrcan* fut proclamé grand sacrificateur et prince des Juifs. Il fut attaqué par le roi de Syrie, qui ravagea la campagne, et vint mettre le siége devant Jérusalem. Hyrcan s'y était renfermé avec ce qu'il avait de troupes.

Ils'y défendit avec beaucoup de valeur contre les fréquents assauts des assiégeants. Les vivres commençaient à manquer dans la ville, et elle n'aurait pu tenir longtemps; mais il se présenta une ouverture pour faire la paix, et on la saisit. La fête des Tabernacles approchait. Hyrcan fit demander au roi de Syrie une trève de quelques jours pour la célébrer. Le roi, non-seulement accorda la trève, mais il envoya des victimes et tout ce qui était nécessaire pour les sacrifices. Hyrcan, sensible à un procédé si généreux, lui fit faire des propositions de paix. Elle fut conclue à ces conditions, que les assiégés rendraient les armes, que les fortifications de la ville seraient rasées, et qu'on paierait au roi un tribut annuel. Hyrcan servit utilement le roi de Syrie dans la guerre qu'il fit aux Parthes. Dans cette guerre les Syriens respectèrent la religion des Juifs, au point de s'arrêter pour leur donner le loisir de sanctifier le jour du repos. Le roi de Syrie eut d'abord quelques succès contre les Parthes; mais l'état des affaires changea tout à coup. Les peuples du pays où les Syriens séjournèrent pendant l'hiver, résolurent de se défaire de ces hôtes incommodes. Les Syriens, qui ignoraient le complot, ne se tenaient pas sur leurs gardes : ils s'étaient dispersés en différents quartiers éloignés, d'où ils ne pouvaient pas aisément se réunir. Le roi et son armée périrent dans ce soulèvement. Hyrcan profita de cet événement pour s'affranchir du joug des Syriens et se rendre indépendant. Depuis ce temps-là, ni lui ni ses successeurs ne relevèrent plus du royaume de Syrie. Hyrcan ne s'en tint pas là : il se rendit maître de la Samarie. Il renversa de fond en comble le temple de Garizim; mais les Samaritains n'en persistèrent pas moins dans leur culte schismatique, et les deux peuples demeurèrent irréconciliables. L'année suivante, l'Idumée fut unie au royaume de Judée,

et reçut la loi de Moïse avec la circoncision. Par cette conquête, Hyrcan devint un des princes les plus considérables de son temps : il était redouté de tous ses voisins, et sa tranquillité ne fut troublée par aucune guerre au dehors; mais les différentes sectes qui parurent alors lui suscitèrent bien des embarras dans sa vieillesse. Parmi ces sectes, il y en avait deux principales, celle des Pharisiens et celle des Salducéens. Ces deux sectes étaient opposées l'une à l'autre, et prévalant tour à tour l'une sur l'autre, causèrent de grands mouvements dans la Judée. Les Pharisiens, plus religieux en apparence, négligeaient l'esprit de la loi pour ne s'occuper que de la lettre et des seuls dehors. Ils méprisaient les autres par une orgueilleuse confiance en leur propre justice, qu'ils faisaient consister dans l'exacte observation des pratiques extérieures.

ARISTOBULE, PRINCE DES JUIFS.

Aristobule, l'aîné des enfants d'Hyrcan, succéda à son père dans la souveraine sacrificature et dans la principauté temporelle. Son père n'avait eu que la qualité de *prince des Juifs;* mais Aristobule prit le diadème et le titre de roi, qu'aucun de ceux qui avaient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avait encore porté. La conjoncture était favorable : les rois voisins, affaiblis par des guerres intestines, n'étaient point en état de s'y opposer. La mère d'Aristobule, en vertu du testament d'Hyrcan, prétendait gouverner; mais son fils vint à bout de dissiper le parti qui la favorisait. Il la fit arrêter elle-même; et, étouffant la voix de la nature, il la laissa mourir de faim dans la prison. Quand il se vit bien affermi sur le trône, il porta la guerre dans l'Idumée, et il obligea les habitants à embrasser le judaïsme. On leur proposa ou de se

faire circoncire, ou de sortir de leur pays. Ils aimèrent mieux rester et se rendre à ce que l'on exigeait d'eux. Ils furent donc incorporés à la nation juive. Il paraît qu'Aristobule n'avait pas une idée juste de la Religion, qui ne se commande point par force, qui ne doit être embrassée que volontairement et par persuasion. Une maladie obligea Aristobule de revenir à Jérusalem : il laissa à son frère Antigone le commandement de l'armée et le soin de continuer la guerre qu'il avait commencée. La reine, qui n'aimait pas Antigone, indisposa le roi contre lui par les plus noires calomnies. Elle l'accusa de vouloir s'emparer de la couronne, et, pour surcroît de malheur, Antigone fortifia ces soupçons sans le savoir. Après avoir heureusement terminé la guerre, il revint à Jérusalem, comblé de gloire. Son entrée dans la ville fut une espèce de triomphe : il alla droit au temple, tout armé et environné de gardes. On lui en fit un crime auprès du roi, qui lui envoya l'ordre de se désarmer et de se rendre au palais. Aristobule, en ordonnant à Antigone de quitter ses armes, voulait s'assurer de ses dispositions et connaître s'il avait quelque mauvais dessein. Il commanda à ses gardes de tuer Antigone, s'il refusait d'obéir. Celui qui porta l'ordre du roi, gagné par la reine, dit au contraire à Antigone de venir au palais en diligence, et tout armé comme il était. Le roi, le voyant en cet état, le fit poignarder. Le repentir suivit de près; et ce second crime ayant rappelé à l'esprit du roi la mort de sa mère, excita de vifs remords qui augmentèrent sa maladie, et le conduisirent au tombeau après un an de règne.

ALEXANDRE JANNÉE, PRINCE DES JUIFS.

ALEXANDRE, surnommé *Jannée*, frère d'Aristobule, fut revêtu, après lui, de la souveraine sacrificature. Ce prince ne fut point inquiété du côté de la Syrie, qui depuis longtemps avoit donné beaucoup d'embarras aux Juifs. Elle était alors déchirée par des troubles domestiques, et hors d'état d'attaquer ses voisins. Mais Alexandre eut une guerre à soutenir contre le roi d'Egypte, et cette guerre devint la première source des malheurs qui fondirent bientôt après sur la Judée. Les Juifs perdirent une grande bataille, où périrent en un jour trente mille hommes. Alexandre lui-même eut bien de la peine à se sauver par la fuite et à regagner Jérusalem. Cet échec lui attira le mépris de ses sujets qui, sans respect pour sa dignité, lui firent mille avanies. Un jour qu'il célébrait la fête des Tabernacles, et qu'en qualité de grand Prêtre il allait offrir le sacrifice, le peuple qui, dans cette solennité, portait des rameaux chargés d'oranges et de citrons, lui jeta ces fruits à la tête. Alexandre, transporté de colère, exerça des cruautés qui le rendirent odieux. N'osant plus se fier à ses sujets, il prit une garde de six mille étrangers qui ne ménagèrent point le peuple. Cette conduite déplut, et augmenta encore la haine qu'on lui portait. Les affaires de la Judée allaient visiblement en décadence, et tout se préparait pour la révolution prédite au temps du Messie, qui était proche. Les Romains, qui formaient la quatrième monarchie, après avoir conquis la Macédoine et toute la Grèce, faisaient alors la guerre à Mithridate, roi de Pont, et à Tigrane, roi d'Arménie. Il fallait passer par ces royaumes pour arriver en Judée. Celui de Syrie, qui en était le plus voisin, se consumait lui-même par ses divisions intestines, et offrait aux Romains

une conquête facile. Tout plia sous l'effort de leurs armes. Pompée, le plus grand de leurs généraux, après avoir vaincu Mithridate et Tigrane, entra dans la Syrie, et s'en rendit le maître. Il n'attendait qu'une occasion pour marcher vers la Judée: cette occasion se présenta d'elle-même. Alexandre mourut, et les démêlés qui survinrent entre les deux fils fournirent à Pompée un prétexte pour établir la domination romaine dans ce pays.

HYRCAN II, PRINCE DES JUIFS.

Alexandre Jannée avait laissé deux fils, Hyrcan II et Aristobule. Ces deux princes se disputèrent la principauté de la Judée. Hyrcan, qui était l'aîné, fut vaincu, et se vit obligé de céder à son frère le rang qui semblait lui appartenir par le droit d'aînesse. Ce prince, qui était faible et inappliqué, paraissait disposé à se contenter d'une vie privée; mais il avait auprès de lui un de ces hommes hardis, entreprenants, qui veulent s'élever à quelque prix que ce soit. Cet homme, nommé *Antipater*, était Iduméen, étranger à la nation juive; mais il en avait embrassé la Religion. Il avait été élevé à la cour d'Alexandre Jannée, et il s'était attaché à Hyrcan, dans l'espérance d'obtenir de grands emplois. Il détermina Hyrcan à faire valoir ses droits, et lui ménagea des ressources. La guerre se ralluma donc, et devint plus vive que jamais. Pompée, à qui sa grande réputation donnait alors beaucoup d'autorité, voulut prendre connaissance des démêlés qui divisaient les deux frères. Il les fit venir auprès de lui, et il écouta leurs raisons. Aristobule s'aperçut que Pompée ne lui serait pas favorable: il n'attendit point la décision; il assembla des troupes, et résolut de se défendre. Cette conduite irrita Pompée, qui fit avancer son armée vers Jé
et s'en rendit maître. Il rétablit Hyr

souveraine sacrificature ; mais il lui ôta le titre de roi, et l'obligea de payer aux Romains un tribut annuel. C'était un premier coup porté au sceptre de Juda, et la prophétie de Jacob commençait à s'accomplir. Pompée entra dans le temple, et même dans le *Saint des Saints*, ce qui n'était permis qu'au grand Prêtre. Les Juifs furent si indignés de cette profanation, que dès lors ils conçurent une haine implacable contre les Romains. Pompée néanmoins respecta les choses sacrées, et ne toucha point au trésor qui renfermait deux mille talents d'argent monnayé, outre une grande quantité d'autres richesses de toute espèce. On a remarqué que cette entreprise de Pompée fut le terme de ses prospérités, et que depuis ce temps-là, par un juste châtiment de Dieu, il n'éprouva que des revers qui le conduisirent enfin à une mort funeste.

HÉRODE, ROI DE JUDÉE. J. C. VIENT AU MONDE.

(An 4004.)

Hyrcan II, rétabli par Pompée, retomba dans son indolence naturelle, et se laissa gouverner par Antipater. Celui-ci profita habilement de son pouvoir pour avancer sa famille. Il fit donner à Hérode, son fils, le gouvernement de la Galilée. Après la défaite de Pompée, Antoine, consul romain, passa en Asie ; et, en considération des services importants qu'il avait reçus d'Antipater, il confirma Hérode dans son gouvernement, sans avoir égard aux plaintes que les Juifs portèrent contre lui. Ce consul ne s'en tint pas là : étant retourné à Rome, il concilia à Hérode la faveur d'Auguste, qui, bientôt après, devint empereur ; et par son crédit, il détermina le sénat romain à lui accorder par un décret solennel le titre de roi des Juifs. En cette qualité, Hérode fut conduit au Capitole et couronné avec les cérémonies ac-

coutumées. C'était à cette époque précise où le sceptre de Juda passait entre les mains d'un étranger, que Jacob avait marqué la venue du Messie. Quelque temps après arriva cette grande révolution qui rendit Auguste maître de l'empire romain. Dieu, qui destinait le règne paisible de ce prince à l'exécution de son dessein éternel touchant l'incarnation de son Fils, conduisit Auguste à cette haute puissance, malgré une infinité d'obstacles qui s'y opposaient de toutes parts. Dieu ne permit la réunion de tant d'états et de tant de peuples différents sous un même chef, que pour faciliter la publication de l'Evangile. Dès lors, toutes les communications furent ouvertes d'un pôle à l'autre, toutes les barrières que la rivalité des puissances élève entre des peuples gouvernés par des princes différents furent renversées; dès lors l'établissement et la propagation du christianisme devinrent plus faciles. Il suffit de considérer avec un œil attentif les divers événements qui firent parvenir Auguste à l'empire du monde, pour y découvrir la main de Dieu et les vues de sa providence. Après avoir vaincu tous ses concurrents et les ennemis de l'état, Auguste, par la douceur et la sagesse de son gouvernement, fit oublier les fureurs des guerres civiles qui avaient précédé. Tout l'univers vécut en paix sous sa conduite. Alors furent accomplis les temps désignés par les Prophètes; alors Jésus-Christ vint au monde précisément à la chute du royaume de Juda, sous la quatrième monarchie, vers la fin des soixante-dix semaines marquées par Daniel, avant la ruine du second temple que le Messie devait honorer de sa présence, au moment où l'on était dans l'attente générale et prochaine de son avénement. Il naquit à Bethléem, d'une Vierge de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la famille de David. Il parut sur la terre avec tous les caractères attri-

bués au Messie dans les divines Ecritures, adoré des Mages dans son berceau, annoncé par un précurseur, éclairant les hommes par la sublimité de sa doctrine, les étonnant par le nombre et la grandeur de ses miracles, livré à la mort par son Père, comme Isaac; immolé réellement pour la délivrance de son peuple, comme l'agneau pascal; attirant à lui tous les hommes du haut de sa croix, et les guérissant de la plaie mortelle du péché, comme le serpent d'airain; auteur d'une nouvelle loi plus sainte et plus parfaite, qu'il a fait prêcher par toute la terre; médiateur d'une nouvelle alliance qu'il a établie, non pas avec un seul peuple, mais avec tous les peuples; lumière des nations; roi et dominateur de l'univers, mais d'une manière bien plus haute et plus noble que ne l'avaient conçu les Juifs charnels, il s'est formé un royaume spirituel où il règne sur les esprits et sur les cœurs; il a renversé l'idolâtrie, et sur ses ruines il a élevé le trône de son empire, dans la capitale même du monde païen; empire qui n'a point d'autres bornes que celles de l'univers, point d'autre terme que l'éternité. En réunissant dans sa personne tous les traits sous lesquels le Messie est désigné dans l'ancien Testament, Jésus-Christ nous a montré quel est le vrai sens des Ecritures. Par l'établissement d'un culte plus parfait que celui de Moïse, par la formation de son Eglise où tous les peuples sont appelés, par une révélation plus ample et plus développée, il a confirmé pour jamais les révélations précédentes, et il leur a imprimé le sceau inviolable de la divinité.

ÉTAT DE LA RELIGION APRÈS LA CAPTIVITÉ.

RÉFLEXIONS SUR LES ÉVÉNEMENTS TEMPORELS.

DANS cette dernière époque du peuple de Dieu, il ne restait à faire que les dispositions prochaines

à la venue du Messie. Instruits par une longue expérience des châtiments dont leurs prévarications étaient suivies, et des faveurs divines accordées à leur fidélité, les Juifs, après la captivité de Babylone, demeurèrent constamment attachés à la véritable Religion. Ce ne fut que vers la fin de leur république, qu'il se forma parmi eux différentes sectes qui donnèrent des interprétations arbitraires à la loi de Dieu, et qui substituèrent de vaines observances aux sages pratiques qu'elle leur prescrivait. Ce fut en ce même temps qu'ils se firent du Messie une fausse idée, et que supportant avec peine le joug des puissances étrangères, auxquelles ils étaient assujettis, ils se figurèrent le Rédempteur futur comme un conquérant qui les rendrait victorieux de leurs ennemis, et subjuguerait ceux-ci à leur tour. Au surplus, ils ne retournèrent jamais à l'idolâtrie, et ils renoncèrent pour toujours au funeste penchant qu'ils avaient eu pour les superstitions païennes : aussi Dieu cessa-t-il alors de leur envoyer des Prophètes; ce secours ne leur était plus nécessaire. Ils marchaient à la lumière des anciennes prophéties qu'ils avaient vu et qu'ils voyaient encore tous les jours s'accomplir si exactement. A l'empire des Assyriens, dont le Seigneur s'était servi pour les châtier dans leurs infidélités, avait succédé l'empire des Perses prédit et suscité de Dieu pour rompre leurs chaînes après une correction salutaire. Ainsi, les rois d'Assyrie et ceux de Perse n'avaient été entre les mains de Dieu que des instruments de sa justice, ou des ministres de sa bonté à l'égard de son peuple. Il est bien remarquable que le premier empire cessa dès que les Juifs furent guéris de leur pente à l'idolâtrie, et que le second ne dura que jusqu'à l'entier et parfait rétablissement des Juifs dans leur patrie : ce qui démontre, comme l'avait dit le Prophète, que c'était pour conserver son peuple que

Dieu avait appelé *Cyrus*. Il l'a élevé sur le trône à cause de Jacob son serviteur, et d'Israel son élu; et il n'a élu son peuple qu'à cause du Messie qui en devait naître. Lorsque la destination de ces deux empires eut été remplie, Dieu fit passer la puissance des Perses entre les mains des Grecs. Cette révolution entrait dans le plan de la sagesse divine, pour répandre par toutes les contrées de l'orient la langue des vainqueurs. La langue grecque devint presque universelle; parlée dans tout l'orient, connue et cultivée même à Rome, elle servit à la prédication de l'Evangile, et elle en facilita les progrès. A l'exemple d'Alexandre, fondateur de ce troisième empire, ses successeurs protégèrent longtemps la nation sainte : elle ne commença à éprouver des malheurs que lorsqu'il s'éleva dans son sein des dissensions, et que la jalousie, l'intrigue, l'ambition, se mirent parmi ses principaux chefs. Alors, persécutée par Antiochus, elle eut beaucoup à souffrir; mais cette violente secousse dura peu : Dieu lui suscita de généreux défenseurs; il inspira aux Machabées un courage extraordinaire qui les fit triompher du prince impie qui les opprimait; et, en moins de quatre années, la gloire de ce peuple fut rétablie. Cette persécution et le terme où elle devait finir avaient été prédits : tout ce qui arrivait aux Juifs de jour en jour n'était qu'un perpétuel developpement des oracles anciens. Si, rétablis dans leur patrie après la captivité, ils jouirent pendant trois cents ans d'une paix profonde; si leur temple fut révéré, et leur Religion honorée dans tout l'orient; si leur tranquillité fut ensuite troublée par des dissensions domestiques; si Antiochus fit des efforts inouïs pour les détruire; si, après avoir prévalu quelque temps, il fut puni; si enfin le peuple de Dieu fut relevé avec plus d'éclat que jamais, et le royaume de Juda accru sur la fin des temps par de nouvelles

conquêtes, tout cela se trouvait écrit dans leurs Prophètes : oui, tout y était marqué, jusqu'au temps que devait durer la persécution, jusqu'au lieu où se donnèrent les combats, jusqu'aux terres qui devaient être conquises. L'on peut dire avec vérité que si, durant cinq cents ans, le peuple de Dieu fut sans Prophètes, tout l'état de ce temps était prophétique. Le retour de la captivité de Babylone n'était qu'une ombre de la liberté et plus précieuse et plus nécessaire que le Messie devait procurer aux hommes en les délivrant de la servitude du péché. Les Juifs, dispersés dans la haute Asie, dans l'Asie mineure, dans l'Egypte, dans la Grèce même, faisaient éclater parmi les gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israel. Les Ecritures, qui devaient être un jour la lumière du monde, répandaient un premier éclat, et commençaient à dissiper les ténèbres de l'erreur générale. Par là Dieu donnait quelque idée de la conversion future de l'univers : il en jetait de loin les fondements. Ce qui se passait même chez les Grecs était une espèce de préparation à la connaissance de la vérité. Leurs philosophes enseignèrent que le monde était gouverné par un Dieu bien différent de celui que le vulgaire adorait, et qu'ils servaient eux-mêmes avec le vulgaire. Les histoires grecques attestent que cette belle philosophie venait d'orient et des pays où les Juifs avaient été dispersés. Une vérité si importante, répandue parmi les gentils, quoique combattue, quoique mal suivie, même par ceux qui l'enseignaient, commençait à réveiller le genre humain, et fournissait d'avance des preuves certaines à ceux qui devaient bientôt le tirer de son ignorance : c'était comme l'aurore d'un beau jour qui allait paraître. Ainsi tout se disposait prochainement à la venue du Messie et à l'accomplissement de son œuvre. Déjà le quatrième empire, sous lequel il devait naître, suivant les prophéties,

l'empire romain, faible dans ses commencements, s'agrandissait peu à peu; et s'avançant de conquête en conquête vers la Judée, semblait mesurer sa marche pour y arriver précisément à l'époque où, selon la prédiction de Jacob, le sceptre devait être ôté à Juda, et où devait venir celui qui était l'attente des nations. Aussi la croyance du Messie promis était-elle alors plus vive que jamais. On n'avait pas de peine à croire que Dieu, si fidèle en tout le reste, accomplirait bientôt ce qui regardait le Messie, c'est-à-dire la principale de ses promesses et le fondement de toutes les autres. L'acte par lequel le peuple juif accorda la souveraine puissance à Simon, l'un des Machabées, y met une restriction, et il porte expressément qu'il n'en jouira, lui et sa postérité, que jusqu'à l'arrivée du grand Prophète annoncé par Moïse. Lorsque Jésus-Christ vint au monde, on était généralement persuadé que le temps du Rédempteur était proche. Toute la loi, selon la belle expression de saint Augustin, était enceinte du Messie et prête à l'enfanter. Les Juifs, frappés de la vie austère, extraordinaire de saint Jean-Baptiste, soupçonnèrent qu'il pouvait être le Sauveur promis. La Samaritaine croyait que le Messie était sur le point de venir : tant il était alors constant dans la Judée que le Messie ne tarderait point à paraître. De là tant de faux christs qui parurent alors. Les païens eux-mêmes n'ignoraient pas cette attente générale où l'on était dans tout l'orient d'un grand personnage qui sortirait d'entre les Juifs. Leurs historiens rapportent, comme une opinion ancienne et constante, qu'au temps de la venue de Jésus-Christ des hommes sortis de la Judée seraient les maîtres du monde. C'était donc dans ces conjonctures que le Messie devait naître : tout concourait donc à lui préparer les voies, comme Dieu l'a déclaré lui-même par ses Prophètes. Dieu a fait

servir tous les événements aux desseins qu'il avait sur son peuple, et cela dans le temps et dans l'ordre réglés par sa sagesse. Rien n'est plus admirable que cette Providence qui disposait ainsi l'univers aux circonstances dans lesquelles le Messie devait venir. Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre, Auguste, n'étaient dans la main de Dieu que des ministres aveugles qu'il conduisait à l'exécution de son grand dessein, sans qu'ils s'en doutassent: tous ces princes ne se succédaient et ne régnaient que pour seconder les vues de la sagesse éternelle. La suite des empires, dit l'illustre Bossuet, entrait dans l'ordre des desseins de Dieu sur le peuple qu'il avait choisi. Ces empires avaient une liaison nécessaire avec ce peuple. Dieu s'est servi des Assyriens pour le châtier, des Perses pour le rétablir, d'Alexandre et de ses premiers successeurs pour le protéger, d'Antiochus pour l'exercer, des Romains pour soutenir sa liberté contre les rois de Syrie. Les Juifs sont restés, jusqu'à Jésus-Christ, sous la protection des mêmes Romains. Après qu'ils l'eurent méconnu et crucifié, ces mêmes Romains ont servi la vengeance divine sans y penser, et ils ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avait résolu de rassembler dans le même temps un peuple nouveau de toutes les nations, a premièrement réuni les terres et les mers sous ce même empire. Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination des Romains, a été un des plus puissants moyens que la Providence ait employés pour donner cours à l'Evangile. C'est ainsi que les empires du monde ont concouru au maintien de la Religion et à la conservation du peuple de Dieu. C'est pourquoi ce même Dieu, qui a fait prédire par ses Prophètes les divers états de son peuple, leur a fait prédire aussi la succession des empires. Nous avons rapporté les prophéties

où Nabuchodonosor a été marqué comme devant venir pour punir les Juifs rebelles. Nous avons entendu nommer *Cyrus*, deux cents ans avant sa naissance, comme celui qui devait rétablir le peuple de Dieu dans la terre de ses pères. Daniel nous a mis sous les yeux l'empire d'Alexandre. Les blasphèmes et les fureurs d'Antiochus ont été prédits par le même Prophète, ainsi que les victoires miraculeuses du peuple de Dieu sur un si violent persécuteur. Nous y avons vu ces empires tomber l'un après l'autre; et le nouvel empire que Jésus-Christ devait établir est si expressément désigné par ses propres caractères, qu'il n'est pas possible de le méconnaître: c'est l'empire des Saints du Très-Haut, c'est l'empire du Fils de l'homme; empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel l'éternité est promise. Qu'il est beau, dit un auteur célèbre, de voir avec les yeux de la foi Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Evangile; de voir que ces princes étaient aux ordres de Dieu, et ne faisaient qu'exécuter ses volontés! C'est le Seigneur lui-même qui nous a révélé dans les Ecritures le secret de ses conseils, afin de nous apprendre à adorer sa sagesse infinie qui dispose d'une manière également douce et puissante les choses humaines, pour l'accomplissement de ses desseins éternels. La distinction des tribus s'est conservée chez les Juifs jusqu'à la venue de Jésus-Christ, afin que l'on connût qu'il sortait de la tribu de Juda; malgré leur longue captivité en Assyrie, cette distinction s'est toujours maintenue avant sa naissance, et elle n'a cessé qu'après la ruine de Jérusalem. Il fallait que les Juifs subsistassent jusqu'à la fin du monde pour rendre témoignage aux divines Ecritures, et malgré leur dispersion dans tout l'univers, ils subsistent encore après dix-huit siècles. Ils ont passé à

travers les générations des autres peuples, sans se confondre avec eux, quoiqu'ils vécussent au milieu d'eux. Il est donc vrai qu'en contemplant ainsi, à la lumière des Ecritures, le grand théâtre du monde et la suite des révolutions qui en ont changé la scène, on y découvre une économie merveilleuse, un plan immense où tout se meut, se choque, se renverse et se relève par des ressorts divins, et où toutes les histoires du temps ne sont que des préparatifs de l'histoire de l'empire indestructible établi par le Messie, et promis dès l'origine du monde.

CONCLUSION.

Nous avons montré que tout ce qui est arrivé à l'ancien peuple de Dieu se rapportait à Jésus-Christ et à l'établissement de son règne. Placé entre les deux peuples, Jésus-Christ fait l'union de l'un et de l'autre, puisque, attendu ou donné, il a été dans tous les temps l'espérance et la consolation des enfants de Dieu. La foi en Jésus-Christ a été la Religion de tous les siècles. Jésus-Christ, avant et après sa venue, a été, il est et il sera toujours l'unique source de la sainteté; en sorte qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais de salut éternel que par la foi en Jésus-Christ: le Juif, pour être justifié, devait croire en Jésus-Christ promis, comme le Chrétien doit croire en Jésus-Christ venu. La Religion des Juifs et celle des Chrétiens est donc une seule et même Religion pour le fond. Toute la différence consiste en ce que le Juif était, dans l'ordre de la Religion, un enfant qui n'en connaissait que les éléments, à qui l'on n'en enseignait que les premiers principes, à cause de la faiblesse de son âge: au lieu que le Chrétien est un homme fait qui en pénètre la substance, qui en possède la connaissance pleine et parfaite. Les

mystères n'étaient montrés à l'ancien peuple qu'en figures et sous des images ; ainsi, la Trinité avait commencé à se déclarer par cette parole de la Genèse : *Faisons l'homme*, où Dieu parle à lui-même, où Dieu parle à quelqu'un qui fait comme lui, qui est un autre lui-même. Elle s'était montrée à Abraham sous la figure de trois Anges, que l'Ecriture appelle le grand nom de *Dieu*, et à qui ce Patriarche, quoiqu'il en vît trois, parle néanmoins comme à un seul, et qu'il adore en nombre singulier. Le mystère de l'Incarnation avait été marqué aux Patriarches dans les différentes apparitions de Dieu sous la forme humaine, dans lesquelles le Fils de Dieu préludait, pour ainsi dire, à son incarnation future, préparait dès lors ce grand mystère, et en faisait voir comme un essai. Ce même mystère fut annoncé ensuite plus clairement par les Prophètes, mais toujours avec quelque obscurité. Celui de la rédemption fut montré à Abraham dans le sacrifice d'Isaac, qui était une figure du Fils de Dieu, livré par son Père et immolé pour nous. Ce mystère était indiqué par les différents sacrifices de l'ancienne loi, qui n'étaient que des représentations du sacrifice unique de la nouvelle loi ; mais tous ces mystères ont été révélés avec une entière évidence par Jésus-Christ, à qui il était réservé de lever le voile qui les couvrait avant sa venue. En instituant le Baptême, Jésus-Christ nous a appris que le vrai Dieu, un et indivisible dans son essence, est néanmoins Père, Fils et Saint-Esprit. Nous trouvons dans le nouveau Testament l'explication des mystères qui étaient enveloppés et comme scellés dans l'ancien. Nous entendons le secret de cette parole : *Faisons l'homme à notre image ;* et la Trinité, marquée dans la création de l'homme, est expressément déclarée dans sa régénération. Nous y apprenons ce que c'est que cette sagesse conçue, selon Salomon

avant tous les siècles, dans le sein de Dieu. Nous savons qui est celui que David a vu engendré avant l'aurore. L'on nous y enseigne que c'est le Verbe de Dieu, le Fils unique qu'il engendre éternellement en se contemplant lui-même, la splendeur de sa gloire et l'image parfaite de sa substance. Avec le Père et le Fils, nous connaissons le Saint-Esprit, qui est l'amour de l'un et de l'autre. C'est cet Esprit qui fait les Prophètes, et qui est en eux pour leur découvrir les conseils de Dieu et les secrets de l'avenir; Esprit dont il est écrit : *Le Seigneur m'a envoyé son Esprit*, qui est distingué du Seigneur, et qui est aussi le Seigneur même, puisqu'il envoie les Prophètes, et qu'il leur découvre les choses futures. Cet Esprit est uni au Père et au Fils : il intervient avec eux dans la consécration du nouvel Homme; ainsi, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois Personnes, montré plus obscurément aux Patriarches, est clairement révélé dans la nouvelle alliance. C'était encore à Jésus-Christ à nous découvrir les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption; c'était à lui à nous faire entendre pourquoi le Messie promis comme un homme qui devait sauver les autres hommes, était en même temps montré comme Dieu, de la même manière que le Créateur nous est désigné. C'est ce qu'il a fait, en nous enseignant que, quoique fils d'Abraham, il était cependant avant qu'Abraham fût fait; qu'il est descendu du ciel, et toutefois qu'il est au ciel; qu'il est Dieu, Fils de Dieu, et tout ensemble fils de l'homme, le vrai Emmanuel, Dieu avec nous, en un mot, le Verbe fait chair, unissant en sa Personne la nature humaine avec la nature divine, afin de réconcilier toutes choses en lui-même. Jésus-Christ nous a aussi fait connaître avec une entière clarté la dignité, l'immortalité et la destinée éternelle de notre âme. Nous trouvons

sans doute dans les anciennes Ecritures les premières notions de ces vérités. Moïse avait dit que l'âme humaine est faite à l'image de Dieu et de son souffle, pour nous faire entendre à qui elle tient par son fonds, afin qu'on ne la crût pas de la même nature que le corps. Salomon avait dit que, comme le corps retourne à la terre d'où il est sorti, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. Les Patriarches et les Prophètes avaient vécu dans cette espérance. Daniel avait prédit qu'il viendrait un temps où ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleraient, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour une éternelle confusion. Job avait dit : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai au dernier jour ; que je verrai dans ma chair celui qui est mon Sauveur. » Mais les merveilles de la vie future ne furent point alors universellement développées. C'était aux jours du Messie que cette grande lumière devait paraître à découvert. C'est pourquoi, non content de nous avoir dit qu'une vie éternelle est heureuse et réservée aux enfants de Dieu, Jésus-Christ nous a appris en quoi elle consiste : la vie bienheureuse, c'est d'être avec lui dans la gloire de son Père ; la vie bienheureuse est que Jésus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que l'amour éternel du Père pour son Fils s'étendant sur nous, il nous comble des mêmes dons, et nous fasse régner avec lui. La vie bienheureuse, en un mot, est de connaître le seul vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé ; mais de le connaître de cette vue claire, de cette vue qui réforme en nous et y achève l'image de Dieu, selon ce que dit saint Jean, que nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Cette vue sera suivie d'un amour immense, d'une joie ineffable et d'un triomphe sans fin. Avec de si nouvelles récompenses, il fallait que Jésus-Christ proposât aussi de nouvelles idées

de vertu, des pratiques plus parfaites et plus épurées. La fin de la Religion, l'âme des vertus et l'abrégé de la loi, c'est la charité. On connaissait déjà dans l'ancienne loi l'obligation d'aimer Dieu. Moïse avait dit expressément : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. » Mais il n'avait pas exposé tous les motifs de cet amour, il n'en avait pas montré toute l'étendue. La perfection et les effets de cette vertu n'étaient pas entièrement connus. Jésus-Christ, pour établir le règne de la charité, et pour nous en découvrir tous les devoirs, nous propose l'amour de Dieu jusqu'à nous haïr nous-mêmes, et à persécuter sans relâche le principe de corruption que nous avons dans le cœur. Il nous propose l'amour du prochain, jusqu'à étendre sur tous les hommes cette inclination bienfaisante, sans en excepter nos ennemis mêmes; il nous propose la modération des désirs sensuels, jusqu'à retrancher nos propres membres, c'est-à-dire ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à notre cœur; il nous propose la soumission aux ordres de Dieu, jusqu'à nous réjouir des souffrances qu'il nous envoie; il nous propose l'humilité, jusqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu. Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine; c'est par-là que le mariage est réduit à sa forme primitive : l'amour conjugal n'est plus partagé, comme dans la loi de Moïse. Une si sainte société n'a plus d'autre terme que la vie. Le célibat est montré comme la vie des Anges, uniquement occupé de Dieu et des chastes délices de son amour. Les supérieurs apprennent qu'ils sont les serviteurs des autres, et dévoués à leur bonheur. Les inférieurs reconnaissent l'ordre de Dieu dans les puissances légitimes, lors même qu'elles abusent de leur autorité. Cette pensée adoucit les peines de la sujétion,

et sous des maîtres fâcheux l'obéissance n'est plus fâcheuse au vrai chrétien. A ces préceptes Jésus-Christ joint les conseils de la perfection la plus éminente : renoncer à tout plaisir, vivre dans le corps comme si l'on était sans corps, quitter tout, donner tout aux pauvres, pour ne posséder que Dieu seul, vivre de peu, et attendre ce peu de la Providence divine. L'on voit maintenant la différence qui se trouve entre la Religion de l'ancien peuple et celle du nouveau. Elle consiste uniquement en ce que la première a reçu de Jésus-Christ son entière perfection. Par des leçons si sublimes, Jésus-Christ a consommé l'œuvre de Dieu, commencée sous les Patriarches et dans la loi de Moïse. Alors Dieu voulait se faire connaître par des expériences sensibles; il se montrait magnifique en promesses temporelles; bon, en comblant ses enfants des biens qui flattent les sens; puissant, en les délivrant de leurs ennemis; fidèle, en les amenant dans la terre promise à leurs pères; juste, par les récompenses et les châtiments qu'il leur envoyait manifestement selon leurs œuvres. Toutes ces merveilles préparaient les esprits à recevoir les vérités que Jésus-Christ devait enseigner, et les disposaient à croire aux biens spirituels qu'il devait promettre, aux récompenses et aux châtiments de la vie future qu'il devait proposer aux hommes. Si Dieu est si bon qu'il nous accorde ce que demandent nos sens, combien plus nous accordera-t-il ce que demande notre esprit fait à son image! S'il est si tendre et si bienfaisant envers ses enfants, renfermera-t-il son amour et sa libéralité dans ce peu d'années qui composent notre vie? ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de félicité? n'y aura-t-il pas un autre séjour où il répande avec abondance les biens véritables? Il y en aura un sans doute, et Jésus-Christ vient nous le montrer. Il nous ouvre le ciel, pour y décou-

vrir à notre foi cette cité permanente où nous devons entrer après cette vie. C'est ainsi que les vérités de la vie future nous sont développées par Jésus-Christ. Il nous les montre même dans la loi, qui les marquait en figures. La véritable terre promise, c'est le royaume céleste. L'Egypte d'où il faut sortir, le désert qu'il faut traverser, c'est le monde où nous sommes assujettis au péché. Il faut secouer ce joug pour arriver à notre patrie, et pour trouver dans Jérusalem la véritable liberté, un repos délicieux. Par cette doctrine de Jésus-Christ, le secret de Dieu est dévoilé, la loi est toute spirituelle, ses promesses nous introduisent à celles de l'Evangile, et elles y servent de fondement. Une même lumière paraît partout dès l'origine du monde; elle se lève sous les Patriarches, s'accroît sous Moïse et sous les Prophètes. Jésus-Christ plus grand que les Patriarches, plus autorisé que Moïse, et plus éclairé que les Prophètes, l'a fait briller à nos yeux dans sa plénitude. L'ancien et le nouveau Testament ont tous deux le même dessein et la même suite : l'un prépare la voie à la perfection, que l'autre montre à découvert ; l'un pose le fondement, et l'autre achève l'édifice; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli. Ainsi, tous les temps sont unis; la tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de Religion, et les Ecritures des deux Testaments ne font aussi qu'un même corps et un même livre. Notre foi est donc la foi des Prophètes : les dogmes qui en sont l'objet, non-seulement ont été figurés par les anciennes Ecritures, mais encore ces Ecritures en contiennent des preuves très expresses. C'est donc ne pas connaître le christianisme que de le regarder comme une Religion nouvelle. La Religion que nous professons a toujours subsisté, puisque dès la naissance du monde l'attente de Jésus-

Christ en a toujours été l'âme ; puisque dans son premier état tout y représentait Jésus-Christ et son œuvre ; puisque Jésus-Christ était la fin de la loi, la vérité des figures, le corps de ses ombres ; en un mot, puisque l'ancien Testament n'est que la prédiction du nouveau, et le nouveau l'accomplissement de l'ancien. Les Patriarches et les anciens Justes n'avaient donc point une autre Religion que la nôtre, puisqu'ils s'appuyaient sur les mêmes promesses, puisqu'ils soupiraient après la venue du même Sauveur que nous avons reçu. C'étaient des hommes évangéliques avant l'Evangile, des chrétiens en esprit avant qu'ils en portassent le nom. « Tous les justes de l'ancienne loi, dit saint Augustin, étaient membres de l'Eglise de Jésus-Christ, quoiqu'ils aient vécu avant que Jésus-Christ Notre-Seigneur naquît selon la chair : car le Fils unique de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, s'est fait homme pour nous, afin d'être chef de toute l'Eglise comme d'un seul corps ; mais de même qu'à la naissance des hommes quelquefois une main sort la première avant le reste du corps auquel elle est unie sous la dépendance de la tête, de même aussi tous les Saints qui ont vécu sur la terre avant la naissance temporelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quoique nés avant lui, ont été unis, sous ce Chef adorable, au corps entier dont il est le chef. » Ceux d'entre les Juifs qui reconnurent Jésus-Christ pour le Messie, ne changèrent point de Religion en devenant chrétiens : ils ne firent que croire à la venue de celui qu'ils attendaient, et dont la promesse avait été jusque-là l'objet de leur foi. Ce furent, au contraire, ceux qui le méconnurent qui changèrent alors véritablement de Religion, puisqu'ils renoncèrent à la loi de Moïse, qui ordonnait de le recevoir et de l'écouter ; aux oracles des Prophètes, qui l'avaient clairement désigné ; en un mot, à l'ancienne espé-

rance d'Israel. La foi en Jésus-Christ a donc été la Religion de tous les siècles. « Quoique les temps aient changé, dit saint Augustin (*Liv. I. des Rétract. Chap. XIII.*), quoiqu'on ait annoncé autrefois comme futur le mystère de la Rédemption, qui est maintenant annoncé comme accompli, la foi n'a pas changé pour cela : ainsi, quoique avant la venue de Jésus-Christ la vraie Religion ait été pratiquée sous d'autres noms et par d'autres signes que depuis sa venue, quoiqu'elle ait été alors proposée d'une manière plus voilée, et qu'elle soit maintenant prêchée avec plus de clarté, il n'y a cependant jamais eu qu'une seule Religion qui a toujours été la même. Celle qu'on appelle aujourd'hui *la Religion chrétienne* était chez les anciens, et n'a jamais cessé de subsister dans le monde depuis le commencement du genre humain jusqu'à l'incarnation de Jésus-Christ, qui est le temps où la vraie Religion, déjà ancienne, a commencé à porter le nom de *chrétienne*. » Combien une si haute antiquité ne rend-elle pas la Religion vénérable ! Quel témoignage n'est-ce pas de la divinité de son origine, de la voir commencer avec le monde ! Mais si, à cet égard, elle mérite tout notre respect, la perpétuité de cette Religion, c'est-à-dire sa suite continuée sans interruption durant tant de siècles, malgré tant d'obstacles survenus, fait voir manifestement que la main de Dieu la soutient. Qu'à cette première suite de la Religion avant Jésus-Christ, l'on joigne une autre suite, qui n'est en effet que la continuation de celle-là, c'est-à-dire la suite de l'Eglise chrétienne, quelle autorité ne donne pas à la Religion une durée qui embrasse toute l'étendue des siècles ! Peut-on n'y pas voir un dessein toujours soutenu et toujours suivi, un même ordre des conseils de Dieu, qui prépare dès le commencement du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états,

mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de l'univers la sainte société où il veut être servi? Certainement une Religion qui remonte jusqu'au premier homme, et qui a traversé sans altération l'espace immense des siècles, ne peut avoir pour auteur et pour appui que celui qui a créé l'univers, et qui, tenant tout en sa main, a pu seul commencer et conduire un dessein où tous les temps sont compris.

Quelle vive lumière! quels caractères de divinité brillent de toutes parts dans la Religion chrétienne! qu'elle est solidement établie, qu'elle est inébranlable, cette Religion sainte que nous avons le bonheur de connaître et de professer! Tout ce qui a précédé la venue de son divin Auteur, ce qui l'a accompagnée, ce qui l'a suivie, tout concourt à en attester la vérité, à en démontrer la certitude. Promis dès les premiers jours du monde, Jésus-Christ a été attendu par tout un peuple, montré de loin dans tous les âges, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de Prophètes. Les Patriarches sont morts en désirant de le voir; tous les justes ont vécu dans cette attente: les grands personnages de l'Histoire sainte ont été comme les ébauches du Sauveur. Melchisédech a représenté son sacerdoce; Isaac, son sacrifice; Moïse, son office de médiateur; Josué, son entrée triomphante dans la terre des vivants, à la tête d'un peuple choisi; David, les persécutions qu'il a essuyées; Salomon, la gloire de son règne. L'histoire de Jésus-Christ se trouve écrite d'avance dans un livre ouvert à tous les yeux, dans le plus ancien livre du monde; livre également révéré par deux peuples ennemis, entre lesquels on ne peut soupçonner de collusion. Prenez et lisez: vous serez forcé de croire, pour me servir de l'expression d'un des premiers apologistes de la Religion. (*Qui studuerint intelligere, cogentur et cre-*

dere. Tertull. Apolog.) La Bible sera à jamais l'écueil inévitable où viendront se briser tous les efforts de l'incrédulité. Non, il n'est pas possible que Dieu ait laissé prendre à l'erreur tous les caractères de la vérité. Si ce que nous croyons d'après tant de preuves, d'après des preuves si convaincantes, était une erreur, nous pourrions dire, à juste titre, que c'est Dieu lui-même qui nous a trompés : *Domine, si error est, à te decepti sumus.*

TABLE CHRONOLOGIQUE.

On a cru, pour faciliter l'étude de cette histoire, qu'il était à propos d'indiquer ici la division générale en six âges, et l'on a placé dans chaque intervalle de temps les principaux faits qui s'y sont passés.

Premier âge.... 1656 *ans.*

Il s'étend depuis la création du monde jusqu'au déluge.

Second âge.... 426 *ans.*

Il s'étend depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham.

Troisième âge.... 430 ans.

Il s'étend depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la sortie d'Egypte.

Quatrième âge.... 486 ans.

Il s'étend depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la fondation du temple.

Cinquième âge.... 467 ans.

Il s'étend depuis la fondation du temple jusqu'au retour de la captivité de Babylone.

Sixième âge.... 538 *ans.*

Il s'étend depuis le retour de la captivité de Babylone jusqu'à la naissance de Jésus-Christ.

Fin de la table chronologique.



